

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME XV.

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SON ORIGINE.

MM.	MM.	MM.
Marquis de LAPLACE.	Le contre-amiral DUMONT	L'amiral baron ROUSSIN.
Marquis de PASTORET.	D'URVILLE.	L'amiral baron de MACKAU.
V ^{te} de CHATEAUBRIAND.	DUC DECAZES.	Le vice-amiral HALGAN.
C ^{te} CHABROL DE VOLVIC.	Comte de MONTALIVET.	Baron WALCKENAER.
BEQUEY.	Baron de BARANTE.	C ^{te} MOLÉ.
B ^{oo} ALEX. DE HUMBOLDT.	Le général baron PELET.	JOMARD.
C ^{te} CHABROL DE CROUSOL.	GUIZOT.	DUMAS.
Baron Georges CUVIER.	DE SALVANDY.	Le contre-amiral MATHIEU.
B ^{oo} HYDE DE NEUVILLE.	Baron TUPINIER.	Le vice-amiral LA PLACE.
Duc de DOUDEAUVILLE.	Baron de LAS CASES.	Hip. FORTOUL.
J. B. EYRIÈS.	VILLEMAIN.	LEFEBVRE DURUFLÉ.
Le vice-amiral de RIGNY.	CUNIN-GRIDAIN.	GUIGNIAUT.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.	MM.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Le docteur BARUFFI, à Turin.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Le colonel Fr. COELLO, à Madrid.
Le général EDWARD SABINE, à Londres.	Le professeur MUNCH, à Christiania.
Le docteur J. RICHARDSON, à Londres.	Le gén. C ^{te} A. DE LA MARMORA, à Turin.
Le professeur RAEN, à Copenhague.	Le professeur Paul CHAIX, à Genève.
W. AINSWORTH, à Londres.	J. S. ABERT, colonel des ingénieurs topographes des États-Unis.
Le colonel LONG, à Louisville. Ky.	Le professeur ALEX. BACHE, surintendant du <i>Coast-Survey</i> , aux États-Unis.
Le capitaine MACONOCHE, à Sydney.	LEPSIUS (Richard), de l'Académie des sciences de Berlin, à Berlin.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.	DE MARTIUS, secrét. perpét. de l'Acad. des sciences de Bavière, à Munich.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.	KIEPERT (Henri), à Berlin.
Le cap. John WASHINGTON, à Londres.	PETERMANN (Augustus), à Gotha.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.	E. LAMANSKY, à Saint-Petersbourg.
Le docteur KRIEGER, à Francfort.	
Adolphe ERMAN, à Berlin.	
Le docteur WAPPAÛS, à Göttingue.	
Ferdinand DE LUCA, à Naples.	

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.	MM.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	Le capit. James Clark ROSS, à Londres.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.	Le capitaine R. MAC-CLURE, à Londres.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.	Le docteur Henri BARTH, à Londres.
Le capitaine G. BACK.	Le rév. David LIVINGSTONE, à Londres.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. ALFRED MAURY,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE,

ET

V.-A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME QUINZIÈME.

ANNÉE 1858.

JANVIER — JUIN.



CHEZ ARTHUS-BERTRAND,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE. N° 21.

1858

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ
POUR 1856-1857.

<i>Président.</i>	M. DAUSSY, membre de l'Institut.
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. D'AVEZAC, DE LA ROQUETTE.
<i>Serutateurs.</i>	MM. CORTAMBERT, SÉDILLOT.
<i>Secrétaire.</i>	M. ERNEST DESJARDINS.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE
POUR 1857.

<i>Président.</i>	M. D'AVEZAC.
<i>Vice-Présidents.</i>	MM. JOMARD et DE QUATREFAGES, de l'Institut.
<i>Secrétaire général.</i>	M. Alfred MAURY, de l'Institut.
<i>Secrétaire adjoint.</i>	M. V. A. MALTE-BRUN.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, corr. de l'Institut.	MM. De la Roquette.
C ^{te} d'Escayrac de Lanture.	Morin.
A. de Froidefonds des Farges.	Noël des Vergers, corr. de l'Inst.
de Froberville.	Renard.
V. Guérin.	De Sauley, de l'Institut.
Gabriel Lafond.	Talabot.

Section de Publication.

MM. Cortambert.	MM. Lourmand.
Daussy, de l'Institut.	Mauroy.
Demersay.	Morel-Fatio.
Ernest Desjardins.	Sédillot.
Gugniant, de l'Institut.	Trémaux.
Jacobs.	Vivien de Saint-Martin.

Section de Comptabilité.

MM. Albert-Montemont.	MM. Garnier.
A. Barbié du Bocage.	Lefebvre-Durulle.
Alex. Bonneau.	Poulain de Bossay.

Archiviste-bibliothécaire.

M.

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. Bouillet.	MM. Ferd. Fabre.
Buisson.	G. Lejean.

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER ET FÉVRIER 1858.

Mémoires, etc.

ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE

DU BASSIN DE LA MER D'ARAL

*Et quelques traits des mœurs des habitants de Boukhara, Khiva
et Kokan.*

PAR M. E. LAMANSKY.

La géographie du Touran ou des pays situés dans le bassin de la mer d'Aral, c'est-à-dire de toute la partie nord-ouest de l'Asie centrale, est restée totalement inconnue pendant une longue série des siècles.

Les anciens Grecs, suivant les meilleurs géographes de leur temps, affirmaient positivement que la mer Caspienne était en jonction immédiate avec la mer Glaciale. Quant à l'existence de la mer d'Aral, ils ne la soupçonnaient même pas. Les deux grands fleuves que celles-ci reçoit, le *Syr-Daria* (Iaxarte) et l'*Amou-Daria* (Oxus des anciens), sont mentionnés, par les géographes grecs, comme tributaires tous les deux de la mer Caspienne. Il est vrai qu'Hérodote et Strabon

ajoutaient à cette assertion que le delta de l'Oxus formait encore, à l'embouchure, des débordements marécageux, et Ammien-Marcellin et Ptolémée allaient même jusqu'à dire formellement qu'une des branches de ce delta se reversait dans un lac séparé.

Pourtant, malgré ces indications judicieuses, les Grecs persistèrent, jusqu'à l'époque du Byzantin Ménéandre, à ne voir dans la mer Caspienne qu'un golfe de la mer Glaciale. Et quant à la mer d'Aral, on demeura encore longtemps sans en faire aucune mention.

Ces notions géographiques, que nous ont laissées les anciens, sont passées en Europe et s'y sont perpétuées sans changement jusqu'au XVIII^e siècle. L'éloignement où est l'Asie centrale de l'occident de l'Europe, l'absence de toutes relations entre ces deux régions, et surtout une vénération poussée à l'excès pour les Grecs et les Romains, — telles sont les principales causes qui ont fait vivre si longtemps ces erreurs dans le monde civilisé.

En effet, si nous consultons les meilleures cartes des XV^e et XVI^e siècles, nous y verrons la configuration de la mer Caspienne, telle que l'ont décrite les Grecs, et nous n'y trouverons pas, même longtemps après, la mer d'Aral. La carte de Berlinghieri du XV^e, et surtout celle de Mercator, l'un des pères de la géographie moderne, représentaient la mer Caspienne sous la forme d'une ellipse, dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest. Ni les témoignages des voyageurs du XVI^e siècle, tels que Plan de Carpin, Rubruquis, Marco-Polo et autres, ni l'affirmation positive, sur le cours de l'Amou-Daria, du voyageur anglais Denkinson,

qui, en 1558, effectua le voyage de Khiva, ni les documents géographiques des Arabes qui, durant toute la période florissante de leur littérature, du x^e au xvii^e siècle, n'ont cessé de faire mention de la mer d'Aral (de Khovarezin) et de ses affluents : Syr-Daria (Seïhoun) et Amou-Daria (Djeïhoun) (1) ; aucune de ces preuves, disons-nous, n'a pu ébranler, jusqu'au xviii^e siècle, la croyance à l'infailibilité des Grecs et avancer d'un pas les connaissances géographiques sur l'Asie centrale.

Il est vrai aussi que plusieurs de ces voyages, tout en contenant des notions justes et positives, ajoutaient beaucoup de nouvelles erreurs et embarrassaient souvent plus qu'ils n'élucidaient la question. La cartographie ne pouvant admettre des dépositions souvent contradictoires, dut nécessairement s'en tenir longtemps aux traditions du passé. Comme preuve du peu de confiance qu'on attachait aux découvertes géographiques, je me permettrai de citer ici la carte de la mer Caspienne, faite en 1700 par M. Delisle aîné, premier géographe du roi. Cette carte présentait le résultat de toutes les données géographiques connues à cette époque et que l'auteur avait jugées exactes. La largeur de la mer y est représentée égale à sa longueur; la configuration du côté ouest est assez exacte; celle de l'est, comprenant les deux embouchures de Siïhoun (Syr-Daria) et Djihoun (Amou-Daria) n'est nullement exacte. La mer d'Aral ne figure pas dans cette carte.

(1) *Al Istachri* a même laissé une carte où nous trouvons ces indications.

Les Russes , se trouvant en contact immédiat et en relations commerciales avec les habitants des pays de l'Asie centrale, possédèrent longtemps avant cette époque des notions sur la position réelle de la mer d'Aral. Dans un document géographique russe, connu sous le nom de *Livre de Grand Plan* (*Kuiga Bolchemou Ichertejou*) , qui est venu jusqu'à nous, et dont la date remonte à la fin du xvi^e siècle, la mer d'Aral est déjà mentionnée sous le nom de *mer Bleue*. C'est cette mer qui reçoit le fleuve Syr-Daria et se trouve en jonction immédiate avec l'Amou-Daria. La dernière, suivant ce livre , versait ses eaux dans l'*Arzaze* ou *Argase*, qui formait un déversoir de la mer Bleue dans la mer Caspienne (mer de Kvalynsk). Ainsi l'Arzaze était ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancien lit desséché du fleuve Amou ou sa branche occidentale.

Ces notions, faute de relations suivies entre la Russie de ce temps et le reste de l'Europe, n'ont pu être transmises aux géographes de l'Occident.

On sait pourtant que quelques-uns des savants, tel que, par exemple, Isaac Massa, ont possédé, au commencement du xvii^e siècle, la copie du *Livre de Grand Plan*.

Tel était l'état des connaissances géographiques sur le système des fleuves et sur les bassins de la mer Caspienne et de celle d'Aral au commencement du xviii^e siècle. Je ne puis me défendre ici du désir bien naturel de vous rappeler , Messieurs, à cette occasion , que la gloire d'avoir dissipé le premier les ténèbres qui enveloppaient cette partie de la géographie, appartient à un Russe. Je vous demanderai la

permission de retracer ici les circonstances de cette communication scientifique, à laquelle l'importance du personnage auquel on la doit et le lieu où elle a été faite, donnent un intérêt tout particulier. Il y a aujourd'hui juste cent quarante ans qu'un Russe distingué vint visiter la capitale de la France. Ses visites s'adressaient de préférence aux établissements d'utilité publique, aux corps savants dont Paris a toujours été si riche, et que ce voyageur du Nord était avide d'étudier pour les porter dans son pays. Il se rendit à une séance de l'Académie des sciences, et c'est là qu'il en étonna les membres, et notamment Delisle aîné, que j'ai déjà cité. En examinant la carte de la mer Caspienne dressée par le géographe dont le nom faisait alors autorité, ce Russe expliqua la configuration générale de cette mer et démontra que l'Oxus ne s'y jetait pas. Ses observations servirent à corriger la carte de Delisle et méritèrent à leur auteur le titre de membre de l'Académie des sciences de Paris, honneur fait non au monarque, mais à l'homme qui apportait à la Compagnie une science réelle ; car ce voyageur n'était autre que Pierre le Grand. Quelques années plus tard, la même Académie française reçut du czar la carte complète de la mer Caspienne et la description des travaux effectués pour la levée de ses bords. Cette communication a été imprimée dans les mémoires de l'Académie, comme le travail d'un de ses membres, et dans l'article qui l'accompagne, Delisle n'a pas manqué de faire ressortir combien la géographie de l'Asie avait été éclairée par ce document.

Pierre le Grand est venu lui-même présenter à l'Aca-

démie les premiers travaux géographiques que la Russie entreprenait au nord-ouest de l'empire. La France conserve encore cette première carte de la mer Caspienne dans la grande bibliothèque de sa capitale, et nous autres Russes, en visitant cet établissement, nous avons, pour ainsi dire, sous les yeux un exemple à suivre.

Pierre le Grand, plus que personne, s'intéressait aux progrès de la géographie et à l'acquisition de connaissances exactes sur cette partie de l'Asie. On connaît les efforts de ce monarque pour reconquérir sur la Suède ce terrain inculte et marécageux qui ouvre le passage dans la mer Baltique ; on sait le résultat de sa malheureuse campagne en Turquie alors que la Russie perdit la mer Noire. L'importance de la mer Caspienne ne pouvait que se faire sentir davantage dans ces circonstances. L'ancien commerce avec la Perse s'effectuait alors par la voie de terre à travers le Caucase ; pas plus que celui qui se faisait avec les pays de l'Asie centrale, il n'était à l'abri du brigandage des tribus des montagnards ou des difficultés de passage par les steppes stériles et arides.

Ce n'est ni l'esprit de domination, ni l'amour des conquêtes qui poussaient l'empereur dans ses campagnes, dirigées tantôt contre la Turquie, tantôt contre la Perse. Son but était seulement d'étendre les relations commerciales de l'empire et de lui ouvrir de larges voies maritimes, les seules qui pussent assurer le développement du commerce. L'idée d'établir un commerce direct avec l'Inde entraînait aussi dans les vastes plans de l'empereur.

C'est dans ce but qu'il éleva toute une ligne de fortifications le long du fleuve Oural pour arrêter les invasions et les brigandages des Kirghizes et des Baskirs, et qu'il organisa l'expédition du prince Bekovitch Tcherkassky à Khiva.

La fin tragique de ce dernier, trahitusement assassiné à Khiva, et les nouveaux embarras politiques avec la Suède, ont laissé inachevé le plan de Pierre le Grand. Cinq ans après sa mort, les Kirghizes de la Petite-Horde, de leur plein gré, sont venus réclamer la sujétion de la Russie. Leur exemple fut bientôt suivi par les Karakalpaks, tribu nomade campant aux alentours du Syr-Daria. La conséquence naturelle de cette soumission fut l'avancement de la frontière du côté de l'Asie centrale. Au milieu du XVIII^e siècle, elle s'étendait déjà d'Ouralsk à Omsk, en suivant le cours de l'Oural et de la rivière Ouï.

Quelques années après la fondation d'Orenbourg, ville construite au confluent de la rivière Ori avec l'Oural, pour servir de chef-lieu aux nouvelles possessions et de point central pour surveiller la nouvelle frontière, le gouvernement russe a repris son œuvre traditionnelle pour établir une voie commerciale dans l'Asie centrale.

En 1741, le topographe Mouravine reçut l'ordre d'aller faire une reconnaissance des alentours de la mer d'Aral. Le résultat de son expédition fut l'itinéraire détaillé de son voyage à Khiva et une carte générale de la mer. Depuis ce temps, les progrès continus de la colonisation russe du côté de l'Oural, dans la direction d'Orenbourg et des frontières de la Sibérie

occidentale, vers les bords de l'Aral et vers les embouchures du Syr et de l'Amou-Daria, ainsi que l'extension des possessions britanniques dans l'Inde, ont successivement, jusqu'à nos jours, servi à enrichir la géographie du Touran.

Sans énumérer tous les voyages entrepris par les Russes et par d'autres Européens dans ces contrées de la partie nord-ouest de l'Asie centrale, sans passer en revue toutes les relations et les travaux scientifiques dont ces pays avaient été l'objet, je me bornerai à indiquer ici principalement ceux qui avaient rapport à la mer d'Aral et qui furent exécutés par les Russes pendant les trente dernières années.

L'expédition du colonel Berg, en 1825 et 1826, a mis au jour l'existence d'un plateau élevé ou de l'isthme d'Oust-Ourt, qui sépare la mer Caspienne de la mer d'Aral, et il a examiné le côté ouest de cette dernière. Cette élévation de terrain et sa continuité jusqu'aux montagnes de Mougodjar rend plus qu'improbable l'hypothèse de l'union des deux mers dans les temps historiques, au moins quant au côté nord de ce bassin.

En 1840 on a continué, sous les ordres du général Jemtshoujnikoff, la reconnaissance du terrain à partir de la rivière Emba jusqu'à la partie nord-ouest de la mer d'Aral. En 1841, le colonel Blaramberg l'a étendue sur toute la partie nord-est de la mer et sur le cours inférieur du Syr-Daria, depuis l'embouchure jusqu'au fort kokhaniën *Kosch-Kourgane*.

En 1842, la mission diplomatique à Khiva, confiée au colonel Danilewsky, a permis à son chef d'examiner

en deux fois, en allant et en revenant, la partie ouest de la mer.

En 1846, le capitaine Shoultz a visité en détail les bords nord-ouest de la mer, et le capitaine Lesmm a déterminé astronomiquement, dans les steppes de Kirghises, faisant partie de l'empire, la position géographique de 99 points sur l'espace, à partir du fort *Orskaïa* jusqu'à l'embouchure de Syr-Daria au sud et les montagnes *Ala-Taou* à l'est.

En 1847 on a construit le fort *Raïm*, sur la rive droite du Syr-Daria, à 60 kilomètres en amont de son embouchure, et à partir de cette époque, on a ouvert la navigation sur la mer. C'est au capitaine-lieutenant de la marine russe, M. Boutakoff, premier navigateur dans ces eaux, que la science est redevable de la connaissance exacte et détaillée de toute la mer. Pendant les deux années suivantes, il a levé le plan de tous ses bords, visité toutes ses baies et sinuosités, décrit ses groupes d'îles, déterminé la position astronomique des principaux points et mesuré la profondeur des eaux. De cette manière, on possède maintenant une carte de cette mer aussi exacte et détaillée qu'on puisse jamais le désirer, et on a effectué depuis d'autres travaux sur ses affluents.

La plupart de ces importants travaux, des relations des voyageurs qui ont visité récemment les khanats voisins des possessions russes, ont été publiés par la Société de géographie de Saint-Petersbourg. Quelques-uns de ses membres ont résumé, dans des travaux spéciaux, les résultats de toutes les investigations faites jusqu'à nos jours ou rassemblé tous les ma-

nuscripts ainsi que les dépositions orales des marchands et de leurs commis faisant le commerce avec les États de l'Asie centrale.

C'est ainsi que M. Khanykoff a reproduit la carte de la mer d'Aral, sur laquelle il a résumé le travail de M. Boutakoff, retracé les pays environnants compris dans le bassin de la mer, prenant pour base tous les matériaux cartographiques fournis par les voyageurs et les soumettant à une analyse critique(1). Il a publié ensuite la liste de tous les points de la partie nord-ouest de l'Asie centrale, dont la position a été déterminée astronomiquement depuis 1766 jusqu'à 1850, et l'a accompagnée d'un réseau géographique et d'une carte qui mettent en évidence les lacunes que la science aura à combler dans l'avenir. M. Nébolsine a fait une étude spéciale sur le commerce de la Russie du côté des steppes d'Orenbourg avec les khanats de Kokan, Khiva et Boukhara, et a publié des notices intéressantes sur ces pays, sur les itinéraires des caravanes, en les complétant par ses observations judicieuses et l'opinion des hommes initiés à tous les détails du commerce avec les pays asiatiques.

Je vais présenter ici un court aperçu géographique de la plaine du Touran, et je retracerai un tableau succinct et général des mœurs des principaux khanats : Boukhara, Khiva et Kokan.

Toute la partie nord-ouest de l'Asie centrale présente ce que les géographes appellent une concavité

(1) Cette carte a été publiée en français, à Paris, par la Société de géographie.

méditerranée. Enclavée au sud dans la chaîne de montagnes *Hindou-Kousch* (Hindou-Khou), et à l'est dans la chaîne de *Bilor*, elle s'étend en pente dans la direction du sud-est au nord-ouest, et s'arrête, à l'ouest des mers Caspienne et Aral, et au nord aux côtes méridionales de l'Oural. Les points centraux de ses limites orientales et méridionales, formées par les montagnes s'élevant en plusieurs endroits au-dessus de la ligne de neiges éternelles, ne sont pas destinées par la nature à servir de lieux d'habitation. Le milieu de la plaine est occupé par la mer d'Aral, qui elle-même n'est entourée à grande distance, de tous les côtés, que par des steppes sablonneuses et arides, coupées seulement en deux endroits par le cours des fleuves Syr-Daria et Amou-Daria. Ainsi, à part les rives de ces deux affluents, il n'y a que les versants latéraux des monts Oural, Altaï, Thian-Chan, Bilor et Hindou-kousch qui soient propres à recevoir une population sédentaire et agricole. Or, la partie de la plaine réunissant ces conditions, nécessaires au développement des sociétés, n'a qu'une faible étendue et ne forme pas non plus une bande de terre, mais seulement un groupe d'oasis entrecoupées par des déserts et des sables.

L'emplacement du Touran, entre l'Iran ou la Perse, et l'Inde au sud, la Chine à l'est, et la Russie au nord-ouest, en a fait naturellement la grande route historique, celle qu'ont suivie les peuples et qui a amené toutes les invasions dévastatrices des races asiatiques, et en même temps la seule voie commerciale qui, avant la grande navigation sur l'Océan, a servi à mettre l'Europe en rapport avec les pays lointains de l'Inde.

Dès le ^x^e siècle de notre ère, nous trouvons à l'embouchure de l'*Amon-Daria* un État indépendant, d'une civilisation avancée et d'une force politique puissante. Le sultan de Khovarezmi étendit ses possessions au loin vers le sud, en conquérant Samarkand et Boukhara, Farjab, Balkh, tout le Khorassan, le Mazendéran et une partie du Turkestan chinois. C'est à la cour des shahs de Khovarezmi que vivaient, à cette époque florissante, les premiers astronomes et géographes arabes Albirouni et Avicenne ; c'est encore dans les riches bibliothèques de Merve (*Mara* ou *Antiochia Margiana*), alors ville importante du Khovarezmi, et devenue aujourd'hui un camp nomade des Turkomans, que poursuivait studieusement ses recherches le célèbre historien Yakout.

Mais la période de l'influence politique du Khovarezmi a été aussi courte que brillante. En 1218, les Mongols, conduits par leur chef Gengis, ont traversé les monts de *Thian-Chan* et *Bilor* et sont venus fondre sur les plaines de Khovarezmi. La chute de cet empire a permis aux conquérants mongols de pénétrer, par la Perse et le Caucase, jusque dans la Russie. Après la mort de Gengis, les discordes et les guerres intestines auxquelles se livrèrent ses héritiers, affaiblirent bientôt et fractionnèrent ses possessions immenses. Profitant de la faiblesse des descendants de Timour, un des chefs des *Ouzbeks*, tribu habitant au delà du Bilour, a conquis en 1504, à son tour, la Transoxiane et bientôt après une partie du Khorassan.

Depuis ce temps, les Ouzbeks continuent de dominer dans toute la plaine du Touran. Leur domination a

pris, dès le commencement, la forme d'un système de petits États, chacun avec son propre chef, reconnaissant pourtant tous une certaine dépendance d'un d'entre eux, de l'émir de Boukhara.

Il est vrai aussi que cette dépendance n'était que purement nominale, et qu'elle s'est effacée avec le temps, au point que les chefs des États les plus éloignés, tels que ceux du Kokan et de Khiva, ne s'abstinrent pas, à l'occasion, de diriger leurs attaques à main armée contre Boukhara même. Ne reconnaissant pour lois et devoirs que leurs caprices et leurs penchants pour la domination, tous ces chefs asiatiques vivent en discordes et guerres continuelles, et n'ont d'autre but politique que celui d'étendre leurs possessions aux dépens de leurs voisins, ou de faire des invasions pour s'emparer des propriétés d'autrui. Telle est encore aujourd'hui la situation peu avancée de la civilisation dans les différents États dispersés dans la vaste plaine du Touran. Les principaux États ou khanats sont : Kokan, Khiva et Boukhara ; ce sont aussi les seuls avec lesquels la Russie se trouve en rapports immédiats.

Le khanat de Kokan occupe la partie orientale du Touran. Sa limite naturelle est formée, à l'est, par la grande chaîne de montagnes connues sous le nom de *Belour-Tag* ou *Bilour*. C'est une des branches de l'Himalaya qui, sous le 35°, 30' de latitude nord et 71°, 30' de longitude à l'est de Greenwich, se sépare vers l'angle droit de la chaîne de *Hindou-Kouch*, va perpendiculairement dans la direction du sud au nord, et en se ramifiant ensuite sous divers noms, atteint finalement la chaîne de l'Altaï. Le *Belour-Tag* est couvert de

neige, et en divisant le Kokan du *Kachgar* (province de Turkestan chinois), n'ouvre dans ses flancs qu'un seul passage. Sous le 40° de latitude, le Belour-Tag tourne abruptement à l'est et entre dans le Turkestan de la Chine où il porte le nom de *Moustag* (montagnes de glace).

Entre l'*Hindou-Kouch* et les sources du Syr-Daria, il se ramifie en plusieurs branches secondaires qui s'étendent, en s'abaissant, à l'ouest jusqu'à se perdre dans les plaines de *Balkh* et de *Boukhara*.

Les vallées formées par ces montagnes constituent plusieurs provinces indépendantes, telles que *Karathiguène*, *Darvaz*, *Coulab*, *Schougnan* et *Badakhschan*. Les trois premières limitent les possessions du Kokan au sud, la dernière touche immédiatement à l'*Hindou-Kouch*.

Le khanat de Kokan confine à l'ouest avec les États de Boukhara et de Khiva, dont il se trouve séparé par des sables. Enfin sa frontière septentrionale s'étend jusqu'à la rivière Tschouï et jusqu'aux rives gauches du cours inférieur du Syr-Daria. Au delà de ces limites, se trouve la ligne frontière des districts de Kirghizes d'Orenbourg et de Sibérie.

Le khanat de Kokan se compose des provinces suivantes : 1° *Azrète*, la plus septentrionale, et celle qui touche à la grande steppe du nord *Bed-Pak-Dala* ; 2° *Taschkente* ; 3° *Kourama*, petite province sur la rive droite de Syr-Daria, entre *Taschkente* et *Khodjente* ; 4° *Ourutupa*, entre *Khodjente* et Boukhara ; 5° *Khodjente* ; 6° *Namanghan*, de la rive droite de Syr jusqu'aux monts *Ala-Taou* ; et 7° province *Ferghana*,

entre la rive gauche de Syr et *Karatighène*. La population du khanat ne s'élève guère au delà de 300 000 habitants.

Le khanat de Khiva n'a pas de frontières déterminées. Il forme une petite oasis enclavée dans les steppes du Touran et touche, d'un côté à la partie sud de la mer d'Aral, d'où il s'étend sur les bords de l'Amou-Dara. Au sud, il est séparé, du khanat de Boukharaï par les sables, comme à l'ouest par les steppes turkomanes, qui s'étendent sans interruption jusqu'aux provinces septentrionales de l'Iran et jusqu'à la mer Caspienne.

Boukhara, entourée de toutes parts de déserts qui la séparent de ces deux khanats, forme le centre et touche au sud aux provinces de la Perse et aux autres États indépendants adossés à la chaîne de l'Hindou-Kousch.

Le système fluvial de cette grande plaine, ou de la concavité méditerranée de Touran, se compose de deux grands fleuves qui donnent la vie à la végétation et animent l'aspect triste et sauvage, par les riantes oasis groupées en partie sur leurs bords ou dispersées dans les vallées profondes des montagnes. Le plan incliné de cette contrée nous montre déjà la direction que les eaux doivent y prendre. C'est la mer d'Aral qui est le réservoir naturel de ces fleuves et qui communique au pays son caractère général. A ce titre elle mérite une mention particulière.

La mer d'Aral est située entre le 43°42'41"2 et 46°44'42"2 de latitude nord, et entre 58°18'47"7 et 61°46'4"48 de longitude à l'est de Greenwich. Elle

s'étend presque autant en longueur qu'en largeur, à part la partie nord-est qui pénètre profondément dans le continent et forme une grande baie méditerranée. Cette dernière porte le nom de la *Petite Mer*, pour la distinguer de la partie principale appelée la *Grande Mer*. La superficie de la dernière est de 1000 milles carrés géographiques. La profondeur de la mer atteint au milieu 15 brasses marines (de 6 pieds chaque) et va en augmentant vers le bord occidental; près des îles qui se trouvent en mer, ainsi que vers les bords nord, est et sud, la profondeur diminue graduellement. Les bords de la mer présentent la vue d'un triste désert. En été, à part quelques endroits sur les côtes orientales et méridionales, ils ne sont pas habités; en hiver, les Kirghizes viennent camper de préférence sur les bords septentrional, oriental et sur quelques-unes de ses îles.

La côte septentrionale est composée en grande partie de couches argileuses et de terrain salin, qui forment des élévations de 100 à 300 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et vont, en s'amoindrissant au nord, se joindre aux grands sables *Barsouki*. La côte occidentale est nettement dessinée par les bords du plateau Oust-Ourt. Sous le nom d'Oust-Ourt, on comprend l'isthme qui sépare la mer Caspienne de celle d'Aral. Cet isthme a la forme d'un plateau élevé dont la hauteur atteint près de 600 pieds au-dessus du niveau de ces deux mers. Sa superficie est entourée de bords abruptes et assez élevés qui dessinent nettement son contour. Ses bords touchent à l'est à la mer d'Aral et s'étendent encore à 100 kilomètres au sud;

ensuite ils se dirigent à l'ouest, et plus loin au nord-ouest, en touchant au golfe de la mer Caspienne, *Kaidak*, dont ils forment la côte orientale, passent devant la côte sud du golfe *Mertvoï-Koultouk*, et à partir de ce point vont, dans la direction nord-est, rejoindre les monts *Mougodjar*. Dans cette partie de son étendue, les bords du plateau Oust-Ourt sont bas et même disparaissent totalement en faisant place aux sables dits *Bolschie-Barsouki*. Les officiers attachés à l'expédition du colonel Berg, MM. Anjou, Zagoskine et Duhamel, ont fait un nivellement barométrique entre *Mertvoï-Koultouk* (mer Caspienne) et la mer d'Aral, sur une étendue de 245 kilomètres, en allant droit à l'orient sous le 42° de latitude nord. Le résultat de cette opération constata que le niveau de la mer d'Aral se trouve à 117,652 pieds anglais (près de 35^m,86) au-dessus de la mer Caspienne.

Le niveau de cette dernière, comme nous le connaissons par le beau travail des astronomes Fuss, Savitch et Sabler, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, se trouve à 84 pieds anglais (près de 25^m,6) au-dessous du niveau de la mer Noire. Ainsi, la position respective de ces bassins est la suivante :

Mer Noire.....	0
— Caspienne...	—84
— d'Aral.....	+37,6 pieds angl., près de 11 ^m ,37.

Au sud et à l'est de la mer, ses bords sont bas, sablonneux et couverts en partie de roseaux et de broussailles.

Chacun de ces fleuves, qui tombent dans la mer, a

près de 500 lieues de parcours. Le Syr-Daria (Iaxarte des Grecs et Seihoun des Arabes) prend son origine dans la chaîne des montagnes qui sépare le Kokan du Kalhgar. Il sort de plusieurs sources et dirige son cours d'abord à l'ouest, puis, à partir de *Khodjente*, il tourne au nord et va dans cette direction jusqu'à la hauteur de la ville *Azrète* ou *Turkestan*. De ce point, il conduit ses eaux, en tenant toujours le nord-ouest jusqu'à son embouchure. La plus grande partie de son parcours se trouve dans les possessions du Kokan. En passant par *Ak-Metchet*, maintenant *fort Perowsky*, il se partage en trois branches : celle du nord conserve le nom de Syr, la centrale s'appelle *Kouvan-Daria*, et la méridionale *Iany-Daria*. Le cours inférieur du fleuve entre déjà dans les limites des frontières russes.

Dans la partie supérieure de son parcours, le Syr arrose un terrain montagneux et boisé, et reçoit une multitude de petits affluents; mais, à partir de son coude au nord près de Khodjente, il borde à gauche une vaste lande de sables, *Kizil-Koum*, qui occupent tout l'espace entre la mer d'Aral et les cours inférieurs de Syr et Amou. Au point de la division du fleuve en plusieurs branches, à sa droite, commencent les sables *Kara-Koum*, qui s'étendent au nord-ouest. Dans la seconde moitié de son parcours, le Syr ne reçoit plus aucun affluent, et, s'approchant de son embouchure, se partage en une multitude de bras. Les îles que ceux-ci forment et les bords du fleuve sont couverts de roseaux qui remplissent presque toute la vallée.

Le cours supérieur n'a pas été jusqu'ici examiné par les Européens, mais on raconte que le Syr devient dès son origine considérablement large et profond, et reste navigable dans tout son parcours. Cette dernière condition n'est jusqu'à présent d'aucune utilité réelle. L'importance de ce fleuve se fait sentir plutôt pour l'agriculture qui, en creusant des canaux de dérivation, se sert de ses eaux pour arroser les champs. Les habitants de la plaine du Touran excellent aux travaux hydrauliques, et le système de leurs canaux, joint à la douceur du climat, explique la richesse de végétation et l'excellence des fruits qu'ils produisent sur un sol souvent impropre à la culture. Les embouchures du fleuve sont obstruées par des bancs de sable, entre lesquels la profondeur du lit atteint rarement 3 pieds.

La seconde branche du fleuve, *Kouvan-Daria*, tourne à l'ouest et se partage bientôt en cinq nouvelles branches qui se réunissent encore une fois et vont se perdre dans les sables avant d'atteindre la mer.

Iany-Daria ou *Ianya-Daria*, la troisième branche, est d'origine récente. Suivant les témoignages de Kirghizes, elle s'est formée en 1760 et 1770, s'étant détachée du *Khouvan-Daria*. Elle tombait dans la partie sud-ouest de la mer et était encore assez considérable en 1816. Le baron de Meyendorf, à son passage dans ces endroits, en 1820, lors de son voyage à *Boukhara*, n'a trouvé à sa place, que le lit desséché de la rivière. Depuis, en 1849, on a découvert, dans la partie sud-est de la mer, une embouchure profonde d'une rivière portant aussi le nom de *Iany-Daria*. Serait-ce l'ancienne branche du fleuve *Syr*, qui aurait repris son cours, ou,

comme on en a fait la supposition, une nouvelle branche qui se serait détachée du fleuve *Amou* ? Cette question ne manquera pas d'être résolue par des investigations ultérieures, vu l'importance de la navigation qui s'y attache.

L'*Amou-Daria* (*Oxus* des anciens, *Djeïhoun* des Arabes) prend son origine dans le lac *Sary-Koul*, situé sur le grand plateau élevé, *Pamir*. Ce grand plateau du Turkestan de la Chine, qui s'appuie de tous côtés, à l'exception de celui de l'est, sur les flancs neigeux du *Belour-Tag*, a une superficie de près de 100 milles géographiques et s'élève à 15 000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Dès son origine, l'Amou tient son cours sinueux dans la direction sud-ouest et traverse le pays montagneux de la province *Koundouz* ; plus loin, près de *Balkh*, il tourne au nord-ouest et va presque en ligne directe, à travers les possessions de Boukhara et de Khiva, jusqu'à la mer Aral, qu'il atteint en se divisant en plusieurs branches.

Sur tout son long parcours, qui n'est guère moindre de 500 lieues, le fleuve Amou arrose plusieurs petits États ou provinces indépendantes de khanats, que nous avons eu occasion de nommer plus haut.

En quittant le plateau Pamir, l'Amou parcourt d'abord le pays montagneux et froid nommé *Wokhan* ; le fleuve reçoit ici cinq affluents, ce qui lui fait porter le nom de *Pendj-Daria*. De sa rive gauche il touche au sud une autre province montagneuse appelée *Badakhshan*, connue par son bon climat, son site pittoresque et ses célèbres mines de rubis. Dans cette pro-

vince, le fleuve reçoit encore plusieurs petits affluents dont la rivière *Badakhschan* est le plus considérable, et c'est seulement à partir de ce point que le fleuve commence à porter le nom d'Amou. De l'autre côté de l'Amou, en face du Badakhischan, se trouve un pays sauvage, peu peuplé, connu sous le nom de *Khout-tel*; plus loin, au sud du fleuve, s'étend la vallée de *Koundouz*, et au nord, l'oasis *Hissar*. La vallée de *Koundouz* est arrosée par deux rivières, sur les bords desquelles sont situées les deux villes *Koundouz* et *Talihan*. Ces deux rivières, en se joignant, forment la rivière *Ak-Seraï*, qui porte ses eaux dans l'Amou. A l'ouest du Kourndouz, se trouve une autre petite vallée, *Houloum*, et plus loin la province *Balkh*, séparée de l'Amou par une bande de terrain aride. A partir des provinces de *Balkh* et *Hissar*, le fleuve continue son cours jusqu'à son embouchure, à travers une plaine sablonneuse et déserte. Du côté gauche, immédiatement après *Houloum* et *Balkh*, il touche aux grands sables turkomanes, qui s'étendent de ses bords, à l'ouest, jusqu'au plateau élevé d'Oust-Ourt, la mer Caspienne et jusqu'aux montagnes qui bordent les provinces septentrionales d'Iran. A sa rive droite, à partir de *Kalif* et de *Tschardjouï* (petit fort boukharien) viennent se joindre les sables *Kisil-Koum*.

Dans cette partie de son parcours, les bords du fleuve sont bas, mais à quelque distance de l'une et de l'autre rive se trouvent d'autres bords plus élevés qui, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant du lit du fleuve, forment ainsi une étroite vallée coupée dans tous les sens par des canaux d'irrigation. La végétation est riche, le

sol est couvert de groupes d'arbres feuillus, et pourtant, dans plusieurs de ces endroits, la vallée reste inhabitée. La plus large bande de cette vallée et la mieux cultivée se trouve dans les possessions du khanat de *Khiva*.

L'Amou-Daria, avant de recevoir du Koundouz son principal tributaire, l'*Ak-Seraï*, n'a qu'une largeur de 200 et quelques mètres et présente des gués passables à tout endroit; mais, à partir de cette jonction, elle devient navigable sur tout son parcours ultérieur. Les principaux points où l'on passe le fleuve en bateaux sont les suivants : *Termez*, sur la route de Samarkand à Balkh; *Kalif*, sur la route de Boukhara à Balkh. A 25 kilomètres à l'ouest de cette dernière, le fleuve atteint une largeur de plus de 700 mètres, et sa profondeur va de 2 à 6 et même à plus de 8 mètres. Encore plus loin, le fleuve s'élargit jusqu'à plus de 800 mètres, maximum de sa largeur dans tout son parcours.

Les autres passages se trouvent encore à *Kirki*, sur la route de Boukhara à *Ankhoï* et à *Tschardjouï*, sur la route de Boukhara à *Merve*. L'hiver, le fleuve est couvert de glace et les passages s'effectuent beaucoup plus facilement. Le commerce ne tire jusqu'à présent aucun profit de sa navigabilité. Le peu de bateaux que l'on construit dans les États riverains atteste l'enfance de l'art chez ses habitants. La plupart de ces barques ne parcourent le fleuve que dans les possessions de *Boukhara*, l'État le plus avancé en civilisation de cette partie du Touran.

L'Amou-Daria verse ses eaux dans la mer d'Aral, en se divisant en plusieurs branches dont les trois suivantes sont les principales : la branche *occidentale* suit

le long du plateau Oust-Ourt et tombe dans le golfe *Kyn-Kamyss* ; son embouchure n'a que deux pieds anglais de profondeur et est toute couverte de roseaux. La branche *du milieu* se jette dans le golfe *Taldyk* en se séparant préalablement en une multitude de petits canaux dont plusieurs ont été faits artificiellement par les Kirghizes pour l'irrigation de leurs champs. Il n'y a qu'une seule de ces branches qui atteint la profondeur de 3 pieds, les autres sont beaucoup moins profondes. La branche *orientale Djalpak* entre dans le golfe *Kouk-Ousuk* et a un courant très faible. Enfin, *Djany-Daria* ou *Iany-Daria* est peut-être la quatrième et la plus considérable des embouchures de l'Amou. Autrefois l'Amou-Daria versait aussi ses eaux dans un des golfes de la mer Caspienne ; on en voit encore des traces dans les steppes et l'on en trouve des témoignages dans les livres. Quant à la question de savoir à quelle époque elle a abandonné son ancien lit, et par suite de quelles raisons, les suppositions plus ou moins ingénieuses qu'on a avancées à ce sujet, n'en rendent la solution et les recherches que plus désirables.

A part ces deux grands fleuves et leurs tributaires, dont nous avons donné la description en traits généraux, il n'existe dans toute cette partie de l'Asie centrale que les rivières moins considérables qui se perdent dans les sables des déserts et que nous laissons ici sans mention.

Le système hydrographique et le caractère orographique de la plaine, ainsi que la position respective des États que nous avons vus, en suivant le cours des fleuves, peuvent déjà nous donner une idée du climat

et des richesses naturelles du pays tout entier. La végétation ne s'y trouve que dans les oasis dispersées sur les bords des fleuves ou cachées dans la profondeur des vallées. Toute cette plaine étant ainsi ouverte au nord-ouest, donne accès au souffle des vents et aux froids du nord. Les grandes chaînes de montagnes qui la défendent au sud la préservent aussi des vents nuisibles de l'Asie méridionale, et tempèrent l'excès des chaleurs. Vu les circonstances locales et les accidents de terrain de cette contrée, le climat y est très varié ; la végétation s'y concentre sur des points épars, les plus favorablement dotés par la nature, ou s'obtient à grands efforts de travail, au moyen des canaux d'irrigation, le seul art que les grossiers habitants d'aujourd'hui aient conservé du temps de la civilisation florissante des Arabes.

Quant à la richesse minérale du pays, il n'y a aucun doute sur son existence dans les flancs des montagnes, qui avancent par leurs ramifications dans les vallées de la plaine. On a même constaté, en plusieurs endroits, la présence d'une grande variété de mines ; mais l'état arriéré de la civilisation ne permet pas aux habitants d'en savoir tirer profit. En parlant des relations commerciales qu'ils entretiennent avec la Russie, nous aurons encore occasion de désigner les produits de leur industrie qu'ils échangent et compléter par là notre aperçu physique.

Passons maintenant aux habitants de ces pays, à leurs mœurs et à l'état de leur civilisation actuelle. Nous allons nous occuper de préférence de trois principaux khanats : Boukhara, Khiva et Kokan, tels que nous les connaissons par les témoignages oculaires des

personnes qui les ont visités plus d'une fois et se sont trouvées en rapports directs avec leurs habitants. Nous suivrons dans cette partie du travail principalement les études sur le commerce de ces khanats, publiées dernièrement par M. Nébolsine.

Le khanat de Boukhara, occupant le milieu de l'Asie centrale, est une des plus riches oasis placées entre les petits États indépendants dont il est séparé de tous côtés par les sables. Il est comme un jardin florissant, d'une verdure et végétation luxuriantes, que relève la vue aride et monotone du désert. Aussi Boukhara forme-t-il le point central du commerce asiatique dans cette partie de la plaine, et présente-t-il en même temps le milieu d'une civilisation beaucoup plus avancée que ses voisins.

Plusieurs des voyageurs qui ont visité la ville de Boukhara l'ont même surnommé l'Athènes de l'Asie centrale. Mais gardons-nous bien de nous laisser éblouir par cette dénomination qui n'est rien moins que la vérité. Le sens de ce surnom peut encore être tant soit peu juste, si nous comparons Boukhara à Khiva, Kokan ou aux Kirghizes nomades des steppes. On se tromperait toutefois si l'on voulait juger ces pays et leurs habitants d'après les idées européennes, et donner aux choses extérieures un sens beaucoup plus étendu qu'elles n'ont réellement au fond. C'est ainsi pourtant qu'on appliquait parfois à l'école (*medresse*) de Boukhara le nom pompeux d'université.

On comprend mieux la comparaison de Boukhara à Athènes, lorsque l'on saura que, dans cette fameuse

école qu'on gratifie du nom d'université, les étudiants sont des enfants déguenillés et les professeurs des *monllahs* (prêtres mahométans). Ces derniers se promènent dans l'auditoire, le bâton noueux à la main, et en appliquent généreusement des coups sur le dos de leurs auditeurs sitôt que ceux-ci, fatigués de déchirer leurs poumons à crier les versets du Koran ou les vers des chansons de Hafiz ou Saadi, baissent de ton ou prononcent les paroles sacramentelles à voix enrouée. Tout le cours de l'éducation dans cette université se borne à apprendre à lire et à écrire, et à réciter par cœur les prières ou quelques versets des poètes.

C'est ainsi que doivent être jugés, dans leur sens relatif, les hommes et les choses à Boukhara. Il ne faut pas oublier surtout que les Boukhariens, comme tous les autres peuples de l'Asie, sont grossiers, sales, faux, et privés, par le système de l'éducation asiatique, par les mœurs et les usages, de toute idée claire de droit ou de justice. En réalité, l'habitant de ce pays n'est guère plus développé moralement que le Kirghize nomade, avec cette différence qu'il a un domicile, un vernis de civilisation extérieure et un savoir-vivre tout asiatique, dont il profite dans ses rapports avec ses confrères. Les Boukhariens passent surtout pour être aimables. Ils sont plus sociables que leurs voisins et plus tolérants envers les étrangers, à part toutefois les chrétiens, pour lesquels ils ont une haine prononcée.

Mais là se borne leur supériorité. Le gouvernement de n'importe lequel des États asiatiques ne se soutient que par un système de menace, de cruauté et de trahison. Il n'a aucune conscience de l'idée de droit inter-

national ou des devoirs et des obligations de traités et de conventions. Voilà pourquoi ni rapports diplomatiques, ni conditions par écrit ne sauraient exister entre ces pays et leurs voisins. L'émir ou le khan signera tout ce qu'on lui imposera, mais il n'exécutera aucune des clauses tant qu'il ne se verra constamment sous la menace d'une force toujours prête à fondre sur sa tête.

On ne trouve point à Boukhara une classe d'habitants s'occupant spécialement du commerce. Tout le monde y est marchand, ou, pour mieux dire, trafiquant. Chacun achète et vend tout ce qui lui tombe sous la main et promet quelque gain chétif. Les principaux capitalistes qui font le commerce plus en grand, ce sont les premiers dignitaires de Boukhara, les ministres, les parents de l'émir et l'émir lui-même. Ce dernier a pourtant assez de tact pour cacher ses opérations commerciales et ne prend part qu'en secret au commerce avec la Russie, en confiant ses intérêts aux agents qu'il choisit lui-même.

Ordinairement l'émir prête, dans ce but, de l'argent à ses sujets, en donnant à qui cent, deux cents, cinq cents et quelquefois jusqu'à mille *tilla* (monnaie du pays, ou pièce d'or de la valeur de 14 à 16 francs). L'agent qui reçoit ce prêt en numéraire ou en marchandises va lui-même avec la caravane en Russie, et après avoir échangé ses produits, rend, à son retour à Boukhara, à l'émir, non-seulement tout ce qu'il a retiré de son négoce, mais souvent ajoute encore quelque chose de sa poche. Le but d'un tel marchand ou agent de l'émir n'est pas le profit immédiat du commerce, mais l'espoir de gagner la grâce de son souverain et

d'obtenir de sa faveur une place pour administrer une ville ou une province. L'exercice de ses fonctions, desquelles il ne rend compte à personne, lui permettra alors, à son tour, de regagner bien vite les sacrifices et les pertes qu'il a faits pour les obtenir. En jouissant par la suite des prérogatives de sa place, il n'oubliera pas non plus de partager ses revenus et ses bénéfices avec l'émir et les hauts dignitaires qui l'environnent. L'émir ne se contente pas toujours de ces dons volontaires. Se basant sur les opinions orientales de son droit illimité, il prend aux capitalistes ce qui lui semble superflu pour les simples particuliers, et, sans aucune forme de procès, confisque tout le bien d'un richard qui a l'imprudence d'exciter sa cupidité. Parfois il fait annoncer à tous les marchands sans exception l'ordre de verser dans sa cassette telle somme d'argent, sans compter les impositions ordinaires. C'est de cette manière que l'émir a pris il y a dix ans, sur les marchands indigènes faisant le commerce avec la Russie, une somme de 40 000 *tilla* (près de 600 000 francs). Le montant a été versé sans retard au trésor de l'émir.

Les traits généraux que nous avons esquissés en parlant du genre de civilisation de Boukhara et de son gouvernement peuvent être, à quelques légères différences près, appliqués aux deux autres khanats, Khiva et Kokan.

Les gouvernements de ces derniers surpassent encore celui de Boukhara en licence et en usurpations de tout genre. Quant à leurs habitants, ils le cèdent de beaucoup aux Boukhariens sous le rapport moral, dans leur manière de vivre, dans la somme de leurs

besoins et des moyens de les satisfaire. Khiva et Kokan, aux yeux d'un homme qui ne connaît pas l'Orient, doivent paraître à première vue comme des pays dévastés et dans une position voisine de la misère la plus absolue.

Les seuls progrès qu'on remarque à Khiva depuis le commencement de ce siècle se bornent encore à très peu de chose. Les habitants commencent peu à peu à sentir le besoin d'acheter des étoffes plus solides et à apprécier la nouveauté de dessins ; ils ont fait meilleure connaissance des monnaies russes et de leur valeur ; leur khan a trouvé bon d'ajouter à son bonnet pointu en peau de mouton une plume d'autruche. Il a envoyé aussi dans toutes ses villes l'ordre de ne plus acheter ni aux Kirghizes indépendants ni aux Turcomans les prisonniers russes. Cette dernière mesure, dépêchons-nous d'ajouter, n'a pas été dictée par un sentiment philanthropique, mais par des circonstances de force majeure.

En 1850, le khan a formé un bataillon de troupes régulières avec un certain nombre de pièces de canon. Les témoins oculaires qui ont vu l'artillerie indigène à l'exercice assurent que, de cent artilleurs, pas un ne peut atteindre au but à cinquante pas de distance, et ce n'est point une cible ordinaire qui leur sert de point de mire, mais une montagne isolée. Les Khiviens sont pourtant bons tirailleurs et se servent très bien de leurs longs fusils. Quant au nombre total des troupes, on raconte que le khan de Khiva peut mettre sur pied près de 25 000 cavaliers armés de sabres et de lances. Sur cette quantité, il n'y en a guère plus de 5 000 ar-

més de fusils. Le courage des Khiviens, comme celui de tous les peuples asiatiques, ne dépend que du succès de la première attaque, mais une seule fusée à la congève suffit pour mettre toute leur armée en fuite.

Les habitants de Khiva vivent dans des masures construites avec de la terre glaise, qu'on applique en monceaux sur des lattes formant la carcasse des murs. Tout l'ornement consiste, chez les pauvres, en couverture de fentre grossier, ou chez les riches, en tapis qu'on étend par terre en guise de plancher. Les autres accessoires d'ameublement se composent d'un coffre en bois qui sert à contenir les vêtements, de quelques planches avec la vaisselle et d'une chaudière suspendue au milieu de la chambre. La fumée du feu allumé au-dessous de la chaudière n'a d'autre issue qu'une ouverture pratiquée dans la toiture plate de la maison. On se passe, dans ces pays, de châssis, de portes et de fenêtres et de carreaux de vitre, lesquels ne se trouvent à Khiva que par exception dans la demeure du khan.

Toute la richesse du Khivien consiste dans son champ où croissent le cotonnier, le colza, le riz, le blé, l'orge et le *djougara* (une espèce de sarrasin); dans son jardin potager, où il cultive les melons d'eau et cantalous, et dans un jardin fruitier, qui lui rapporte des raisins, des prunes, des pommes et des abricots.

Le costume des Khiviens ne se distingue guère de celui des habitants des États voisins. Ils portent une longue chemise d'une étoffe grossière en coton, à manches larges, et un pantalon du même tissu, entrant dans des bottes longues et à bout pointu; la tête est

converti d'un long bonnet de feutre et d'un second en peau de mouton qu'on met sur le premier ; une ceinture de laine et soie, ou à sa place une pièce de mouchoirs de poche et un long pardessus en forme de robe de chambre complètent la toilette. Les pardessus ne se font que de coton ou de coton et de soie mêlés, les étoffes de soie étant, comme articles de luxe, défendues par le Koran.

La seule grosse dépense que fait le Khivien est un cheval de race turcomane et un riche harnais, pour lesquels il ne regarde pas à l'argent. Les personnes de distinction portent un coutelas ou un poignard à leur ceinture ; les femmes non plus ne se permettent aucun luxe dans leur toilette. Leur costume est le même que celui des hommes ; mariées, elles portent sur la tête un turban de calicot ou d'une ceinture de soie ; les filles ajoutent à cela un grand bonnet pointu en feutre.

Les Boukhariens et les Kokaniens sont faciles à distinguer par la forme de leur coiffure. Au lieu du long bonnet de feutre, les premiers portent des turbans pointus et les seconds des bonnets beaucoup moins élevés et d'une forme arrondie. Les habitants de Khiva préfèrent pour leur pardessus les étoffes vertes, sombres et bariolées, ceux de Boukhara et de Kokan des couleurs marquantes, claires et rayées.

La nourriture des habitants de Khiva est plus que modeste et très peu variée. Le mouton au riz, auquel on ajoute des morceaux de graisse et des galettes cuites sur les parois d'un pot de terre chauffé presque jusqu'au rouge : voilà tous les plats de la cuisine khivienne.

On prépare de ces galettes pour plusieurs jours à la fois, vu la cherté du combustible ; les pauvres ne les font même jamais à la maison, mais les achètent au bazar.

Le mouton au riz n'est servi tous les jours que chez le khan et les principaux dignitaires. Chez les autres, il ne paraît sur la table que le vendredi, leur jour de fête. En place de cet extra, les gens moins aisés se contentent, pour leur ordinaire, d'un bouilli préparé de la manière suivante : on verse dans la chaudière en fonte, très rarement nettoyée, de l'eau ; on y ajoute de la *djougara* en grains, quelques pois, des feuilles de betterave hachées et du sel. Quand l'eau commence à bouillir le plat est prêt. Les maîtresses de maison préparent de cette soupe en quantité suffisante pour deux ou trois jours, et on ne la mange chaude que la première fois. On sert la soupe dans de grandes tasses ; quant à son résidu de mouton bouilli et à tous les ingrédients, on les mange sans cérémonie en se servant des doigts. La fourchette et la cuiller sont des objets inconnus à ces Asiatiques. Après le diner, on se lave les mains, et le maître de la maison présente pour les essuyer un essuie-main de calicot d'une propreté plus que douteuse, ce qu'il fait avec l'intention de prouver à ses hôtes qu'il reçoit souvent chez lui des convives.

On ne peut préciser au juste l'heure ordinaire du repas. Tous les Khiviens, à commencer par le khan et jusqu'au plus pauvre, mangent immédiatement après un long sommeil. Mais, il faut le dire, ces gens dorment rarement la nuit, et ne se couchent la plupart du temps qu'à la pointe du jour. Le reste de la journée,

c'est-à-dire après le diner, ils consacrent leurs loisirs à fumer le *kalian* et à prendre du thé.

L'éclairage des maisons se fait au moyen de mèches de coton trempées dans l'huile de colza ou dans la graisse de mouton ; on emploie aussi des chandelles très longues et très minces ou l'on se contente quelquefois de pâle reflet du foyer allumé au milieu de la chambre.

Les Khiviens aiment beaucoup la musique. Le khan lui-même invite souvent dans son palais les commis des marchands russes qui sont habiles à jouer l'*harmonica*, et s'en donne à cœur joie à entendre les chansons nationales qui le mettent dans une extase convulsive difficile à calmer.

On comprendra aisément les transports du khan, quand on aura entendu les musiciens indigènes de Khiva ou de Boukhara. Il faut les voir particulièrement dans les moments où, entraînés par leur inspiration artistique, ils semblent avoir oublié la terre et le ciel et roulant le blanc des yeux, arrachent des sons discordants de leur guitare, en les accompagnant des hurlements nasillards et monotones d'une ballade orientale.

Les instruments de musique usités dans Khiva et dans les pays voisins sont : la *balalaïka*, espèce de petite guitare ; le *kobyz*, instrument qui a la forme d'un violon ou plutôt d'un violoncelle grossièrement travaillé. Deux faisceaux de crins tendus au moyen de chevilles remplacent les cordes. On en tire des sons, en promenant dessus un archet enduit de colophane ; la *bandoure*, ou guitare à trois cordes métalliques qu'on pince avec un seul doigt au moyen d'un petit dé muni d'un crochet ;

le *tambourin* ; le *vargane*, espèce de guimbarde ; c'est un petit instrument de fer en forme de tire-bouchon fermé, dont on joue en le plaçant dans la bouche entre les dents et en faisant vibrer du doigt le petit ressort du milieu. C'est l'instrument qu'emploient exclusivement les dames khiviennes pour charmer leurs loisirs ; l'*harmonica*, instrument devenu si populaire en Russie et dans toute l'Europe ; et les *boîtes et les tabatières à musique*, comme article d'importation et des objets de prix, ne se trouvent que chez les plus riches des Khiviens. Ni les hommes ni les femmes de ce pays ne s'adonnent à la danse, mais ils aiment par contre beaucoup voir danser les enfants.

Tout ce que nous avons tâché d'esquisser sur la manière de vivre et sur les mœurs des Khiviens peut être à peu de chose près appliqué à leurs voisins. Le khanat de Boukhara fait sous ce rapport une légère exception et semble réfléchir, au moins quant aux conditions extérieures de la vie, une civilisation plus avancée.

C'est ainsi que dans la capitale de ce dernier on voit des maisons à plusieurs étages semblables à nos constructions européennes. L'intérieur des maisons partagées en chambres présente souvent des ornements d'une certaine richesse, comme par exemple les murs et les plafonds recouverts de dessins dorés ou d'incrustations de lapis-lazuli ; mais ici, comme ailleurs, les châssis des portes et des fenêtres, comme les carreaux de vitres, ne se trouvent que par exception dans les habitations des plus grands dignitaires. Les maisons à Boukhara sont aussi entourées, de tous côtés, de hauts murs en

terre glaise. Le voyageur, en se promenant dans ces rues étroites et sombres formées par ces murs, chercherait vainement un objet ou une construction digne d'attirer son attention ou sur laquelle il pourrait reposer ses yeux, fatigués par la monotonie de l'aspect général de la ville.

Une partie de l'armée de Boukhara est formée par l'émir, à l'instar européen, c'est ce qu'on appelle le bataillon régulier et l'artillerie. Les soldats de ces bataillons sont convenablement habillés, équipés et armés.

De longs bonnets pointus en fourrure de mouton, des tuniques de drap rouge et de larges pantalons noirs à bandes rentrant dans les bottes fortes : voilà le costume de la troupe d'élite recrutée parmi les Persans et les Ouzbeks. L'artillerie indigène n'est guère mieux exercée que celle de Khiva. Les campagnes de l'émir contre ses voisins et les sièges qu'il entreprenait, où l'artillerie, tout en dispersant généreusement des projectiles, restait parfois des mois entiers à faire une brèche dans les murs de terre glaise, peuvent nous donner une assez bonne idée du degré de la perfection de cette arme.

Citons aussi comme un indice de civilisation à Boukhara une certaine division de pouvoirs administratifs et judiciaires. La justice est concentrée entre les mains des *kazi* ou juges de la ville, ils jugent toutes les affaires civiles suivant le Koran; leur décision est définitive dans tous les cas, car elle ne peut jamais être rejetée par les plaignants. Le pouvoir exécutif ou la police de la ville est exercé par un fonctionnaire qui porte le nom de *reiss*. C'est lui qui veille sur l'exer-

cice des devoirs religieux des habitants, qui visite les mosquées et les marchés de la ville, poursuit les fumeurs de tabac et les voleurs, et punit lui-même tous les délinquants à coups de bâton. Le *reiss* est dans l'exercice de ses fonctions depuis le matin jusqu'au soir. Après les prières du soir il les passe à un autre fonctionnaire appelé *mérishab*, ce qui veut dire chef pendant la nuit. Ce dernier remplit les mêmes devoirs que le *reiss* jusqu'au lendemain matin et ainsi de suite.

L'émir lui-même forme le centre de toutes les parties de l'administration générale. Il s'occupe néanmoins de toutes les affaires, même de celles qui sont du ressort du *kazi* ou du *reiss*. Il aime surtout à rendre justice, et donne pour cela droit à chacun de ses sujets de s'adresser directement à lui ; mais comme ses jugements impartiaux finissent toujours par se résumer en imposition des deux parties ou en punitions corporelles inévitables pour les pauvres, les sujets tâchent autant qu'ils peuvent à ne pas importuner leur juste souverain.

Le plus grand dignitaire du khanat est le ministre des finances, c'est le seul ministère qui existe à Boukhara et dont le chiffre porte le titre de *koush-beghi*, ou *marachor*. Son pouvoir est très étendu et embrasse les affaires les plus variées.

Tel est l'état présent de la civilisation de ces États, telles sont les mœurs de leurs grossiers habitants. Les dons variés que la nature a généreusement répartis entre ces divers États, ont donné naissance à un échange assez considérable de produits de leur agri-

culture et de leur bétail. De l'autre côté, l'état arriéré de leur civilisation, le manque total de fabriques indigènes, l'absence de toute industrie minérale, les forcent à chercher des marchés étrangers, et principalement ceux de la Russie, qui seule peut leur livrer des articles de première nécessité qui répondent à leurs moyens matériels. Les seuls produits qui soutiennent maintenant ce commerce et qui lui promettent un développement à l'avenir, ce sont le coton brut, la garance, la soie, les fruits secs et les peaux de moutons que la Russie trouve de l'avantage à tirer de ces pays. Nous nous arrêterons ici à ces indications, car les relations commerciales de la Russie avec les khanats de l'Asie centrale méritent une description détaillée qui dépasserait de beaucoup les bornes de notre travail.

REMARQUES

SUR L'OASIS DE SYOUAH, OU DE JUPITER AMMON,

PAR M. JOMARD,

SUIVIES D'UNE RELATION DE M. JAMES HAMILTON.

Personne n'ignore qu'au désert de l'Afrique septentrionale il existe, à près de 500 kilomètres de la Méditerranée et à 350 de l'Égypte, une de ces oasis dont l'Afrique septentrionale est parsemée, à peu près comme une peau de tigre ou de léopard est ornée de taches magnifiques : cette comparaison appartient à l'antiquité

elle-même. On les a aussi comparées à des îles éparses au milieu d'une mer de sable.

Dans ces lieux bénits, où la nature tropicale reprend tous ses droits, tout sourit au voyageur altéré, affamé, harassé de courses pénibles au milieu des sables et de la désolation. Une eau fraîche et salubre, la banane, le fruit du palmier, l'orange et le jujube, la figue et la grenade, lui fournissent un aliment nourricier ou agréable. Enfin, l'ombrage et la fraîcheur lui procurent un sommeil réparateur, qui lui fait bientôt oublier le désert.

Les Libyens, habitants de ces oasis, *Libycæ gentes* étaient nommés riches, heureux par excellence, *beati* (Lucain, *Pharsal* III); Hérodote les qualifie de même (liv. III, 26) : il appelle l'oasis, Μοχαρεῶν νησος, *beatorum insula*, l'île des Heureux (1).

L'oasis de Syouah est un de ces lieux enchantés que les poètes se sont plu à décrire. L'une des plus grandes en étendue (en y comprenant ses annexes), elle est aussi la plus célèbre de toutes et, dès les temps les plus anciens, elle a possédé un oracle fameux, souvent consulté, et qu'Alexandre de Macédoine est allé interroger lui-même.

Le temple où l'oracle se faisait entendre était dédié à Ammon, le dieu adoré à Thèbes d'Égypte : de là le nom d'oasis d'Ammon (ou de Jupiter Ammon), dont la tradition se perd dans la nuit des temps, et remonte jusqu'à la mythologie. Persée, Hercule, dit la fable,

(1) On sait que les oasis ont été un lieu d'exil dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, à l'occasion des controverses religieuses.

avaient visité l'oracle d'Ammon ; et c'est à leur exemple qu'Alexandre s'y rendit, au dire de Strabon lui même, le plus éminent des géographes de l'antiquité (liv. XVII, 314).

Tout semble montrer l'origine des Ammoniens : la religion, le langage, l'architecture (1) : leur langue, dit Herodote, participait de la langue égyptienne ; entre les monuments de Thèbes et les ruines de Syouah, on n'aperçoit aucune différence importante : même style, même construction, même décoration. Malheureusement, ni la tradition, ni l'histoire ne nous ont transmis que de faibles lumières, et sur l'origine de cette population, et sur sa constitution politique. On pourrait seulement admettre, comme probable, que c'est une colonie égyptienne, transplantée à cent lieues de l'Égypte à la suite de quelque révolution, et qui se sera confondue avec une population libyenne, établie là de temps immémorial, comme dans les autres oasis. On est presque réduit à quelques fragments d'Hérodote, à des passages de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Lucain, de Pline, d'Étienne de Byzance, et de Strabon sur la géographie physique de la contrée : je ne parle pas des écrivains arabes. Le père de l'histoire est l'auteur qui fournit les plus curieuses notions. «Étéarque, dit-il, roi des Ammoniens, avait reçu la visite de plusieurs Cyrénéens qui étaient venus consulter l'oracle, et là ceux-ci avaient appris, du roi, des particularités

(1) Hérodote le dit lui-même : « Les Ammoniens ont élevé le temple de Jupiter Ammon à l'imitation de celui de Jupiter thébain. » (IV, 481.)

intéressantes sur l'intérieur de l'Afrique, sur le grand désert, sur le fleuve qui est au delà des solitudes sablonneuses. » Nous voyons encore dans l'auteur que Cambyse parvint jusqu'à l'oasis, habitée, dit-il, par des Samiens, et distante de Thèbes de sept journées de marche à travers des sables (III, 26). Quant à son armée, on prétend qu'elle fut engloutie tout entière dans les sables, à la suite d'un coup de vent parti de la région du midi (III, *ibid.*).

Syouah possède plusieurs sources qui ne tarissent jamais, de beaux jardins, beaucoup d'arbres à fruit, tels que le raisin, la grenade, l'abricot, la figue, l'olive, la prune, la pomme, surtout la datte en grande quantité et de plusieurs espèces ; la pastèque et les légumes y profitent également ; mais le pays est sujet aux tremblements de terre.

La ville actuelle est d'une construction très bizarre et ressemble assez à une sorte de ruche, partagée en un grand nombre d'étages très bas (1), sur laquelle il est difficile de cheminer, tant les rues sont obscures, escarpées, tortueuses, et de plus en escalier ; c'est au point qu'en plein jour, il faut de la lumière pour se guider. On a aussi comparé la ville à une fourmilière avec assez de justesse. Elle est bâtie en sel et en natron. On sait que toute cette partie de la Libye, jusqu'à l'Égypte, abonde en sel fossile ; le Fayoum possède des carrières de sel gemme, que l'on exploite de temps immémorial. Tout est curieux dans cette singulière localité ; la ville des morts, disposée sur un tertre conique avec une mul-

(1) De trois jusqu'à six étages.

titude d'ouvertures, peut aussi se comparer à une ruche : Tout se réunit ici pour exciter la curiosité du voyageur.

Outre les temples antiques conservés à Syouah, on y trouve des ruines et des morceaux détachés, des blocs sculptés, toujours dans le style égyptien, avec la représentation du bélier, l'animal dédié à Ammon.

L'oasis de Syouah, bien que soumise aujourd'hui au vice-roi d'Égypte, forme une petite république indépendante dont les chefs sont élus par le peuple à des époques plus ou moins rapprochées. Pour toutes les affaires, ils tiennent conseil, en présence de la population. Les assistants ont droit d'émettre un avis : le conseil décide.

Les gens de Syouah sont extrêmement défiants à l'égard des étrangers, et jaloux à l'excès ; obligés de respecter ceux qui viennent de l'Égypte sous la protection du vice-roi, ils se vengent, après leur départ, en sacrifiant ceux de leurs compatriotes qui ont secondé les recherches des Européens et satisfait aux questions dictées par la curiosité. C'est ce qui est arrivé au cheik Yousouf-Abou-Aly, pour avoir facilité les recherches de M. James Hamilton, Anglais, le dernier voyageur qui ait visité Syouah.

Le nombre des hommes dépasse de beaucoup celui des femmes ; ni les célibataires, ni les hommes veufs ne peuvent entrer dans la ville.

C'est en 1820, après le voyage de M. Gailliaud, que Mohammed-Aly envoya, pour la première fois, un corps de troupes égyptiennes commandé par Hassan-Bey, gouverneur de la province de Bahyréh, pour oc-

cuper Syouah. M. l'ingénieur Linant, alors aspirant de marine, depuis Linant-Bey, directeur des ponts et chaussées en Égypte, accompagnait le chevalier Drovetti qui s'était joint à l'expédition. Celui-ci constata que les habitants de l'oasis ne communiquaient avec les Égyptiens et les autres étrangers qu'au moyen de la langue arabe : entre eux, ils se servent d'un idiome particulier qui n'est autre, selon moi, qu'un dialecte berbère (1) : le même fait se reproduit également à Audjelah, à Cyrène et en beaucoup d'autres lieux. Les femmes, ne pouvant avoir de rapport avec les étrangers, n'ont pas besoin de se servir de l'arabe et ne parlent que la langue indigène.

Cette langue a été écrite de temps immémorial : ce fait est de ceux qu'on ne peut plus aujourd'hui révoquer en doute ; l'inscription bilingue de Thugga aurait suffi pour le prouver. A l'oasis d'El-Ghat, il doit exister des livres écrits avec ces caractères. Aujourd'hui comme autrefois, les Touâregs tracent cette même écriture sur des instruments, la brodent sur des étoffes, et la gravent sur les rochers (2) ; on en possède maintenant de nombreux spécimens et l'on commence même à déchiffrer des inscriptions étendues. Sur les rochers au voisinage de Syouah, comme ailleurs, l'on trouve ces caractères gravés, notamment sur des pierres d'un temple de Gharmy, appelé *A'moudern* (les deux colonnes). C'est par erreur que feu M. de Bourville, consul à Ben-

(1) Voyez *Recueil de mémoires publiés par la Société de géographie*, in-4°, tome IV, p. 132 et suivantes.

(2) On se sert même aujourd'hui, pour déguiser la correspondance arabe, de ces signes libyques.

ghazi (Cyrénaïque), regardait ces figures comme de simples *marques* destinées seulement, par les nomades, à indiquer le passage des caravanes. Ces signes sont de véritables caractères phonétiques ; les Arabes s'en servent naturellement comme de marques, ainsi que nous le faisons tous les jours avec nos lettres, qui ne cessent pas pour cela de posséder leur valeur alphabétique.

Le voyageur anglais Browne, le même qui le premier visita le Darfour en 1792, est aussi le premier Européen à qui l'on doit une description de l'oasis de Syouah, *de visu* ; six ans plus tard, Frédéric Hornemann, qui voyageait aussi pour l'Angleterre, et qui se trouvait au Caire précisément au moment où l'armée française venait d'y entrer, obtint du général en chef Bonaparte, par l'intermédiaire des savants français Monge et Berthollet, toutes les facilités dont il avait besoin pour son voyage dans l'intérieur de l'Afrique (1), et c'est du Caire qu'il partit pour aller à Syouah. Ce courageux voyageur a succombé, mais, heureusement, sa relation sur l'oasis nous a été conservée ; elle ne laisse pas d'ajouter beaucoup à celle de Browne. L'officier du génie Boutin est aussi allé à Syouah ; sa description ne nous est pas parvenue ; il avait été mal accueilli par les habitants (2). En 1819, le 10 décembre, M. Frédéric Cailliaud, accompagné de M. Letorzec, d'un guide, homme de Syouah servant d'interprète, et d'un cheik arabe, parvint heureusement à Syouah

(1) Voyez la note à la fin de ces *Remarques*.

(2) Plus tard, il a été assassiné par les Arabes du désert,

après dix-huit jours de marche à travers le désert. Il était parti du Fayoum. Peu de temps après, au mois de février 1820, le vice-roi d'Égypte envoya un corps de troupes prendre possession du pays pour le soumettre au tribut, comme on l'a dit plus haut ; M. Drovetti, consul de France, et M. Linant avec deux autres Européens, s'étaient joints à l'expédition. C'est à l'aide des matériaux recueillis par M. Linant et communiqués par le chevalier Drovetti, ainsi que de ceux qu'a procurés M. Cailliaud, que j'ai rédigé et publié l'ouvrage portant pour titre *Voyage à l'oasis de Syouah* (1). Le général prussien Minutoli est un des voyageurs qui ont fait ensuite le voyage et rapporté de cette excursion les notions les plus complètes. On trouve dans les *Nouvelles Annales des voyages* (années 1852 et 1854), l'analyse d'un voyage intéressant, intitulé : *Adventures in the libyan desert and ike oasis of Jupiter Ammon*, 1849 ; cette dernière relation est de M. Bayle Saint-John. Enfin, tout récemment, en 1853, un autre Anglais, M. James Hamilton, a fait cette intéressante excursion, et nous allons rapporter tout à l'heure un extrait de sa relation.

A son départ pour l'Égypte, je lui avais recommandé plusieurs questions, plusieurs points qui méritent d'être éclaircis sur les monuments, sur les mœurs et les usages, sur la langue indigène et les caractères libyques ; c'est en partie à ces questions que se rap-

(1) *Voyage à l'oasis de Syouah*, rédigé et publié d'après les matériaux recueillis par le chevalier Drovetti, consul général de France en Égypte, et par M. Frédéric Cailliaud, en 1819. Paris, in-folio, 1823.

porte la relation sous forme épistolaire, qu'il me reste à mettre sous les yeux du lecteur et que j'insère ici textuellement :

Monsieur,

Je m'empresse de répondre aux questions que vous m'avez adressées à l'égard de Syouah. Je regrette que je n'aie pas ici les notes détaillées que j'ai faites sur les lieux et qui m'auraient fourni les renseignements que je me suis fait l'honneur de vous adresser dans une lettre écrite du Caire au mois de juin ou de juillet 1853, et qui, à mon grand regret, ne vous est pas parvenue.

Dans le long séjour forcé que j'ai fait à Syouah, j'ai été à même de connaître les indigènes mieux que qui que ce soit de mes devanciers. Bien qu'en butte aux menaces et aux attaques à main armée des habitants de la ville principale, j'étais cependant appuyé par une minorité puissante, sous l'autorité du cheik Yousouf-Abu-Ali. Celui-ci avait été, du temps de Méhémet-Ali, cheik El-Beled, et à mon arrivée, quoique dépossédé par Abbâs-Pacha qui avait rendu à la ville son gouvernement aristocratique, il exerçait encore une grande influence sur sa tribu. Il habitait avec elle le *Gara*, un des faubourgs de la ville-forteresse, et c'est là que je demeurai pendant sept semaines, dans une petite maison qu'il m'avait cédée vis-à-vis de la sienne. Pendant tout ce temps, le salon que j'avais improvisé dans l'étage supérieur (*le ghorfa*) ne désemplassait pas de ses adhérents qui venaient consoler ma captivité. — Les derniers jours même, j'ai vu un nombre considérabl

de ceux qui avaient juré ma mort : car un violent vent du sud s'était levé : ce mauvais augure a inspiré des craintes aux fanatiques ; plusieurs des plus coupables se sont enfluis au Djebel-el-Akhdar, et les autres se sont empressés de venir solliciter mes bonnes grâces.

J'entre dans ces détails oiseux pour vous faire voir que j'ai été à même de me procurer des renseignements fort exacts sur cette peuplade remarquable.

D'après ce que j'ai appris, la population de Syonah, y compris ses faubourgs et le village d'Agharmi, se monte à 4000 âmes. Ils payent au vice-roi d'Égypte un tribut annuel de 10 000 talaris d'Espagne. Une très petite proportion de cette population entend l'arabe, et il n'y en a qu'un très petit nombre qui le parle couramment. Les femmes ne comprennent que leur antique libyen. Il n'y avait que le cheik Yousouf qui, se vantant d'être issu d'une famille arabe, eût pris une femme étrangère. Dans le grand nombre de mots que j'ai recueillis de la bouche du cheik Yousouf et d'un autre individu qui comptait parmi les plus instruits, une chose m'a frappé comme remarquable : c'est que, dans le dialecte actuel, plusieurs mots exprimant des objets de première nécessité sont empruntés à l'arabe, bien qu'ils les soumettent aux règles de la langue berbère. Avant mon départ pour ces pays, vous avez eu la bonté d'appeler mon attention sur cette langue ancienne dont parle Hérodote, et j'ai suivi avec intérêt les traces qui s'en présentèrent sur ma route. Ainsi c'était avec un vif intérêt que j'avais remarqué sur les voûtes du grand réservoir à Cyrène, et sur les pierres de la porte de Ptolémaïs, les marques des ouvriers dont plusieurs

se rapportent sans contredit au berbère. A Tel-i-Mout, sur la route de Bengazi à Augila, on en trouve encore et de plus récentes. Ce sont les signes qui indiquent le passage des tribus nomades. Il est surtout intéressant de trouver le berbère parlé dans trois ou quatre villages isolés dans les montagnes de Tripoli et de remarquer que ces villages, assurément indigènes, sont, depuis un temps immémorial, assujettis à des tribus arabes, elles-mêmes dépendantes du dey de Tripoli. Ces tribus, autrefois puissantes, sont maintenant déchues et décimées par la politique cruelle et traîtresse des pachas ottomans. Les villages ont échangé la suprématie presque féodale des Arabes, pour une soumission peut-être plus dure au pacha-gouverneur. Leurs habitants sont misérables, timides, soupçonneux, traîtres. Enfin, ils ont tous les défauts des peuples depuis longtemps réduits à un état sauvage.

Les oasis d'Augila et de Djâlo ne sont séparées que par un trajet de six heures de marche. A Augila la langue de la famille est le berbère, quoique tous entendent l'arabe, tandis qu'à Djâlo le berbère est absolument inconnu.

Je n'ai trouvé ni à Syouah, ni à Augila trace de l'ancien caractère. Je n'oserais prétendre qu'on ne le connaisse pas dans cette dernière localité, dont le cheik est un des plus hardis menteurs que j'aie jamais rencontré ; mais à Syouah je suis sûr qu'il est inconnu. J'ai fait des demandes réitérées pendant mon séjour à Syouah, et encore au Caire, où ma maison a été pendant longtemps le rendez-vous des amis du cheik Yousouf, qui m'a accompagné dans cette ville.

Personne n'en pouvait me rien dire, et je ne pense pas que leur silence provint de la méfiance. J'ai fait voir l'alphabet berbère, mais personne ne pouvait m'indiquer la valeur d'un seul caractère. D'un autre côté, on m'a apporté quelques manuscrits déchirés; tous étaient d'une écriture maugrabine. Un d'eux, malheureusement un fragment, était assez curieux, car il contenait une espèce d'histoire de Syouah qui y était nommé Sautariâh. Je voulais me rendre possesseur de ce manuscrit, mais son propriétaire s'est refusé à me le céder, parce qu'il contenait l'indication des endroits où les anciens *infidèles* avaient caché leurs trésors.

Pendant mon séjour (février et mars 1853), deux ou trois caravanes d'Arabes sont venues pour acheter des dattes. On les a obligées à parquer leurs chameaux dans un endroit destiné à cet usage, non par méfiance, mais pour économiser la fiente, précieuse dans un pays où les bestiaux sont en très petit nombre, où le seul autre engrais qu'on connaisse est une plante épineuse appelée *agoul*, qui croît dans quelques terres des oasis abandonnées, entourant celle de Syouah. Les plantations d'*agoul*, comme les déjections des chameaux, se vendent au profit de la communauté et forment le seul revenu public qu'elle possède.

Il y avait en bestiaux, à l'époque de ma visite, à peu près 40 bœufs servant au labourage et un nombre considérable d'ânes. Ils n'ont point de chameaux; ils les disent exposés, pendant l'été, aux attaques d'une espèce de monche dont la piqure leur est mortelle. Pour le Baïram, les Arabes de Derue amènent un nombre considérable de moutons destinés au sacrifice. C'est la

seule fois de l'année que les Syouys se permettent d'acheter de la viande. Le renard, le loup, le chien, l'hyène même ne leur paraissent pas à dédaigner quand ils leur tombent sous la main. Les indigènes des montagnes de Tripoli, dont j'ai parlé plus haut, ressemblent aux Syouys sous ce rapport aussi bien que sous le rapport physique.

La nourriture principale de ce peuple est la datte. On en cultive cinq espèces, dont la meilleure est une petite datte blanche et dure nommée *el-farchy*, et le *ghazali*, une grande datte comme celle d'Ibrim. L'oasis ne produit pas une quantité de blé suffisante pour la consommation des habitants. Ils en reçoivent d'Alexandrie et de la petite oasis, en échange des dattes et de l'excellente huile que leur pays fournit. Tout le sol de l'oasis est susceptible de culture si les bras et l'eau ne manquaient. Plus travailleurs que les gens d'Augila, les Syouys soignent bien leurs champs et leurs jardins, et les règlements pour la jouissance de l'eau sont dignes d'un pays civilisé. Ce n'est donc pas tant par suite d'incurie que par l'effet des tremblements de terre que plusieurs des anciennes sources sont taries. Les fontaines de Syouah sont remarquables comme témoignant de son ancienne civilisation. Plusieurs sont de véritables puits artésiens où l'eau jaillit dans des bassins de belle maçonnerie antique.

Peut-être me suis-je trop étendu sur la condition de cette petite peuplade. Je me hâte donc de donner des détails sur la découverte remarquable que j'ai faite dans le village d'Agharmy.

Aussitôt après l'arrivée des soldats que le vice-roi

avait envoyés à mon secours, je me suis hâté de jouir de ma liberté en visitant les ruines qui rendent Syonah célèbre.

Après avoir visité l'intérieur de la ville, passant par le faubourg de *Menschiah*, au côté opposé à celui de Gara où je demenrais, nous nous sommes dirigés vers les ruines d'Omm-el-Beydah. Je les ai trouvées dans le même état que M. Linant les avait laissés ; seulement les fondements des murs d'enceinte ont été bouleversés, et une partie considérable du terrain alentour a été retournée. Mes guides prétendaient qu'un gouverneur turc du temps de Mohammed-Ali y avait fait chercher des trésors et y avait trouvé deux hommes et un lion de bronze. Ils disaient naturellement que ces statues étaient en or.

La fontaine dite *du soleil* bouillonne toujours au milieu d'une plantation de palmiers comme autrefois. Mes gens ont profité du petit lac que forment ces eaux pour s'y baigner. Le thermomètre que j'ai donné, à cet effet, à mon domestique européen, marquait 78° Fahr., pendant que l'air extérieur était à 84°. J'ai remarqué dans plusieurs endroits des restes de conduits en pierre taillée, qui servaient autrefois à distribuer les eaux aux plantations d'alentour.

D'Omm-el-Beydah je suis retourné par le même chemin que j'avais suivi pour visiter le village d'Agharmy. Le trajet n'est que de dix minutes. A peu de distance du pied du rocher sur lequel le Gharmy est bâti, on voit les fondements d'un petit temple d'époque assez récente. Il se composait d'une cella et d'un pronaos chacun de 15 pieds carrés. Deux tronçons de colonne

d'une pierre grisâtre ressemblant au tuf gisaient du côté plus éloigné de la route. Je n'ai pas pu trouver trace de leur emplacement. Je crois cependant que ces ruines, comme celles de l'*Amoudein* sont d'époque romaine.

La position d'Agharmy a été bien décrite dans la relation du voyage de Syouah que vous avez publié en 1823. Ce village se trouve sur le sommet d'un rocher isolé et très escarpé qu'il occupe entièrement. Les maisons extérieures se touchent et forment sur la crête un mur presque ovale. On ne peut y entrer que du côté d'Omm-el-Beydah ; une route escarpée, flanquée de murs, est fermée par deux portes, l'une en bas, l'autre à l'entrée des plates-formes. Des sentinelles armées stationnent toujours à la première porte, pour défendre l'entrée aux habitants de la ville entre laquelle et ses voisins existe une ancienne inimitié. J'avais vu le cheik héréditaire chez moi, car il était ami du cheik Yousouf, et avait été autrefois son pupille. Je l'ai donc fait appeler, en manifestant le désir de voir l'intérieur de son village, et, sans trop faire de difficultés, il m'a conduit jusqu'à un puits qui se trouve à peu près au milieu d'une plate-forme. Ce puits, alimenté par des sources qui ont des issues au bas du rocher, est d'une haute antiquité, à en juger par les blocs gigantesques dont sa maçonnerie se compose. Des marches conduisent dans l'intérieur, jusqu'à une certaine profondeur. Quelques grands *hó'd* de pierre taillée se voient dans les fondements des masures, de chaque côté. On montrait si évidemment le désir de me voir m'éloigner, que, croyant aux assurances réitérées qu'il n'existait pas

d'autres restes d'antiquité dans le village, j'ai pris le parti de m'en retourner.

Cependant, en contournant le village pour venir à Omm-el-Beydah, j'avais remarqué dans l'enceinte un pan de mur évidemment ancien. Il était formé de pierres carrées, de dimensions considérables, et on y voyait une petite fenêtre. Le cheik étant d'accord avec la foule des habitants qu'il n'y avait pas de traces du mur dans l'intérieur, je me suis contenté de ces assurances et je n'ai pas poussé plus loin une visite évidemment peu agréable aux propriétaires. Après mon retour chez moi, un Maugrabin qui m'avait accompagné pendant la tournée, le seul étranger fixé à Syouah, est venu me trouver. Après avoir exigé la promesse que je ne le trahirais pas, il m'a dit qu'il y avait un grand bâtiment des infidèles à l'endroit où j'avais remarqué le mur ancien ; qu'il n'avait osé rien dire, et qu'il me fallait insister pour pouvoir rentrer dans cet endroit. Je devais dire que j'en avais trouvé mention faite dans mes livres. Le lendemain je suis retourné à Aglarmy ; on a fait moins de difficultés que je n'avais craint, à me laisser continuer mon exploration. Des débris considérables se trouvent probablement dans les fondements des cases modernes ; partout on voit des pierres taillées, et en pénétrant dans l'intérieur des maisons j'aurais pu peut-être découvrir des restes moins informes. Passant par une longue ruelle tortueuse qui fait le circuit du village, je me suis trouvé devant un mur antique ; une porte de style égyptien y était pratiquée. Ce mur était un des trois côtés d'une cour qui précède le bâtiment dont les murs extérieurs sont visibles d'en

bas. Dans chaque côté il y a une grande porte. Toutes sont fermées avec une maçonnerie grossière, à l'exception d'une petite ouverture qui sert de porte au propriétaire actuel. On m'a permis de pénétrer dans cette enceinte. Un mur moderne la partage en deux. La cour a eu autrefois environ vingt pas en carré. Je n'ai pu en examiner qu'un côté ; sous le prétexte de *harem* on refusait d'ouvrir l'autre. A droite, en entrant dans la cour, on voit une grande porte, maintenant condamnée, à l'exception d'une ouverture de six pieds sur deux et demi, qui est fermée par une porte en planches. Après avoir fait beaucoup de difficultés, on a enfin consenti à ouvrir cette porte. Je me trouvai dans une salle dont les murs étaient entièrement couverts d'hiéroglyphes, noircis à un tel degré qu'il aurait fallu un long travail pour y distinguer les sujets sculptés sur les murs. J'ai fait apporter des branches de palmier pour servir de torches. Le mur est divisé en sa hauteur par un plafond moderne, formant un second étage ; à dix-huit pieds du sol originel, une corniche en saillie paraît avoir soutenu un plafond qui a maintenant disparu, le toit seul restant à une hauteur de sept pieds ou à peu près au-dessus de la corniche. La partie postérieure de la salle, dénuée d'hiéroglyphes, paraît avoir été séparée par une cloison. En bas, on voit dans cette partie réservée un couloir de deux pieds de large pratiqué dans le mur ; il n'a que six pieds de long, et paraît avoir été muré dans les temps anciens. Au-dessus de la corniche on trouve une petite chambre d'à peu près six pieds carrés, pratiquée également dans l'épaisseur du mur. C'est la partie postérieure, en haut, qui

est éclairée par la petite fenêtre qui se voit dans le mur.

Quittant ce monument, j'ai contourné la cour, et après avoir descendu une petite rue en pente, je me suis trouvé sous une ancienne porte d'une grandeur colossale ; de chaque côté on voit des restes d'un mur. J'ai suivi ce mur pendant quelques pas à gauche, en grimpant sur des décombres, et à une petite distance en bas j'ai vu le puits.

N'ayant pas ici la description de Diodore de Sicile, je le cite de mémoire. Il dit que l'ammonium était dans l'acropole, que l'acropole avait trois enceintes : dans la première étaient les satellites du roi ; dans la seconde, le temple de l'oracle avec les habitations des prêtres ; dans la troisième le palais du roi avec les appartements de ses femmes. Il y avait auprès de l'oracle un puits où l'on lavait les victimes.

Je ne doute pas avoir découvert ici un reste du palais des rois et du mur d'enceinte qui le séparait du temple. On ne peut imaginer ces enceintes que comme étant formées par des cordes tirées dans l'arc de l'ovale. Peut-être trouvera-t-on plus tard des restes de l'emplacement de l'oracle dans les maisons ou dans les décombres près du puits. Un rapprochement, au moins curieux, est qu'il se trouve, aujourd'hui encore, une garde, là où était sans doute le corps de garde des satellites du roi.

Omm-el-Beydah est cet autre ammonium dont parle Diodore, près de la fontaine du Soleil, mais qui ne contenait pas d'oracle.

Dans l'extérieur du rocher de l'acropole, sous le

monument que je viens de décrire, et à une petite hauteur du sol, se trouve une chambre carrée, de six pieds, taillée dans le roc. On y voit une porte murée qui a probablement communiqué avec le couloir dont j'ai parlé pour servir de poterne.

J'ai passé une journée dans la montagne des morts ou des momies. On a fouillé sa surface dans tous les sens, pour visiter les tombeaux dont il tire son nom, mais je n'en ai trouvé aucun qui n'ait été violé depuis de longues années. Quelques rares débris d'ossements, quelques lambeaux de toile blanche avec dessins en bleu et rouge, de la même fabrique que celle qu'on trouve sur les momies de Thèbes, sont tout ce que j'ai pu y voir. J'ai trouvé un morceau de plâtre de deux lignes d'épaisseur, portant l'empreinte d'un mollet, enveloppé de langes. Je suis tenté de croire qu'on enduisait les momies d'une mince couche de plâtre en guise de cercueil. Je n'ai vu nulle part des traces de cercueils ; le pays manque de bois pour en faire.

On voit beaucoup d'excavations anciennes dans le lieu de Gara et quelques pierres taillées. Dans les oasis, sur la route de Djalo à Syouah, j'ai également trouvé beaucoup de tombeaux creusés dans les rochers, et l'on trouve, à ce qu'on m'a assuré, dans les oasis autour de Syouah, de temps à autre, des tombeaux contenant des momies et des vases.

Veuillez, Monsieur, excuser les imperfections de ce petit rapport écrit à la hâte, et agréer l'hommage de ma plus haute considération.

JAMES HAMILTON.

Tel est le récit succinct que m'a adressé M. J. Hamilton, le mois dernier, et qui m'a paru digne d'intérêt (1), après tant de tentatives faites par des voyageurs renommés pour éclaircir ce que l'histoire et la tradition ont laissé si obscur. Il n'est pas douteux qu'avec le secours de la protection égyptienne, et avec un séjour prolongé à Syonah, de savants observateurs pourraient y faire d'importantes découvertes, en comparant attentivement les lieux avec les textes des auteurs, textes qui présentent plus d'un problème à résoudre (2).

JOMARD.

(1) M. James Hamilton m'avait adressé d'Égypte une relation plus complète : malheureusement ce travail ne m'est pas parvenu.

(2) L'île d'*Arachyéh*, au nord-ouest de Syonah, passe pour un lieu mystérieux renfermant des trésors et des talismans : c'est pourquoi les habitants ne permirent pas à M. Cailliaud de s'y rendre. M. Drovetti réussit à y pénétrer; il n'y vit rien d'extraordinaire; mais il doit y avoir dans cette localité quelque découverte à faire.

NOTE DE LA PAGE 47.

Je crois devoir citer, au sujet du voyage de Fréd. Hornemann un passage de la préface qu'il a mise en tête de sa *relation*, ainsi que le témoignage rendu à l'armée française d'Orient par le secrétaire de la Société anglaise pour l'extension des découvertes en Afrique.

(P. xv) « Peu de temps après l'arrivée des Français (au Caire), je » fis connaissance avec deux savants de leur nation, Berthollet et » Monge; ils me rendirent la liberté et me présentèrent au général en » chef, qui me reçut avec toute sorte d'égards et de bonté. L'intérêt » qu'il prend aux sciences, et l'estime qu'il a pour les hommes in-

» struits, sont trop connus pour que j'aie besoin de m'étendre sur
» ses qualités émineutes. Il me promet sa protection; il m'offrit de
» l'argent et tout ce qu'exigeait mon entreprise, et il me fit délivrer
» les passeports nécessaires. »

(Voyage de Fréd. Hornemann, dans l'Afrique septentrionale, traduit par L. Langlès, Paris, an xi. — Préface du voyageur).

1. Il n'est pas inutile non plus de rappeler ici le témoignage rendu par le secrétaire de la Société anglaise pour les découvertes en Afrique, à la libéralité des savants français qui étaient au Caire en 1798, et à la généreuse protection accordée par le général en chef au voyageur anglais Frédéric Hornemann :

» *Introduction*, p. xxxv. « Je ne dois pas passer sous silence que
» M. Hornemann a eu des obligations particulières à ce goût éclairé et
» libéral qui excite le génie des véritables grands hommes à favoriser
» les sciences et les arts utiles, au milieu des horreurs de la guerre et
» qui les porte à donner des ordres aux armées qu'ils commandent,
» pour leur interdire toute insulte envers les agents même d'une nation
» ennemie, dont les intentions et les travaux sont dirigés vers des objets
» d'un intérêt universel.

» Ce fut sous la protection du général Bonaparte, et avec son passe-
» port et sa sauve-garde spéciale que Frédéric Hornemann atteignit
» sans péril la karavane de la Mekke; et qu'il continua et acheva son
» voyage du Caire au royaume de Fezzân, etc.

» W. YOUNG,

» Secrétaire de la Société africaine, »

(Société pour étendre les découvertes dans les parties intérieures de l'Afrique.)

VESPUCE ET SON PREMIER VOYAGE

*Découverte et exploration primitive du golfe du Mexique
et des côtes des États-Unis*

(1497 — 1498).

PAR M. F. A. DE VARNHAGEN, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.

1. — Depuis que la plus grande illustration scientifique de notre époque, le savant A. de Humboldt, a publié son *Examen critique de l'histoire géographique du nouveau continent*, où il a réussi à prouver, d'une manière évidente, que le célèbre Amerigo Vespucci n'avait qu'à son insu, contribué à donner son nom à ce que nous appelons la quatrième partie du monde, l'illustre Florentin est rentré en possession du respect dont il jouissait, plusieurs années après sa mort, et de son vivant même, considéré et honoré qu'il était par tous, notamment par le grand Colomb lui-même.

2. — A la réhabilitation du caractère de l'homme s'est jointe, en grande partie, celle de ses écrits, et tous les critiques sont déjà d'accord sur l'authenticité des récits des deux voyages faits par Vespuce au service du Portugal. Mais quant aux deux voyages faits pour l'Espagne, tout y reste encore mêlé de doutes et d'incertitude. Le premier, le plus merveilleux des quatre, est même déclaré *problématique* par Humboldt (1), et regardé par Washington Irving (2) comme une *pure*

(1) *Examen crit.*, IV, 292.

(2) « That the account of his first voyage is a fabrication. » (*Life of Columbus*, ed. de 1849, III, p. 330.

invention. Mais ce serait revenir sur la réhabilitation de l'homme, que d'admettre qu'il a été en partie faussaire. Le second voyage est généralement accepté ; mais avec de telles restrictions (surtout en ce qui regarde l'atterrage au Brésil, d'abord à la latitude de 5° sud, puis à l'île de Maragnan) et avec de telles confusions, quant au véritable chef de l'expédition, qu'on est presque en chemin de le voir déclaré aussi problématique.

3. — Réservant pour une meilleure occasion (1) les preuves concernant ce second voyage de Vespuce, qui ne fut autre, selon nous, que celui d'Hojeda, en 1499, qu'il nous soit permis d'offrir ici de courtes considérations sur le premier. Puissent-elles prêter quelques rayons de lumière qui aident à réhabiliter la mémoire du navigateur illustre associé par son nom à l'univers, dans une ses cinq parties, et respecté avec une espèce de piété filiale, par tous ceux qui, comme moi, sont nés *Américains* !

4. — Malheureusement pour le célèbre navigateur, le récit du premier voyage est celui où les savants, défavorables ou favorables à sa gloire, se sont le plus laissé égarer, voulant même changer le chiffre des années et des degrés de latitude et de longitude, bien nettement désignés par l'habile cosmographe. Nous allons cependant présenter quelques idées en vertu desquelles, tout en respectant religieusement les indi-

(1) Voir la dissertation : *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*. C'est la réponse à la critique faite par M. d'Avezac de notre *Histoire générale du Brésil*.

cations du texte original, nous parviendrons à connaître quelle a dû être la région visitée par Vespuce dans ce fameux premier voyage.

5. — Les savants, les Navarrete, les Irving (1), les Humboldt même (2) les uns après les autres, se sont, à ce qu'il semble, laissés entraîner par la leçon du mot *Parias*, qu'Hylacomilus a consacré dans le texte latin. Peut-être est-ce seulement à cause de ce mot qu'Herrera soutint que le premier voyage de Vespuce, n'était que le premier voyage de Hojeda, ce qui l'a conduit à jeter le navigateur florentin sur les côtes septentrionales de la Guyane, tandis que pour nous, il est certain qu'il a navigué la première fois sans Hojeda, et dans tout autre parage que les côtes de Paria.

6. — La méprise d'Herrera l'a porté à attribuer au voyage d'Hojeda fait avec Vespuce, en 1499, des détails qu'il a empruntés littéralement (3) au texte latin du récit de Vespuce sur son précédent voyage en 1497. Et, sans s'apercevoir de cette méprise, quand il a commencé à trouver le récit du navigateur florentin en désaccord avec des faits qu'il connaissait par d'autres sources, il a crié à l'imposture et il a accusé Vespuce d'avoir tout brouillé à dessein, tandis que c'était lui,

(1) Ed. 1849, vol. III, p. 23-25, 29.

(2) « Les deux premiers voyages dans lesquels on reconnut le cap Paria, » etc. (Humboldt, IV, 74. Voy. aussi p. 129.)

(3) Comparez le texte latin du premier voyage de Vespuce avec Hojeda. (Déc. 1^{re} liv. IV, p. 123 et suiv., éd. 1601.) Nous pourrions donner ici, par un rapprochement des textes, la preuve de ce fait, déjà soupçonné par Navarrete (III, p. 11), mais nous croyons suffisant de renvoyer à ce que dit Bartolozzi (p. 38 et suiv.).

Herrera, qui se trompait, et qui allait aussi induire en erreur les Charlevoix, les Robertson, les Tiraboschi, qui se mirent à leur tour à déclamer contre Vespuce.

7. — Mais occupons-nous du récit de Vespuce rendant compte de son premier voyage. La confusion et les doutes que, sur un tel sujet, ont causé la discussion et la critique, sont tels, que c'est le cas de suivre le conseil donné par Descartes quand de pareilles difficultés se présentent. Il nous faut commencer par désapprendre tout ce que nos maîtres nous avaient appris, et ensuite nous vouer naïvement à la lecture du récit original du célèbre voyageur si souvent méconnu. Le moyen est si simple que nous croirions volontiers que d'autres doivent en avoir déjà essayé, quoique nous n'en ayons pas connaissance (1). Mais nous ne pensons pas qu'on soit parvenu à en tirer toutes les conséquences que nous en avons déduites, d'après ce qu'on va lire.

8. — Quant à nous, en faisant devant une carte la lecture du récit de Vespuce, notre esprit est demeuré convaincu de la véracité du narrateur. On s'aperçoit que Vespuce décrit une terre qu'il devait avoir visitée lui-même, à moins qu'on ne veuille lui accorder le don de la divination, attendu qu'au moment où il écrivait, aucune autre expédition n'avait encore exploré les pa-

(1) Effectivement, après la lecture de ces lignes, à la Société de géographie, nous avons eu occasion de voir l'important petit volume de Franc. Bartolozzi (*Ricerche istorico-critiche circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci*, etc. Firenze, 1789), où l'on admet aussi l'atterrissage à Honduras (p. 68 et suiv.). Malheureusement l'auteur s'égare ensuite, malgré tout son talent, dans des déductions inadmissibles pour le reste du voyage.

rages qu'il fait connaître. On n'ose pas douter que Vespuce, parti d'Espagne le 10 mai 1497 (1), et ayant navigué mille lieues vers l'ouest-sud-ouest, passant par conséquent à travers les Antilles, probablement le long de l'Española et de la Jamaïque, et sans en parler, par la simple raison qu'elles étaient déjà assez connues (2), s'est trouvé, après 37 jours (texte de l'édition originale reproduite par Bandini), par la latitude de 16° nord et par la longitude de 74° à l'ouest

(1) D'après le texte italien de l'exemplaire de Baccio Valori, reproduit par Bandini et Canovai, et que nous préférons toujours, parce que nous sommes persuadé (malgré quelques inductions du passionné Napione en sens contraire) qu'il doit avoir été le texte original; une fois qu'Hylacomilus dit que son texte latin avait été tiré du français venant de l'italien, il y a des chances pour qu'il soit plus exact qu'une traduction de traduction (*).

(2) Il n'aurait pas eu de motifs pour parler des Antilles lui, qui en rendant compte de son passage par les Canaries, avait cru pouvoir se dispenser, de mentionner des Iles qu'il devait nécessairement avoir vues, outre la grande Canarie où il avait mouillé. Dans le deuxième voyage il lui arrive aussi de passer par la Trinidad sans la nommer. Rappelons-nous du reste que Vespuce lui-même, dans le récit de ce premier voyage, se rapporte pour les détails à un autre travail qu'il appelait *Quattro Giornate* : « Uno zibaldone, che ho chiamò » le *Quattro Giornate*, nel qual ho relato la maggior parte delle cose » che io viddi... e tutto ho ridotto in un volume in stilo di geografia, » e le intitolo *Quattro Giornate*, nella quale si contiene le cose per » minuto, etc. » (Bandini, p. 18 et 26). Grâce à la lecture de Bartolozzi nous avons à ajouter encore un argument pour expliquer le silence de Vespuce relativement aux Antilles; c'est qu'il avait pour instructions de ne pas s'occuper de ce que l'amiral avait découvert.

(*) *Quattuor subiungentur navigationes ex Italico sermone in Gallicū et ex Gallico in Latinum versæ.* (Cosm., introd. fol. 9 v^o, chap. V in fine.)

des Canaries. Il venait de découvrir le nouveau continent quelques jours avant Cabot. Il se trouvait sur le golfe de Honduras, dans une latitude qui pourrait bien être tout à fait la même, et dans une longitude qui, d'après les observations de nos jours, ne saurait être qu'un peu moindre. Mais cette légère différence de longitude ne doit pas surprendre quand il s'agit d'un premier voyage sur des mers où l'influence des courants, d'ailleurs si puissante, comme nous le savons aujourd'hui, ne pouvait pas encore avoir été étudiée, et dans des temps où jusqu'aux instruments pour prendre la latitude, étaient si imparfaits. Les vaisseaux mouillèrent dans ces parages et on essaya de communiquer avec les habitants; mais ceux-ci s'étant enfuis, et les vaisseaux se trouvant sur la côte, on prit la résolution de partir le lendemain.

9. — Effectivement, de là on suivit, à vue de terre, la direction des côtes du Yucatan, vers le nord-ouest (1) pendant deux jours; et alors, rencontrant un endroit sûr (2) pour les vaisseaux, on jeta l'ancre à une demi-lieue de la terre, où beaucoup de monde se montrait. On débarqua 40 hommes, on fit avec les indigènes quelques échanges et on eut occasion d'étudier leurs mœurs et leurs usages.

10. — On continua à naviguer pendant plusieurs jours, en descendant souvent à terre (3). Enfin on arriva à

(1) « Navigammo per il maestrale, che cosi correva la costa. »

(2) « Sicuro luogo. »

(3) « Costeggiando di continuo la terra, nella quale facemmo molte » scale, e avemmo ragionamenti con molta gente, e al fine di certi » giorni, » etc.

un port au milieu duquel on vit un assemblage de maisons bâties sur l'eau et avec des ponts-levis que l'on haussait pour se défendre. D'après ce que dit Vespuce, ce port devait se trouver à 80 lieues au sud de celui où la flotte se rendit ensuite et qui est placé sous le tropique du Cancer. Nous sommes donc porté à croire que ce port, avec des maisons bâties sur l'eau, n'était autre que celui de la Vera-Cruz actuel, avec l'île des Sacrifices et celle que Grijalva a appelée S. Juan de Ulua, dont Herrera (1) nous donne une idée qui ne contredit en rien l'impression que Vespuce en reçut se rappelant Venise. Vespuce nous rapporte le combat soutenu contre les Indiens, et il nous apprend que ceux-ci mangeaient ces vilains ignames dont il nous donne une description bien semblable à celle que nous devons à Enciso et à Oviedo. De là on se dirigea vers l'autre port, situé à 80 lieues de celui-ci, sous le tropique du Cancer, port très arrosé de rivières, abondant en poissons, dont on faisait du pain, et en oiseaux, parmi lesquels Vespuce nomme des perroquets. Ici les habitants parlaient une langue différente de celle des naturels qu'on venait de quitter. Ce port se trouvait dans une terre qui, d'après le texte italien, bien ou mal lu par Bandini et Canovai, est désignée sous le nom de *Lariab*.

11. — Mais quelle pouvait être cette terre de *Lariab* ? Ce nom ne se rencontre nulle autre part. Et voilà sans doute ce qui a porté Waldzeemüller à le remplacer, en 1507, par celui de *Parias*, si connu ; ce qui a donné

(1) Dec. II, liv. III, ch. IX.

motif à P. Apianus, en 1520 (1), d'appliquer le mot *Parias* à la côte située entre 12° et le tropique du Cancer. Mais cette leçon, évidemment fausse, oblige à changer, comme on a déjà été forcé de le faire, tout le texte du premier voyage.... Eh bien ! Messieurs, pour nous, ce nom mystérieux de *Lariab* n'est autre que celui de *Caria* (qu'il ne faut pas confondre avec le *Cariay* de Colomb), également appliqué à ces parages par un des compagnons de Solis et de Pinzon dans les dépositions judiciaires (Nav. III, 558) du procès intenté à l'héritier de Colomb. Probablement dans l'original de Vespuce, et peut-être même dans l'ancien texte imprimé, on devait lire *Cariah*. Tout le monde sait que, dans les caractères gothiques, il y a presque identité entre les majuscules *C* et *L*, et les minuscules *b* et *h*.

12. — Laissant cette terre, que nous appellerons déjà sans crainte de *Caria*, et par conséquent le port qui serait probablement celui de Tampico, ou un autre tout près (2), Vespuce poursuivit sa route vers le nord, longeant une étendue de côte qu'il a calculé être de 870 lieues (3). Par la comparaison de son récit avec des documents venant d'une autre source, dont nous parlerons plus tard, nous devons croire qu'il reconnut assez bien le Mississipi, qu'il poursuivit vers la Floride, et qu'il arriva à l'extrémité méridionale de cette presqu'île vers la fin d'avril 1498.

13. — De cette pointe, il doit avoir navigué dans le

(1) Humboldt, IV, 262 ; Bartolozzi, p. 75 et suiv., p. 103, note.

(2) Cene pourrait être le cap Catoche comme l'a cru Bartolozzi (p. 71).

(3) Ces 870 lieues ont beaucoup tourmenté le savant Bartolozzi, qui n'a pu réussir à s'en rendre compte.

canal de Bahama et continué à longer encore toute la côte des États-Unis pendant plus de trente jours jusqu'à ce que, après une navigation de treize mois, au mois de juin par conséquent, on se trouva non loin d'un port que Vespuce dit le meilleur du monde. Ce port ne pouvait être que dans l'intérieur du golfe de Saint-Laurent. Les vaisseaux y entrèrent pour cause de réparations ; on y construisit un petit navire, et les indigènes, qui y étaient en grand nombre, montrèrent des dispositions très favorables.

14.—Après 37 jours on se décida à partir ; mais les indigènes s'étant plaints de certains voisins qui habitaient une île située à une centaine de lieues de là, on se crut obligé à prendre parti pour eux en signe de reconnaissance. Après une navigation de 7 jours vers l'est-nord-ouest, on arriva à une île appelée Iti. On fit quelques prisonniers, dont une partie fut remise aux mains des mêmes indigènes qui reprirent le chemin de leur pays. Malgré la ressemblance des noms il faut bien se garder de confondre, comme on l'a fait, cette île d'Iti, entourée d'autres îles, habitées ou désertes, avec celle de Haïti ou Española (1). L'expédition ne revient à

(1) Voyez Humboldt, IV, 292. Herrera (Dec. I, liv. IV, ch. II) ne croyait pas non plus que cette île fût celle d'Haïti. — On pourrait bien imaginer que cet atterrage fut dans la baie des Îles, à l'ouest de Terre-Neuve ; mais nous penchons plutôt à croire qu'il eut lieu dans l'archipel près du cap Whittle, à la côte de Labrador, auquel appartiennent les Îles Matha-Itik, Uataga-Itik (Iti de Vespuce ?), non loin du détroit de Belle-Isle, par lequel, dans cette hypothèse, seraient sortis les vaisseaux sans passer sur le fameux banc. Comme on se trouvait en été, on ne doit pas s'étonner que Vespuce n'ait pas parlé des neiges et des grands glaçons de ces mers.

Cadix qu'au mois d'octobre 1498, après un voyage de dix-huit mois.

15. — Nous savons combien ce que nous venons de dire se trouve en opposition avec tout ce qu'on lit dans les histoires de la découverte du nouveau monde. Mais nous ne devons pas nous en étonner quand il est certain que, même à propos de la vie de Colomb, il y a encore des passages à éclaircir (1), et quand le texte de Vespuce peut être justifié par des preuves d'une grande force, et de sources bien différentes et bien étrangères les unes aux autres. Ces preuves les voici :

16. — *Première preuve.* — Navarrete nous dit (III,

(1) A propos de faits inconnus sur la biographie de Colomb, nous croyons devoir reproduire, avec plus d'exactitude, dans la planche ci-jointe, trois notes latines de la main du grand Génois, que nous avons pour la première fois publiées dans le premier volume de notre *Histoire générale du Brésil* (p. 320 et 321), les ayant copiées des marges de l'exemplaire de l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, qui appartenait à Colomb, et qui se trouve dans la *Bibliothèque Colombine* à Séville.

Après avoir confronté soigneusement l'écriture microscopique de ces notes marginales avec le livre autographe de Colomb sur les *Prophéties*, nous avons réussi à reconnaître que cette écriture était bien de Colomb lui-même, et non de son frère Bartholomé, comme Washington Irving l'avait cru avec Las-Casas. Et, au mois de mai 1846, nous avons eu le plaisir de communiquer ce résultat à l'illustre historien de Colomb, qui se trouvait alors à Madrid en qualité de ministre des États-Unis, et qui a appris la nouvelle avec beaucoup d'intérêt.

Ces trois notes confirment le fait des navigations de Colomb en Guinée, et surtout elles nous font connaître une visite de Colomb à Lisbonne, en 1488, à la suite de l'invitation qu'il reçut du roi de Portugal par la lettre que Navarrete a publiée.

Comme l'imprimerie n'aurait pu rendre certaines abréviations, nous avons cru préférable de recourir à la lithographie.

p. 3) que « en conséquence de la permission générale donnée en Espagne, en 1495, pour aller aux découvertes, plusieurs navigateurs se préparèrent pour cela ; » et il ajoute : « Comme ces expéditions se faisaient généralement par des particuliers et à leurs propres frais, leurs journaux de route ne se sont point conservés. » Et le vieux Gomara confirme cette assertion par les mots suivants : « Voyant combien étaient considérables les pays que Christophe Colomb avait fait connaître, plusieurs marins allèrent poursuivre la découverte de tous ces pays : les uns à leurs frais, les autres aux frais du roi, et tous s'imaginant de s'enrichir, d'acquérir de la renommée et de s'attirer l'estime des rois. Mais comme la plupart d'entre eux n'ont fait que découvrir et se ruiner, il n'est pas resté de mémoire de tous, que je sache.... ni même de tous ceux qui sont allés de l'autre côté de Paria depuis l'année 1495 jusqu'à celle de 1500 (1). » Or, nous savons que la permission du 10 avril 1495, pour ces voyages, n'a été révoquée que le 2 juin 1497, quand Vespuce était déjà en mer.

17. — *Seconde preuve.* — Vespuce déclare qu'il a pris la résolution de voyager quatre ans après avoir été, à Séville, occupé dans le commerce, et nous sa-

(1) Entendiendo quan grandissimas tierras eran las que Christoval Colon descubria, fueron muchos a continuar el descubrimiento de todas : unos a su costa, otros a la del rey, y todos p̄sando enriqueçer, ganar fama y medrar con los reyes. Pero como los mas dellos no hizieron sino desenbrir y gastarse, no quedò memoria de todos, que yo sepa... Ni aun de todos los que fueron por la otra parte de Paria desde el año de 1495 hasta el de 1500. » (Fol. 30 ed. de 1553.)

vons qu'il était en Espagne depuis 1492 (1), envoyé par Lorenzo Pier Francesco de Medice pour surveiller une maison de commerce que celui-ci avait dans ce royaume (2). Il se peut bien qu'une telle résolution de voyager lui fût survenue par suite du décès du négociant Juanoto Berardi, au mois de décembre 1495. Vespuce qui lui succéda dans la gérance de la maison à Séville, prit sur lui la responsabilité de l'engagement qu'avait fait le même Berardi (3), au mois d'avril précédent, de fournir à l'État, de quatre en quatre, douze navires pour les voyages aux Indes orientales, et il ne cessa pas de s'occuper de l'équipement de quatre de ces navires jusqu'à leur sortie de San-Lucar. Ce port est, comme nous le savons, en face de Cadix, d'où selon le récit de Vespuce est partie, en 1497, l'expédition justement composée de quatre navires aussi, dont il nous dit qu'il a fait partie; ce qui paraît très probable, attendu que, pendant le temps qu'il déclare avoir été absent, il n'y a pas de traces de la continuation de son séjour en Espagne. Les faits qui se rencontrent dans l'ouvrage de Navarrete (II, p. 316 et 317) ont été interprétés et racontés avec beaucoup d'exactitude par Washington Irving (éd. de 1849, vol. III, p. 331); et ils auraient été certainement beaucoup plus avantageusement mis à profit par Humboldt, si le savant auteur de l'*Examen critique*

(1) Bartolozzi, p. 95.

(2) *Ibid.* p. 80.

(3) Ce Bérardi avait déjà été chargé, l'année précédente, d'une commission analogue de la part de Colomb (Nav. III, p. 292 et 316).

n'eût pas été prévenu (1) de l'idée que ces équipements ne pouvaient se rapporter qu'aux préparatifs du troisième voyage de Colomb; ce qui n'est dit nulle part.

18. — *Troisième preuve.* — Si Vespuce n'avait pas rendu à l'Espagne d'autre service que d'avoir accompagné Hojeda à Paria et à l'Espanola en 1499, il n'aurait pas reçu tant de marques de considération, de 1505 à 1512, à peine arrivé, après avoir été quatre ans au service du Portugal. De l'année 1505 à 1508, il était consulté pour tout ce qui regardait les expéditions aux Indes; il percevait des appointements; il reçut d'honorables lettres de naturalisation; enfin il fut élevé au poste de pilote majeur, avec des attributions si étendues, que personne ne pouvait servir de pilote pour les colonies sans son approbation.

19. — *Quatrième preuve.* — D'après le récit de Vespuce, dans tout l'espace, compris entre les 16° nord jusqu'aux plages septentrionales, il n'avait pas trouvé de canal de communication avec la mer des Indes orientales; et d'autre part nous savons que Colomb, qui ne cherchait que cette communication, dans son quatrième voyage, en 1502, c'est-à-dire à la première occasion qu'il eut après qu'il put avoir des nouvelles du voyage de Vespuce, au lieu d'aller essayer de le trouver en naviguant tout droit des Antilles vers l'occident, se dirigea vers le sud-ouest, à la latitude de 16° et au cap de Higueras que nous croyons le parage où Ves-

(1) Voy. Humboldt, *Ex. crit.*, vol. IV, p. 267, 272, 273, 274, 303, et t. V, p. 50. Voy. aussi le même vol. IV, p. 268 et 269.

puce avait atterri. Et au lieu de suivre la côte à l'ouest, déjà étudiée par Vespuce et reconnue comme un golfe sans communication, il prit vers l'est et explora une côte qui n'avait pas encore été visitée.

20. — *Cinquième preuve.* — En 1494, Colomb ayant découvert les côtes de l'île de Cuba, crut qu'elles appartenaient à un continent. Or, déjà en 1500, on voit Cuba figuré sur la carte comme une île, et peu de temps après, Anghiera (Dec. 1^{re}, liv. 6) nous dit : « Il ne manque pas de gens qui prétendent avoir navigué autour de Cuba. S'il en est ainsi..... je ne le décide pas, nous le saurons par le temps, vrai juge toujours vigilant (1). » Et à un autre endroit (Dec. II^e, liv. 7) il ajoute : « Vincent Yanez.... fit la circumnavigation de Cuba, jugée par beaucoup de monde jusqu'alors un continent, à cause de sa longueur. Plusieurs autres se vantent aussi d'en avoir fait autant (2). » Anghiera, qui écrivait ces lignes en 1514, ajoute encore, peut-être en confondant un peu les faits, « Vincent Yanez ayant clairement reconnu par l'expérience que Cuba était une île, s'avança au delà et rencontra d'autres terres vers l'ouest de Cuba. »

21. — *Sixième preuve.* — Dans la célèbre carte,

(1) « Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An » hæc ita sint, an invidia tanti inventi occasiones quærant in hunc » virum, non dijudico : tempus loquetur, in quo verus iudex invigilat. »

(2) « Vicentius Annez... Cubam, a nullis ad ea usque tempora ob » suam magnitudinem continentem putatam, circumvit. Itidem et alii » plures se fecisse aiunt. Vicentius Annez cognitô jam experimento » patenti Cubam esse insulam, processit ulterius et terras alias ad » occidentem Cubæ offendit, » etc.

Universalior cogniti orbis Tabula, publiée par Ruysch en 1507, et qui accompagne aussi le Ptolémée de Rome de 1508, on voit marquée à l'ouest des Antilles(1) et à peu près à une longitude de 74° ouest des Canaries, une étendue de côte dont on ne s'est pas assez occupé encore, et où on lit :

HVC USQ̄ NAVES FERDINĀDI
REGIS HISPANIE (*) P. VENERVT.

Cette légende est un argument puissant en faveur du récit de Vespuce, à propos de son premier voyage, tel que nous le rétablissons aujourd'hui. Dans le cap de Saint-Marc (*C. S. Marci*), qui est le nom le plus méridional de cette étendue de côte, nous ne pouvons voir que celui qui aurait été découvert en premier dans ce voyage, au bout de 37 jours, c'est-à-dire le 18 juin, jour qui, d'après le martyrologe romain, est précisément celui où l'Église célèbre le martyre de saint Marc (2). Peut-être est-ce aussi à cette même époque qu'on découvrit la baie de *Natividad*, attendu que l'Église célèbre la Nativité de saint Jean-Baptiste, le 24 du même mois (3).

22. — Cette inscription de *C. S. Marci* a été supprimée dans la célèbre carte du Ptolémée de Stras-

(1) L'île de Cuba y a été oubliée, mais on l'a mise sous le nom de *Isabela* dans la carte de 1513, puisée aux mêmes sources que celle-ci. Sur l'édition de 1513 on peut voir Humboldt, IV, p. 109 et suiv.

(*) Sic.

(2) Ce saint devait même être cher à Vespuce, son oncle étant religieux de Saint-Marc. (Humboldt, *Ex. crit.* IV, p. 43 et 44.)

(3) On en voit la confirmation dans le *C. Doffin de abril*.

bourg, de 1513, laquelle est d'origine portugaise, aussi bien que la mappemonde de Ruysch, de 1507. Mais au lieu du cap, on y voit des indications bien plus remarquables : la côte y est fermée en golfe, faisant voir que les eaux ne communiquaient pas par l'ouest avec la mer des Indes ; et la partie septentrionale du golfe, et surtout la Floride, y sont parfaitement figurées (1).

23. — *Septième preuve*, — Les renseignements

(1) La Floride en presqu'île, et sur l'extrémité de laquelle on lit *Couiello*, y finit en deux pointes, dont la plus occidentale est le dit *cap de la fin d'avril*. Le mot *couielo* pourrait bien n'être qu'une mauvaise lecture de *cabedello*, pointe de sable, ou plutôt de *courella*, c'est-à-dire une lisière de terre basse, une *savane* étroite et longue. En employant ici le mot *savane*, nous saisissons l'occasion pour dire que nous ne le croyons pas d'origine américaine, comme soutient, avec Oviedo, son nouvel éditeur. Nous sommes convaincu que ce nom n'est autre chose qu'une forme française du mot espagnol *Sávana*, qui signifie *drap de lit*. La même métaphore du mot drap de lit appliqué à des plaines près de la mer est encore très employée au Brésil dans les noms *Lançoes grandes* et *Lançoes pequenos*, (de *aréa*, c'est-à-dire de sable) tout près du Maragnan. On sait que *Lançol* ou *Lençol* (linceul) signifie en portugais draps de lit.

Le nom du *cap de la fin d'avril* indique l'époque de sa découverte, onze mois et demi depuis que la flotte était partie de Cadix. Cette date est d'accord avec la position où on était un mois et demi après, c'est-à-dire, selon nous, à l'entrée de la rivière Saint-Laurent.

Il est bien possible également qu'au lieu du mot *corveo* on eût dû lire *cotovello* (coude), et qu'on eût alors appliqué ce nom au cap *Cod* qui, comme on sait, présente la forme de coude.

Dans la carte de 1513, à partir de la pointe de la Floride vers le nord, les inscriptions se suivent ainsi : *C. de Lago* (cabo Delgado ?) *Ponta Roixa*, *R. de las Almadias*, *C. Santo*, *Rio de los garlartos* (probablement *Lagartos*, lézards), *la* (sic) *Cabras*, *Lago Luncor*, *Costa alta*, *C. de Bonaventura*, *Caninor*, *C. de Litontir* (?) (*C. sable*), *C. del mar*

communiqués aux éditeurs de Ptolémée de 1508 et 1511, sur la continuité de la nouvelle terre du nord au sud, étaient naturellement les mêmes dont parle Humboldt (IV, 263), et d'après lesquels on savait en Portugal, au mois d'octobre 1501, que les terres du nord, couvertes de neiges et de glace, étaient contiguës aux Antilles et à la *terre des Perroquets*, nouvellement découverte.

24. — Et ici nous devons dire que, tout en croyant que Colomb est mort avec l'idée fixe qu'il était arrivé aux Indes orientales, nous ne voyons pas comment on peut prouver que Vespuce, à l'époque de sa mort, en 1512, ne savait pas que les terres découvertes n'appartenaient pas à l'ancienne Asie, quand ce fait était en 1507, connu de Hylacomilus, qui appelait même le nouveau monde une quatrième partie de la terre (1); et, sans que nous voulions rien ôter à la

Usiano (Oceanó).—De la Floride vers l'ouest on lit les noms *C. Lucrar* (C. S. Lucar?), *G. do Liuar*, *Arlear* (Areal?), *rio de Como*.

Il s'ensuit, à l'est, sous le nom de *rio de la* (sic) *Parmas* (Pálmás?) une grande rivière qui ne peut être que le Mississipi. Après on lit, *laco dellodro*, et enfin sur le côté nord-ouest du golfe une grande quantité d'îles, et on sait qu'elles sont en assez grand nombre entre le Rio-Grande et le même Mississipi. Sur la carte de Ruysch on lit *Lago de loro*, c'est-à-dire *Lac de Perroquet*. (Voy. notre texte §§ 10 et 23.)

Pour ce qui regarde l'application synonymique de tous ces noms, rien ne paraît plus facile; mais il faut dire que toutes les explications, sans données certaines, ne seront jamais suffisantes pour les esprits scrupuleux. Ceux qui le seront moins pourront voir dans le cap de Lago ou dans le P. Roixa celui de Cañaveral; dans le lago Luncor le Delaware ou le Cheavapeak, etc.

(1) « Et alia quarta pars per Americum Vesputium... inventa est. » (*osmogr. Introd.*, cap. ix, fol. 15 v^o.)

gloire de Colomb, il ne serait pas étrange de justifier encore par les faits le nom d'*Amérique*, si l'on pouvait prouver que Vespuce a été le premier à reconnaître et à soutenir que la terre découverte n'était pas l'ancienne Asie.

25. — *Objections détruites.* — Nous ne passerons pas sous silence les arguments les plus forts qu'on pourra nous opposer et que nous connaissons nous-même d'avance. C'est d'abord celui indiqué déjà par Navarrete (III, 330), lequel résulte du silence des témoins qui ont déposé dans le fameux procès sur Colomb; silence accompagné, dit-on, de celui des historiens.

26. — D'abord l'argument ne peut pas avoir grande force devant tant d'autres, puisqu'il résulte d'une *preuve négative*. En second lieu, nous avons un nouveau motif d'être en garde contre les preuves négatives en remarquant que Vespuce avait navigué avec Hojeda, et que, malgré cela, tant de témoins, parlant de Hojeda et de Cosa, ont passé sous silence le nom du Florentin, déjà mort, nom qui à peine nous a été conservé par Hojeda lui-même. Or, nous voyons *a priori* combien il aurait été injuste de prétendre que Vespuce n'avait pas navigué avec Hojeda, si celui-ci l'avait oublié, ou si nous n'avions de sa déposition, comme de tant d'autres, que des extraits (1), ou les réticences qu'on trouve dans l'ouvrage de Navarrete, bien souvent quand le sujet nous promettait un grand rayon de lumière. D'ailleurs les témoins, dans un procès judiciaire, ne devaient répondre qu'aux questions qui

(1) Toutes celles qu'il marque d'un *.

leur étaient faites ; et ces questions généralement ne se rapportaient pas à la priorité de la découverte du continent de l'Amérique, mais se bornaient à la priorité par l'amiral, de la découverte de Paria, de ce qu'on appelait *Tierra firme* (1).

27. — Quant au silence des historiens et des archives, il suffit de rappeler, en ce qui concerne les expéditions au Brésil en 1501 et 1503, que nous n'avons guère eu connaissance des faits que par Vespuce ; et nous ajouterons les mots suivants de l'illustre Humboldt (IV, 64) : « Par un concours de circonstances difficiles à expliquer, bien d'autres événements qui, par leurs nouveauté, avaient également jeté un vif éclat dans l'Europe entière, n'ont pas laissé de traces dans les archives. Il n'existe, par exemple, à Barcelone, aucun document qui fasse mention de l'entrée triomphale de Christophe Colomb. » Et le même Enciso, ce précieux cosmographe dont nous devons à M. de la Roquette une traduction française, cet Enciso qui publiait son ouvrage en 1519, qui était *alguazil mayor de Castilla del Oro*, ignorait, ce que nous savons aujourd'hui par le pilote Ledesma (2), que déjà de son temps, on avait exploré le golfe du Mexique, au delà de la côte du Yucatan. — Enciso n'en savait probablement rien de plus que ce qui pouvait lui avoir été communiqué par le pilote Alaminos, après sa visite au Yucatan avec Francisco Hernandez de Cordova, en 1517, avant d'y retourner, en 1518, avec Juan de Grivalja. Il ne nous décrit la côte du Yucatan que jus-

(1) Humboldt, *Ex. crit.*, V, 202.

(2) Nav., III, 558.

qu'un peu au delà du cap Catoche actuel, et il ajoute :
« D'ici s'en sont retournés les découvreurs sans avoir
passé au delà (1).

28. — Mais ne nous plaignons pas trop des historiens ; ils vont nous aider eux-mêmes à rétablir entièrement le crédit de l'illustre Florentin.

29. — Anghiera vient le premier à notre aide. En rendant compte de l'exploration d'Honduras par Colomb, dans son quatrième voyage, en 1502, il nous apprend qu'on disait que cette côte avait été déjà visitée par d'autres (2).

30. — En second lieu, Gomara nous confirme dans cette croyance, en disant que, trois ans avant le quatrième voyage de Colomb, la même côte d'Honduras avait été découverte. Le quatrième voyage de Colomb ayant eu lieu en 1502, cela reporterait la découverte à l'année 1499, tandis que, selon Vespuce, elle eut lieu en 1497. Cette légère différence dans le nombre des années ne fait que nous confirmer dans l'idée que ce n'était ni sur l'autorité de Vespuce ni sur celle d'Anghiera que l'historien espagnol nous faisait sa révélation. Il est aussi d'accord avec Anghiera quand il dit que Pinzon et Solis étaient à la tête de l'expédition de la découverte (3).

(1) « Desde aqui se boluieron los descubridores, que no passarou
» mas. »

(2) « Percurrisse quoque feruntur ea littora occidentalia Vicentius
» Agnes... et Joannes quidam Diaz Solisius Nebrissensis, multique
» alii quorum res nondum bene didici. »

(3) « Descubrio Christoual Colon 370 leguas de costa, que ponen de
rio grande de Iligeras al Nombre de Dios, el año de 1502 ; dicen

31. — Le même fait se trouve confirmé par le mémorable auteur de l'*Histoire générale et naturelle des Indes*, Gonçalo Hernandes d'Oviedo. Voici ses propres paroles ; « Quelques-uns ont attribué la découverte du golfe d'Higueras au premier amiral Don Christophe Colomb, disant que ce fut lui qui le découvrit. Et cela n'est pas vrai, car le golfe de Higueras (Honduras), ce sont les pilotes Vicente Yanes Pinzon, Johan Diaz de Solis (1) et Pedro de Ledesma, qui l'ont découvert avec trois caravelles, et cela avant que Vincente Yanez eût découvert le fleuve Marañon, et Solis le fleuve de la Plata (2). »

32. — Herrera même, si ennemi de Vespuce, nous dit (Dec. I^a, liv. VI, cap. 16) qu'il n'était pas resté mémoire des premiers navigateurs qui étaient allés

empero algunos que tres años antes lo auian andado Vicente Yanez Pinçon y Juan Diez de Solis, que fueron grandissimos descubridores.»

(1) On peut soupçonner que ce pilote est le même portugais Juan Diaz (*Bofes de Bagaço*), qui, échappé du Portugal, était passé sur des vaisseaux français, et qui, se trouvant en Espagne, fut réclamé par le Portugal, le 29 octobre 1493. Le fait est que Solis, après avoir servi en Portugal, s'était enfui en Espagne, et en 1512 il se plaignait que déjà deux fois on ne lui avait point tenu en Portugal les promesses royales (*seus alvarás*) (Nav. III, 505 et 128.) Il est bien possible que Solis ait accompagné Vespuce en Portugal et l'ait même suivi au Brésil en 1501 et 1503.

(2) «... Algunos atribuyen al almirante primero Don Christoval Colom, diciendo que él lo descubrió. Y no es assi; porque el golfo de Higueras, lo descubrieron los pilotos Vicente Yañez Pinçon è Johan Diaz de Solis è Pedro de Ledesma con tres caravelas, antes que el Vicente Yanez descubriesse el rio Marañon, ni que el Solis descubriesse el rio de la Plata. » (Ed. de l'Académie de Madrid de 1851-1853, t. II, p. 140, liv. XXI, chap. 28.)

du côté de Paria (1). Et (dans le chapitre suivant) il ajoute, sans donner dans le texte aucune date : « Aussitôt que l'on connut en Castille ce que Christophe Colomb avait découvert de nouveau, Juan Diaz de Solis et Vicente Yanez Pinzon résolurent d'aller poursuivre la même route (2). »

33.—Herrera, en écrivant ces lignes, avec une indication marginale, met l'événement au nombre de ceux dont il parle en 1506 ; mais outre l'impossibilité de supposer Pinzon naviguant en 1506 et 1507, nous savons par Navarrete (3) qu'il était alors retenu en Espagne avec Vespuce occupé par d'autres armements. Une preuve que l'assertion de Herrera ne se rapportait pas, dans le fond, à une découverte de l'année 1506, nous est donnée par le texte même, qui continue ainsi : « Comme ensuite il n'y a eu personne qui ait poursuivi cette découverte, on n'en a pas su davantage jusqu'à ce qu'on eût découvert toute la *Nueva-España*, à partir de l'île de Cuba ; et ces explorateurs tenaient surtout à découvrir de nouveaux pays par jalousie pour l'Amiral et pour dépasser ce qu'il avait découvert (4). »

(1) « No hubo memoria dellos, ni aun de otros, q fueron por la » parte de Paria. »

(2) « Sabido en Castilla lo que auia descubierto de nuevo el Almirante, Juan Diaz de Solis y Vicente Yanez Pinzon determinaron de yr a proseguir el camino, etc. »

(3) Coll. de Viaj., III, 294, 321, 322, 323.

(4) «... Como despues no huuo nadie que proseguiessse aquel descubrimiento no se supo mas hasta que se descubrió todo lo de Nueva-España, desde la isla de Cuba, y estos descubridores principalmente » preteudian descubrir tierra por emulacion del Almirante, y passar » adelante de lo que el havia descubierto. »

34. — *Document très important en faveur de Vespuce et son premier voyage.* — C'est seulement, après toutes les preuves que nous venons de donner, que nous nous hasardons à soumettre au lecteur le texte de la lettre écrite de Burgos à la seigneurie de Venise, par Jérôme Vianello, le 23 décembre.... (?) (1), lettre trouvée à Vienne par le savant M. Ranke, et publiée en 1839 par l'illustre Alexandre de Humboldt à la page 157 du tome V de son *Examen critique*. Voici le texte de cette lettre : « El venne qui do navili de la India de la portione del remio sr li qual furono a discoprir patron Zuan Biscaino et Almerigo Fiorentino, li qual sonno passati per ponente he garbino lige 800 di la dela insula Spagnola che he de le forze de Hercules lege 2000 et hanno discoperto terra ferma, che chusi judichano siche lige 200 de la de la Sp. trovorno terra e per costa scorsono lige 600, ne la qual costa trovorno un fiume largo in bocca lige 40 e furono supra el fiume lige 150 nel qual sono molte isolette habitate da Indiani. Viveno general^m de pessi mirabilissimi, erano nudi. Dopoï tornorono per la costa di detta terra lige 600, onde se scontrorno in una canoa de Indiani che a nro modo e come uno zopello de uno pezo de legno..... Lo Arche-piscopo (2) torna a spazar dicto do capetanii con 8

(1) On attribue à cette lettre (dont l'authenticité n'offre pas le moindre doute pour nous) la date de 1506. Même en voyant cette date dans l'original nous tiendrons pour sûr que l'auteur s'était trompé. Il faut cependant examiner si l'année 1498 est écrite i cccc iijc. Dans ce cas la lecture cccc vi est très facile quand il s'agit d'un manuscrit en petits caractères.

(2) Cet archevêque ne pouvait être que celui de Rosano, c'est-à-dire

navilli con 400 homeni molto ben forniti d'arme, artiglierie (1)..... »

35. — Par cette lettre de Vianello nous apprenons un fait de la plus grande importance, c'est que Juan de la Cosa accompagna Vespuce dans ce voyage, et effectivement nous ne le trouvons occupé nulle part, justement dans l'intervalle pendant lequel Vespuce nous raconte que son premier voyage eut lieu (2). La rivière, ayant 40 lieues d'embouchure, ne peut être que le Mississipi, qu'on a dû remonter alors 150 lieues, ce qui nous explique le grand retard mis par les voyageurs pour atteindre la pointe extrême de la Floride où ils arrivèrent à la fin d'avril 1498. — Et les 600 lieues qu'on a navigué encore après viennent nous confirmer les 870 de côte que Vespuce dit avoir encore parcourues au nord du tropique du Cancer.

36. — Voilà, Messieurs, tout ce que nous avons à dire, dans le but de contribuer à éclaircir, autant que possible, une question, aussi importante pour l'histoire géographique que pour l'appréciation morale de l'homme auquel l'Amérique doit son nom. J'espère que vous serez d'accord avec moi pour conclure que, s'il est vrai qu'il reste encore à expliquer plus clairement et par des preuves concluantes, les époques et les véritables routes des voyages de Pinzon et Solis, nous ne saurions, cependant douter que Vespuce ne les ait accompa-

le célèbre évêque de Burgos, Fonseca (Voy. Nav. III, 146), qui s'est toujours beaucoup plus occupé des découvertes que le cardinal Cisneros.

(1) De ces préparatifs sont résultées probablement les expéditions d'Hojeda, de Pinzon et de Niño.

(2) Voy. Humboldt, *Ex. crit.*, V, p. 163.

gnés (1) sur une flotte composée de quatre navires; et que, depuis 1497 jusqu'à août 1498, il n'ait découvert et exploré toute la côte occidentale de l'Amérique du Nord, depuis l'Yucatan et le golfe du Mexique jusqu'aux plages les plus septentrionales des États-Unis.

(1) L'association de Vespuce à Pinzon et à Solis dans ce voyage primitif nous semble prouvée jusqu'à un certain point par des associations subséquentes. Le 17 mai 1505 (Nav. III, 302) on envoyait quelqu'un à Palos avec une lettre adressée à Pinzon pour qu'il s'entendit avec Vespuce sur une certaine expédition. Le 23 août 1506 (ib. 294) tous deux étaient chargés de décider si l'expédition pourrait se faire en hiver. L'association avec Solis se fit par la succession de celui-ci à la charge de pilote majeur, après la mort de Vespuce. Gomara lui-même prouve cette association lorsque, parlant des grandes découvertes qu'on attribuait à Vespuce, il ne peut s'empêcher de faire une réclamation en faveur des vieux marins Pinzon et Solis. Voici ses mots : « Muchos » tachan las uavigaciones de Americo... yo creo que navegó mucho, » pero tambien sé que navegaron mas Vicente Yañez Pinzon y Juan » Diez de Solis, *yendo a descubrir las Indias.* » Quant à Solis, surtout si l'on pouvait prouver qu'il fit avec Vespuce les voyages de 1501 et 1503, nous croirions sans peine qu'il aurait navigué encore plus que Vespuce sur les côtes orientales des deux Amériques.

Analyses, Rapports, etc.

Cartes hydrographiques de la Basse, de la Moyenne et de la partie septentrionale de la Haute Égypte à l'échelle de $\frac{1}{250,000}$ (4 millimètres par kilomètre), par M. Linant-Bey de Bellefonds.

Ces cartes, qui sont à la fois topographiques et hydrographiques, ont pour principal objet de montrer les travaux exécutés ou en voie d'exécution pour faciliter l'arrosage des plaines et régler le régime des eaux de cette intéressante contrée. C'est à Méhémet-Ali que revient la gloire d'avoir fait entreprendre ces immenses travaux qui étaient devenus une des conditions d'existence de l'Égypte. Il a trouvé dans un de nos compatriotes établis depuis de longues années dans ce pays, M. Linant de Bellefonds, un ingénieur digne de les réaliser.

On suit avec intérêt, sur les cartes qui nous occupent, l'ensemble des travaux de ce fameux barrage du Nil qui permettra d'élever les eaux pendant l'étiage à la hauteur des inondations ou à peu près, afin d'arroser la Basse Égypte sans avoir besoin de recourir à des machines imparfaites ou impuissantes.

L'eau se trouvera ainsi élevée à la hauteur des grands canaux d'alimentation, qui la verseront à leur tour, à l'aide d'un nouveau système de barrage, dans les canaux secondaires, d'où elle sera distribuée, à l'aide de simples saignées, sur les terres cultivées. Quelques-

uns de ces canaux peuvent même servir à la navigation.

La carte de la Basse Égypte, qui est en deux feuilles grand aigle, offre le réseau inextricable des mille canaux que forme le Delta, entre la branche de Rosette et celle de Damiette. La plupart d'entre eux, au contraire des cours d'eau qui se rendent à la mer, voient en s'approchant de la Méditerranée leur lit s'amoinrir, leurs eaux se tarir, pour disparaître enfin sous les sables ; d'autres vont se perdre dans des marécages ou des lagunes avant d'atteindre la côte, et leurs eaux ne se mêlent à la côte qu'au moment des crues. Le chemin de fer d'Alexandrie au Caire, qui passe par Damanhour, Chiente, Kafr-Zaïat, Tantah, Benabanal, Calioub et Boulak, est indiqué sur cette carte, ainsi que la belle route du Caire à Suez, avec ses 15 stations de poste et ses postes télégraphiques. La partie consacrée à l'isthme de Suez, entre la mer Rouge et le golfe de Peluse, a été, on le voit, l'objet de soins particuliers. On y suit le tracé du canal du Nil à Suez et celui du canal maritime dont M. de Lesseps poursuit, avec une persévérance si digne d'éloges, l'exécution. Une bande réservée dans toute la hauteur de la carte donne, du nord au sud, le profil de l'isthme de Suez selon la ligne des terrains les plus bas et selon la ligne de communication à établir directement d'une mer à l'autre.

Dans les blancs de la carte sont des légendes explicatives sur le régime du Nil, l'arrosage de la Basse Égypte, le barrage du Nil, le lac Maréotis, la communication des deux mers par l'isthme, le canal de communication de la branche de Rosette à celle de

Damiette et les grands travaux entrepris sous le règne de Méhémet-Ali par M. Linant de Bellefonds.

On retrouve les mêmes soins dans les feuilles de la Moyenne Égypte et de la Haute Égypte. On y suit, le long des collines qui bordent à l'occident la vallée du Nil, le tracé du canal latéral éclusé qui doit un jour décupler les richesses agricoles de l'Égypte. Mais ici, à l'intérêt scientifique, vient surtout s'ajouter l'intérêt archéologique. Le regard s'arrête sur les ruines de Memphis et de ses environs, sur le canal de Joseph (1), que M. de Bellefonds reconnaît comme un cours d'eau naturel qui n'a pas été creusé de la main des hommes; sur les pyramides qui semblent le jalonner; sur le lac Mœris, longtemps confondu, mais à tort, avec le Birquet Keroun; l'indication de ces carrières d'albâtre oriental dont les Égyptiens tiraient la matière de leurs statues les plus vénérées; de ces rochers sculptés, de ces grottes ornées de reliefs, d'hiéroglyphes ou de peintures séculaires, donnent à ces deux feuilles, en outre du mérite de leur exécution, une valeur incontestable.

Des notes marginales viennent en aide à la personne qui interroge ces cartes; elles offrent le commentaire topographique des points les plus importants et font particulièrement connaître ce qui intéresse le régime des eaux et de la culture dans ces deux régions. Exécutées à une échelle suffisante pour qu'aucun des

(1) La dénomination de *Canal de Joseph* n'est d'ailleurs pas, ainsi qu'on l'a longtemps cru, une dénomination biblique; ce nom fut donné au canal vers le XII^e siècle en l'honneur de *Yousouf Salah-eddin* qui sans doute y fit faire quelques réparations urgentes.

traits principaux du pays ne soient omis, puisqu'elles sont à l'échelle de $\frac{1}{250000}$, c'est-à-dire de quatre millimètres par kilomètre. Les cartes de la Basse et de la Moyenne Égypte ont été gravées sur pierre, sous la surveillance du dépôt de la guerre, d'après les dessins de M. Linant de Bellefonds, par MM. Schwaerzlé et Erhard Schiéble qui y ont apporté les derniers perfectionnements de leur art ; on s'en assurera en voyant la finesse de ce pointillé fait à la main pour figurer le sable du désert, et que l'on n'avait jusqu'alors pu obtenir dans la gravure sur cuivre qu'à l'aide d'une machine. La topographie n'est pas trop noire, la lettre est heureusement disposée, et un trait plein ou brisé, placé au-dessous du nom des positions, indique les lieux anciens et ceux où l'on retrouve encore quelques antiquités. Ces cartes qui sont à la même échelle peuvent être soudées ensemble ; elles donnent alors de Damiette à Girgé (à peu près du 26° au 31° degré de latitude), une belle carte d'ensemble de la vallée du Nil et du Delta qui n'a pas moins de 2 mètres 50 cent. de hauteur.

Dans la Nubie orientale, au sud-est d'Assouan, entre le Nil et la mer Rouge, du 19° au 24° degré de latitude, s'étend au milieu du désert une contrée montagneuse habitée par les Arabes Bichari, c'est l'*Etbaye* ; les anciens la connaissent sous le nom d'*Ollaki*, elle était célèbre par ses mines d'or.

M. Linant de Bellefonds l'a visitée en 1832, et la carte qu'il en dressa a été gravée en 1854, par M. Erhard Schiéble, sous la surveillance du Dépôt de la guerre.

Cette carte, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$, est intéressante à étudier dans ses détails. On reconnaît que c'était dans

les massifs du *Gebel Guerfe*, dans ceux du *Gebel Hé-gatte* et du *Gebel Rast* que se trouvaient les principales exploitations de l'or, dans de profondes vallées où l'entraînaient sans doute les torrents qui, pendant la saison des pluies, minent et décomposent les roches de quartz et de gneiss de la montagne. Dans quelques-unes de ces vallées, on trouve encore de l'eau et de la végétation ; elles sont fréquentées par les Bicharis et les Abahdès, qui se fractionnent en 14 tribus, dont M. Linant de Bellefonds donne les noms, dans un blanc de sa carte. Il a pris le soin d'indiquer, entre parenthèse, tous les points où l'on retrouvait des traces d'exploitation aurifère, ceux où l'eau, cette première richesse du désert, se rencontrait, et il n'a pas omis un seul des noms de ces collines isolées, qui quelquefois atteignent l'importance d'une petite montagne et servent à guider le voyageur dans la traversée du désert de Souakim.

Ce que nous avons dit de l'exécution des précédentes cartes, nous aurions à le répéter ici. Les dessins topographiques de M. Linant de Bellefonds, que nous avons eu l'occasion d'avoir entre nos mains et dont nous avons admiré la netteté et la beauté d'exécution, méritaient en tout point d'être interprétés comme ils l'ont été, et l'on doit remercier M. le ministre de la guerre d'en avoir confié la gravure au Dépôt de la guerre, établissement dont la France s'enorgueillit à bon droit et dont la réputation est aujourd'hui si bien établie en Europe. Ajoutons que le savant ami de M. Linant de Bellefonds, M. Jomard, auquel on doit déjà plusieurs des feuilles du bel atlas topographique

en cinquante feuilles, du colonel Jarotin, dans le grand ouvrage sur l'Égypte, n'a pas été entièrement étranger à la publication de ces nouvelles cartes, en appelant l'attention du gouvernement français, dès l'année 1845, sur les travaux géographiques de M. Linant de Bellefonds. C'est un service de plus rendu à la science par l'honorable président de la Société de géographie de Paris, ancien ingénieur de l'armée d'Égypte.

V.-A. MALTE-BRUN.

RAPPORT

SUR DEUX OUVRAGES INTITULÉS :

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA LANGUE JAPONAISE,

Par LÉON DE ROSNY.

Paris, 1856 ; in-4°, avec 7 planches lithographiques.

DICTIONNAIRE JAPONAIS - FRANÇAIS - ANGLAIS.

Par LE MÊME.

Paris, 1857, in-4°.

Publié, par la librairie orientale de Maisonneuve et Cie, 45, quai Voltaire.

Ces deux ouvrages, dus à un jeune et savant orientaliste, quoique purement philologiques, intéressent à un haut degré l'ethnologie et par suite la géographie.

L'*Introduction*, destinée à servir, en quelque sorte, de préliminaire au *Dictionnaire*, renferme les premiers éléments de la langue japonaise et des notions assez étendues sur les différents syllabaires en usage au Japon. Le chapitre I est consacré à la classification linguistique du japonais et à la détermination de ses rapports

avec l'idiome des îles Lon-Tchou. M. de Rosny établit que ces deux langues se rattachent directement au groupe tartare, mais par la grammaire seulement; car leur vocabulaire est complètement différent et ne présente que quelques analogies fictives et insignifiantes. — Le chinois, bien que complètement distinct, quant au fond, de la langue des insulaires de l'île Niffon, tient chez eux une place trop importante dans la littérature et le commerce journalier, pour qu'un *japonisant* puisse se dispenser d'en étudier au moins les premiers rudiments. Mais le chinois du Japon diffère, sous plusieurs rapports, de celui qu'on parle au Céleste-Empire, et des renseignements particuliers sont nécessaires pour en faciliter l'étude, même au sinologue. C'est à ces renseignements que M. de Rosny a consacré le second chapitre de son *Introduction*. Au troisième, il traite de l'écriture japonaise, écriture qui paraît être l'une des plus compliquées que l'on connaisse. Trois syllabaires principaux, entre plusieurs autres, figurent dans les livres; on les désigne sous les noms de *fira-kana*, de *man-yô-kana* et de *kata-kana*. On peut assez exactement comparer ces trois systèmes d'écriture, d'après leur usage respectif, à nos lettres *romaines*, *capitales* et *italiques*. Plusieurs planches de syllabaires suivis d'exercices de lecture gradués complètent la troisième partie de l'*Introduction*. — Immédiatement après, M. de Rosny entre dans la partie purement grammaticale de son travail. Les exemples sont figurés d'abord en signes originaux, puis transcrits en lettres italiques, et accompagnés de la traduction chinoise, afin, sans doute, de faciliter aux sino-

logues les moyens de compléter et de contrôler la version française que l'auteur donne en dernier lieu. Les autres chapitres renferment des fragments de textes japonais avec notes et traduction. Je citerai de préférence un curieux passage tiré d'un des livres de Confucius. M. de Rosny l'a publié avec le texte original chinois, une traduction japonaise interlinéaire, une littérale en latin et une mot à mot en français, une autre libre ; enfin, à titre de comparaison, il a donné l'équivalent mandchou du même morceau écrit avec les caractères originaux, et transcrit ensuite en lettres romaines avec le français sous chaque mot. Des index terminent l'ouvrage.

Je passe au dictionnaire. Nous n'avons encore sous les yeux que la première livraison. Elle présente, dans une première colonne, les mots japonais écrits en caractères *kata-kana* ; la seconde contient la transcription en lettres européennes, l'équivalent chinois des mots d'origine chinoise, enfin deux explications des mots, l'une en français, l'autre en anglais. Voici, d'après les renseignements qu'il m'a communiqués, quels matériaux M. de Rosny a mis à contribution pour ce dictionnaire. Il a extrait d'un grand dictionnaire japonais-chinois, une série de mots qu'il a relevés sur des cartes, traduits en français et complétés à l'aide d'autres vocabulaires originaux et spéciaux que les grandes bibliothèques publiques ont mis à sa disposition ; il a contrôlé l'exactitude du vocabulaire ainsi dressé, par les travaux antérieurs des missionnaires espagnols et portugais qui avaient visité le Japon ; enfin il a enrichi son manuscrit de toutes les explications que lui

fournissaient les textes japonais qu'il a pu se procurer. M. de Rosny a apporté des soins tout particuliers aux termes d'histoire naturelle, et surtout à ceux de botanique. Une bonne partie des synonymes sont le résultat de ses recherches propres. La langue bouddhique est également représentée dans ce lexique, et l'auteur a joint pour ses mots l'équivalent sanscrit en caractères *dévanagari*. Enfin la géographie et la mythologie ont également trouvé place dans son répertoire. — Espérons que la suite du travail répondra au commencement.

Je terminerai cette courte analyse, en rappelant que l'étude de la langue japonaise est non-seulement en elle-même d'un extrême intérêt, mais qu'elle doit encore nous faire connaître à fond une grande civilisation presque entièrement ignorée de l'Europe, et nous permettra d'entrer en rapport avec un des peuples les plus avancés de toute l'Asie tant dans les sciences industrielles que dans les lettres et les arts.

ALFRED MAURY.

RAPPORT

SUR LES ÉLÉMENTS DE GÉOLOGIE DE M. LE CANU,

Par M. A.-D. LOURMAND.

Messieurs, lorsque, l'année dernière, vous avez nommé président de votre Commission centrale un géologue distingué dont nous déplorons la perte, vous avez hautement manifesté votre conviction de la con-

venance de réunir deux sciences qui ont besoin de se prêter un mutuel appui.

Vous avez reçu depuis longtemps, à peu d'intervalle l'une de l'autre, la première et la seconde édition d'un ouvrage rédigé suivant des vues analogues : je veux parler des *Éléments de Géologie* de M^r le D^r Le Canu, professeur titulaire à l'École supérieure de pharmacie, membre de l'Académie de médecine, auteur de plusieurs autres publications importantes. J'ai comparé les deux éditions ; la seconde me paraît justifier pleinement les qualifications trop souvent abusives de *revue* et *corrigée*. Toutefois, les changements, qui comprennent un certain nombre de substitutions heureuses et un nombre plus grand d'additions utiles, n'affectent ni le fond ni le plan ; et je m'en tiens à cette seconde édition, formant un volume in-12 de 223 pages. Elle est dédiée, comme la première, aux petits-fils de l'auteur ; mais il ne faut pas en conclure que le livre soit écrit pour des enfants : la dédicace n'est qu'une touchante précaution du dévouement paternel, qui désire s'assurer d'avance l'attention flattée d'héritiers chéris ; et qui se réserve de les initier, en temps opportun, par des leçons toutes prêtes, aux notions nécessaires d'une science qu'il a reconnue indispensable dans des carrières très diverses et surtout dans celle dont il semble leur avoir aplani la route. Un des critiques qui ont rendu de ce travail un compte bienveillant, mais non moins exact, a même contesté le titre d'éléments ; et je serais assez de son avis. Vous jugerez bien que des enfants ne comprendraient rien, et par conséquent ne s'intéresseraient guère à des termes

techniques inévitables comme ceux-ci ; « alumine borosilicatée ferrifère ;... magnésie fluo-phosphatée ;... chaux carbonatée rhomboïdrique ou spathique ; etc. » C'est donc à des intelligences adultes ou mûres que M. Le Canu s'adresse ; et, quitte à risquer l'apparence d'un jeu de mots dépendant de la formation étymologique des termes, dont tout le monde ne saisit pas les nuances, j'oserais volontiers appeler son abrégé la *Géologie du géographe*.

Esquissons d'abord la division générale de l'œuvre. L'ensemble se compose de six chapitres : le premier traite de la terre, comme corps isolé dans l'espace ; le deuxième, de la température à différentes profondeurs ; le troisième, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques et de leurs effets ; le quatrième, des changements produits à sa surface par les agents extérieurs ; le cinquième, des terrains primitifs, sédimentaires et volcaniques. Là pourrait, à la rigueur, s'arrêter l'écrivain. Le sixième chapitre est une espèce d'annexe consacrée à la France ; une espèce de modèle, bien choisi pour nous, des applications qui pourraient être faites aux autres pays. L'objet de ce chapitre nous ramène à l'idée précédemment émise, qui va se corroborer par quelques indications de détail. Une partie du premier chapitre est employée à signaler l'étendue comparée des terres et des mers, les reliefs des terres, les profondeurs des mers. Dans le cinquième, à propos de matières utiles de chaque espèce de terrain, l'auteur indique « les localités qui les fournissent de préférence et leurs principaux usages ; » par exemple, il nous montre : « le carbone, à l'état de graphite ou de

mine de plomb, (p. 71) en France, dans les Pyrénées et l'Ariège ; en Angleterre, dans le Cumberland ; en Bavière ; en Norvège, près d'Arendal ; en Espagne, près de Sahun ; etc. » — (p. 150) « le cuivre natif des assises cambrienne et silurienne, à Bahia, au Brésil ; au Chili ; au Canada ; » — (page 151) « le fer oxydé de l'assise jurassique, en Lorraine, en Franche-Comté, dans l'Ardèche ; » — (p. 153) « l'or en paillettes et en grains, dans la Colombie, le Chili, les îles de Ceylan, de Java, de Sumatra ; les gorges de l'Altaï, en Sibérie ; voire dans les sables de l'Ariège ; près de Mirepoix, du Rhône près de l'embouchure de l'Arve, du Rhin près de Strasbourg. » Enfin un passage spécial de ce chapitre VI, appendice d'un intérêt particulièrement français, traite des chances de succès que doit offrir, dans les différentes régions du sol de la France, la recherche des espèces minéralogiques.

En un mot, considérée comme extrait essentiel de connaissances vastes et compliquées ou comme texte succinct de développements étendus, la *Géologie* de M. Le Canu offre une utilité qui rend ce livre digne de votre estime.

A.-D. LOURMAND.

Nouvelles et communications.

Mission de M. G. Lejean dans les Provinces Danubiennes.

M. G. Lejean, membre de la Commission Centrale, vient d'accomplir la mission dont il avait été chargé par M. le ministre de l'instruction publique dans les Provinces Danubiennes. Il en rapporte de nombreux documents sur la géographie historique et l'ethnologie du bassin du Danube inférieur. Il a de plus réuni les éléments d'une grande carte de la Moldavie au $\frac{1}{2000000}$, qu'il se propose de faire graver prochainement.

En attendant la publication de ses documents, nous croyons devoir mettre sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* les fragments suivants de deux lettres qu'il a adressées à M. Ernest Desjardins et à M. Jomard.

1^o Extrait d'une lettre à M. Desjardins.

Bucharest, 11 juin 1857.

..... Je continue mes études sur la topographie de la Turquie d'Europe, et plus spécialement de la Bulgarie. Ce que j'ai pu tout d'abord constater, c'est que la carte de Kiepert, qui est de beaucoup supérieure à tout ce qui existait jusqu'ici, me paraît, pour toute la Turquie européenne proprement dite (moins la Bosnie), un prodigieux tissu d'erreurs, comme topographie, orographie et surtout hydrographie. Ses reliefs du terrain sont fantastiques au plus haut degré;

mais, encore une fois, ce travail est si supérieur à tout ce qu'on avait déjà, que ces erreurs ne diminuent pas d'une ligne, à mes yeux, le mérite de cet éminent géographe.

J'ai fait une percée en Bulgarie, d'où j'ai pu rapporter, non-seulement des idées peu turcophiles, mais une quantité de notes, de croquis, d'itinéraires. Voici quelques-uns des résultats auxquels je suis arrivé.

Parti de Routschouk : couché à Trsenik, village moitié ture et moitié bulgare, 4 h. 1/2.

De Trsenik à Bièla, 4 h. — On passe près d'Obretenik (Obirteni des cartes), on entre dans de vastes forêts et on rencontre successivement trois *karaouls* (corps de garde); le dernier, qui domine Bièla, est près d'un beau *tépé*. Le terrain, qui monte toujours sensiblement depuis Routschouk, descend très brusquement de ce *tépé* à Bièla, très gros bourg ture et bulgare, comme presque tous ceux qui sont sur cette route.

De Bièla à Koschilan, 5 h. — On suit la rive droite de la Jantra jusqu'au gué de Kossova (Osva des cartes). La rivière a, sur ce point, un peu plus de 100 mètres de largeur et une profondeur de moins de 90 centimètres. On entre dans une très belle plaine bornée par des hauteurs en pente douce, tandis que sur la rive droite, depuis Bièla et jusqu'à Trnora, les montagnes viennent finir brusquement en face même de la rivière.

De Koschilan à Trnova, 4h. 1/2. — On passe à gué la Roussitza (Russita des cartes), en laissant Nikup à 40 minutes sur la droite : la plaine, à une distance de plusieurs heures vers l'ouest, n'offre que des ondulations. On passe à Polykraïsta, gros bourg bulgare. La

Jantra, qui s'est écartée vers l'est, revient par une courbe très longue rejoindre la route à Samovoda (Zavoda des cartes). On entre dans une faille très profonde, étroite, formée par une chaîne à pic, qui vient couper à angle droit la vallée de la Jantra; de Samovoda, on suit pendant une heure un quart une fort belle voie romaine qui remonte la rive gauche de la rivière et que l'on quitte à 200 mètres de Trnova. — A un petit kilomètre de Samovoda, deux beaux monastères bulgares adossés au rocher, à mi-pente : la Trinité, rive droite, et la Transfiguration, rive gauche.

Trnova (du bulgare, *terre*, ronces), aussi appelé Ternovo, Tirnova, est une ville d'environ 20 000 âmes, capitale historique et religieuse de la Bulgarie, bien qu'elle ne soit administrativement qu'un kaïmakanat. Ses quartiers, au nombre de sept, sont les suivants : Hitsar, Oteaka au sud, habités par des Turcs ; Frenk-Hissar, idem ; Baïderlik, quartier mixte, riche, commerçant et central, avec une belle basilique bulgare changée en mosquée ; Kartal (en ture, aigles), véritable aire d'aigles en effet, comme presque toute la cité, l'une des plus pittoresques d'Orient ; Kato-Mahalé, quartier inférieur, le long de la Jantra ; ces deux derniers, bulgares ; Tsiganka, au nord-est, habité par des Tsiganes et des Bulgares. La situation de Trnova sur la Jantra rappelle énormément, avec plus de caractère encore, celle de Mézières sur la Meuse.

J'ai visité le Trapesitza, qui passe pour l'ancienne ville bulgare : j'ajouterai, et romaine. J'ai pu rétablir dans mon croquis le plan de cette place admirablement située (avant l'invention de l'artillerie, car elle est do-

minée de tous côtés). On a dernièrement fouillé de fond en comble ce qui restait de ruines visibles, peut-être pour y trouver des trésors ; on a trouvé force médailles romaines et byzantines. La voie romaine part de l'angle nord, très bien conservée, et passe la Jantra un peu au-dessous de la gorge qui ferme la presqu'île.

J'ai vu à Trnova quelques médailles entre les mains de M. Stephanos, bulgare ; il y en a quelques-unes de *Nicopolis* (προς Ιστρον), et une de Dveltus (Bourgas?), COL FL PAC DEVL. — Il me paraît prouvé que Debeltos ou Develtus, cité par Pline, et fréquemment par les Byzantins jusqu'en 853, était à Bourgas. Les médailles de Dveltus sont-elles nombreuses ? Je tiendrais à le savoir.

Je suis retourné à Routschouk par Nikup, Koschilan, Trsenik. — De Samovoda, au lieu d'aller au nord-nord-est joindre Polykraïsta, on tire au nord vers Resné (une heure un quart), et une heure plus loin, sur la Rounitza, qu'on passe à gué, on arrive au village d'Eski-Nikup (vieux Nikup), de dix maisons turques, au milieu duquel s'élève un tchifflik (ferme) de très belle apparence. J'y ai visité rapidement les ruines du *Nicopolistro* de la Table ΝΙΚΟΠΟΛΙΣ ΠΡΟΣ ΙΣΤΡΟΝ des médailles. Je vous adresse un croquis des lieux. Il y a des inscriptions en l'honneur d'Adrien et de Trajan : je n'ai pas eu le temps de copier et de dessiner, mais j'y reviendrai. La plaine est couverte de ruines. Au nord s'étend une ligne de ces curieux tumuli nommés *tépés*, que l'on croit scythiques, et dont la Bulgarie est remplie ; l'archéologie n'a encore pu rien apprendre de bien satisfaisant là-dessus. Je remarque-

rai en passant que ces *tépés* sont nombreux dans le voisinage des villes et des voies antiques. Près du tchiflik, dans une petite cour, j'ai vu un très beau chapiteau que j'avais commencé à dessiner; mais les cris de plusieurs femmes turques m'ont forcé à m'éloigner.

A une demi-lieue au nord-ouest est Novo-Nikup, village bulgare, route de Sistova.

De Nikup à Trsenik, rien de nouveau à mentionner. De Trsenik, au lieu d'aller joindre le Lom ou port de Bassaraba, je prends à gauche, je passe près Pyrgos, que Kiepert appelle Bergas et qu'il place beaucoup trop près du Danube. Je n'ai pas le temps de vérifier s'il y avait là, comme je le pense, un de ces *monopyrgos* ou blockaus réparés ou établis par Justinien, peut-être bien le *castrum Maxentiï*.

Trois quarts d'heure avant Routschouk je découvre un beau tronçon de la voie que j'avais inutilement cherché : c'est la voie latérale au Danube, donnée par la Table théodosienne et l'Itinéraire d'Antonin; elle avance vers Routschouk en tenant le milieu entre le fleuve et le Lom, et en suivant la crête du plateau. Elle disparaît à la descente, mais la direction générale peut faire supposer qu'elle passait le Lom sur un pont qu'a remplacé le pont turc actuel. Quelque voyageur a-t-il déjà signalé ce fragment de Routschouk à Pyros? Je compte y revenir et explorer du mieux que je pourrai cette voie importante.

Voilà quelques détails purement topographiques sur mon excursion. Je me suis occupé aussi des divisions administratives du pays; mais les pachas qui, du reste,

m'ont très courtoisement accueilli, connaissent peu les circonscriptions de leurs gouvernements. Le defterdar de Routschouk (receveur général), qui m'eût mieux renseigné, était en prison pour malversation, et son successeur n'était pas encore arrivé. En outre, les divisions territoriales de l'empire sont soumises à des remaniements fréquents. En ce moment même le Sultan a décrété en principe le remplacement des anciens *kasas* par des cercles (*nahiés*), et on a appliqué ce changement au district de Khoudavendgiar, berceau de l'Empire ottoman. Voici la nouvelle division :

Brousse, Djebel-Atiq, Kété, anciens *kasas* devenus *nahiés*. Chef-lieu, *Brousse*.

Moudanié, Guemlik, Mihalitch, *idem*. Ce dernier absorbe le *kasa* de Sindjan. Chef-lieu, *Maudanié*.

Kharmandjik, Kermasti, Adianos, *idem*. Chef-lieu, *Kharmandjik*.

Iéni-Chehr, Aïn-Gheul, *idem*. Le *kasa* de Yar-Hissar est incorporé à celui de Iéni-Chehr. Chef-lieu, *Iéni-Chehr*.

Total, treize *kasas* changés en onze *nahiés*, divisés en quatre agglomérations qui prendront le nom de *kasas*. Quant aux autres *kasas* dépendants jusqu'ici de Khoudavendgiar, et distants des sandjaks de Kodjaïli, de Karasi et de Kutahya, « ils y feront retour, ainsi que l'exige leur position géographique. » (Hatt. de la lune de Ramazan 1273.—Mai 1857.) Les opérations du cadastre vont commencer dans tout le Khoudavendgiar ; la partie topographique sera l'objet d'un soin spécial, et s'exécutera sous la direction d'un officier d'état-major, d'un ingénieur et d'un officier spé-

cialement chargé de la partie militaire (même décret).

Je reviendrai à Bucharest, où je me reposerai un mois, pour repasser ensuite le Danube. J'achèterai un cheval, car j'ai trop éprouvé les inconvénients d'un voyage avec les chevaux et sur les routes de la Turquie. J'irai ainsi où bon me semblera, et j'en serai quitte pour prendre à mon service, temporairement, des domestiques connaissant bien le pays. Je pousserai ainsi jusqu'au Monténégro, où j'espère pouvoir pénétrer et corriger sur les lieux mêmes la carte précieuse et très souvent hypothétique de Karaczay. Ce qui m'intéresse le plus, ce sont d'abord les hautes vallées d'Edrobol, d'Isladi, de Javardin, des sources de l'Osmia, puis toute cette partie de la Bulgarie qui fait pointe vers la Serbie, Isnebol, Tchiprovatz, etc. — Puis l'*Arnaoutlik*, c'est-à-dire le pays entièrement inconnu qui s'étend de la Moravie bulgare à la frontière serbe, de Ghilan à Seskovacz, et qu'habitent des Albanais presque indépendants; enfin, la Rascie (de Fotscha à l'Albanie) et le nord de l'Albanie jusqu'au Drin. De tout cela que me sera-t-il possible de voir? Je ne le sais encore, mais je ferai ce que je pourrai.

Extrait d'une lettre à M. Jomard.

Jassy, 12 août 1837.

Monsieur,

Je suis enfin en mesure de vous donner un ensemble de résultats de mon voyage, bien que le plus important reste encore à faire.

1^o En fait de *topographie*, j'ai un excellent ensemble de relevés (russes et autres) de la Serbie orientale

(entre Morava et Timok), de la Bulgarie orientale, à partir de Rasgrad, de toute la Roumélie, à partir de Toundja jusqu'à Constantinople et à une journée de marche au delà; enfin, des deux Principautés. J'ai fait quelques reconnaissances isolées, mais très bonnes, dans les pachaliks de Routschouk et Vidin, et mes propres croquis dans la vallée de la Jantra.

On croit que la topographie des principautés est bien connue : il faut être sur les lieux pour voir combien elle l'est peu. La fameuse carte de Vienne, pitoyable pour les deux tiers de la Turquie, est très médiocre pour la Moldo-Valachie; j'ai même lieu de croire qu'on y a entassé et entrecroisé des itinéraires de diverses époques, et jusqu'à des noms de villes de l'ancienne Dacie, comme *Paloda* de Ptolémée, inscrit comme un village de la route de Bucharest à la frontière moldave, près la Jalomnitza, village que je n'ai pu trouver. La carte de l'état-major autrichien, qui est à peu près terminée, sera une très belle chose; elle est exécutée à frais communs par l'Autriche et la Valachie. La Moldavie, à laquelle l'Autriche avait fait la même proposition, a refusé pour des raisons politiques; on craignait que l'état-major impérial ne profitât de la circonstance pour donner une sorte de consécration aux empiétements que les Autrichiens font d'année en année, le long des Carpathes, sur le territoire des deux Principautés. La Moldavie en est réduite, comme carte, d'abord à celle de Bawr, qui est très défectueuse et vieille, puis à celle de M. Philipeskū Dubeū, ingénieur civil (1853), sur l'échelle du 430 000• à peu près; travail utile, administrativement, mais d'une

exécution confuse et d'une exactitude topographique très faible. M. Mornand, aussi ingénieur, a donné presque à la même échelle une réduction de la carte d'assemblage de la nouvelle Moldavie (Bessarabie sud) et du Delta du Danube, qui fait partie de l'atlas de la délimitation de la Bessarabie; une copie de cet atlas existe au ministère de la guerre, à Jassy, et j'en ai pris une réduction. Il comprend une feuille d'assemblage et trente feuilles de détail, au 21 000°. En Serbie, on travaille davantage. Je possède de belles cartes régionales de la Kraïna et du district du Pojarevatz (Passarowitz), contrée si importante au point de vue de la géographie physique. Quand j'aurai fait mon excursion des pachaliks de Vidin et Nisch, j'aurai tous les éléments d'une grande carte au 300 000° de tout le territoire.

2° *Géographie physique*. Sans parler du relief du terrain, j'ai recueilli diverses choses sur le climat, la météorologie (surtout celle de la Serbie), la géologie de la Moldavie, la géographie agronomique; mais je dois avouer que cette branche est le côté faible de mon travail.

3° *Ethnographie*. J'ai réussi à réunir les éléments d'une carte ethnographique très détaillée de l'empire ottoman, sur l'échelle de la grande carte de Kiepert. Je possède déjà au complet la Serbie, la Bosnie, les deux Principautés avec la nouvelle Moldavie, la Dobroudja, une partie de la Bulgarie, toute la Roumélie orientale. Pour l'Albanie, la Thessalie et la Roumélie occidentale, j'ai bien des lacunes, mais je tâcherai de les combler. Les cartes ethnographiques connues (Scha-

farik et même Boué) sont défectueuses. Le premier place des magyars en Valachie, où il n'y en a pas, et omet les nombreuses colonies serbes de cette principauté. Les deux colonies magyares de la Moldavie, dont je possède une bonne statistique, sont plus importantes que ne l'indique Schafarik; de plus, ce savant géographe a énormément surfait l'espace occupé par les slaves en Serbie et dans la Dobroudja. Les Tartares dobroudjis, les colonies arabes de Basardjik, les villages cosaques de la Moldavie et de la Dobroudja, les colonies allemandes de ce dernier pays, les Grecs du pachalik de Varna, les Roumains de la rive droite du bas Danube, ne sont indiqués nulle part. On donne comme Bulgares les districts de Basardjik, du Deli-Orman, de Mangalia, de Varna, de Schoumla, où les Turcs sont en immense majorité.

h° Géographie comparée et histoire. J'ai les matériaux d'une bonne géographie de la Dacie et de la Mœsie anciennes, et de la géographie de la Moldavie au moyen âge; j'ai beaucoup de chartes et de chrysobulles de monastères, bien qu'il en soit resté fort peu dans les Principautés, les Russes en ayant emporté à Saint-Pétersbourg tant qu'ils en ont pu trouver. MM. Zach et Schafarik jeune, à Belgrade, Lauriano et Kogalnitchano, à Jassy, m'ont fourni des choses précieuses sur l'histoire et les antiquités. J'ai beaucoup d'inscriptions, les unes inédites, les autres n'ayant paru que dans des recueils serbes et moldaves. Je fais le plus de recherches que je puis sur les anciennes communes moldo-valaques au moyen âge; celle de Kimpū-Lungū (Campo-Longo) m'a fourni bien des

choses, notamment des chartes qui ont les plus grands rapports avec celles de nos vieilles communes françaises.

Pour en finir, je vous dirai que je réunis tout ce que je puis sur la statistique, l'administration, l'instruction publique, la langue, la littérature, la poésie populaire, etc. Tout cela est bien confus : mais de retour en France, j'aurai le temps d'en faire quelque chose. En attendant je commence par déclarer que je ne connais rien, sur ces pays, de plus exact que la Turquie de M. A. Boué, et ce que j'ai vu du livre de M. Viquesnel.

Depuis ma lettre à M. Desjardins, j'ai peu voyagé. J'ai visité cependant une huitaine de districts, très rapidement. La Valachie est une plaine singulièrement construite. Si l'on pouvait voir d'un coup d'œil, du haut du mont Butscheju, cette plaine d'alluvion unie comme la Lombardie, on ne se douterait pas de l'encaissement de ses vallées où coulent de larges rivières sur un lit vaseux. Tout autre est la Moldavie, pays très ondulé, avec peu de plateaux, des chaînes de montagnes et de collines boisées, des vallées assez larges avec des rivières qui débordent régulièrement au printemps. Ces rivières (le Trotousch, la Bistritza, la Moldova, le Sereth, etc.) descendent des Carpathes en roulant des masses de galets dans la plaine, et quand elles ont encombré leur ancien lit elles en creusent un autre à côté ; aussi rien de plus changeant que le cours des rivières de Moldavie. La Bistritza, surtout, a un inextricable réseau de canaux qu'elle a creusés elle-même, et c'est d'autant plus fâcheux, que cette rivière est très utile pour le flottage des bois des Carpathes.

Du reste, les grandes rivières de Valachie ont les mêmes caprices : dernièrement, l'Oltü, sur lequel on venait de faire à grands frais un pont près de Slatina, s'est jeté dans le lit d'un de ses affluents, au grand désespoir des ingénieurs valaques qui se mettent rarement en frais de travaux de ce genre.

La Moldavie est un pays d'une fertilité remarquable, et l'agriculture y est admirablement développée, tandis qu'elle est misérable en Valachie. Cela tient à ce que les boyards moldaves vivent sur leurs terres et tiennent à honneur d'en diriger eux-mêmes l'exploitation, tandis que ceux de Valachie semblent dédaigner l'agriculture et dépensent leurs revenus à Bucharest, laissant l'administration de leurs biens à des fermiers grecs et à des *vatafs*. Le chiffre de la population des principautés, trop réduit par quelques statisticiens, comme Balbi, qui ne le porte qu'à 1 150 000, a été trop surfait par les écrivains nationaux qui le portent à 5 000 000 : il ne dépasse pas 4 000 000, savoir : 2 500 000 pour la Valachie, d'après le tableau statistique que vient de publier le gouvernement valaque : 1 462 105 pour la Moldavie, d'après la statistique de M. Soutzo (1849). De ce million et demi, un tiers environ est exempt d'impôts, à commencer naturellement par les boyards. Ceux-ci étaient, en 1835, au nombre de 853 : une douzaine d'années plus tard, ce chiffre avait quadruplé (3 750). Cela provient de ce que la boyarie s'acquiert, dans les principautés, soit par des services bureaucratiques, soit simplement à prix d'argent, et ce dernier commerce y est poussé à des limites scandaleuses.

La Moldavie est divisée en quinze districts (*tzinou-touri*), dont treize pour la principauté proprement dite, et deux pour la Bessarabie. Les districts se subdivisent en arrondissements (*okol*) au nombre de soixante-trois, et les *okol* en villages (*sate*), au nombre de 1 962. La Bessarabie n'est pas comprise dans ce dénombrement.

Ce dernier pays a une surface de 9 125 kilomètres carrés : aux renseignements que je vous ai donnés dans ma notice sur Bolgrad, en avril dernier, je vais ajouter les suivants :

La frontière commence sur le Pruth, à peu près en face du confluent de cette rivière avec la Jigia, au milieu d'un bois, entre Nemtscheni et Koutoumori (*coin du moulin*) : elle va finir à la mer Noire, un peu au nord-est d'un ancien poste de douane appelé Bour-nasky, à un précipice qui domine la mer.

Ce territoire est divisé en deux par la partie du val de Trajan, qui s'étend du Prouth au Yalpouck ; le district du Nord est celui de *Kagoul*, comprenant les arrondissements de Kotoumori, Teghetciù, Kajdagalia, du nord au sud, et les deux villes de Leova et de Kagoul, appelée en moldave *Frumose* (la belle). C'est un territoire de pâturage et de culture, assez ondulé, portant une longue ligne de forêts de chênes à son sommet, je veux dire sur la ligne de partage des eaux du Prouth et du Yalpouck. Une bande de terres marécageuses et de lacs variant de 5 à 10 kilomètres de large, et où serpente le Prouth, sépare ce district de la Moldavie proprement dite.

Dans celui d'*Ismaël*, il faut distinguer :

1° Les COLONIES BULGARES (portion cédée à la Mol-

davie). On les divise en deux okol, celui d'entre Kagoul et Prouth et celui d'Ismaël : le lac Yalpouck les sépare. Le premier renferme les colonies de Volkonesti, Kourtchi, Kolibasi, Kislitza, Brinza, Slobozia, Valeni, Giurgiulesti, Tchesmé (*fontaine*), Anadoli (*orient*), Trikatzeia, Karagatch (*arbre noir*), Kartal (*aigle*), Hadgi, Abdallah, Impoutzita, Barta, Bulboca, Satunovo (*village neuf*), Etuli, N. Boudjak.

Dans le second on remarque Bolgrade, Taback, Karakourt, Vaisal, Banova, Fontana Dzinilor (*fontaine de fée*), Yeni-Keui (*village neuf*), Chiterlick Kitai, Trajan Vechiù (*le vieux*), Pokroveni, Tachbounar (*fontaine de pierre*), Erdeck-bournou, Dolé-Keni, Tchesmé Varuita (*fontaine blanche*), Kairakli Babil, Dermandere. Il y a en outre sur le lac Sasyk trois autres colonies séparées, Tropoglou Eski - Polos Karagath-Nou. Enfin, sur le Yalpouck, la limite a été arbitrairement tracée à travers le territoire des colonies bulgares, de façon que les colonies russes de Komrat, Kirsau et Bechtalma ont une partie de leur territoire en Moldavie, et que le village moldave de Kongas a la moitié du sien en Russie.

Les villages bulgares tranchent vivement par la régularité de leur plan, leur propreté, leur bien-être, avec le reste du pays. Leurs noms, généralement turcs, viennent des Tartares boudjak, que les Bulgares ont remplacés en Bessarabie : cette population, sobre et laborieuse, cultive la vigne et s'occupe de la production des céréales et de l'élevage des troupeaux. Le bois manque totalement, sauf quelques bouquets du côté de Valeni. Le pays est assez bien arrosé, mais les eaux

courantes sont bien moins nombreuses que les ravins qui n'ont d'eau qu'en hiver. Bolgrad est la capitale des colonies : c'est une ville de 8 000 âmes, bâtie sur le penchant d'un coteau qui domine le lac Yalpouk, d'une régularité de construction toute russe, avec de jolies promenades publiques. Tabak est un petit Bolgrad comme régularité et confortable : il est situé à 2 kilomètres au nord et sur la route de Kichenef, à mi-côte de la hauteur qui descend à la rivière, et touchant le val de Trajan : les deux tiers de la dépendance sont restés à la Russie.

2° Les domaines de l'État, du lac de Katlabug à Bourna Sola, comprenant vingt-deux villages habités, en général par des cosaques et des Russes, le territoire des salines domaniales de Touzli. Ces salines sont celles des lacs de Tchagani et d'Alibey, les autres sont abandonnées. Séparés de la mer par un banc de sable qui laisse filtrer leurs eaux, ils baissent de niveau en été et reçoivent alors les eaux de la mer dont le sel finit alors par s'y déposer et s'y cristalliser. L'ancienne production du sel dans le Boudjak avait aidé au développement des races de bétail qui en faisaient la richesse, avant que les colonies bulgares fussent venues donner un autre cours à l'agriculture de la Bessarabie.

3° Les anciens domaines affectés par le gouvernement russe aux régiments de cosaques de la nouvelle Russie, Troitzza, Kicolaievka, etc., vendus l'an dernier par le domaine malgré les protestations des commissaires ottomans.

4° Les propriétés privées.

5° Le territoire de trois villes de Reni, Kilia, Ismaïl : ce dernier comprend les quartiers *extra-muros* des deux Nekrassovka, Kagurlui, Saftian. Broska. La population de Reni est de 8400 âmes, celle de Kilia, de 6931 âmes, celle d'Ismaïl de 26622.

- 6° Enfin, des terrains vagues, marécageux, couverts de roseaux, s'étendant tout le long de la rive gauche du Danube depuis Reni jusqu'à la mer. Sous le gouvernement russe, toutes les communes de la Bessarabie avaient le droit de couper des roseaux dans ces communes : ce droit reste naturellement limité, actuellement, à la Bessarabie moldave.

Tout ce pays offre assez d'intérêt comme agriculture, mais peu comme antiquités : je ne trouve à citer que les deux *murs* ou *val de Trajan*. Le premier, celui du nord, quitte le Prouth à Leova, se dirige à l'est-nord-est, franchit le Saratzika non loin du monastère de la Gura, et se dirige vers Bender ; une seconde ligne qui semble avoir été destinée à appuyer l'autre, se voit un peu plus au midi, au point de partage des eaux de Valponck et de la Saratzika le long d'un bois marécageux qui touche à la nouvelle frontière ; elle paraît aussi aller de Léova vers Bender.

Le mur inférieur est le plus connu (*Valulu lui Trajanu de jos*), il me paraît être la suite de la grande ligne qui traverse toute la Valachie et la basse Moldavie, de *Turnul Séverin* (sur le Danube) du Prouth et que Sulzer appelle *Avarsehe veg*, route de Avars, d'après une tradition indigène, si je ne me trompe. En Bessarabie, cette voie commence à Trajan, un peu au sud de *Uadu lui Isacu* (gué d'Isaac), tire à l'est, coupe à angle

droit le Yalpouk à Taback, et suit la nouvelle frontière jusqu'au ruisseau de Karakourt. Puis elle fléchit au sud-est, franchit le Kaltcheva un peu au nord de son confluent avec le ruisseau Tcherketsy, et va aboutir au lac Katlaboug, en face de Chiterlik. Puis, à une lieue plus au nord, au fond du lac, elle recommence par se diriger au nord-est, franchit à Stari Trajan le Kied Kitai, puis l'Aliaga, rejoint la nouvelle frontière et la route d'Akerman près de la rivière Turmanka, et les suit jusqu'à un bas-fond qui est à 6 kilomètres à l'ouest de Tcheshmé ; là, pendant que la route et la frontière vont gagner Tachbounar, la voie continue à l'est jusqu'à la limite de la commune de Tcheshmé, où je la perds de vue. Du reste, sur une partie notable de ce parcours, elle est presque méconnaissable.

Je voudrais aussi vous parler du delta du Danube, composé des îles Leti, Tchetal, Saint-Georges, et seize îles comprises entre les bouches proprement dites et celles du bras de Kilia. La diplomatie a donné ce territoire aux Turcs, par ce motif qu'il leur appartenait avant le traité d'Andrinople. Le fait est contestable, et la Moldavie pouvait à juste droit le revendiquer : car l'ancienne Kilia d'Étienne le Grand était bâtie dans l'île Leti, là où l'on voit encore des ruines si curieuses, et jusqu'à ce siècle, le préfet moldave ou *ispravnik* d'Ismaïl était resté en possession du curage de la Soulin. Ces deux faits me semblent établir la possession historique. Non-seulement la Turquie a eu le Delta dont elle ne saura jamais rien faire, mais elle vient de se placer à cheval sur le bras du Kilia, en faisant oc-

cuper un ilot au nord de ce bras et tout près de la mer, au mépris du protocole du 6 janvier 1857 et du plan topographique y annexé.

Le Delta a peu de valeur comme sol : la terre cultivable, à Leti, est le 40^e de la surface totale ; à Saint-Georges, le 25^e ; à Tchetal, le 120^e ; la plus grande partie du terrain est occupée par des roseaux, et les riverains y ont droit d'usage ; à Tchetal c'est la ville d'Ismaïl qui a la presque totalité de ces droits. Des bois assez nombreux garnissent les bras du Danube et les branches secondaires, sans compter le bois de Tasca dans Leti, et le Kara-Orman (forêt noire) dans Saint-Georges. Beaucoup de vagabonds et de malfaiteurs ont trouvé un refuge dans le Delta : j'en ai entendu évaluer le chiffre à quarante mille, mais je le crois quarante fois exagéré. Ce qui a grandi rapidement, c'est Soulina ; il y a six ans, toute l'île n'avait que 839 habitants : aujourd'hui, Soulina seule en a au moins 5 000 ; j'ai fini par avoir un petit croquis de cet intéressant port, qui a un certain avenir et qui en aurait davantage s'il n'était pas aux mains des Turcs. Je vous envoie ce croquis.

Voici, en outre de la Soulina, le relevé d'habitations que j'ai pu faire pour le Delta :

Tchetal, un cabaret ; Leti, une fabrique, quatre cabarets ; Saint-Georges, une vingtaine de fermes et fabriques ; et la colonie de Karaorman, sur laquelle je n'ai pas de renseignements. Divers couvents grecs possèdent quelques-uns de ces établissements...

G. LEJEAN.

RÉGIONS ARCTIQUES. — RECHERCHE DE FRANKLIN.

LETTRE

ÉCRITE A LADY FRANKLIN, PAR LE CAPITAINE M^c CLINTOCK,

COMMANDANT LE NAVIRE LE FOX,

ENVOYÉ A LA RECHERCHE DE SIR JOHN FRANKLIN ET DE SES COMPAGNONS,

Communiquée à M. De la Roquette, traduite par lui,

Et lue à la séance de la Commission centrale de la Société de Géographie,
du 20 novembre 1837.

Commencée en mer le 29 juillet,
et terminée le 6 août 1837.

Ma chère lady Franklin,

Le 25 juillet dernier je vous ai envoyé par le schooner danois *Neptune*, alors sous voile pour Copenhague, une lettre dans laquelle je vous faisais connaître ce qui m'était survenu jusqu'à cette date. En voici l'exposé succinct. Ayant atteint le cap *Farewell* (1) le 13, après une rapide et belle traversée de dix jours depuis le *firth* de Pentland; jugeant nécessaire de renvoyer en Angleterre un homme de mon équipage, je me rendis à Frederikshaab parce que j'avais appris de Petersen qu'il s'y trouvait un navire danois; mais le Dr Rink, inspecteur du Gröenland (2) méridional,

(1) Que les Danois appellent, *Statenhuk* ou *Farvel*.

(2) C'est ainsi que l'écrit M. de Fleurieu dans ses *Observations sur la division hydrographique du globe, et changements proposés dans la Nomenclature générale et particulière de l'hydrographie*, lues à l'Institut, le 22 et 27 floréal an VII (11 et 16 mai 1799) et au Bureau des Longitudes le 19 brumaire an VIII (9 novembre 1799), p. 10. En

m'ayant annoncé qu'un autre navire, *le Neptune*, partirait beaucoup plus tôt, je me dirigeai sur *Good haab* (1) (*Baal's river*) où j'arrivai juste à temps pour placer à son bord mon homme malade et mes lettres. Un accident survenu à mon petit mât de misaine m'obligea d'aller passer quelques heures à Fiskernæs. J'espère atteindre demain Lievely (2) ; mais nous avons toujours à lutter contre un vent contraire et obstiné. La constance des vents du nord-ouest, ce printemps, est étonnante et ne peut qu'être favorable pour notre traversée jusqu'à la baie Pond.

A Frederikshaab je fus assez heureux pour obtenir du charbon de terre d'Écosse en suffisante quantité pour compléter mon approvisionnement, ainsi qu'une bonne quantité de morue fraîche et excellente, en sorte que nos soutes sont abondamment remplies.

Mon intention est de m'arrêter une demi-journée à Lievely, de visiter ensuite la mine de charbon de terre du détroit de Waigat, puis de me rendre à Präven et à Upernavik. Je saisirai toutes les occasions pour vous écrire.

écrivait *Gröenland* ou *Grönland*, ce nom sera prononcé comme par les Danois, et signifiera comme chez eux *terre verte*, que les Anglais ont traduit par *Greenland*, qui a la même signification ; tandis qu'en plaçant le tréma sur l'*e* (*Groënländ*), ainsi qu'on le fait généralement en France, ce mot a une prononciation différente et ne signifie absolument rien du tout. La difficulté n'est pas évitée si l'on écrit sans tréma *Groenland*, car on sait que dans tous les mots français, les deux lettres *o e* n'ont le son de l'*ö* ou *œ* des Danois (*eu*) que lorsqu'elles sont suivies d'une voyelle.

(1) Ou plutôt *Godthaab*, ainsi qu'on le trouve dans tous les ouvrages et dans toutes les cartes des Danois.

(2) C'est le nom que les Anglais donnent quelquefois à l'île *Disco*.

Toutes les personnes du bord sont en très bonne santé et dans les meilleures dispositions. J'ai été on ne peut plus heureux dans le choix de mes officiers et de mon équipage, et je suis également fort content du navire. Nos provisions sont excellentes, et je ne puis vraiment manquer de quoi que ce soit. Je compte prendre à Beechey un approvisionnement supplémentaire en viandes conservées et en tout ce qui peut être utile ou contribuer à la santé et au *comfort*.

Je pense que vous approuverez ce que j'ai fait un peu hors de mon chemin pour assurer le prompt retour en Angleterre du pauvre Lewis. Il est d'une importance vitale pour lui d'arriver dans ses foyers avant les mauvais temps de l'automne. Sa maladie n'avait été aggravée en aucune manière par sa courte croisière sur *le Fox*, et sa double paie lui a été comptée jusqu'au 30 septembre. Il paraissait sensible à tout ce qu'on avait fait pour lui, et je crois que cette preuve que leur santé est le premier objet de mes soins (comme c'est votre désir qu'il en soit ainsi) a été appréciée par tout l'équipage.

4 août : détroit de Waigat. Nous avons fini d'embarquer le charbon de terre et marchons devant (*are running before*) un fort beau vent sur Pröven. Avant le 31 juillet nous n'avions pas atteint Lievely, où nous sommes restés seulement quelques heures. Aucun Esquimau n'a encore visité l'expédition ; mais M. Olrich m'a dit qu'il y en avait un dans le golfe de Disko qui viendrait sans doute. Ayant acheté dix beaux chiens (c'était tout ce que j'avais pu me procurer), je me suis rendu dans ce golfe, et ai conclu un arrangement avec

un indigène qui n'était pas celui qu'on attendait. Mon homme est âgé de 22 ans, s'appelle Anton Christian, est un excellent conducteur de chiens et paraît une bonne créature. Poursuivi par des calmes et des vents contraires, je n'atteignis pas les falaises de charbon avant la nuit dernière, et maintenant un mauvais temps a hâté mon départ; j'ai pu cependant charger encore des charbons. Les Danois ont l'habitude d'en déposer le long de ces falaises depuis un assez grand nombre d'années, de là le nom qui leur est donné de KULLERUD ou *Coal seam* (carrière ou veine de charbon). Je n'ai ni trouvé, ni cherché l'endroit où le *Phoenix* fut conduit par M. Olrich. A Lievely je vis les capitaines de deux baleiniers dont les navires s'étaient perdus au mois de juin dans la baie Melville. Ils pensent que je n'éprouverai aucune difficulté pour ma traversée jusqu'à la baie Pond. La *tablette* (*the tablet*) est à bord; elle est très grande, mais comme elle est dans une caisse de bois, je ne l'ai point encore vue (1).

(1) Ce marbre (*tablet*) dont parle ici le capitaine M^r Clintock est le même que lady Franklin avait confié au capitaine américain, Harstene, envoyé à la recherche du D^r Kane, pour être placé à l'île Beechey, et que cet officier fut obligé de déposer à l'île Disco où le *Fox* l'a pris pour le transporter à sa destination. A ce marbre sera jointe une plaque de bronze sur laquelle on gravera les circonstances relatives à ce transport. Le marbre porte une épitaphe composée par lady Franklin dont nous donnons la traduction :

« A la mémoire de Franklin, Crozier, Fitzjames, et de tous les braves
 » officiers leurs frères, et de leurs fidèles compagnons qui ont souffert
 » et péri pour la cause de la science et pour le service de leur pays.
 » Cette pierre est érigée près du lieu où ils ont passé leur premier hiver
 » arctique, et d'où ils sont partis pour vaincre des difficultés ou pour

6 août, 3 heures après midi mis en panne devant Upernavik, et presque immédiatement poursuivi mon voyage. Je me suis procuré maintenant trente chiens, et j'ai à vous dire seulement *good bye and by*.

Croyez-moi toujours votre bien sincèrement dévoué

F. L. M^c CLINTOCK.

Le capitaine M^c Clintock mande, dans une courte note adressée par lui au capitaine Collinson, à la hauteur d'Upernavik, qu'il ne doit pas s'attendre à voir des baleiniers, d'où il résulte qu'on ne recevra probablement plus cette année des nouvelles du *Fox*.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE CASTELNAU A M. LE PRÉSIDENT
DE LA COMMISSION CENTRALE.

Monsieur le Président,

Depuis près de dix-huit mois que je réside au Cap, je cherche à me mettre au courant de l'état actuel des connaissances géographiques sur l'Afrique australe.

Vous connaissez, comme de juste, la grande exploration de M. Livingston ; mais ce beau voyage laisse, aussi

« MOURIR. Elle consacre le souvenir de la douleur de leurs concitoyens
» et de leurs admirateurs, et de l'angoisse maîtrisée par la foi, de celle
• » qui a perdu dans le chef héroïque de l'expédition, le plus dévoué et
» le plus affectionné des époux. — Et ainsi il les conduisit au port où
» ils doivent être. — 1855. »

bien au sud qu'au nord, de vastes espaces inexplorés. Au nord, on n'a guère que le voyage du major Ferreira de Tetté au grand lac de Maravi. La relation de ce voyage, publiée en Portugal, vous est probablement parvenue : mais ce journal, fait par un homme absolument étranger aux études scientifiques, bien que manifestement très exact, n'ajoute que peu de renseignements sur le lac lui-même, si ce n'est cependant qu'il réduit de beaucoup ses dimensions et qu'il en fait une sorte de rivière ou de boyau qui communique vers le nord avec d'autres du même genre.

Il résulte aussi de ce voyage que le savant Lacerda, dont j'ai si souvent à admirer les beaux travaux dans l'intérieur du Brésil, est aussi parvenu à ce fameux lac et *lui* a dû certainement laisser, après sa mort prématurée, d'intéressants renseignements sur cette curieuse contrée. On devrait rechercher ce qui peut en exister dans les archives de Lisbonne.

Passons actuellement à ce qui concerne la région située au sud des explorations de M. Livingstone.

MM. Galton et Andersson sont parvenus, en 1851, jusqu'au pays des Ovampas et ont visité le village du chef Nangoro, situé vers le 18° de latitude sud. Depuis lors, personne n'a suivi cette direction, si ce n'est un missionnaire, M. Hahn, qui cherche en ce moment à faire des découvertes de ce côté. Le capitaine Messam, parti de la baie des Tigres, a été visiter la rivière Cunéné et a trouvé que cette rivière, fermée vers son embouchure par une barre de sable, ne se jette dans la mer qu'au bout de quelques années d'intermittence. A la suite de ce voyage, il paraît que quelques habi-

tants de l'établissement du Massamédès ont pénétré jusqu'au Cuméné et ont formé sur ses bords, à environ 15° de longitude, un petit poste commercial.

En 1853, M. Andersson a remonté la rivière Tonke pendant trois semaines, mais n'a pas pu continuer, par suite du mauvais vouloir du chef du N'gami (Lechetubélé) ; à la fin de l'année dernière, un traitant, M. Green, a été plus heureux et est parvenu à la ville du chef de Libabi, qu'il nomme Debabé. Cet établissement est situé dans une île et paraît être situé à environ 17°,40' de latitude sud.

La route qu'Andersson a ouverte, de Walvich-Bay au lac N'gami, a été depuis suivie par deux voyageurs qui avaient pour but la recherche de l'ivoire, M. Green, déjà cité, et M. Chapman. Ce dernier, en quittant le lac, se dirigea vers l'est et découvrit de vastes salines, dans la principale desquelles vient se jeter ou plutôt se perdre la rivière de Zouga ; mais, de même que pour le N'gami, l'on me paraît avoir beaucoup exagéré l'étendue de cette saline.

Vous connaissez probablement la mort du professeur Wahlberg, arrivée à la fin de l'année dernière, à environ 50 lieues au nord-est du N'gami. Il fut tué par des éléphants qu'il était allé chasser.

Le chef Sésheké, repoussé jusque sur le Zambese avec ses Betchouanas, continue à être l'ennemi mortel des Boërs, tandis qu'il reçoit bien les Anglais venant de Walvich-Bay.

Le révérend M. Moffat a fait, en 1854, une visite au férou-chef Mosélékatsé qui, également repoussé par les fermiers hollandais, est aujourd'hui établi au nord de

Limpopo. Sa capitale paraît être vers longitude 29, latitude 20.

Quant au Limpopo lui-même, on est encore à se demander quelle est son embouchure dans la mer ? Est-ce la rivière de Sofala, celle de Sabia ou l'Inhambané ? Vous êtes probablement bien au courant des deux républiques formées par les Boërs au nord-ouest de la rivière d'Orange, c'est-à-dire de la rivière de la frontière du Cap. L'une, celle du *Free State*, a pris un grand accroissement dans ces derniers temps.

L'autre, le *Transvaal*, est moins avancée sous le rapport de la civilisation. Il y a peu de mois que les habitants de cette dernière, sous les ordres de Prétorius (fils de celui qui a si longtemps fait la guerre aux Anglais), sont venus envahir le *Free State*, mais ils se sont retirés sans combat.

Le *Transvaal* s'étend depuis le Vaal ou Faal river jusqu'au Limpopo, du moins cette vaste étendue de contrée est réclamée par Prétorius. Plusieurs villages se sont élevés, mais la plupart des fermiers préfèrent vivre isolés et campent continuellement dans leurs chariots, errants sans cesse avec leurs bestiaux, et cherchant les meilleurs pâturages. En général, ils se montrent peu sociables et ferment aux voyageurs la route du grand lac.

Les missionnaires protestants français se sont depuis quelques années établis dans le pays des Bassoutos où ils ont été fort bien reçus par le chef Mosslesh. Ils ont aujourd'hui douze établissements dans cette contrée qu'ils ont énormément civilisée.

Mon fils parti du Cap, l'année dernière, a parcouru

le Free State et est parvenu à Natal par terre. Il a adressé la relation de ce voyage à S. E. M. le ministre de l'Instruction publique qui vous le communiquera sans doute ; quant à moi, retenu dans la colonie par mes fonctions, je n'ai dû parcourir que la portion extrême de l'Afrique du Cap à Algoa-Bay. J'ai fait sur cette route d'assez nombreuses observations géologiques et pris beaucoup de hauteurs barométriques. Je sollicite en ce moment de mon département l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur ; si je l'obtenais je suis disposé à faire ici ce que j'ai fait autrefois dans l'Amérique du Sud.

Je m'occupe toujours beaucoup de zoologie et ai réuni une collection considérable des productions de l'Afrique australe.

La Caffrerie est aujourd'hui tranquille et les traitants commencent à y retourner, mais les Caffres meurent de faim pour avoir, d'après les conseils d'un prétendu prophète, tué tous leurs bestiaux, dans leur superstitieuse croyance, que chaque animal tué devait, à un jour donné, en produire *dix*.

La colonie de Natal est en grande voie de prospérité, et l'on s'y occupe beaucoup de la culture de la canne à sucre. Le pays, situé au nord et qui est habité par les Zoulous, est en guerre par suite de la révolte d'un des fils du chef Panda contre son père. La rivière Tugela a été il y a peu de mois le théâtre d'un horrible massacre.

Voilà, monsieur le président, le résumé rapide de l'état des travaux géographiques dans l'Afrique australe. J'aurai l'honneur de vous tenir au courant de ce

qui pourra s'y faire, mais je dois mentionner la carte que vient de publier ici M. Hall, et qui renferme beaucoup de détails sur les républiques des Boërs. Il me semble avoir trop cherché à remplir les vides considérables que doit contenir un travail qui s'étend jusqu'au 16° degré de latitude.

Le seul obstacle réel qui s'oppose au développement des recherches dont cette région est la mouche Tsétsé qui tue les bestiaux et qui empêche les voyages de ceux qui vont à la recherche de l'ivoire.

Les Griquas (anciens Bastards) font de grands ouvrages dans l'intérieur. Une expédition de ces gens ayant dernièrement pénétré au nord-ouest du lac de N'gami a perdu tous ses bœufs et a été obligée d'abandonner ses chariots et son ivoire.

Les Portugais explorent l'intérieur du Congo et s'étendent à une immense distance à l'ouest du Mozambique. Partout M. Livingstone les a rencontrés.

Comte DE CASTELNAU,
Consul de France.

NOTE

SUR LES ILES DES COCOS.

Le dernier numéro de l'*Overland China Mail*, publié à Hong-Kong, contient la notification officielle de la prise de possession des îles des Cocos par l'Angleterre. C'est le 31 mars 1857, que le capitaine Grenville Freemantle, commandant de la *Junon*, frégate de S. M. B., a arboré le pavillon anglais sur l'île principale appelée

North Keeling. Le but apparent de l'Angleterre est d'y créer une station de relâche pour les steamers qui font le service entre le cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Galles du Sud.

Il ne sera pas sans utilité de faire suivre cette nouvelle de quelques renseignements tendant à rectifier les erreurs dans lesquelles les journaux les mieux instruits tombent toujours au sujet de ces îles qu'ils confondent avec deux autres groupes du même nom, situés : le premier, sur la côte ouest de Sumatra, et le second, dans le golfe du Bengale archipel d'Andaman.

Les îles des Cocos, qui font l'objet de cette note, sont un groupe de trois îles dont la principale est située par 12° de lat. sud, et 98° long. est de Greenwich (100°20' de Paris). Placées sur la même ligne que Maurice, ainsi que sur le trajet direct de Ceylan à Timor, elles ont l'avantage de posséder un mouillage sûr pour la création d'une station navale. Leur aspect est le même que celui des îles de corail de la Polynésie centrale. La plus septentrionale des trois îles que le capitaine Freemantle semble avoir désignée sous le nom de Preeling Island, a de 8 000 à 9 600 mètres de long, sur 4 800 à 6 400 mètres de large, avec un bon débarcadère sur la côte occidentale. Un canal de 3 ou 4 lieues la sépare du groupe méridional le plus communément appelé *Cocos Islands*. Composé d'une chaîne d'îlots resserrés entre eux, le groupe s'étend en amphithéâtre autour de la baie profonde de Port-Albion ou du Refuge qui présente un bon ancrage pour les navires de fort tonnage, et dont l'entrée placée à l'extrémité septentrionale, a 3 200 mètres de large. L'absence de

noms malais explique l'état d'abandon dans lequel ces îles se trouvaient à l'époque de leur découverte ; leur territoire assez fertile produit une grande multitude de cocotiers, de végétaux de toute sorte, et nourrit une variété remarquable d'oiseaux de terre et de mer, de tortues et de crabes.

Au moment de la prise de possession de ce petit archipel, l'île du nord ou Keeling était habitée par un Écossais du nom de Grant, qui l'occupait en vrai propriétaire souverain, se livrant, avec l'aide des insulaires et de quelques Malais, au commerce de l'huile de coco, et des fournitures faites aux navires qui viennent relâcher dans ses petits États dont l'aura déposé l'annexion britannique.

E. DE FROIDEFOND DES FARGES.

18 décembre 1857.

Actes de la Société.**EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.**

Séance du 8 janvier 1858.

M. le comte F. de Castelnau, consul de France au cap de Bonne-Espérance, annonce par une lettre écrite de Cape-Town, le 20 septembre 1857, que depuis son arrivée en cette ville, il n'a cessé de se tenir au courant des explorations tentées dans l'Afrique australe; il présente un résumé rapide des différents voyages accomplis récemment dans cette région, et promet à la Société de l'informer de tout ce qui viendra à sa connaissance. — Renvoi de sa lettre au *Bulletin*.

M. le Dr Charles Watson écrit de Londres à la Société pour lui faire connaître ses travaux scientifiques et lui exprimer le désir d'être admis au nombre de ses correspondants étrangers. M. le président rappelle à ce sujet l'article du règlement relatif aux correspondants et ajoute que lorsqu'il existera une vacance le nom de M. le Dr Watson pourra être inscrit sur la liste des candidats s'il remplit les conditions exigées par cet article.

M. Alfred Maury exprime, à cette occasion, le désir que la liste des correspondants soit soumise à une révision et que l'on examine s'il y a lieu de maintenir sur cette liste les correspondants qui auraient pris leur

domicile réel à Paris. — M. le président désigne pour s'occuper de cette révision une commission spéciale composée de MM. de La Roquette, Poulain de Bossay et Vivien de Saint-Martin.

M. Ch.-Ed. Guys remercie la Société de l'accueil qu'elle a bien voulu faire à ses travaux sur l'Orient. Il rappelle à ce sujet les noms de nos anciens consuls, d'Arvieux, Peyssonnel, Félix de Beaujour, Rousseau, Pouqueville, Cousinéry, Fontanier, Péliissier, Laplace, Valbezen, dont les travaux ont été si utiles à la géographie des contrées où les appelait leur mission, et il les propose comme exemples à leurs successeurs.

M. de La Roquette annonce la perte que les sciences géographiques viennent de faire par la mort de l'amiral anglais sir Francis Beaufort, décédé à Brighton le 16 décembre 1857, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Membre de la Société royale de Londres et des Sociétés astronomique et géographique, correspondant de l'Institut de France, Sir Francis Beaufort, après avoir servi activement dans la marine militaire de 1787 à 1812, devint, en 1832, hydrographe de l'amirauté, poste qu'il a longtemps occupé avec la plus grande distinction.

M. d'Avezac apprend à la Société qu'une mort prématurée vient d'enlever aussi à la science M. Lieussou, l'un des ingénieurs hydrographes de la marine les plus distingués, auquel on devait les sondages maritimes et les reconnaissances relatives à la canalisation de l'isthme de Suez et des travaux importants sur différents points des côtes de l'Algérie.

M. de La Roquette donne lecture d'une lettre qui

lui a été adressée de Berlin, le 26 décembre 1857, par M. Robert Schlagintweit. Ce savant lui annonce, tant en son nom qu'en celui de son frère Hermann, l'envoi prochain de quelques communications sur les résultats de leur exploration du Népal et du Tibet. Ils témoignent le désir de devenir membres de la Société de géographie et demandent à M. de La Roquette quelles sont les formalités qu'ils ont à remplir. M. de La Roquette s'empressera de les leur faire connaître, et il informe la Commission centrale qu'il se propose de présenter en même temps M. Hermann Schlagintweit pour l'une des places vacantes de correspondant étranger de la Société. Cette proposition est reçue avec intérêt par la Commission et appuyée en particulier par M. Alfred Maury.

M. Malte-Brun annonce le retour de M. Lejean de son voyage dans les provinces danubiennes et donne un aperçu des travaux qu'il prépare ; il cite entre autres les éléments d'une grande carte de la Moldavie et d'une partie de la Bulgarie en six feuilles à l'échelle du $\frac{1}{2,000,000}$.

La Commission centrale procède au renouvellement des membres de son bureau et à la composition de ses trois sections pour l'année 1858 ; et elle nomme au scrutin :

Président : MM. d'Avezac.

Vice-présidents : Jomard et de Quatrefages.

Secrétaire général : Alfred Maury.

Secrétaire adjoint : V.-A. Malte-Brun.

Le président nouvellement élu remercie la société de l'honneur qu'elle vient de lui faire, et, sur sa proposition, des remerciements sont votés au président sortant.

Section de correspondance.

MM. Antoine d'Abbadie, comte d'Escayrac de Laure, de Froberville, A. de Froidefonds des Farges, V. Guérin, Gabriel Lafond, de La Roquette, Morin, Noël des Vergers, Renard, de Sauley, Talabot.

Section de publication.

MM. Cortambert, Daussy, A. Demersay, Ern. Desjardins, Guigniaut, Jacobs, Lourmand, Mauroy, Morel-Fatio, Sédillot, Trémaux, Vivien de Saint-Martin.

Section de comptabilité.

MM. Albert-Montémont, Barbié du Bocage, Alex. Bonneau, Garnier, Lefebvre-Durnflé, Poulain de Bossay.

La Commission centrale nomme ensuite au scrutin : MM. Bouillet et Buisson membres adjoints.

M. Garnier, au nom de la section de comptabilité, présente le compte des recettes et dépenses de 1857, ainsi que le budget de 1858. La Commission adopte le compte et le budget.

M. Garnier se rend également l'organe de la section de comptabilité en proposant de rétablir dans le règlement intérieur de la Société, l'article relatif aux cotisations des membres donateurs. L'examen de cette proposition est renvoyé à la prochaine séance.

Séance du 22 janvier 1858.

M. le professeur Latino-Goelho, secrétaire général de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, adresse à la Société, au nom de cette Académie, plusieurs volumes de ses mémoires, deux fascicules des *Monumenta historica Portugaliae* et cinq numéros des *Annaes das Sciencias e Lettras*.

M. A. D. Bache, surintendant du *Coast Survey* américain, adresse au nom du *Treasury Department* des États-Unis, dix nouvelles cartes de cette grande publication.

MM. Paulin et Le Chevalier font hommage à la Société des dix-huit premières feuilles de l'*Atlas universel*, physique, historique et politique de géographie ancienne et moderne, ainsi que de la carte administrative et physique de la France, en quatre feuilles, qu'ils publient en ce moment. Ces éditeurs annoncent qu'ils sont disposés à accueillir et utiliser toutes les rectifications que la Société voudrait bien leur signaler dans l'intérêt de la science.

M. le secrétaire donne lecture de la liste des autres ouvrages offerts à la Société.

M. Eugène René Gaillié, inspecteur du chemin de fer de l'Est, est admis au nombre des membres de la Société.

M. D'Avezac donne communication d'une lettre qui lui a été adressée personnellement par M. le Dr George-Michée Asher (fils du dernier éditeur et traducteur de

Benjamin de Tudèle), lettre qui est relative à un travail bibliographique et critique entrepris sur les collections de voyages des Néerlandais, dans le but de former, pour ces recueils, un répertoire analogue au célèbre mémoire de Camus sur les collections de Melchisedech Thevenot et de Théodore de Bry : M. Asher a eu la pensée d'offrir ce travail à la Société de Géographie, pour le recueil de ses mémoires. M. d'Avezac fait observer que l'œuvre de M. le Dr Asher n'étant point terminée, la Société ne saurait encore prendre de décision à l'égard de cette proposition. Il ajoute que le Dr Asher étant bien connu de plusieurs de ses confrères, qui ont été à même d'apprécier son zèle et son exactitude, il n'est pas sans intérêt de signaler aux amis de la géographie et surtout de l'histoire littéraire géographique, le travail actuellement entrepris par ce jeune savant.

M. d'Avezac annonce à la Société qu'il a reçu de M. Thomas Wright, de Londres, un volume imprimé aux frais de M. Joseph Mayer à titre de publication privée, formant le tome 1^{er} d'une *Bibliothèque d'antiquités nationales britanniques*. Ce volume renferme une suite de vocabulaires du x^e au xv^e siècle : plusieurs d'entre eux ne sont pas de simples répertoires de mots. L'un surtout mérite l'attention particulière de la Société. Il a pour auteur Alexandre Neckam, professeur à l'Université de Paris en 1180, mort en 1217, et contient une courte mention de la boussole. La description de Neckam offre ce double intérêt : 1^o qu'elle paraît être d'une date plus ancienne, que toutes celles qu'on a encore recueillies ; 2^o qu'elle révèle l'existence,

dès la fin du ^{xii}^e siècle, d'un système de suspension de l'aiguille aimantée sur un pivot, au lieu du procédé de flottaison sur un liège ou un fétu, signalé par Guyot de Provins. M. Wright a rapproché de ce texte un passage non moins curieux sur le même sujet, recueilli dans un autre ouvrage du même auteur. M. d'Avezac donne lecture des deux textes qui fournissent à MM. Poulain de Bossay et De La Roquette l'occasion de quelques remarques. L'Assemblée prie son président de rédiger une note à ce sujet pour le *Bulletin*.

M. de Varnhagen commence la lecture d'un mémoire sur quelques points de l'histoire de la géographie du nouveau monde, en réponse aux observations dont a été l'objet son *Histoire générale du Brésil*, dans un rapport lu à la Société, par M. d'Avezac. Tout en rendant justice au président de la Commission centrale, pour les témoignages non équivoques d'estime et de sympathie qu'il en a reçus, M. de Varnhagen n'en persiste pas moins dans ses opinions, et tient à justifier devant la Société, les convictions raisonnées qu'il s'est faites sur les points qui avaient soulevé la critique dans son livre, à savoir : que la découverte du Portugais Cabral a droit à la première place dans l'histoire de la civilisation du Brésil ; que Hojeda doit être regardé comme le premier découvreur d'une partie du Brésil ; qu'il n'est pas prouvé que le point d'atterrage de Vincent Pinçon soit le cap Saint-Augustin actuel ; enfin que M. de Navarrete, dont la collection est en grande partie celle de l'historien Muñoz qui existe à la Bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, ne peut, dans bien des cas, être cité comme autorité.

Tout en faisant ses réserves, M. le président remercie M. de Varnhagen de sa communication dont la suite est renvoyée à une prochaine séance.

La Commission de comptabilité ayant déclaré qu'elle s'était livrée à l'examen de la proposition qui a été faite de rétablir le droit des membres donateurs, une discussion s'engage à ce sujet ; discussion à laquelle prennent part MM. Poulain de Bossay, Garnier, De La Roquette, d'Avezac et Maury. La Société décide qu'une convocation spéciale sera faite en vue de prévenir les membres qu'on procédera, dans la prochaine séance, au vote sur le rapport de la section de comptabilité.

Séance du 5 février 1858.

MM. Buisson et Bouillet remercient la Commission centrale de leur nomination comme membres adjoints et l'assurent de leur concours.

La Commission centrale apprend avec regret la mort de M. Agasse, l'un des membres les plus anciens de la Société, qui lui doit le don de plusieurs dictionnaires historiques provenant de sa Bibliothèque.

M. Ravenstein, directeur de l'établissement géographique de M. le major Papen, adresse à la Société onze exemplaires de la première livraison de sa carte hypsographique de l'Europe, dont un pour sa bibliothèque et les dix autres pour S. Exc. M. le maréchal ministre de la guerre, qui a bien voulu accorder à M. le major Papen une collection de la grande carte de

France. Cet envoi est transmis à la Société par M. le baron de Steinber, envoyé de Hanovre à Paris.

M. Alex. Vattemare adresse trois nouvelles feuilles de la carte de l'exploration de la rivière Paraguay par M. le capitaine Page, commandant le navire des États-Unis le *Water-Witch*.

M. Soyer, employé à la grande chancellerie de la Légion d'Honneur, annonce dans une lettre adressée à M. le président de la Commission centrale qu'il s'est livré à des recherches sur la boussole et qu'il croit avoir apporté quelques perfectionnements à cet instrument dans le but de le rendre d'un usage plus général et plus facile pour reconnaître la direction que l'on suit dans un voyage sur terre. La Commission centrale décide que puisque M. Soyer désire soumettre son travail à la Société, il sera invité à assister à la première séance pour lui faire cette communication.

M. de La Roquette annonce qu'il vient d'apprendre, par une lettre que M. Kelley lui a écrite de New-York, que l'expédition chargée par le gouvernement des États-Unis d'explorer le cours des rivières Atrato et Truando, pour l'établissement d'un canal maritime sans écluses, destiné à unir les océans Atlantique et Pacifique, est arrivé le 3 novembre dernier à Carthagène. Le lieutenant Craven, commandant l'expédition, avant de continuer sa route, a dû rester une quinzaine de jours dans ce port, afin de se procurer les pilotes nécessaires pour suivre la côte jusqu'à la baie Candelaria et remonter l'Atrato. Un *Bunge* monté de vigoureux rameurs est destiné à naviguer sur cette rivière et sur le Truando, dans le cas où le navire

américain ne parviendrait pas à franchir la barre existant à l'embouchure de l'Atrato.

Le même membre communique une lettre que M. Henri de Saussure lui a écrite de Genève, pour lui transmettre un mémoire sur les ruines d'une ancienne ville mexicaine découverte par lui sur le plateau de l'Anahuac.

M. le secrétaire adjoint communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau, et il y ajoute les ouvrages suivants, au nom des auteurs et éditeurs : 1° Voyage d'une femme autour du monde par M^{me} Ida Pfeiffer; 2° le Niger et les explorations de l'Afrique centrale par M. Ferd. de Lanoye; 3° Une nouvelle carte de la Chine dressée pour suivre les opérations des Européens sur les côtes de cet empire. M. d'Avezac offre ensuite, de la part de M. Delarbre, une brochure sur l'immigration africaine et la traite des Noirs.

MM. de Quatrefages et Jomard présentent M. César Daly, architecte, pour être admis dans la Société.

M. de La Roquette, au nom de la commission spéciale chargée de faire un rapport sur la proposition de M. A. Maury, relative aux correspondants étrangers de la Société, annonce que cette Commission est d'avis que ceux de ces correspondants qui ont leur résidence fixe à Paris, doivent perdre leur titre, et qu'il y a lieu en conséquence de considérer comme vacantes les places de MM. Reinganum et Schieffler qui se trouvent dans cette condition. La Commission centrale adopte ces conclusions.

M. Garnier, au nom de la section de comptabilité, propose, après un nouvel examen de la question par

cette section, de rétablir dans les statuts l'ancien article VII du règlement intérieur, relatif au membres donateurs. Cette proposition est adoptée.

A l'occasion de la présentation de l'ouvrage intitulé : *Mexico y sus alrededores*, publié à Mexico en 1855 et 1856, et offert à la Société par M. Lafragua, ministre du Mexique à Madrid, M. Jomard fait remarquer que les monuments modernes de Mexico n'avaient jamais été mieux représentés ni à une pareille échelle que dans cet ouvrage. D'un autre côté, l'ouvrage de M. Frédéric Catherwood, le compagnon de voyage de M. Stephens, dans l'Amérique centrale, donne aussi à une grande échelle les monuments du Yucatan, de Chiapas et de Guatemala. On peut donc aujourd'hui, pour la première fois, faire une comparaison exacte des deux architectures, celle qui est antérieure à la conquête, et celle que les Espagnols ont introduite au Mexique. Or, il résulte de ce rapprochement un fait qui n'avait pu être remarqué auparavant, c'est que pour l'ornementation et la décoration extérieure des édifices, les constructeurs du XVI^e siècle ont imité visiblement le système qu'avaient suivi ceux des siècles antérieurs, à l'arrivée des Espagnols, soit que ceux-ci aient employé des artistes mexicains, soit que les Européens aient imité des bas-reliefs, des ornements, des dessins qui étaient sous leurs yeux. Cette ressemblance singulière s'observe surtout dans la cathédrale de Mexico et dans d'autres édifices comparés aux anciens temples dessinés avec un soin scrupuleux par M. Catherwood à Uxmal, à Kabah, à Labnàh, à las Monjas et à Chichen-Itza.

M. de Varnhagen lit la seconde partie de son examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil.

M. de La Roquette est ensuite invité à commencer la lecture du Mémoire de M. de Saussure sur les ruines d'une ancienne ville mexicaine découverte par lui sur le plateau de l'Anahuac, qu'il a annoncée à la société. L'heure avancée ne lui permet pas d'achever cette communication; la lecture en sera continuée à la prochaine séance.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE JANVIER ET FÉVRIER 1858.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

Voyage d'une femme autour du monde, par M^{me} Ida Pfeiffer, traduit de l'allemand, par W. de Suckan. Paris 1858; 1 vol. in-8°.

M. HACHETTE.

EUROPE.

Fondation d'Hesdinfort. — Conseils politiques adressés à la princesse Marie, régente des Pays-Bas pour Charles-Quint, sur les moyens d'accroître en peu de temps la population d'Hesdinfort (nouvel Hesdin, bâti en 1554, par Philibert, duc de Savoie, généralissime de l'armée impériale dans les Pays-Bas), « et le mestre en tel estat et ordre que peut mériter le nom de ville et chef-lieu de bailliage. » (N° 157 du Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de la ville de Boulogne-sur-Mer), publié par la Société des antiquaires de la Morinie, avec une introduction par M. Vincent, membre de l'Institut. Saint-Omer, 1857, broch. in-8° avec deux plans.

M. VINCENT.

AFRIQUE.

Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale depuis Mungo-Park jusqu'au Dr Barth, par Ferdinand de Lanoye. Paris, 1858; 1 vol. in-8°.

M. HACHETTE.

Rapport sur un Essai de grammaire de la langue des Kabyles, et sur un mémoire relatif à quelques inscriptions en caractères touaregs, par M. le capitaine du génie Hanoteau, attaché au bureau politique des affaires arabes à Alger; br. in-8°.

M. REINAUD.

L'immigration africaine et la traite des Noirs. (Extrait de la *Revue coloniale*.) 1858; br. in-8°.

M. DELARBE.

AMÉRIQUE.

Mexico y sus Alrededores. Coleccion de monumentos, trajes y paisajes dibujados al natural y litografiados por los artistas mexicanos

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- C. Castro, J. Campillo, L. Auda y G. Rodriguez, bajo la direccion de Decaen. M. J. M. LAFRAGUA.
- Memorandum des négociations pendantes entre le Mexique et l'Espagne, par M. J. M. Lafragua (trad. de l'édition espagnole), 1857. 1 vol. in-8°. M. J. M. LAFRAGUA.
- Ascension du Pichencha. Notes d'un voyageur lues à la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, par M. Jules Remy. 1858; br. in-8°. M. J. REMY.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

- Abrégé de géographie physique et politique, destiné aux écoles primaires et aux familles. Paris, 1857; 1 vol. in-12. M. A. VILLET.
- Considérations philosophiques sur un essai de systématisation subjective des phénomènes météorologiques; br. in-8°. — Couleur des globes filants observés à Paris de 1841 à 1853, avec l'indication des traînées, des fragments, etc., diversement colorés, observés tant en Chine qu'en Angleterre; br. in-4°. M. POEY.
- Observations météorologiques faites à Nijné-Taguïlsk (monts Ourals). Résumé des dix années 1845-1854 et années 1855 et 1856. br. in-8°. M. le prince AN. DEMIDOFF.
- Observations sur le régime de l'Arve et du Rhône (Extr. des *Annales des Ponts et chaussées*), par M. Paul Chaix; in-8°. M. PAUL CHAIX.

ATLAS ET CARTES.

- Atlas universel, physique, historique et politique de géographie ancienne et moderne, composé et dressé par M. A. H. Dufour — Géographie moderne, feuilles 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 27, 28, 31; — Géographie historique, feuille 4; — Carte administrative et physique de la France, indiquant les canaux, les rivières navigables, les routes, les chemins de fer avec leurs stations, en 4 feuilles; avec une notice sur chaque carte. MM. PAULIN ET LE CHEVALIER.
- U. S. Office of the coast survey : Maps of York River Harbor, Maine; Newburyport Harbor, Massachusetts; Gloucester Harbor, Massachusetts; Salem Harbor, Massachusetts; Charleston Harbor, S. Caro

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

lina; Mobile Bay, Alabama; Key West Harbor, Florida; Galveston Entrance, Texas; Reconnaissance of the Western Coast of the U. S. from San Francisco to Umpquah River, California and Oregon; reconnaissance of the Western coast of the U. S. from Umpquah river to the boundary, Oregon and Washington Territory, 10 feuilles.

M. A. D. BACHE.

Track survey of the River Paraguay surveyed by commander Th. J. Page, U. S. S. Water Witch, 1855; feuilles 11, 12 et 13.

M. T. J. PAGE.

Nouvelle carte de la Chine, dressée pour suivre les opérations des Européens sur les côtes de cet empire, avec une notice historique et géographique. 1 feuille.

MM. ERUARD et BASSET.

Ang. Papen's Höhen Schichten-Karte von Central-Europa. 12 Blätter. Verlag des geographischen Instituts in Frankfurt a M. unter Direction von Ang. Ravenstein, 1858; feuilles 1 et 7.

M. A. PAPEN.

MÉMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Portugaliae monumenta historica a saeculo octavo post Christum usque ad Quintum decimum jussu Academiae scientiarum Olisiponensis edita. Leges et consuetudines, vol. I, 1^{re} partie; scriptores, vol. I, 1^{re} partie. — Memorias da Academia real das sciencias de Lisboa; 2^e série, tome III, 2^e partie. — Memorias da Academia real das sciencias de Lisboa. Classe de sciencias morales, politicas e bellas lettras. Nouv. série, tome II, 1^{re} partie. — Annaes das Sciencias e lettras publicados debaixo dos auspicios da Academia real das Sciencias. Sciencias moraes e politicas, e bellas lettras, tome I, cahiers de mars à juillet 1857; sciencias mathematicas, physicas, historico-naturaes, e medicas; tome I, cahiers de mars à juillet 1857. — Abhandlungen der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1856, 1 vol. in-4°. — Monatsbericht der Königl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, cah. de janvier à août 1857. — Mémoires de la Société impériale géographique de Russie, tome XII. — The transactions of the Bombay geographical Society, from march 1856 to march 1857, vol. XIII. — Proceedings of the royal

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

geographical society of London, n° XI. — Journal of the Franklin Institute, janvier 1858. — Mittheilungen der Kaiserlich-Königlichen geographischen Gesellschaft, n° 1 et 2. Vienne, 1857. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann, n° 9, 10, 11 et 12 de 1857. — Zeitschrift der Allgemeine Erdkunde, novembre-décembre 1857. — Bibliothèque universelle de Genève et archives physiques des sciences naturelles, septembre et octobre. — Journal asiatique, 5^e série, tome X. — Nouvelles annales des voyages, octobre, novembre et décembre 1857, et janvier 1858. — Revue de l'Orient, juillet-octobre 1857, et janvier 1858. — Bulletin de la Société de géologie, octobre-décembre 1857. — Annuaire de la Société météorologique, octobre et décembre 1857. — Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation, octobre, novembre et décembre 1857. — Annales de la propagation de la foi, novembre 1857, et janvier 1858. — Revue coloniale, octobre, novembre et décembre 1857, janvier et février 1858. — Journal des missions évangéliques, octobre, novembre et décembre 1857, janvier 1858. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juillet à décembre 1857. — Journal d'éducation populaire, octobre à décembre 1857 et janvier 1858. — Nouveau journal des connaissances utiles, novembre et décembre 1857, janvier et février 1858. — Annales du commerce extérieur, novembre. — Extrait des travaux de la société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1857. — Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce du département de la Charente, janvier à octobre 1857. — Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, 1^{er} vol., n° 2. — L'Ingénieur, revue scientifique et critique des travaux publics et de l'industrie, janvier à décembre 1857, et janvier et février 1858. — Journal de l'isthme de Suez, n° 35, 36, 38 et 39. — La Presse Algérienne. — L'Espérance, journal grec, n° 62 à 73.

LES AUTEURS ET LES ÉDITEURS.

Texte des trois notes attribuées
à Christophe Colomb.

1^{ère} Note.

Nota qd hoc ann de 88 i mēse dec^{em}
apulis i ship^{to} barth^{olomaeus} didacus capi-
tāus brez caravelaz, quē miserat
s. rex p. i quinea ad tōtaridū
terrā & renunciavit ipō s. r.
pūt navigauerat ult^a jam
navigato leuche. 600. sz. 450 ad
austrum et 150 ad aylonē usq^{ue}
uno p^{er} ipm nōiātū, „cabo
de bva esperanca, „ quē i d^{ist}
gesinta estimamus qd qd i eo
loco iuenit se distare p^{er} ast. l^{inea}
biū ult^a linea cognōti gradus s. 35.
quē nūciū pictauit & sc^{ri}p^{it}
de leucha i leucha i una carta
navigatiōis ut oculi visum osten-
deret ipō s. r. i q^uibz oibz interfui.

2^{ème} Note.

... Sub linea eq^uat^{or} iⁿ dies semp
sunt hor 12 $\frac{1}{2}$ castrū s. r. portu-
galie i q^{uo} fui et inueni locus tēp^{er}atus.

3^{ème} Note.

Nota qd sepe navigādo ex utraque bona
ad austrū ē quinea notari cum di-
ligentia viā ut solent naucleres &
malinios & p^{ro}ba accepi altitudinē
solis q quadrante et aliis instr.^{is} plu-
res rices & tūeni cōcordare cum
alfragano nō respondere qlibz gradu
mit. $56\frac{2}{3}$ gr. ad hāc mēsurā fidem
adhibēda. ~ tū igit^r posimus dicere
qd circuit⁹ terre sub arcu eqnoc.^{ti} ē
20400 mit. similit^r qd id tūenit
magist^r yosephus fisicus. et ast.^o logus
& alij plures nisi solū ad hoc
p. s. regē p. id qd p^{ro}t videre
qsg^m motetū p^{ro} cartas naviga-
tionū mēsurādo de sept.^m ē aus.
p^{ro} occasū ur.^o omne terrā p^{ro}
lineā rectā qd bene potest incipi-
ēdo ē anglia aut hibernia p^{ro}
lineā rectā ad aust^m usq^{ue} ē
quinea.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1858.

Mémoires, etc.

EXAMEN

DE QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE
DU BRÉSIL.

PAR M. F. A. DE VARNHAGEN, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.

I.

Messieurs,

1. — Quand j'ai conçu, il y a déjà bien des années, le projet d'offrir à mes compatriotes une histoire générale de la civilisation de mon pays, et même après avoir réalisé en partie cette laborieuse entreprise, que le savant Humboldt a bien voulu qualifier d'importante et belle, j'étais bien loin de m'imaginer que l'ouvrage aurait le moindre succès en Europe. L'amour de ma patrie, le désir de faire connaître à tous mes compatriotes la formation lente et successive de ma jeune nation, tels étaient les sentiments qui m'animaient. Ne pouvant, ne devant pas écrire en français, même par

égard pour ceux à qui mon livre était destiné, il est clair que toutes mes ambitions de succès pour l'ouvrage, incessant objet de mes veilles dans les meilleures années de ma vie, devaient se borner au Brésil. J'étais si sincère dans ces convictions, que j'ai commencé par en donner la preuve dans l'envoi que j'ai fait à Rio de Janeiro de toute l'édition.

2. — Cependant j'ai appris, et je n'ai pas besoin de dire avec quelle agréable surprise, que ce livre, dont je n'avais osé faire hommage à aucun corps scientifique ou littéraire, avait attiré la bienveillante attention de quelques sociétés illustres qui m'ont même accordé l'honneur inattendu de m'admettre dans leur sein. — Je m'estime heureux, messieurs, de pouvoir compter dans ce nombre la Société de Géographie de Paris, grâce à l'ami qui, à mon insu, a pris sur lui de vous offrir un exemplaire de mon premier volume.

3. — Vous avez fait davantage, messieurs : vous m'avez accordé la haute distinction de charger un de vos membres de vous présenter un rapport sur mon travail : et je regarde cette distinction comme d'autant plus flatteuse, que le savant sur lequel est tombé votre choix est le même que vous venez d'honorer de vos suffrages pour la présidence de vos travaux.

4. — Le rapport de M. d'Avezac a été publié dans votre *Bulletin*, et vous y aurez remarqué combien son auteur est éloigné de se trouver d'accord avec moi sur le peu de questions auxquelles il a bien voulu, très minutieusement, il est vrai, circonscrire son analyse, m'accusant même, hélas ! de peu de sincérité et de peu de justice. J'aime à déclarer que ces questions sont

surtout de celles qui se rattachent à certains intérêts politiques d'actualité, qui ne pouvaient qu'intéresser vivement M. d'Avezac, digne et zélé chef au ministère de la marine et des colonies.

5. — Quoi qu'il en soit, je n'ai pu qu'être sensible à l'obligeance qu'il a bien voulu avoir, de mettre en relief toutes mes publications précédentes, faites dans le but de préparer consciencieusement le terrain, en commençant par débrouiller le véritable chaos où se trouvait l'histoire de mon pays, surtout celle du premier et du dernier siècle, malgré les travaux importants du célèbre Southey dans les trois gros volumes qu'il a appelés *Histoire du Brésil* et qui mériteraient plutôt le titre de *Mémoires pour écrire l'histoire du Brésil et des pays de la Plata*, etc.

6. — Le savant rapporteur a fait plus : il a constaté le grand mouvement littéraire qui, grâce à mon souverain, s'opère au Brésil depuis quelques années. Heureux le livre qui s'étant proposé seulement de mettre sous un nouveau jour les faits les plus honorables du passé d'une nation, a réussi, par les plus rares circonstances, à révéler en même temps, et par une plume non suspecte, les faits les plus honorables de l'état actuel de cet Empire du nouveau monde !

7. — Les deux motifs dont je viens de parler m'auraient empêché, à eux seuls, d'élever des plaintes sur certains détails du rapport. Mais depuis que j'ai eu, le mois dernier, l'avantage de faire la connaissance personnelle de l'auteur, j'ai reçu de sa part des témoignages si marqués de considération, de l'estime la plus vraie et de la plus réelle sympathie d'un confrère affec-

tueux, que je crois devoir prendre dans le meilleur sens possible quelques expressions échappées à l'entraînement de la composition. Cependant je me réserve, messieurs, d'en faire voir la rigueur, sinon l'injustice, en vous les remettant sous les yeux dans mon propre texte.

8. — Grâce, en tous cas, à des circonstances accidentelles qui m'ont amené à Paris, précisément à cette époque, ma tâche va devenir plus facile, plus agréable et surtout plus utile, en se bornant exclusivement à l'examen calme et impartial des faits. Dans le champ de la science, devant une Société scientifique comme la vôtre, messieurs, on ne discute que la science, on ne vise qu'à la vérité. Nous sommes arrivés à une époque où l'on va à la recherche de celle-ci partout où l'on espère la rencontrer; et heureusement tous les membres de la famille intellectuelle répandus dans le monde, commencent à reconnaître pour leur véritable public ce même monde intellectuel.

9. — Je tâcherai donc de prouver que, loin d'avoir cédé à des préventions invétérées, ou d'avoir commis des erreurs regrettables, j'avais et j'ai encore, sur quelques points où mon critique ne pense pas comme moi, des convictions trop bien fondées pour que je puisse tomber d'accord avec lui. J'ai d'autant plus besoin de présenter ces preuves, que je dois déclarer, qu'en même temps que je livrais au public mon second volume, qui pour le moment complète l'ouvrage, en s'arrêtant à la proclamation de l'empire, en 1822, je revoyais déjà la traduction française du premier volume faite par un ami (1)

(1) M. H. H.

et qui ne tardera pas à être mise sous presse, et que je prépare un autre travail plus résumé où je me propose de traiter aussi de la nouvelle ère de l'Empire. — A la publication de ces deux livres, on verra que, malgré toutes les corrections et améliorations que j'y ajouterai, je ne puis pas, en conscience, me résoudre à admettre celles qui me sont indiquées par mon habile contradicteur.

10. — Ainsi, en vous priant, messieurs, de vouloir bien ajourner votre jugement définitif sur mon ouvrage pour le moment où il sera publié en français, je me bornerai à examiner à présent, une à une, les principales questions d'histoire géographique sur lesquelles M. d'Avezac a cru devoir m'attaquer. Dans ce but je ne ferai parfois rien de plus que de développer les mêmes arguments que j'avais déjà présentés d'une manière concise dans mon ouvrage.

II.

Découverte du Brésil.

11. — A propos de la découverte du Brésil, je suis accusé à la fois d'avoir mis Cabral au premier plan, et d'avoir donné à mon pays, dans l'Espagnol Hojeda, un nouveau découvreur avant le même Cabral.

12. — D'après l'opinion de mon critique, je me suis laissé entraîner à la première concession pour obéir aux *préjugés de vanités jalouses et injustes* du Portugal; et à la seconde, par une *inadvertance manifeste* de ma part, « *comme résultat d'une méprise dans l'emploi inattentif des récits de Vespuce*, » pendant un sommeil d'Homère dont il allait me réveiller.

13. — Je vous assure, messieurs, que, en écrivain

conscientieux, je n'ai songé à flatter aucune vanité ni jalousie; et d'après mes preuves touchant la navigation d'Hojeda, j'attendrai votre verdict impartial sur ce sommeil patriarcal que, peut-être, je suis destiné à goûter toute ma vie.

14. — Il est vrai que, sans manquer en rien à l'histoire, j'ai cru devoir mettre sur un plan un peu plus avancé de mon tableau la figure saillante de Cabral. Je ne faisais pas l'histoire de l'Amérique, messieurs; j'écrivais celle de la civilisation du Brésil par les Portugais; et dans cette histoire, une des premières questions à traiter était celle de savoir comment le Portugal a commencé à connaître cette partie du globe qui lui était échu à coloniser. Or, ce fut le Portugais Lemos, dépêché par son compatriote Cabral, qui le premier fit connaître en Europe l'existence du Brésil, et non pas les Espagnols Hojeda, Lepe ou Pinzon. Il fallait donc accorder la meilleure place à ce qui avait le plus d'importance.

15. — Je n'ai donc été que très juste là où le sévère rapporteur m'accuse d'injustice à propos de Cabral. Si, comme historien, j'étais capable de manquer à l'équité historique pour flatter les jalousies d'autrui, je me serais bien gardé de mettre en avant, en opposition à la gloire de Cabral, l'Espagnol Hojeda, le découvreur que j'ai été le premier à proclamer comme ayant précédé tous les autres dans l'atterrage au Brésil.

16. — Mon argument en faveur d'une découverte du Brésil par Hojeda, je l'ai bien dit dans mon ouvrage, se fonde avant tout sur la bonne foi prêtée aux récits de Vespuce dans les deux voyages qu'il assure avoir faits

pour l'Espagne. A ceux qui croient Vespuce un faussaire, qui croient faux les récits de ses quatre voyages, imprimés de son vivant (1), en plusieurs langues même, je n'ai rien à dire. Mais heureusement mon critique admet comme moi la véracité de Vespuce (2), et l'un et l'autre nous ne pouvons pas nous refuser à subir les légitimes conséquences de la logique.

III.

Hojeda premier découvreur du Brésil.

17. — Malgré les opinions contraires du digne critique, je soutiens que Hojeda, dans son premier voyage, accompagné de Vespuce, a découvert le Brésil vers la fin de juin 1499. Voici mes preuves :

18. — *Première preuve.* — Hojeda lui-même déclare

(1) Nous tenons à bien distinguer les lettres imprimées du vivant de Vespuce d'avec une autre sur le deuxième voyage qui a été publiée pour la première fois en 1745, par Bandini (p. 64-86), qui la croyait autographe. Comme il a été démontré qu'elle ne l'était pas, et comme d'ailleurs l'abbé Fiacchi, selon Napione (*Esame critico del primo viaggio*, etc., p. 31 à 33), y a rencontré des différences considérables dans les chiffres et dans les phrases les plus caractéristiques, il faut nous méfier de son authenticité, car loin d'être d'accord avec des documents provenant de sources plus pures, elle paraît avoir été forgée, depuis 1601, d'après le récit infidèle d'Herrera, et elle contient cette longitude absurde de $82^{\circ} \frac{4}{5}$ ouest de Cadix, appliquée à la côte de la Guyane.

(2) D'Avezac, *Bulletin de la Société de Géographie*, XIV, p. 155 : « Il peut y avoir des variantes quant aux chiffres, il n'y en a pas quant » à la portée des faits. » Cette page 155 répond à la page 67 du tirage à part. Ainsi, toutes nos citations du *Bulletin* se rapporteront à l'exemplaire tiré à part, par la simple soustraction de 88.

que dans son premier voyage à Paria (1), à la suite de la découverte de cette côte par Colomb (août 1498), Vespuce et Cosa étaient avec lui. Cela est d'accord avec la date que Vespuce assigne à son voyage à Paria vers le milieu de l'année suivante.

19. — *Deuxième preuve.* — Dans son premier voyage, Hojeda avait avec lui un certain Nicolas Perez, et nous savons par les dépositions de celui-ci (2), que ce voyage ne fut autre que celui où Hojeda partit d'Espagne, en 1499, un peu avant Niño. Donc il ne peut décidément être que le second voyage de Vespuce, commencé en mai 1499.

20. — *Troisième preuve.* — Vespuce ne fit que deux voyages au service d'Espagne. Il assigne au premier des dates et des chiffres de latitude et de longitude qui nous portent (3) à des époques et à des pays qui n'ont rien à faire avec ce que nous savons des voyages d'Hojeda. Il ne reste donc que son second voyage auquel puisse être appliquée l'assertion de Hojeda lui-même, d'avoir voyagé une fois avec Vespuce.

21. — *Quatrième preuve.* — En bien étudiant le récit de ce deuxième voyage de Vespuce, on le trouve parfaitement d'accord avec celui du premier voyage

(1) « Que este testigo es el dicho Hojeda, que vino á descubrir el » primero hombre que vino á descubrir despues que el Almirante, » etc. Il est clair que cette déposition est donnée en rapport avec la demande du *Fiscal*, qui explique clairement l'époque de l'atterrage de l'amiral à la *tierra firme*.

(2) Voy. Nav., Coll., vol. III, p. 341 et p. 345.

(3) Voy. notre précédente dissertation sur VESPUCE ET SON PREMIER VOYAGE.

d'Hojeda, récit fait par ce navigateur lui-même dans le fameux procès de Colomb, que Navarrete a publié.

22. — Pour nous en convaincre il suffit d'un simple rapprochement : Hojeda dit qu'après son arrivée en Amérique,

Il suivit la côte vers le nord ;

Il débarqua dans l'île Marguerite et dans celle des Géants (*Coraçao*) ;

Il trouva des perles (1) ;

Enfin il alla à l'Espanola (Haïti), où nous savons ses démêlés avec Roldan.

Vespuce, de son côté, nous dit aussi qu'après un certain atterrage,

Il suivit la côte vers le nord ;

Il débarqua dans une île, évidemment la Marguerite, où l'eau fraîche manquait (2) et dont les habitants se nourrissaient de poissons (3) ;

Il fit l'achat de quelques perles ;

Enfin il alla à l'Antille (4), découverte depuis quel-

(1) Voy. Nav. III, 86 et 344, et aussi p. 341.

(2) Le manque d'eau fraîche dans la Marguerite, déjà remarqué par Oviedo, quand il dit (I, 613) : « No las tieue (aguas) sino de Xagüey » e mala, » est confirmé par un voyageur moderne : « L'aridité du » sol et la sécheresse du climat... Les habitants préfèrent boire de » l'eau de mare quoiqu'elle soit toujours trouble. » (*Voyage aux îles Trinidad, de Tabago, de la Marguerite*, par J. J. Dauxion Lavaysse. Paris, 1813, vol. II, p. 277 et 279.)

(3) Encore aujourd'hui la pêche y est abondante : « La pêche (dit encore Lavaysse) est le principal objet du commerce de la Marguerite. »

(4) Charlevoix, en disant que l'île *Espanola* ou Haïti a été de toutes les Antilles celle qui a le plus attiré l'attention des Espagnols, nous explique comment Vespuce lui a appliqué par excellence le nom

ques années par Colomb, où, malgré les tracasseries et les dangers de la part des chrétiens de l'île, il se refit pour retourner en Europe.

23. — Mais j'entends déjà objecter : le rapprochement n'est pas complet : il laisse à désirer dans les détails du commencement et de la fin du voyage. Vespuce parle d'un atterrage au Brésil, et Hojeda ne nous en dit mot ; et en outre, la date du départ de Vespuce pour l'Europe ne s'accorde pas avec ce que nous savons du retour d'Hojeda.

24. — Il faut bien admettre qu'il y a entre les deux récits des divergences bien notables, en apparence, autrement comment s'expliquer qu'on ait pu tant s'égarer dans les rapprochements des deux voyages de Vespuce avec ceux d'autres navigateurs. Mais nous allons voir que ces difficultés peuvent s'expliquer, et qu'il ne reste aucun motif pour nous empêcher de croire que le second voyage de Vespuce ne soit le premier d'Hojeda.

IV.

25. — Il est vrai que, dans sa déposition, Hojeda ne dit rien de l'atterrage au Brésil, dont Vespuce nous rend compte ; mais aussi il est incontestable que, outre qu'il n'était interrogé que sur la découverte de la *tierra firme* ou Paria, il pourrait bien avoir voulu faire, comme plusieurs autres témoins (1), une déposition

d'Antille. Canovai s'est bien trompé quand il a voulu prouver que cette Antille n'était pas l'Española.

(1) Nicolas Perez (Nav. III, 559) ne nous parle que de la découverte depuis la pointe du Drago jusqu'au cap de Vela, de même que

restreinte, surtout quand par l'atterrage au Brésil il avait manqué à ses instructions qui, d'après ce qui avait été stipulé à Tordesillas entre les deux couronnes, cinq années auparavant, lui ordonnaient expressément de ne pas toucher aux terres de la démarcation du Portugal (1). Et en 1515, quand il devait bien savoir que son premier atterrage s'était fait sur des côtes n'appartenant pas à l'Espagne, il devait se rappeler qu'il lui avait coûté déjà une fois assez cher d'avoir montré qu'il faisait peu de cas de l'injonction de respecter les domaines portugais. On sait qu'après son premier voyage il avait été condamné pour avoir débarqué dans l'île de Santiago du cap Vert (2).

26. — Ainsi, s'il se tait sur cet atterrage, quand il ne s'agit pas d'une confession générale, cela ne veut pas dire qu'il le désavoue. Et, selon toutes les règles de la critique, il n'y avait qu'un tel désaveu qui pût avoir la force suffisante pour détruire l'affirmative de Vespuce, d'autant plus que les lettres de celui-ci avaient été imprimées, à plusieurs reprises, lors de cette déposition. L'assertion de Vespuce est un argument décisif, surtout quand on pense qu'il écrivait librement en Portugal et pour l'Italie; et cette assertion se fortifie si nous admettons l'authenticité de la lettre écrite du cap Vert le 4 juin 1501, dans laquelle,

Jean Gonzalez et J. Calvo (*Ib.* p. 553) n'avaient de la découverte de Lepe que la partie de l'Amazone vers le nord.

(1) Lettre de Roldan, Nav. III, 7; Herrera, Dec. 1^a, lib. IV, cap. I :
 « El obispo se la dió (la licencia) firmada de su nombre, y no de los
 » reyes, con que no tocasse en tierra del rey de Portugal. »

(2) Nav. II, 430.

en rendant compte de l'expédition de Cabral, il est dit que la terre découverte par le navigateur portugais n'est qu'une partie du pays (1) que Vespuce avait lui-même découvert auparavant. Cela nous fait une *cinquième preuve* en faveur du récit de Vespuce et de l'atterrage au Brésil par Hojeda.

27. — A part cette circonstance de l'atterrage au Brésil, la narration de Vespuce offre encore un autre point de contact avec la déposition d'Hojeda. — Celui-ci déclare que, quand il est arrivé à Paria, il venait de parcourir la côte pendant deux cents lieues (2). Ce chiffre le porte justement vers le cap d'Orange, près duquel la côte se montre plus élevée ; et c'est là que Vespuce paraît avoir atterri après être sorti du port de Maragnan, attendu que le nouvel atterrage eut lieu dans une baie (3) dont les habitants obtenaient des perles de leurs ennemis à l'ouest, qui les pêchaient. Depuis cette baie il continua, comme Hojeda, à suivre la côte jusqu'en face de l'île Marguerite. Voilà une *sixième preuve* en faveur de l'association de Vespuce à Hojeda.

28. — Une autre preuve en faveur de cette première découverte du Brésil nous serait peut-être encore fournie,

(1) « Medesima terra che io discoperzi, » etc. — Baldelli, I, liv. Ms de Pier Voglienti, n° 1910.

(2) Nous admettons volontiers l'opinion de M. de La Roquette, qu'à cette occasion Hojeda « vit les embouchures des rivières Esequibo et Orénoque. » — Voy. l'article *Hojeda* dans la *Biographie générale*, publiée par MM. Didot, vol. XIX, p. 529.

(3) « Partimmo di qui, ed entrammo dentro nell' insenata dove tro-
vammo, etc. »

si nous en avons besoin, par la croix trouvée (1), évidemment en 1500, aux bords d'une rivière, sur la côte septentrionale du Brésil, et dans un endroit qui répond bien à celui de l'atterrage de Hojeda, d'après le récit de Vespuce. Rien de plus naturel que de supposer que cette croix avait été inaugurée pour constater la découverte. Et nous savons par Vespuce que cette découverte, en 1499, se fit près d'une rivière.

29. — Mais voici deux témoignages d'une grande force, étrangers à Hojeda et à Vespuce, qui vont nous prouver jusqu'à l'évidence que l'un et l'autre ont découvert la côte du Brésil en 1499.

30. — *Témoignage en faveur d'Hojeda.* — A l'arrivée de Hojeda au Haïti, Roldan, après avoir visité la flotte, mandait officiellement à Colomb, dans une lettre qui nous a été transmise par Las Casas et que Navarrete (III, 7) a reproduite, que ledit Hojeda venait de parcourir six cents lieues de côte, ce qui remet justement la découverte au point où nous l'établissons.

31. — *Témoignage en faveur de Vespuce.* — Le témoignage en faveur du navigateur florentin nous est donné par Empoli. Ce voyageur, qui partit de Lisbonne pour l'Inde, en compagnie d'Albuquerque, le 6 avril 1503, un mois avant le départ de Vespuce pour son quatrième voyage, en touchant au Brésil, nous dit que

(1) Voyez la copie de la fameuse carte actuellement au Musée naval de Madrid, copie publiée par La Sagra (1837), ou mieux encore son fac-simile dans les *Monuments* de M. Jomard. On lit non loin de l'endroit où sont les deux caravelles, qui évidemment se rapportent à l'exploration par Lepe, cette inscription : *Rio do se halló una cruz* (Rivière où on a trouvé une croix).

ce pays avait été découvert par Vespuce. d'autres fois (*altre volte*) (1). Par conséquent le navigateur florentin, selon Empoli, avait été au Brésil une fois au moins avant 1501.

32. — Occupons-nous à présent de l'autre détail où le récit de Vespuce est en désaccord avec ce qu'on sait du premier voyage d'Hojeda. Nous voulons parler des dates du retour du navigateur florentin. Nous croyons que, bien qu'elles ne s'accordent pas avec ce qu'on sait du retour d'Hojeda, on ne peut en inférer autre chose sinon que Hojeda, fatigué de ses démêlés avec Roldan, se serait empressé de revenir en Espagne, tandis que Vespuce, ami de Colomb, serait resté pour se refaire, et qu'il revint plus tard. Ainsi nous sommes bien loin d'adopter les corrections que Canovai a faites dans les dates du retour, d'ailleurs très d'accord entre elles. Et cela, quoique nous soyons d'avis que les textes imprimés du récit de ce second voyage contiennent quelques autres fautes typographiques. Pour surcroît du malheur de Vespuce, ses panégyristes, tout occupés à changer là où les changements rendaient le texte plus obscur, n'ont pas fait attention aux fautes évidentes, dont la correction rétablit l'harmonie qui doit régner dans la vérité (2).

(1) « Ci trouâmo lâto auâti, p. mezo la terra della vera croce, ouer » del Bresil cosi nominata, *altre volte* discoperta per Amerigo Vespucci. » (Ramusio, vol. 1, ed. de 1554, fol. 158.)

(2) Nous croyons, par exemple, que Vespuce, parti de Cadix au mois de mai, n'a pu dire au mois d'août, qu'il y avait *presque un an* qu'il naviguait. Nous croyons aussi qu'on doit lire la latitude du port des Perles 13°, et non 18° avec Baudini, ni 15° avec Canovai ; et que

33. — Mais les moments me sont précieux pour traiter d'autres points plus importants. Je crois avoir déjà donné assez de preuves que ce ne fut ni par *inadvertance manifeste*, ni pour obéir à des *préventions* quelconques, ni pour ne pas avoir prêté toute l'attention nécessaire à l'ouvrage du savant Humboldt, que j'ai au contraire tant lu et admiré, mais seulement pour obéir à des convictions profondes, supérieures à toutes les raisons d'autorité, que j'ai compté Hojeda au nombre des découvreurs du Brésil. Donc, me permettant de retourner contre mon savant critique la pointe horatienne qu'il s'est plu à aiguïser contre moi,

... « Quandòque bonus dormitat Homerus, »

je passerai à un autre point ; mais je prierai d'abord M. d'Avezac de considérer de nouveau les raisons qu'il a eues pour mettre sur la première de ses deux cartes, publiées avec son rapport sur mon livre, cette inscription à l'embouchure du Maroni : « Point le plus oriental qui puisse être assigné à la découverte d'Hojeda. »

V.

Découverte de Pinzon.

34. — L'injuste accusation d'une grave inadvertance au sujet du voyage d'Hojeda a été suivie d'une

Vespuce y resta non pas 47, mais 17 jours. Et enfin, sachant qu'Hojeda est arrivé à l'Española le 3 septembre 1499, et Vespuce nous disant que son départ pour l'Europe eut lieu le 22 juillet 1500, il est clair que le séjour dans l'île fut de 10 mois et 17 jours, et non de 2 mois et 17 jours, comme on lit dans l'édition regardée comme primitive. On aura lu dans l'original *due* pour *dièci*.

autre accusation plus grave encore, à savoir que, *de propos délibéré* (ce sont les propres expressions de M. d'Avezac) *et sous l'empire de préoccupations étranges*, j'ai commis des *solécismes* (des erreurs grossières !) à propos du voyage de Pinzon (1).

35. — Cette accusation, si elle était fondée, serait la plus grave qu'on pût jamais jeter à la face d'un historien. Permettez donc, messieurs, que fort des preuves que je vais vous présenter, je la repousse avec toute la vigueur dont je suis capable, et que je saisisse cette occasion pour déclarer hautement que, dans toute mon Histoire, après avoir étudié les faits autant qu'il m'a été possible, je n'ai eu pour guide, dans leur appréciation, que ma conscience. Et, si je ne me trompe, la vérité historique ne peut être prouvée autrement que par l'absence des erreurs et par la sincérité de conscience de l'historien. Grâce aux témoignages d'estime et de considération que je dois au savant rapporteur, je suis heureux de ne pas voir dans ses paroles une atteinte portée à mon caractère. Je reviens donc à la question avec plaisir.

36. — En rendant compte du voyage de Pinzon en 1500, j'ai commencé par dire que, sans m'inquiéter du fait peu important de savoir si c'était ou non au cap Saint-Augustin qu'il avait pris possession de la terre, je croyais indubitable qu'il avait été à la côte du Brésil sept mois après Hojeda.

37. — M. d'Avezac, avec la prédilection marquée qu'il montre pour les incidents, s'est arrêté à celui-ci,

(1) *Bulletin*, vol. XIV, p. 106.

et il m'a gratifié de ces paroles : « Un auteur sérieux ne peut plus hésiter encore sur la synonymie géographique de cet atterrage. C'est donc bien au cap Saint-Augustin que Pinzon débarqua avec les écrivains ou commissaires royaux de ses quatre caravelles (1). »

38. — Eh bien ! messieurs, malgré tout le poids de l'autorité de notre respectable président, je soutiens que justement les auteurs sérieux ne peuvent qu'hésiter encore beaucoup sur la synonymie géographique de l'atterrage de Pinzon.

39. — Avec le texte des dépositions judiciaires de plusieurs témoins, publiées par Navarrete, et que je connaissais fort bien, depuis longtemps, M. d'Avezac croit avoir prouvé que Pinzon atterra au cap Saint-Augustin, à $8^{\circ} \frac{1}{3}$ sud ; mais le fait est que tous ces témoignages ne prouvent clairement qu'une chose, c'est que Pinzon avait découvert un cap que l'on appelait, en 1513 et en 1515, *de Santa-Cruz* ou *de Saint-Augustin*.

40. — Mais était-ce le même cap de Saint-Augustin, à $8^{\circ} \frac{1}{3}$ sud, qui, découvert en 1501, fut alors appelé de ce nom ? — Voilà ce qu'ont encore besoin de prouver ceux qui voudront me reprocher si péremptoirement la louable hésitation de ma conscience.

41. — Les motifs pour une pareille hésitation puisent une nouvelle force dans les textes des dépositions des témoins elles-mêmes.

D'après ce que nous savons, la côte du Brésil, depuis le cap Saint-Augustin vers le nord, penche un

(1) *Bulletin*, vol. XIV, p. 263.

peu vers l'est jusqu'à la pointe de *Pedras* (1) au nord de Tamaracá. Or, la carte du Musée naval de Madrid (publiée par MM. de la Sagra, Humboldt et Jomard) n'assigne pas cette direction à la côte au nord du cap de Pinzon, mais plutôt celle de ouest $\frac{1}{4}$ nord-ouest. Outre cela, quelques-uns des témoins disent que depuis le cap découvert on suivit la côte vers le nord-ouest, et Pinzon lui-même nous déclare que ce fut dans la direction de l'ouest $\frac{1}{4}$ nord-ouest. Avant donc d'avoir détruit au moins l'argument puissant tiré de ces témoignages, on ne peut pas interdire l'hésitation à un écrivain sérieux.

42. — Il est vrai que quelques-uns des témoins disent que depuis le point d'atterrage jusqu'à Paria, on comptait 750 ou 800 lieues. Mais outre l'insuffisance de l'argument tiré des distances, insuffisance déjà reconnue par Humboldt, et outre l'absurdité d'une estime tellement exagérée qu'elle nous porterait bien au sud du cap actuel de Saint-Augustin, nous devons faire observer que ces témoins n'étaient pas si bien informés, puisqu'ils confondent presque tous le cap *Consolacion*, le premier découvert par Pinzon, avec le cap de *Rostro-hermoso* qui, d'après la donation royale au découvreur, fut le second (2). Or cette indication du

(1) Voyez, sur l'hydrographie de la côte de Pernambuco, l'excellent travail de M. M. Ant. Vital de Oliveira, officier de la marine impériale brésilienne, publié à Pernambuco, en 1855, sous le titre : *Descrição da costa do Brazil da ponta de S. Bento a Pitimbú*. D'après les observations de M. d'Oliveira, le cap Saint-Augustin est à $34^{\circ}56'16''$ et Pedras à $34^{\circ}45'42''$ ouest de Greenwich.

(2) ... « Punta de Santa Maria de la Consolacion siguiendo la costa

nombre de lieues n'est pas donnée par Pinzon, qui s'est bien gardé de confondre les deux caps.

43. — Ainsi, selon moi, il reste encore à prouver que le cap Consolacion, qu'on nommait également, en 1513, de Saint-Augustin, était le même cap Saint-Augustin, à $8^{\circ} \frac{1}{3}$ sud, et non une des pointes que l'on rencontre en si grand nombre (1) en deçà de cette dernière latitude. Il y a même un argument tiré de la déposition de trois des témoins, Colmenero, Ramirez et Valdovinos (*Avv.*, III, p. 547, 550, 552), qui nous porte à croire que l'atterrissage n'a pas pu se faire au cap Saint-Augustin. Ces témoins disent qu'après les îles du cap Vert, les vaisseaux naviguèrent au sud-sud-ouest; et que ce fut vers le sud-ouest, nous le dit la collection Vicentine de Francanzano (2). — Or, en prenant ce rhumb, il est de toute impossibilité qu'ils aient pu

fasta Rostro hermoso, é de alli toda costa que se corre al nord-ouest.» Don. à Pinzon, du 5 sept. 1501, dans les Archives des Indes, à Séville.

(1) Ce sont les pointes : de Pedras pretas, Simão Pinto, Candeias, Pina, Olinda, Rio-tapado, Rio-doce, Janga, Leitão, Maria Farinha, Funil, Pedras, Megahó, Guagirú, Coqueiros, Pitimbú, Branco, Lucena, Traição, Pipa, Pirangy, Negra, Guipabu, Maxaranguape, São Roque, Petitinga, Garças, Toiros, Calcanhar, Cajueiros, Tres Irmãos, Tubarão, Mel, P. do Retiro pequeno, P. do Retiro grande, etc., etc.

Comment, sans avoir des preuves, peut-on être sûr qu'on n'ait pas donné à deux caps différents le nom du même saint, quand cela est arrivé pour tant de rivières?

(2) *Paesi nuovamente*, etc., Vicence 1507. On y lit que Pinzon parti de Palos le 18 novembre, est allé aux îles du cap Vert : « Dale quale » partendose e pigliando la via per garbino : et navigarono per quel » vento .ccc. leghe seguendo el loro camino continuamente per gar- » binos, etc »

atterrir au cap Saint-Augustin. Même en supposant qu'ils eussent pris très exactement le sud-sud-ouest, ils auraient dû rencontrer la terre devant leurs proues, à *Ponta de Pipa*, dans la latitude de 6° 10'. Mais si l'on porte en ligne de compte dans le calcul l'influence des vents alizés et des courants qui devaient continuellement faire dériver les vaisseaux vers l'ouest, on est forcé de croire qu'ils n'ont vu la terre qu'au delà des écueils des *Urcas* et *Lavadeiras*, c'est-à-dire bien au delà du cap de Saint-Roch (1). En jetant les yeux sur une carte marine, et en y remarquant que non-seulement à l'ouest de ces écueils et bas-fonds du cap Saint-Roch, dont aucun des témoins ne fait mention, la côte prend franchement la direction indiquée par Pinzon, l'esprit est même tenté de supposer que le premier atterrissage de ce navigateur se fit vers la pointe de *Mel* ou de *Retiro-Grande*, et que le *Rostró-Hermoso* fut, ou cette dernière pointe, ou celle de *Mocuripe*.

46. — En tout cas, il est très hasardeux de soutenir que le premier cap découvert par Pinzon soit le Saint-Augustin actuel; et il est par conséquent très injuste de blâmer sur ce point le jugement de ceux qui ne veulent que des raisons *convaincantes* pour pouvoir se convaincre.

VI.

47. — Maintenant que je me flatte de m'être justifié de ne pas avoir suivi tout à fait, à propos des voyages

(1) Nous ne faisons que suivre l'opinion d'un habile officier de la marine impériale du Brésil, M. Secundino Gomensoro, grand connaisseur de notre côte et actuellement à Paris.

de Hojeda et de Pinzon, les opinions reçues, qu'il me soit permis de me défendre contre l'accusation de l'inconvenance de reprendre le célèbre Navarrete.

48. — Il est clair que, si les sciences doivent progresser, il faut, dans leur champ, respecter avant tout la science même. S'il est permis à un historien de dire que tel ou tel roi a failli, comment voudrait-on empêcher de dire aussi que tel ou tel savant s'est trompé.

49. — Eh bien ! messieurs , provoqué injustement, je suis forcé de dire une triste vérité. Je sais bien que Navarrete a rendu un grand service en publiant, aux frais du *Dépôt hydrographique* de Madrid, dont il était le directeur, sa précieuse *Collection de voyages et de documents*. Mais la justice demande d'abord qu'on sache que, presque dans sa totalité, cette collection a été puisée dans celle préparée par le grand historien Muñoz, que la mort a enlevé avant qu'il eût terminé l'admirable ouvrage dont le I^{er} volume nous montre la profondeur et la critique. La collection de Muñoz, composée d'un grand nombre de volumes se trouve manuscrite à Madrid, dans la bibliothèque de l'Académie d'histoire, et chacun pourra se convaincre par soi-même de ce que je dis. Ces mêmes *Noticias exactas de Américo Vespucio*, données par Navarrete (III, 315 à 334) et si vantées par M. d'Avezac, ne sont qu'un faible résumé des documents qui se trouvent dans la collection de Muñoz.

50. Pour ce qui regarde le texte du livre de Navarrete, on m'accordera bien que ce n'est pas un ouvrage de génie ; et je peux même prouver qu'il contient des fautes considérables. J'ai déjà indiqué dans mon

livre une correction que M. d'Avezac a bien voulu agréer au lieu de me la reprocher. J'ai dit que là où Navarrete, au lieu d'un certain mot *macajo* a lu *mar-rajo* (1), en nous expliquant que c'était un énorme poisson qui menaçait les navires de grands dangers, il faut lire *macarao*, c'est-à-dire pororoca. Et passant de l'appréciation des mots à celle des faits, il a pris pour *Marajó*, si abondamment arrosée de rivières, l'île que Vespuce déclare très aride et sans eau et qui n'est autre que la Marguerite. Il dit aussi (*Hist. de la naut.*, p. 142) que Enciso donnait au degré 17 lieues $\frac{1}{2}$, ce qui est contraire à la vérité, par rapport à la longitude.

51. — En outre, pour revenir au point sur lequel je suis accusé, ce n'est pas par l'éclaircissement des questions qui se rattachent à Vespuce, que Navarrete se recommande. L'estimable directeur du Dépôt hydrographique ne s'était pas bien rendu compte des récits du navigateur florentin, ou, pour mieux dire, il n'avait pas des idées arrêtées sur ce qu'il en devait croire, ni sur le crédit qu'il devait accorder à Vespuce. Voulant éclaircir le voyage d'Hojeda, il puise (III, p. 4 et 6) dans une narration du deuxième voyage du Florentin, en lui prêtant foi. Et après avoir fait entendre (III, 418) que celui-ci n'avait navigué qu'une seule fois au service d'Espagne, il finit par admettre les deux voyages (p. 334), en se bornant à les accuser d'exagération et de fausseté évidente dans plusieurs détails. Et c'était pourtant lui, Navarrete, qui, suivant le sort d'Herrera, se fourvoyait en confondant les deux récits.

(1) Vol. III, 548.

52. — Mais quand bien même Navarrete serait un auteur comparable par exemple à Humboldt, il ne doit être permis qu'aux esprits vulgaires de croire que les grandes illustrations ne sont pas sujettes aux lois générales de l'erreur ou tombe le faible esprit humain. Cependant M. d'Avezac est tellement dans les mêmes convictions que moi à cet égard, qu'il n'a pas balancé à s'écarter, comme je l'ai fait, quoique dans un autre sens, du grand Humboldt, au sujet du deuxième voyage de Vespuce. Humboldt s'est efforcé d'établir que ce voyage est celui de Pinzon, et cependant M. d'Avezac veut soutenir que c'est plutôt celui de Lepe. Seulement, en présentant ses arguments, il s'est laissé lui-même aller à des erreurs graves que, dans l'intérêt de ma propre justification, je me vois forcé de relever.

53. — Il a d'abord perdu de vue que Lepe, comme le rappelle Humboldt (1), est parti de Palos et Vespuce de la baie de Cadix :

Lepe au mois de janvier 1500, Vespuce sept mois auparavant, en mai 1499 ;

Lepe avec deux navires, Vespuce avec trois ;

Lepe vit les eaux de l'Amazone ou *Mar dulce*, Vespuce ne nous en dit mot.

Et cela, sans parler du nouvel embarras que M. d'Avezac s'est créé lui-même, en assignant sur une de ses cartes, ce parage méridional où il imagine que Lepe est arrivé, et qu'il ne pourrait autrement justifier par les récits de Vespuce, qu'il accepte.

54. — Comment donc ? On me reproche d'avoir fait

(1) *Ex. crit.*, IV, 222.

arriver Vespuce, au service de l'Espagne, trop au sud, quand je le fais atterrir au 5° degré de latitude méridionale, et on le fait atterrir avec Lepe au delà de 14° sud ! — Et comment veut-on alors concilier ce voyage avec l'un ou l'autre des deux récits de Vespuce, quand on admet que le navigateur florentin a atterri à des latitudes bien différentes de celle-là.

55. — Mon savant critique est encore moins heureux quand, au moment même où il me reproche avec assez de sévérité d'avoir cru, comme je le crois encore, que la carte en parchemin dont l'original se trouve au Musée naval de Madrid, renferme aussi quelques indications fournies par le premier voyage d'Hojeda, il veut attribuer à Pinzon toutes celles qui se trouvent sur la côte du Brésil; et cela seulement à cause d'une légende (1) qui contient le nom de ce navigateur, et par laquelle M. d'Avezac s'étonne que mes yeux n'aient pas été *dessillés* (c'est son expression). Or mon critique savait que je connaissais très bien cette inscription, puisque je l'avais moi-même reproduite dans une note de mon premier volume. Mais je dois dire que, pour moi, cette légende ne signifie rien de plus que ce qui nous est indiqué par son contenu même. Dans la carte, elle est tout isolée; et l'erreur qu'elle contient dans la date d'un fait si connu ne peut aucunement la recommander à mes yeux; de même qu'à mon avis elle ne pourra aucunement se recommander à ceux qui partagent l'opinion de M. d'Avezac relativement au cap Saint-

(1) « Ce cap (dit la légende en espagnol) a été découvert en 1499 (on s'est trompé; il fallait dire 1500) par Castille, Vincent Yanez en étant le découvreur. »

Augustin, puisque l'inscription s'y trouve sur un cap près duquel la côte, ni vers le nord, ni vers le sud, n'a rien qui puisse faire supposer que ce soit le cap Saint-Augustin actuel.

56. — Cependant, si mon savant critique avait mieux regardé cette fameuse carte que, selon lui, je n'ai pas su observer, il aurait vu non-seulement la légende qui contient le nom de Pinzon, mais encore ces deux caravelles significatives, qui ne peuvent être que celles de Lepe, et qui témoignent que les inscriptions de la partie de la côte qui se trouve plus près d'elles appartiennent à l'exploration de ce navigateur. Par conséquent, les inscriptions de la carte en question ne peuvent pas être toutes de Pinzon seulement, comme on nous l'assure, en me reprochant de croire que le cartographe avait puisé à d'autres sources.

57. — Mais revenant à Vespuce : que mon savant critique s'enrôle, à propos du premier voyage, dans le nombre de ceux qui veulent corriger la latitude de l'atterrage en lisant 6° au lieu de 16°; qu'il s'enrôle encore avec d'autres qui, contrairement à l'opinion de Humboldt, et rien que par la ressemblance des deux mots, s'imaginent que l'île d'*Ity* doit être celle de *Haïti*, quoique appartenant à un archipel composé d'un grand nombre d'îles, les unes habitées, les autres désertes, et où il n'est pas question de colons chrétiens déjà établis, ce sont là des points sur lesquels je me suis déjà expliqué dans la dissertation que j'ai eu l'honneur de lire devant cette Société au sujet du premier voyage (1).

(1) Voy. le *Bulletin* du mois de janvier et février de cette année, p. 70.

Mais ce dont je ne puis aucunement m'empêcher, pour ma propre défense encore, c'est de réclamer ici contre une inadvertance manifeste. En rapportant le texte où le navigateur florentin indique le point de la côte du Brésil où il a atterri dans son second voyage, le savant critique a négligé d'y faire deux importantes corrections, déjà indiquées par Canovai dans l'endroit cité par M. d'Avezac lui-même. Mon savant critique fait dire à Vespuce que ce point de la côte était par la latitude australe de 8° et qu'il était éloigné de 800 lieues des îles du cap Vert. Et cependant Canovai avait déjà formellement déclaré que ces chiffres ne sont que les résultats d'une fausse leçon de l'édition ancienne, et qu'il fallut lire 5° sud et 500 lieues du cap Vert, et non pas 8° et 800 lieues. Et cette leçon, la seule d'accord avec le texte d'Hylacomilus (1) dans son livre imprimé en 1507, est également déclarée la seule exacte par Napione (2), quand il nous dit : « La seule méprise de Bandini... fut d'avoir interprété le chiffre 5 tantôt comme 8, tantôt comme 5, quand effectivement, dans les anciens codes, d'après le P. Trombelli, il vaut

(1) « Meridionalis polus se .V. exaltat gradibus, ... distatque eadem terra a praenominatis insulis... leucis CCCCC. » (Hylacom. de 1507, fol. 38).

(2) J. Franc. Galeani Napione, *Del primo scopritore*, etc. Firenze 1808, p. 108 et 113 : « L'unico sbaglio del Bandini, non peranco allora » bastantemente versato nella paleografia, fu di aver interpretato la » cifra numerica 5 ora come se rappresentar dovesse il numero otto, » ora come rappresentante il numero cinque, siccome diffatti cinque » è non già otto, ne gli antichi codici, secundo il P. Trombelli, rappre- » senta costantemente. »

toujours 5 et non pas 8. » Nous devons ajouter que, d'après notre propre inspection d'un exemplaire de cette édition italienne ancienne, qui existe au Musée britannique, nous nous sommes convaincu par nous-même de la méprise de Bandini.

(La suite au prochain numéro.)

ANCIENS TÉMOIGNAGES HISTORIQUES

RELATIFS A LA BOUSSOLE.

L'histoire de la Boussole, digne à tous égards de l'étude des géographes, est loin d'être faite encore, et les dissertations plus ou moins savantes qui ont été consacrées à cet intéressant sujet, si elles ont mis en lumière quelques données importantes, ont laissé à remplir de nombreuses lacunes, à résoudre de graves incertitudes, à éclaircir de profondes obscurités.

Les premières notions de la polarité de l'aimant et de la faculté de la transmettre au fer, l'invention d'un procédé d'observation applicable aux besoins éventuels de la navigation, enfin la fabrication d'un instrument commode destiné à être désormais perpétuellement consulté : voilà les grandes époques de cette histoire encore si incomplète et si vague ; et pour chacune de ces phases sous lesquelles la question veut être étudiée, il faut rechercher quelle route ont suivie à travers les pays et les peuples, comme à travers les âges, les connaissances successivement acquises.

Depuis la lettre de Jules Klaproth à Alexandre de

Humboldt sur l'invention de la boussole, il semble qu'on ne puisse refuser aux Chinois l'antériorité d'une notion certaine de la polarité soit de l'aimant naturel, soit de l'aiguille aimantée, et du mode d'observation de ce phénomène au moyen de la superposition de l'aimant sur un léger flotteur nageant dans un vase d'eau : notion qui des Chinois aurait passé aux Arabes et de ceux-ci aux Européens.

Cependant, quelque bon marché que l'on ait voulu faire des références qui attribuent à Aristote les énonciations consignées à ce sujet dans les livres arabes, il faut bien reconnaître qu'elles accusent dans tous les cas une source étrangère aux Arabes, et dont aucun motif irréfragable ne réfute l'origine aristotélique, en admettant, comme cela est admis pour tant d'autres traités, que le nom du maître n'est qu'une enseigne banale décorant l'œuvre de quelqu'un de ses disciples, et que cette œuvre n'a laissé de vestiges que dans la traduction qu'en ont faite les Arabes.

Quoi qu'il en soit, en bornant à l'Occident le cercle d'investigation des origines de la boussole, il y a longtemps que, de l'amalfitain Flavio Gioïa, qui peut-être fut l'auteur de quelque perfectionnement particulier, au commencement du ^{xiv}^e siècle, on a remonté tout un siècle en arrière, en suivant d'échelon en échelon les écrivains français du ^{xiii}^e et de la fin du ^{xii}^e siècle, Vincent de Beauvais, Albert le Grand, Brunet Latin (ainsi qu'il s'appelait lui-même), Jacques de Vitry, Guyot de Provins, et un chansonnier anonyme probablement contemporain de ce dernier.

Sans répéter les citations, d'ailleurs médiocrement

précises, sur la polarité de l'aimant, empruntées par Vincent de Beauvais et par Albert le Grand au problématique traité aristotélique *De Lapidibus* ; sans nous arrêter non plus à la distinction que fait Jacques de Vitry entre l'*adamas* et le *magnes*, nous pouvons du moins rapporter ici le témoignage, aussi bref que net, du vénérable évêque, qui écrivait ceci vers 1218 :

Aeus ferrea, postquam adaman-
tem contigerit, ad stellam septen-
trionalem, quæ velut axis firma-
mentalius vergentibus non move-
tur, semper convertitur : unde valde
necessarius est navigatoribus in
mari.

Une aiguille de fer, après avoir
été frottée à la pierre d'aimant, se
dirige toujours vers l'étoile du nord,
laquelle, pendant que les autres
suivent leur cours, reste immobile,
comme un axe du firmament ; en
sorte que ledit aimant est très né-
cessaire en mer aux navigateurs.

Il serait difficile de constater en termes plus concis la connaissance acquise et usuelle de la polarité magnétique transmissible, et de l'application de cette propriété aux besoins de la navigation.

Mais par quel procédé ?

Guyot de Provins, dont la *Bible* satyrique peut avoir été achevée en 1205, un chansonnier anonyme que nous croyons du même âge, et Brumet Latin qui les a suivis, s'accordent tous les trois à nous décrire l'aiguille adaptée à un flotteur surnageant dans un vase d'eau. Bien qu'on ait souvent transcrit le fameux passage de Guyot de Provins, nous ne craignons pas de le répéter encore, et même, tout français qu'il est, de le traduire en prose vulgaire, car nous avons eu l'occasion de nous convaincre que les dissertateurs qui l'ont allégué ne l'ont pas toujours exactement compris.

De nostre Père l'Apostolle
Voudisse qu'il semblast l'estoile
Qui ne se muet : moult bien la voient
Li marinier qui s'i avoient ;
Par cele estoile vont et viennent

Quant à notre saint-père le pape,
je voudrais qu'il ressemblât à l'étoile
qui reste immobile. Les mariniers,
qui se dirigent sur elle, l'observent
attentivement, vont, viennent, et

El lor sens et lor voie l'ennent ;
 Ils l'appellent la Tresmontaine.
 Celle est attachié et certaine
 Toutes les autres se remouvent
 Et lor leus eschangent et movent,
 Mais eele estoile ne se muet.

Un art fount, qui mentir ne puel,
 Par la vertu de la mannée.
 Une pierre laide et brunée
 Où li fers volontiers se joint
 Ont : si esgardent le droit point,
 Puis qu'une aiguille l'aït touchié,
 Et en un festu l'ont fichié,
 En l'ève la mettent sans plus,
 Et li festu la tient dessus ;
 Puis se torne la pointe toute
 Contre l'estoile, si sans doute,
 Que ja por rien ne faussera,
 Et mariniers nul doulera.

Quant la mer est obscure et brune
 Qu'on ne voit estoile ne lune,
 Done font à l'aiguille allumer,
 Puis n'ont-il garde d'esgarer :
 Contre l'estoile va la pointe ;
 Par ce sont li marinier cointe
 De la droile voie lenir.

C'est un art qui ne puel faillir.

Moult est l'estoile bèle et clère,
 Ties devoit estre nostre Père.

règlent leur direction et leur route
 d'après cette étoile, qu'ils appellent
 la Tramontaine. Elle est fixe et immo-
 bile ; toutes les autres se déplacent,
 changent et varient de position ; mais
 celle-là ne bouge point.

Ils emploient un procédé qui ne
 peut tromper grâce à la propriété de
 l'aimant (magr ète). Ils ont une pierre
 grossière et brune qui attire sponta-
 nément le fer : ils l'ont attention au
 point où se dirige l'aiguille qu'ils y
 ont frottée et qu'ils ont ensuite bchée
 dans un fêtu. Ils la mettent simple-
 ment sur l'eau, où le fêtu la soutient
 à la surface ; puis la pointe se tourne
 précisément vers l'étoile, avec tant
 de sûreté que cela ne manquera
 jamais et que nul des mariniers
 n'aura d'incertitude.

Quand la mer est obscure et bruneuse,
 qu'on ne voit ni la lune ni
 les étoiles, ils l'ont allumer de la lu-
 mière près de l'aiguille, et ne crai-
 gnent plus de s'égarer : la pointe se
 dirige vers l'étoile, et les mariniers
 sont ainsi instruits de la vraie route
 à tenir.

C'est un procédé infailible.

L'étoile est très belle et très claire ;
 tel devrait être le saint-père.

M. Francisque Michel avait copié, dans un manus-
 crit du xiv^e siècle appartenant alors à M. Barrois et qui
 est depuis passé en Angleterre où il est devenu la pro-
 priété de lord Ashburnham, une chanson d'amour que
 l'habile éditeur fit paraître en 1836 dans son recueil de
Lais inédits, et qui contient trois couplets où la descrip-
 tion de la boussole est naturellement amenée par la
 comparaison que le trouvère fait de sa dame à l'étoile
 polaire ; ces trois couplets, répétés en 1840 par M. Jal
 dans son *Archéologie navale*, et par M. Wright en 1846
 dans une communication de la *British archaeological*
association, puis de nouveau dans un beau volume ré-
 cemment publié, dont nous allons parler tout à l'heure ;
 ces trois couplets, nous les transcrivons pareillement

ici, en y joignant, comme au précédent morceau, et pour le même motif, une traduction en humble prose.

La Tresmontaine est de tel guise
Quele e-t, et firmament assise,
Où elle luit et rellamboie,
Li maronier qui vont en Frise
En Gresse, en Acre ou en Venise
Savent por li toute la voie.
Pour nule riens ne se desvoie,
Toutjors se tient en une mole.
Tant est de li grans le servise
Se la mer est enflée ou koie,
Jà ne sera c'on ne le voie
Ne pour galerne ne pour bise.

Pour bise ne pour autre affaire
Ne laist son dont servise à faire
La Tresmontaine clère et pure ;
Les maroniers, par son esclaire,
Jète souvent hors de contraire
Et de chemin les assüre ;
Et quant la nuis est trop obscure,
S'est ele encor de tel nature
C'a l'aimant fait le fer traire,
Si que par force et par droiture
Et par route qui toutjors dure
Sevent le lieu de son repaire.

Son repaire sèvent à rouler
Quant li tans n'a de clarté goute
Tout chil qui font ceste maistrise,
Qui une aiguille de fer boutte,
Si qu'ele pert presque toute,
En un poi de linge, et l'alise
A la pierre d'aimant bise.
S'en un vaisel plain d'yaue est mise
Si que nus hors ne la deboute,
Si tost comme l'yaue s'aserise
Car dous quel part la pointe vise
La Tresmontaine est là sans doute.

Toute semblable est la Tramontane, qu'on voit au firmament luire et flamboyer. Les maritiers qui vont en Frise, en Grèce, à Acre ou à Venise, règlent entièrement leur route sur elle. Rien ne la fait dévier, elle se maintient toujours en un même centre. Elle rend un si grand service, par une mer grosse ou tranquille, qu'on ne peut manquer de l'éprouver, malgré la galerne ou la bise.

Ni la bise ni toute autre cause ne peuvent empêcher la brillante et pure Tramontane de rendre son service accoutumé. Sa clarté souvent retire les mariniers d'une fausse voie, et assure leur route. Et quand la nuit est sombre, elle est encore d'une nature pareille à celle qui fait que l'aimant attire le fer ; de manière que forcément, directement, et par une règle invariable, ils savent le lieu où elle est.

Ils savent où elle est pour leur route, bien que le temps soit tout à fait sombre, tous ceux qui emploient ce procédé, de ficher une aiguille de fer en un peu de liège, en la laissant paraître presque entière, et de la frotter avec la brune pierre d'aimant. Si elle est placée dans un vase plein d'eau et que nul ne l'en retire, aussitôt que l'eau est tranquille, quelque part que la pointe se dirige, là certainement est la Tramontane.

Enfin, à côté de ces textes nous transcrirons encore un passage de Brunet Latin, puisé, non dans son *Trésor*, mais dans une de ses lettres écrites antérieurement, pendant son voyage d'Angleterre, à la suite d'une visite à Roger Bacon :

« Il me monstra la magnète, pierre laide et noire ; ob ele li fer volontiers » se joint ; l'on touche ob une aiguille, et en festu l'on fiche ; puis l'on » met en l'aigue ; et se tient dessus, et la pointe se tourne contre l'étoile.
» Quand la nuit fust tenebrous et l'on ne voie estoile ni lune, poel li ma-
» rinier tenir droite voie »

Voilà bien trois descriptions distinctes d'un seul et même procédé pour l'observation pratique de la direc-

tion de l'aiguille aimantée. Nul auteur de ce temps-là ne nous avait encore fourni d'indications sur quelque autre manière d'utiliser pour les besoins constants de la navigation cette précieuse propriété directive de l'aimant.

M. Thomas Wright, qui a déjà bien mérité de la Société de géographie à plus d'un titre, vient de nous offrir, dans une publication toute nouvelle, deux textes jusqu'à ce jour inédits, contemporains au moins, sinon antérieurs à la *Bible* de Guyot de Provins, et qui contiennent, quelle qu'en soit la brièveté, une importante révélation sur une disposition différente de l'aiguille magnétique pour les observations usuelles à la mer.

Ces textes sont extraits de deux des ouvrages d'un docte professeur en l'Université de Paris, Alexandre Neckam, appelé aussi Alexandre de Saint-Alban, du lieu où il avait reçu le jour, au mois de septembre 1157 (d'une mère qui fut la nourrice du roi Richard I^{er} d'Angleterre, né précisément à la même date que son frère de lait). C'est de 1180 à 1187 que Neckam se livra à l'enseignement en France, après quoi il revint dans sa terre natale prendre la direction du collège de Dunstable, dépendant de l'abbaye de Saint-Alban, devint en 1213 abbé de Cirencester, et mourut en 1217 à Kemsey près de Worcester, où il fut enterré. M. Wright lui avait déjà consacré un article spécial dans le second volume de sa *Bibliotheca Britannica litteraria* (période anglo-normande, pages 449 à 459).

Dans une *Somme* ou vocabulaire explicatif *De Utensilibus*, compris dans un beau volume d'anciens vocabulaires recueillis par M. Wright et publiés par M. Joseph

Mayer en tête de sa *Library of national antiquities*, on lit le passage suivant :

« Qui ergo munitam vult habere navem..., habeat etiam acum jaculo
 » suppositam. Rotabitur enim et circumvolvitur acus, donec cuspis acūs
 » respiciat *orientem*, sicque comprehendunt quo tendere debeant nautæ
 » cūm Cynosura lateat in æris turbatione ; *quavis ad occasum nunquam*
 » *tendat*, propter circuli brevitatem. »

Dans le traité *De naturis rerum*, du même auteur, M. Wright a recueilli un autre passage également relatif à la Boussole, et il a eu soin de le consigner dans une note, afin de le rapprocher du premier. Voici ce deuxième texte :

« Nauta etiam mare legentes, cūm beneficium claritatis solis in tem-
 » pore nubilo non sentiunt, aut etiam cūm caligine nocturnarum tenebra-
 » rum mundus obvolvitur, et ignorant in quem mundi cardinem prora
 » tendat, *acum super magnetem ponunt*, quæ circulariter circumvolvitur
 » usque dum, ejus motu cessante, cuspis ipsius septentrionalem plagam
 » respiciat. »

Ainsi que M. Wright en fait la remarque, ces deux textes, et surtout le premier, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la clarté ; ils nous paraissent évidemment altérés par l'impéritie des copistes, et nous regrettons que l'éditeur érudit et habile qui les a mis en lumière se soit borné à les rapprocher sans en entreprendre une restitution que son savoir lui eût rendue facile, et qui nous eût épargné les risques d'un essai de ce genre ; à son défaut, cependant, nous tenterons quelques sobres corrections, afin de mettre d'accord entre eux ces deux passages d'un même auteur, et de les rendre plus aisément intelligibles.

Et d'abord, comme c'est habituellement au Nord que l'on rapporte les indications de l'aiguille aimantée, que le second passage le dit expressément, et que le pre-

mier passage même, tout en nommant l'Orient, allie cette désignation à celle de la Cynosure ou Petite Ourse, la constellation caractéristique du pôle Nord, il devient certain que c'est bien *septentrionem* qu'il faut lire dans cet endroit au lieu de *orientem*, qu'un scribe mal avisé, se croyant habile, aura supposé préférable de mettre en opposition avec le *occasum* qui vient ensuite.

Mais quant à cet *occasum* lui-même, que peut l'aiguille aimantée avoir à faire avec le couchant?... un peu d'attention suffit pour reconnaître que ce n'est plus de l'aiguille aimantée, mais bien de la Petite Ourse qu'il est question dans cette fin de phrase, aisée dès lors à rétablir, pour peu qu'on se souvienne d'une illustre devise de chevalerie : « *Nescit occasum.* »

De plus, il ne peut être douteux pour personne que l'aiguille doit être posée *sur* son pivot, et non dessous ; et rien n'est plus facile que de suppléer l'abréviation qui de *suppositam* fera *superpositam*. Voici donc comment nous proposons de lire le premier et principal texte :

Qui ergo munitam vult habere navem.... habeat etiam acum jaculo superpositam; rotabitur enim et circumvolvatur donec cuspis acūs respiciat *septentrionem*, sicque comprehendit quo tendere debeant nautae cum Cynosura laet in aëris turbatione, quamvis *ea occasum* nunquam *teneat* propter circuli brevitalē.

Si donc on veut un navire bien pourvu de toutes choses... il faut avoir aussi une aiguille montée sur pivot, laquelle oscillera et tournera jusqu'à ce que la pointe se dirige au nord, faisant ainsi connaître aux navigateurs la route qu'ils doivent tenir, pendant que la Petite Ourse leur est cachée par les vicissitudes de l'atmosphère ; car elle ne disparaît jamais sous l'horizon, à cause de la petitesse du cercle qu'elle décrit.

Quant au second passage, une seule des indications qu'il renferme a besoin d'une correction légère pour devenir parfaitement intelligible, et nous nous permet-

tons de l'effectuer en adoptant la leçon que voici :

Nautæ etiam mare legentes, eam benedictum claritatis solis in tempore nubilo non sentiunt, aut etiam cum caligine nocturnarum tenebrarum mundus obvolvitur, et ignorant in quem mundi cardinem prorsum tendit, acum sive magnetem inspiciunt, quæ circulariter circumvolvitur usque dum, ejus motu cessante, cupis ipsius septentrionalem plagam respiciat.

Les nauloniers qui parcourent les mers, alors que la clarté du soleil est voilée par les nuages ou que le monde est enveloppé des ombres de la nuit, et qu'ils ne savent vers quel point de l'horizon se dirige leur navire, consultent l'aiguille ou l'aimant, qui oscille circulairement jusqu'à ce que, cessant de remuer, la pointe se tourne vers le nord.

Ces textes, ainsi restitués, nous semblent d'une lucidité complète dans toutes leurs parties ; mais n'eussent-ils point été ramenés, par ces corrections de forme extrêmement légères, à un sens parfaitement satisfaisant, ils n'en contiendraient pas moins la révélation curieuse et nouvelle de l'existence, à la fin du XII^e siècle, d'une Boussole où l'aiguille était déjà, comme de nos jours, oscillant circulairement en équilibre sur un pivot. Et nous devons à M. Wright un remerciement particulier pour nous avoir fait connaître le document qui constate un fait de cette importance.

Que si l'on se demande comment, l'aiguille montée sur pivot étant connue dès avant l'œuvre de Guyot de Provins, dès avant le chansonnier anonyme du manuscrit de Barrois, dès avant la lettre de Brunet Latin après sa visite à Roger Bacon, — si l'on se demande comment Guyot et le chansonnier et Brunet Latin ont pu s'en tenir, dans leurs descriptions, aux anciennes notions de l'aiguille placée sur un flotteur, la réponse nous semble aisée : quant aux poètes, qui n'ont cherché dans la direction caractéristique de l'aiguille aimantée, qu'une allusion politique ou une allusion galante, faut-il s'étonner qu'ils aient rappelé en sa forme la plus vulgaire l'expérience démonstrative de cette direction

constante et spontanée? Et quant à Brunet Latin, ne s'est-il pas borné à copier littéralement en prose la description rimée de Guyot de Provins? Qu'on en juge :

..... la mannète
Une pierre laide et brunète
Où li fers volontiers se joint....

Puis qu'une aiguille l'ait touchié
Et en un festu l'ont liehié
En l'ève la mettent sans plus,
Et li festu la tient dessus.
Puis se tourne la pointe toute
Contre l'estoile...

Quant la mer est obscure et brune
Qu'on ne voit estoile ne lune....

Par ce sont li marinier cointe
De la droite voie tenir.

Il me monstra la magnète,
Pierre laide et noire ;
Ob èle li fers volontiers se joint.

L'on touche ob une aiguillet,
Et en festu l'on liehe ;
Puis l'on met en l'aigue,
Et se tient dessus ;
Et la pointe se tourne
Contre l'estoile.

Quant la nuit fust tenebrous
Et l'on ne voie estoile ni lune,

Poet li marinier
Tenir droite voie.

Les littérateurs, comme les artistes, ont l'habitude d'une sorte d'archaïsme qui dédaigne (j'allais dire qui fuit) une trop sévère exactitude, et qui se complait à reproduire les images traditionnelles sans prendre souci qu'elles soient ou non surannées. Ainsi en a-t-il été de l'aiguille à flotteur.

Une réflexion encore : puisque l'aiguille à pivot existait déjà au temps d'Alexandre Neckam, ce n'est point là le perfectionnement que l'on pourrait, avec Montucla, mettre sur le compte de ce Flavio Gioja préconisé au xv^e siècle comme l'inventeur de la boussole, mais qui est plus jeune de tout un siècle que le moine de Saint-Alban. Quelle part donc lui faire dans l'histoire d'un instrument à l'égard duquel la commune renommée a voulu lui attribuer un si grand rôle? — Il semble que le nom même de la Boussole vienne précisément indiquer la solution de cette question; *Bossolo*, *Bussola*, c'est le mot italien qui désigne la boîte, originairement sans doute en buis (*bosso*), dans laquelle on en vint à

renfermer l'aiguille à pivot jusqu'alors probablement disposée d'une manière moins commode : Flavio Gioja aura pu, en ce sens, être légitimement réputé l'inventeur de la Boussole ; l'erreur a été, pour ses partisans ultérieurs, d'avoir pris le contenant pour le contenu.

D'AVEZAC.

Paris, 31 janvier 1838.

Analyses, Rapports, etc.

ESQUISSE HISTORIQUE

SUR LES

GRANDES CARTES TOPOGRAPHIQUES DE LA FRANCE,

Et compte rendu particulier de la carte au $\frac{1}{320000}$

Réduite au quart de la Grande Carte de l'État-Major.

Lue à la séance de la Commission centrale du 18 décembre 1837.

Ce n'est guère que de la fin du ^{xvii}e et du commencement du ^{xviii}e siècle que datent les premières cartes générales de France dans lesquelles la topographie se trouve tant soit peu détaillée et dont l'ensemble soit assez satisfaisant.

Les cartes d'une date plus ancienne méritent à peine ce nom, et il est difficile de reconnaître la forme réelle des pays représentés comme une masse difforme sur des petites feuilles sans graduation et sans indication d'échelles.

La création de l'Académie des sciences en 1666 avait donné une nouvelle impulsion à l'étude des sciences positives et surtout de l'astronomie ; la cartographie eut également part à ces progrès, aussi les cartes de Samson, de Buache, de De l'Isle, de d'Anville, présentèrent-elles bientôt de notables améliorations.

Le comte de Cassini (1) et M. Mallet de l'Académie

(1) Cassini III, de Thury (César-François), né à Paris en 1711, mort en 1784, membre de l'Académie des Sciences et directeur de l'Observatoire.

des sciences concurrent vers 1733 le projet de dresser une grande carte de France basée sur des observations astronomiques et une triangulation géodésique.

Les opérations commencèrent quelques années plus tard sous les auspices de l'Académie aux frais du gouvernement et sous la protection spéciale du roi Louis XV qui aimait la géographie.

Cette grande carte dressée à l'échelle de $\frac{1}{86400}$ devait se composer de 184 feuilles de 0^m,57 de hauteur, sur 0^m,90 de largeur, la réunion de ces feuilles formait une surface carrée de 36 pieds de côté (1296 pieds carrés).

Mais bientôt le contrôleur des finances du roi Louis XV dut, par suite des embarras du trésor, supprimer les fonds qui avaient été jusqu'alors alloués. Le roi qui aimait Cassini se chargea de lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. « Sire, lui dit Cassini, que Votre Majesté dise seulement qu'elle voit avec peine la suspension de cette entreprise, et qu'elle en désire la continuation et je me charge du reste. » Le roi y consentit, tout en plaisantant Cassini sur l'inutilité de cette marque d'intérêt.

Celui-ci, plein de zèle et de confiance dans son œuvre, eut recours à l'influence toute puissante de M^{me} de Pompadour. Il forma une société d'actionnaires dont trois membres au choix de l'Académie des sciences devaient remplir l'emploi de directeurs. Chaque actionnaire s'engageait à fournir une contribution annuelle de 4600 livres. Les travaux de la grande carte topographique purent ainsi être continués sous la direc-

tion de Cassini et de son fils (1). L'œuvre avança de telle sorte, qu'en 1789 elle était presque entièrement terminée.

La révolution venait d'éclater, la Convention jugeant qu'il y avait trop d'inconvénients à laisser une entreprise aussi importante pour toutes les branches du service public entre les mains d'une société particulière, racheta les droits des actionnaires, les indemnisa, et en 1793 la carte de Cassini devint une propriété nationale.

Plusieurs réductions en avaient déjà été faites, les unes au point de vue de la géographie générale de la France, d'autres au point de vue administratif. Celle qui obtint le plus de faveur, fut celle de Louis Capitaine, l'un des associés de Cassini.

Cette carte, réduite au quart de l'original, était en 24 feuilles, à l'échelle de $\frac{1}{345600}$ ou une ligne pour 400 toises. Elle parut en 1790; la gravure en avait été faite avec soin, mais dans le genre ancien comme celle de Cassini (2). L'exactitude de la carte était telle que, plus tard, après avoir été revue et augmentée par Belleyne, elle fut acquise par le Dépôt de la Guerre, en 1815, puis perfectionnée et agrandie jusqu'au delà du Rhin et des Alpes, de 1816 à 1821.

(1) Cassini IV (Jacques-Dominique), né à Paris en 1747, mort en 1845, membre de l'Institut et directeur de l'Observatoire.

(2) Une réduction de cette même carte en quatre feuilles et à l'échelle de $\frac{1}{144000}$ fut en 1790 consacrée par L. Capitaine à la nouvelle division de la France en 83 départements et en districts. Elle était dédiée à l'Assemblée nationale, c'est peut-être une des trois premières cartes qui donnèrent la nouvelle division que l'on venait d'adopter.

L'empereur Napoléon qui, plusieurs années auparavant, pendant la mémorable expédition d'Égypte, avait pu apprécier le parti que l'on pouvait tirer des jeunes ingénieurs sortis de l'École polytechnique, venait de réorganiser le corps des ingénieurs-géographes militaires. Il pensa que l'on pourrait appliquer ce corps spécial à la rédaction d'une grande carte topographique de la France avec tous les perfectionnements introduits par le temps dans les méthodes, les calculs, le dessin, etc.

Sur son ordre, qui date du 6 février 1808, le chevalier Bonne, colonel au corps des ingénieurs géographes militaires, fut chargé de rédiger un mémoire relatif à l'exécution de ce vaste projet.

Les événements politiques retardèrent la réalisation du plan proposé par cet officier supérieur. Il fallut encore ajourner cette grande entreprise, lorsque le 7 juin 1814, le général Bacler d'Albe, ancien chef du cabinet topographique de l'empereur, alors directeur du dépôt de la guerre, croyant l'Europe pacifiée, demanda qu'il fût donné suite au projet du colonel Bonne.

Ce ne fut que sous la Restauration, le 14 octobre 1816, que le directeur du dépôt de la guerre, le marquis d'Équevilli, proposa au ministre de ce département, d'après un mémoire du commandant Denaix, du corps des ingénieurs-géographes, qui lui était sérieusement recommandé par le colonel Brossier du même corps, de reprendre le projet de l'empereur Napoléon ; cette mesure était devenue d'autant plus urgente que les cuivres de la grande carte de Cassini étaient ou fatigués ou usés.

Une commission, parmi les membres de laquelle on comptait : MM. Laplace, Delambre, Haxo, Brossier, Bonne, Puissant, de Rossel, fut instituée par ordonnance du 11 juin 1817. Elle proposa un plan qui fut approuvé par ordonnance du 6 août de la même année (1). Les premiers fonds accordés par le budget de 1818 permirent d'en entreprendre immédiatement les opérations fondamentales, et l'exécution commença le 1^{er} avril 1818.

Établie à l'échelle de $\frac{1}{80000}$, un millimètre pour 80 mètres, la nouvelle carte de France devait se composer de 258 feuilles, dont 161 entièrement pleines, 69, en partie pleines et 28 demi-feuilles avec un tableau d'assemblage.

Elle devait être assujettie à des observations géodésiques et astronomiques des plus précises, faites expressément dans ce but : on adoptait la projection de Flamsteed modifiée.

(1) Un bureau spécial fut organisé par le directeur du Dépôt de la guerre pour diriger et surveiller l'exécution des décisions de la Commission royale. Ce bureau qui avait pour chef M. le général Brossier, comptait au nombre de ses membres MM. Devaux, Jacotin, Bonne, Puissant et Corabœuf.

Une autre Commission, présidée par le général du génie Dode, et dont faisaient partie MM. les généraux Desprez et Tholosé, Arago et le chevalier de Rossel, fut chargée de présenter un rapport sur le procédé topographique que l'on devait adopter pour représenter les hauteurs sur le terrain ; il fut décidé que l'on emploierait le système dit *allemand*, qui consiste à représenter les hauteurs par des hachures graduées en nuances d'après les pentes. Aujourd'hui on préfère le système des *courbes équidistantes* ; la belle carte du canton de Saint-Gall envoyée à l'Exposition universelle de Paris en 1855 en offrait un curieux exemple.

On prit pour coordonnées fondamentales du canevas trigonométrique : 1° la méridienne de Dunkerque, passant par l'observatoire de Paris, déjà mesurée par Méchain et Delambre ; 2° une perpendiculaire dirigée de Brest à Strasbourg en passant sous Paris ; et 3° une parallèle à la perpendiculaire, mesurée, comme cette dernière, par le corps des ingénieurs-géographes et qui s'étendait depuis la Tour de Cordouan jusqu'aux Alpes, en traversant la méridienne au nord d'Ussel (Corrèze).

Les travaux furent poussés avec une très grande activité, et lorsque le corps des ingénieurs-géographes eut été réuni en 1831 au corps d'état-major, ce furent les officiers de ce dernier corps qui restèrent chargés des importants travaux de la carte de France, sous la surveillance des généraux Guillemillot, Lachasse de Vérigny, Pelet, Morin et du colonel Blondel, qui se sont succédé, depuis 1818 jusqu'à ce jour, à la direction du dépôt de la guerre (1).

Nous ne pouvons dans cette rapide esquisse historique nous étendre davantage relativement à ce qui concerne cette belle et nationale entreprise (2), qui fixa à ce point l'attention de l'Europe, que, bientôt, chacun des États (3), à l'imitation de la France, voulut avoir sa grande carte topographique.

(1) Nous ne saurions omettre les noms de MM. les colonels Jacotin, Puissant, Lapie, Levret, qui dirigèrent les travaux topographiques.

(2) Pour plus de détails on peut consulter la *Notice sur la grande carte topographique de la France, dite carte de l'état-major* par le directeur du Dépôt de la guerre, Blondel, colonel au corps impérial d'État-major. 1 vol. in-8°. Paris, décembre 1853.

(3) Voir le tableau à la fin de cet article.

Pour être juste envers tous, nous aurions à signaler aux amis des sciences géographiques une longue liste de nos meilleurs officiers qui, tels que MM. Bonne, Delcros, Corabœuf, Servier, Montaland, Fessard, Testu, Rozet, Peytier, etc., etc., consacrèrent une partie de leur carrière militaire aux travaux de la carte de France.

Je rappellerai seulement avec un véritable sentiment d'orgueil que plusieurs d'entre eux firent partie de la Société de géographie, et que dans l'enceinte même de la Commission centrale, de savantes discussions qui devaient profiter à l'exécution de la grande œuvre nationale, furent plus d'une fois soulevées.

Pour en terminer avec cette grande carte prototype de celle qui fait l'objet de ce rapport, j'ajouterai que M. le maréchal Vaillant nous en faisait, il y a quelques mois à peine, remettre la vingtième livraison, ce qui porte à 185 le nombre des feuilles jusqu'à présent publiées. On pense qu'une dizaine d'années suffiront pour compléter ce grand travail.

Cependant l'étendue de cette carte, son prix élevé, devaient en restreindre l'usage ; de plus, le souvenir du succès qu'avait obtenu la réduction de Cassini était dans la mémoire de tous. M. le général Pelet, alors directeur du dépôt de la guerre, songea donc à publier une réduction de la grande carte topographique de l'état-major.

La nouvelle carte devait être réduite au quart de la grande, c'est-à-dire à l'échelle de $\frac{1}{320000}$, ou un millimètre pour 320 mètres, et elle devait être composée de 32 feuilles.

Les premiers essais présentèrent quelques difficultés

relativement à la représentation des talwegs ou lits des vallées dessinés par les cours d'eau et des crêtes ou lignes de séparation des faîtes; mais elles durent disparaître en présence de l'habileté et du savoir des hommes compétents chargés de ce nouveau travail.

Les premières feuilles de la carte réduite étaient publiées en 1852, et plusieurs figurèrent avec honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

Aujourd'hui notre bibliothèque, déjà si riche en documents géographiques de toute nature, a vu, grâce à la munificence de M. le maréchal ministre de la guerre, sa collection de cartes s'augmenter des 16 feuilles déjà parues de cette importante réduction.

Au nombre de ces 16 feuilles qui embrassent pour la plupart la partie septentrionale du territoire, se trouve la carte d'assemblage, elle nous permettra de donner une idée du plan d'ensemble de ce travail et de son degré d'avancement.

La carte de France réduite se composera de 32 feuilles qui couvriront une surface de 3^m,50 de hauteur sur 3^m,60 de largeur. Ces feuilles numérotées de gauche à droite, à partir de l'angle nord-ouest de la carte, sont disposées sur cinq de largeur pour les quatre premières rangées horizontales supérieures, et sur quatre seulement pour les trois rangées horizontales inférieures; le titre occupant l'angle nord-est (*la feuille 5*); et la *carte d'assemblage* l'angle sud-est (*feuille 32*) (1).

(1) Chaque feuille pleine comprend un quadrilatère de terrain de 36 lieues en hauteur et de 58 en largeur; elle représente donc une superficie de 1086 lieues carrées.

Elle comprend, outre la France, une partie de l'Angleterre, jusqu'à la hauteur de Cardigan et de Cambridge, et une assez large zone au delà de nos frontières de l'Est, jusqu'à Gènes, Milan, le lac de Constance et tout le cours du Rhin. — Ainsi que dans la grande carte topographique de l'état-major, la Corse manque.

Voici d'ailleurs la disposition et le titre de chaque feuille ; celles qui ont été publiées sont marquées d'un astérisque.

1 Pembroke*	2 Londres*	3 Dunkerque*	4 Anvers*	5 <i>Le titre*</i>
6 Plymouth*	7 Cherbourg*	8 Lille*	9 Mézières*	10 Mayence*
11 Brest	12 Rennes	13 Paris*	14 Metz	15 Strasbourg*
16 Lorient	17 Nantes	18 Bourges*	19 Dijon	20 Altkirch
»	21 La Rochelle	22 Clermont	23 Lyon	24 G. St-Bernard
»	25 Bordeaux	26 Rodez	27 Avignon	28 Nice
»	29 Bayonne.	30 Toulouse	31 Marseille	32 <i>T. d'assemb.</i>

Cette carte a été gravée avec beaucoup de soins : le trait, par M. Lorain, la lettre par M. Arnould, et le figuré du terrain par M. Dandeleux.

Signalons un progrès notable que nous devons à l'expérience que l'on a acquise au dépôt de la guerre en gravant la grande carte ; c'est que dans celles-ci l'échelle des teintes pour les plis du terrain, les collines, les montagnes, est tellement ménagée que l'on n'aura pas à craindre d'avoir des planches trop noires ou trop chargées pour les Alpes et les Pyrénées. Dans cette réduction, on n'a conservé que la topographie générale des bois, des plaines, des landes, des marais, et non pas cette multitude de petits détails topographiques que l'on rencontrait sur la grande carte ; témoignages muets de la scrupuleuse exactitude des levés, mais qui ne servent trop souvent qu'à accuser l'âge de la carte, par suite de leurs fréquentes modifications.

Il en résulte que cette nouvelle carte se conservera plus longtemps exacte.

La topographie générale y est indiquée d'après la méthode perfectionnée des courbes équidistantes, mais ces courbes que l'on conserve quelquefois dans les cartes topographiques faites à grand point, disparaissent ici sous les hachures et le modelé du graveur.

Parmi les feuilles déposées sur le bureau de la Société, la feuille 13-*Paris* pour l'ensemble d'un pays ondulé et coupé de collines et de vallées; la feuille 14-*Metz*, qui contient les ramifications des Vosges et des Ardennes, peuvent donner une idée nette de ce que sera ce beau travail lorsqu'il sera terminé.

Pour l'ingénieur, la carte au $\frac{1}{320000}$ donne, comme la carte prototype, les voies de communication, les cours d'eau, les principales divisions de culture, de bois, de prairies, etc., le relief du terrain fixé par des cotes de niveau en nombre suffisant. Enfin, elle signale toutes les communes, au lieu de : tous les lieux habités, annexes, hameaux, écarts, comme le faisait la grande carte au $\frac{1}{80000}$.

Les parties de la carte situées en dehors de nos frontières ne présentent que le trait géographique sans aucune topographie.

Une ingénieuse disposition de la carte d'assemblage de cette réduction permet de trouver immédiatement les feuilles correspondantes de la grande carte au $\frac{1}{80000}$. En effet, nous avons dit que la carte qui nous occupe était la réduction au quart de la grande carte topographique; on a disposé son canevas de façon qu'une feuille pleine coïncidât avec 16 feuilles de

la grande carte ; et sur la carte d'assemblage on a subdivisé alors les 32 feuilles en autant de quadrilatères que chacune d'elles contenait de feuilles de la grande carte. Chacun de ces quadrilatères a enfin reçu le numéro de la feuille de la carte au $\frac{1}{80000}$ à laquelle il correspondait de 1 à 258.

Le cadre de chacune des feuilles porte la double division en degrés nonagésimaux et centésimaux, de demi-degré en demi-degré. Enfin, des échelles métriques, en lieues géographiques, marines, de poste, et en toises, placées au-dessous de chaque feuille, permettent d'évaluer les distances des lieux entre eux ; tandis que dans les marges du cadre, au nord, à l'est, au sud et à l'ouest, les feuilles de raccord sont indiquées par le nom de la ville qui les désigne dans la carte d'assemblage.

La carte au $\frac{1}{320000}$ est donc arrivée à la moitié de son exécution totale ; on en poursuit activement les travaux ; mais, on le comprend, elle ne pourra être terminée que lorsque les dernières feuilles de la carte au $\frac{1}{80000}$ auront été dessinées, sinon gravées.

Cependant on peut déjà affirmer, à l'inspection de ces 16 premières feuilles ; que lorsqu'elle sera terminée on aura une excellente carte générale de la France, très exacte et bien gravée, d'une grande utilité pour toutes les branches du service public, appropriée aux besoins de la guerre, du commerce et de l'industrie ; que l'électrotypie multipliera à volonté sans crainte d'user les planches-mères, et qui sera plus accessible par son prix relativement très modéré que la grande carte au $\frac{1}{80000}$.

C'est donc un grand service rendu au pays par la direction du Dépôt de la Guerre, que la Société de géographie qui s'est toujours, à bon droit, montrée jalouse des progrès des travaux cartographiques devait être heureuse de reconnaître en remerciant M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, de sa libéralité.

V. A. MALTE-BRUN.

NOTE ADDITIONNELLE.

Nous avons dit page 87 « qu'à l'imitation de la France, chacun des États avait voulu avoir sa grande carte topographique. »

A l'appui de cette assertion, nous avons dressé le tableau suivant (1), dans lequel nous n'indiquons que la principale *carte topographique générale*, et la *première en date*, qui a été exécutée dans chacun des pays de l'Europe. La plupart d'entre elles ont donné lieu à des réductions estimées, d'autres déjà anciennes ont été remplacées, depuis, par de plus récentes; il n'entrait pas dans notre plan d'en donner la longue nomenclature (2), nous nous en sommes tenu à l'idée de montrer chronologiquement que la *carte de Cassini* avait donné en Europe la première impulsion à la publication de cartes topographiques dressées par l'ordre des gouvernements.

(1) M. Jomard a bien voulu nous éclairer de ses bons conseils; nous lui offrons ici l'expression de notre respectueuse gratitude, ainsi qu'à notre confrère de la Commission centrale, M. Buisson, géographe du ministère des Affaires Étrangères, qui nous a secondé dans nos recherches.

(2) M. de Sydow a donné dans les cahiers I et II (1857) des *Mittheilungen* du Dr A. Petermann, un article intéressant et détaillé sur *l'État de la cartographie en Europe à la fin de 1856*; nous l'avons consulté en composant notre tableau.

TABLEAU COMPARATIF

DES CARTES GÉNÉRALES TOPOGRAPHIQUES DES DIFFÉRENTS ÉTATS DE L'EUROPE.

Années.	NOM DU PAYS.	Titre de la carte.	Échelle.	Nombre de feuilles.	État d'avance.
1 1755	FRANCE. { Cassini. En 1853.	Carte géométrique de la France, dite de l'Académie, levée et dressée sous la direction des Cassini, commencée en 1755, publiée de 1750 à 1795.	1/86400	184	terminée
2 1780	MECKLENBOURG STRÉLITZ.	Carte topographique de la France, dite de l'état-major, publiée aux frais de l'État au Dépôt de la Guerre.	1/80000	258	185
3 1788	MECKLENBOURG SCHWERIN.	Carte chorographique et militaire du duché de Mecklenbourg-Strelitz, par le comte de Schmettau, Berlin, 1780.	1/53900	9	terminée
4 1805	ANCIENNE PRUSSE.	Carte chorographique et militaire du duché de Mecklenbourg-Schwerin, par le comte de Schmettau, Berlin, 1788.	1/50000	16	terminée
5 1810	AUTRICHE (Salzbourg).	Carte von Allen-Preussen, enthaltend Ost-Preussen nebst Pr.-Lithauen und West-Preussen nebst dem Netze-Distric. Augen. Unter leitung des Staats ministers, von Schriener, levere de 1796 à 1802.	1/150000	25	terminée
6 1812	BAVIÈRE.	Karte des Herzogthums Salzburg. (General-quartiermeister-Stab.) Wien, Militär-geographisches Institut, 1810.	1/144000	15	terminée
7 1815	AUTRICHE (Autriche propre)	Topographischer Atlas vom König. Bayern vom K. Bayer General-Stab, München.	1/50000	412	92
8 1815	NAPLES et SICILE.	Karte des Erzherzogth. Oesterreich ob und unter der Enns (General-quartiermeister-Stab.) Wien, Militär-geographische Institut: 1815 et 1815.	1/144000	51	terminée
9 1825	AUTRICHE (Tyrol).	Carte conuenues au 1/80000.	1/80000	3	6
10 1828	PAÏME.	Karte der gefürsteten Grafschaft Tyrol nebst Vorarlberg und dem angrenzenden souverainen Fürstenthum Liechtenstein (General-q. meister-Stab.) — Wien, Milit.-Geogr.-Inst. 1825-1851.	1/144000	24	terminée
11 1829	WURTEMBERG.	Carta topografica dei ducati di Parma, Piacenza, e Guastalla levata dietro misura trigonometrica, negli anni 1821-22 K. K. general-quartiermeister-Stab, Mailand, 1828.	1/86400	9	terminée
12 1852	HANOVRE et BRUNSWICK.	Karte von Königreich Württemberg vom K. statist.-topograph.-bureau, Stuttgart und Tübingen, 1825.	1/50000	55	terminée
13 1852	HESSE (Grand Duché de).	Topographis.-Atlas des Königreichs Hannover und Herzogthums Braunschweig von Kaplt. A. Papen Ingen.-corps, Hannover. 1852 1847.	1/100000	65	terminée
14 1855	AUTRICHE (Lombard-Vénitien).	Karte von dem Grossherzogthum Hessen, in das trigonometrische Netz der allgemeinen Landes-Vermessung aufgenommen Vom General-Quartiermeister-Stab, 1852-1850.	1/50000	51	terminée
15 1857	SAÏE.	Carta Topografica del Regno Lombardo-Veneto, costrutta misura astronomico-toponometrica ed incisa a Milano nell' Instituto Geografico Militare dell' I. R. Stato Maggiore generale Austriaco.	1/86400	42	terminée
16 1858	BADE.	Topographischer Atlas des Königreichs Sachsen, etc., etc., bearbeitet bei der Königl. Plan-kammer von dem Dir. General Oberreit. Leipzig.	1/57500	30	14
17 1840	ILES BRITANNIQUES.	Topograph. Karte über das Grossherzogthum Baden (Grosser zilog-milit.-topog.-bureau). Karlsruhe, 1858.	1/50000	56	terminée
		Ordnance map of England and Wales.	1/63500	410	90
		Id. of Ireland.	1/105500	1907	terminée
		Id. of Scotland.	1/105500	249	249

18	1840	HESSE (Principauté de).	1/30000	40	33
19	1842	MODÈNE.	1/86400	8	terminée
20	1842	SUISSE.	1/100000	25	48
21	1844	AUTRICHE (Moravie et Silésie).	1/14000	20	terminée
22	1849	AUTRICHE (Bohème).	1/44000	58	49
23	1850	SARDAIGNE.	1/30000	91	48
24	1850	PAYS-BAS.	1/30000	62	45
25	1851	TOSCANE ET ÉTATS DE L'ÉGLISE.	1/80400	52	terminée
26	1852	DANEMARK.	1/80000	81	9
27	1852	PRUSSE ORIENTALE ET THURINGE.	1/100000	249	164
28	1852	PRUSSE RHENANE.	1/80000	70	terminée
29	1852	GRECE.	1/200000	20	terminée
30	1854	AUTRICHE (Hongrie).	1/28000	32	52
31	1854	AUTRICHE (Galicie).	1/28000	75	terminée
32	1854	BELGIQUE.	1/20000	250	terminée
33	1856	OLDENBOURG.	1/30000	16	2
34	1856	EMPIRE D'AUTRICHE.	1/576000	20	2
35	1856	ESPAGNE et PORTUGAL.			
36	1857	RUSSIE.			

Topographische Karte von dem Kurfürstenthum Hessen (Kurf. hess. Generalstab).
 Carta topografica del ducato di Modena levata dietro misure trigonometriche (K. K. Milit.-geogr.-Inst.) Wien, 1842
 Topographische Karte der Schweiz, vermessen und herausgegeben auf Befehl der Eidgenössischen Behörden (unter Aufsicht des Generals G. H. Dufour).
 Special-K. des nurgauischen Mähren mit den Antheilen des Herzogth-Schlesien. (Gen. Quartiermeister-Stab.) Wien, Milit.-Geogr.-Inst., 1844.
 Special Karte des König-Ruhmen (General-Quartiermeister-Stab.) Wien, Militär-Geographisch-Inst.
 Carta degli stati di sua maestà Sarda, in terra ferma (pubblicata per l'istat-major Sardo).
 Topographische en militaire Kaart van het Koninkrijk der Nederlanden. Vervaatig door de officieren van den General-staf en gegraveerd op het Topog. bureau van het M. Oorlog.
 Carta topogr. dello stato Pontificio e del Gran-Ducato di Toscana costrutta sopra misure astronomiche trigonometriche ed ineisa sopra pietra a Vienna nell'J.R. Inst.-Geogr.-Milit. (la France en 1846).
 Topographisch Kaart over Kongeriget Danmark med Herligt Slesvig udarbejdet og udgivet af Generalstaben.
 Topographische Karte vom Ostlichen Theile der Monarchie (K. Preuss. Generalstab).
 Topograph. Karte von der Provinz Westphalen, und der Rheinprovinz, mit Benutzung der Kaiserlichen Vermessungen (K. Pr. Generalstab). Berlin 1852.
 Carte de la Grèce redigée et gravée au Dépôt de la Guerre, d'après la triangulation et les levés exécutés par les officiers d'état-major. Paris, 1852 (la Morée seule en 8 feuilles, publiée en 1852)
 Komitats Karten des König. Ungarn (K. K. Milit.-Geograph.-Inst.). Wien.
 General-Karte von Galizien und Lodomerien (Gene.-Q. meister.) Wien, Militär-Geogr.-Institut, 1854.
 Admin. Karte Galizien, mit Krakau. Nummer 115200 60 feuilles. 1854.
 Grande carte topographique de la Belgique, par Philippe Van der Meulen Bruxelles, 1854. 250 feuilles à 2 fr. 50.
 Topograph. Karte des Herzogthums Oldenburg von Freiherrn A. P. von Schrenck — Oldenburg. General-Karte des Österreichischen Kaiserstaates, von Joseph Schedl K. K. Hauptm. im Ingenieur-geograph. corps. (En 1852 avait été publiée la carte de Falun, en 9 feuilles au 1/864000.
 En 1856, l'état-major espagnol a commencé les travaux de triangulation pour l'exécution d'une grande carte topographique d'Espagne qui doit être un jour étendue à toute la Péninsule, les grandes cartes du pays étaient jusqu'à cette époque l'Atlas d'Espagne et de Portugal, de Thomas Lopez du 400000^e, et 102 feuilles, 1802 — de nombreuses réductions de cette carte à différentes échelles. — l'Atlas de Espagne y sus posesiones de Ultra mar, à l'échelle de 1/200000 en 60 feuilles, commencé à Madrid en 1848, par D. Francisco Coelho.
 A la séance de la Société impériale géographique russe du 28 mai 1857, il a été décidé que le Conseil ferait exécuter par le Dépôt topographique de la Guerre, une carte générale de la Russie d'Europe et du Caucase, à l'échelle de 1/1000000. Les plus importantes cartes que l'on avait jusqu'alors étaient : 1^{re} Carte détaillée de l'empire de Russie et des pays voisins qu'elle possédait au-delà de la frontière redigée, gravée et imprimée au dépôt des cartes particulières de S. M. l. par les généraux Soukholev et Opremann, 1812. — 77 feuilles publiées sur 104 au 1/825000 environ; 2^{de} Carte spéciale de la partie occidentale de l'empire de Russie, par le gén. Schubert au 1/420000, 59 feuilles, 1857. (en russe). Le Dépôt de la Guerre français en a commencé une publiée, française. V. A. M.-B.

RAPPORT

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

HISTOIRE D'ATTILLA ET DE SES SUCCESSEURS,

Jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe, suivie de légendes et traditions

PAR M. AMÉDÉE THIERRY.

Paris, 1856, 2 vol. in-8°.

L'ethnologie puise des données d'un intérêt tout particulier et d'une inappréciable valeur dans l'histoire des grandes migrations accomplies, du second au sixième siècle de notre ère, et que l'on appelle l'invasion des Barbares. La marche de ces hordes asiatiques a été si rapide, leurs destinées si vite accomplies, qu'on a peine à saisir l'influence exercée par elles sur les populations de l'Europe actuelle et à renouer le lien de filiation qui nous y rattache. C'est seulement en prenant soin de recueillir les témoignages épars qui restent sur ces nations conquérantes, que l'on parvient à se faire une idée moins confuse de leur histoire, et plus arrêtée de leur caractère ethnologique. Entre ces barbares, les Huns, tant par les effets terribles de leur invasion, que par la célébrité de leur chef, occupent une des premières places. Raconter les vicissitudes de leur établissement en Europe, était une œuvre difficile, tentée plusieurs fois mais toujours d'une manière incomplète, et qu'un historien du mérite de M. Amédée Thierry pouvait seul réaliser. Sa vie d'Attila intéresse donc autant la géographie que l'histoire. La marche triomphale de ce conquérant a demandé si peu d'années, que faire connaître les contrées dans lesquelles il établit passagère-

ment sa domination, c'est tracer la description géographique d'une partie de l'Europe au v^e siècle. M. Amédée Thierry prend les Huns à leur origine, au moment où ils envahissent l'Europe orientale; il nous trace leur portrait, puis nous fait connaître chacune des populations barbares que les Huns, les plus barbares de tous, chassent devant eux, ou s'assimilent : les Visigoths, les Slaves (Antes, Vendes, Slovènes) les Bulgares, les Gépides, les Lombards, les Avars enfin.

Le récit des événements, que l'auteur sait habilement dérouler, fait le fond du livre; mais sous Attila, comme sous ses successeurs, jamais la physionomie des peuples, à la mêlée desquels il nous fait assister, n'est négligée. De tous ces barbares, les Huns sont ceux qui conservent le plus longtemps leur caractère national; ils se fondirent à la fin avec d'autres populations pour donner naissance à des nations nouvelles, les Hunugars chassés de la Lébédie par les Petchénègues, les Khazarés d'où sortent les Magyars. C'est ainsi que naît la nation hongroise, aussi barbare à son origine que les peuples dont elle est sortie.

M. Amédée Thierry a tiré des légendes latines, germaniques et hongroises, dont Attila a été l'objet, un heureux parti, et fait de ce faisceau de documents, où l'obscurité se mêle, il est vrai, bien souvent à la lumière, un flambeau dont il éclaire ce qu'on pourrait appeler l'intérieur de son récit. La grande figure d'Attila, tour à tour enlaidie ou glorifiée, résume des instincts de nationalité et de race dont il est curieux d'étudier les différentes formes dans la quatrième partie de l'ouvrage.

Les Huns constituèrent, dans le principe, une de ces tribus finnoises ou finniques qui peuplent toute la région boréale depuis le nord du golfe de Bothnie jusque sur les deux rives du détroit de Behring. Nous les trouvons d'abord désignés, chez les auteurs des v^e et vi^e siècles, sous les noms de *Χούνοι*, *Χούννοι*, *Ούννοι*, *Hunni*, *Chunni*. Ils occupaient alors les deux versants de la chaîne ouralienne et la vallée du Volga, et cela dès le ii^e siècle de notre ère, puisqu'un géographe de cette époque, Ptolémée nous signale l'apparition d'une tribu de *Houun* ou *Khounn*, parmi les Slaves du Dniéper, et que Denis le Périégète nous les montre campés entre la mer Caspienne et le Caucase, d'où leur brigandage s'étendait en Perse et en Asie Mineure. Ces Houun, ou, comme nous les appellerons pour nous conformer à l'usage, ces Huns se divisaient en deux grandes branches ; le rameau oriental caspien est appelé par Procope les Huns blancs, par opposition au rameau occidental ou ouralien dont les tribus nous sont représentées comme noires, ou plutôt comme hasanées. Ces deux branches de la même confédération n'avaient entre elles, aux iv^e et v^e siècles, que des liens très lâches et presque brisés. M. Amédée Thierry émet l'opinion que la domination hunnique renfermait, à l'Orient, des races turques et des Finnois à l'Occident ; il ajoute qu'une tribu dominante de race mongole offrait un caractère physique asiatique plus prononcé que celui des Finnois. Et en effet c'est avec l'exagération du type calmouk, que Sidoine Apollinaire nous peint Attila et une portion de la nation des Huns.

Cette hypothèse de l'habile historien a certainement

beaucoup de vraisemblance; il ne faudrait pas cependant donner trop d'importance à toutes les distinctions de races qu'il prend soin d'établir. La ligne de démarcation entre la souche mongole et la souche finnoise est loin d'être aussi tranchée qu'on est tenté de l'admettre, si l'on compare les deux extrémités opposées des rameaux qui en sont sortis.

Quand on se transporte au sud de la Sibérie, dans ces contrées qui s'étendent du lac Balkasch jusqu'au delà du lac Baïkal, et sont comprises depuis le cours supérieur de l'Irtisch jusqu'aux sources de l'Amour, on rencontre des populations qui peuvent, presque avec un même droit, être réclamées par la race tchoude ou finnoise et par la race mongole. Les Tongouses nous fournissent un type saisissant de cette race intermédiaire au sein de laquelle s'opère la bifurcation que Jornandès signalait déjà chez les Huns. Ce n'est qu'en se mêlant à des populations blanches, en descendant sous un climat tempéré ou moins inégal, que les races finnoises ont perdu quelques-uns des traits qui se sont au contraire plus prononcés chez les habitants des steppes tour à tour brûlantes ou glacées de l'Asie centrale.

Les Huns vivaient de chasse, de vol et du produit de leurs troupeaux. Les Huns blancs détraoussaient les marchands dont les caravanes se rendaient dans l'Inde ou en revenaient. Les Huns noirs chassaient la martre, le renard et l'ours dans les forêts de la Sibérie et faisaient le commerce des pelleteries sous de grandes halles en bois, construites près du Jaïk ou du Volga, et fréquentées par des trafiquants de la Perse ou de l'empire romain, où les fourrures étaient très recher-

chées. Telle était la frayeur que ces hordes barbares inspiraient aux anciens qu'il ne voyaient en eux que des bêtes féroces à tête humaine. « Les Huns, écrit Ammien Marcellin, dépassent en férocité et en barbarie tout ce qu'on peut imaginer de barbare et de sauvage. Ils sillonnent profondément avec le fer les joues de leurs enfants nouveau-nés, afin que les poils de la barbe soient étouffés sous les cicatrices; aussi ont-ils jusque dans leur vieillesse le menton lisse et dégarni, comme des eunuques. Leur corps trapu avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse, leur donne une apparence monstrueuse : vous diriez des bêtes à deux pieds, ou quelqueune de ces figures en bois mal charpenté dont on orne les parapets des ponts. Au demeurant, ce sont des êtres qui, sous une forme humaine, vivent dans l'état des animaux. Ils ne connaissent pour leurs aliments, ni les assaisonnements, ni le feu : des racines de plantes sauvages, de la viande mortifiée entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, voilà ce qui fait leur nourriture. » Tous les autres détails que nous donnent les anciens et que M. Am. Thierry a reproduits, sont du même genre et achèvent de nous faire reconnaître dans les Huns des populations toutes semblables à ce qu'étaient les hordes sibériennes et tartares, il y a quelques siècles. On retrouvait chez eux jusqu'à ce chamanisme, cette sorcellerie qui fait le fond de la religion de toutes les populations boréales, et des races finnoises en particulier.

On n'a qu'à reprendre le tableau que les auteurs byzantins, slaves ou russes tracent des populations

qui plus tard pénétrèrent par l'Oural et les steppes de la Caspienne, dans l'Europe orientale, les Khazars, les Petchenègues, les Comans, les Tartares du Kiptchak ; on retrouve toujours les mêmes traits ; c'est la même barbarie, ce sont les mêmes ravages. Mais le contact de ces races avec les populations européennes adoucit peu à peu leur férocité ; les empires d'Orient et d'Occident exercent sur eux une influence civilisatrice qui les prépare à une fusion avec les peuples dont ils étaient d'abord la terreur. Et cette influence, on la saisit déjà dans la vie d'Attila. Ce prince qui inaugure son règne en faisant crucifier deux augustes otages livrés en exécution du traité de Margus, qui avait tous les traits d'un Mongol, qui ne mangeait que dans des plats de bois, qui s'enivrait, traînait autour de lui une troupe de femmes et de sorciers, ce prince ou plutôt ce chef, asiatique par les goûts et par les instincts, eût adopté la vie aisée et le luxe des Occidentaux, si une mort imprévue n'était venue le frapper dans le lit nuptial où il allait s'étendre près de la fille d'un roi. Déjà ses funérailles ne sont plus celles d'un chef de hordes : une tente de soie est dressée dans une grande plaine et l'on y dépose son cadavre sur un lit magnifique. Des cavaliers d'élite, choisis avec soin dans toute la nation, exécutent à l'entour des courses et des jeux comparables aux combats simulés des cirques romains. Et tandis qu'Attila ou, comme les Huns l'appellent, Athel (Etzel) laisse en Occident un nom abhorré, il devient le héros par excellence de la nation hunnique. Aux chants de deuil qui se font entendre d'abord à ses funérailles et dans la *Strava* ou repas funèbre qui se

célèbre à cette occasion, succèdent plus tard d'autres chants qui redisent la grandeur et les hauts faits du fils de Moundzoukh. Ces chants se perpétuèrent en quelque sorte jusqu'à nous ; ils sont devenus, chez les Allemands et les Hongrois, le sujet de traditions curieuses que M. Amédée Thierry a étudiées dans la quatrième partie de son ouvrage, celle qui nous offre le plus d'intérêt et d'originalité.

La tradition germanique sur Attila a pris naissance chez les Germains orientaux. Rien dans le vasselage de ces peuples, fiers sous le roi des Huns, n'avait été de nature à blesser leur orgueil et à leur imposer l'oubli. Attila avait entouré de distinctions les chefs des grandes tribus germaniques. Ardaric, roi des Gépides, Valamir et Théodemir, rois des Ostrogoths, étaient placés dans ses conseils et à la tête de ses armées : Attila les traitait plutôt en amis et en alliés qu'en sujets. Odoacre, le chef des Hérules d'Italie, avait été, selon toute apparence, son soldat, et Théodoric était le fils d'un de ses capitaines. Attila ne fut donc pas pour les Germains ce qu'il était pour l'Église, ce qu'on le représente dans les légendes et les traditions latines, le fléau de Dieu ; c'est un prince sage, magnifique, hospitalier. Le nom d'Attila, sous la forme Atli, pénètre jusque chez les Scandinaves. Qui le croirait ? c'est au milieu des frimas du pôle, en Islande et en Scandinavie, que les traditions sur le grand roi des Huns furent recueillies avec le plus d'empressement peut-être et de curiosité. Ce sont des Scaldes qui nous en ont transmis les souvenirs les plus fidèles dans deux poèmes intitulés *Atla-Mál* et *Atla-Quida* (récit et chant d'Attila), que d'autres morceaux poétiques non

moins précieux développent et complètent. Les chants scandinaves, où il est question d'Attila, entrent pour plus du tiers dans l'Edda de Sæmund, et nous savons qu'ils existaient déjà, sous leurs formes actuelles, dans la première moitié du ix^e et probablement à la fin du viii^e siècle. Le souvenir des Huns, qui ne firent pourtant qu'une courte apparition au bord de la Baltique, était vivace en Scandinavie. On y appela longtemps *Hinnalant* (terres des Huns) les contrées situées à l'est de cette mer, et aujourd'hui encore les paysans allemands donnent le nom de *Hunnenbett* aux tumuli que l'on trouve, en assez grande quantité, dans les plaines de la Pologne et de la Lithuanie. Atli est un des héros du poëme de Gudruna. Il demande la main de cette fille de Grimhilde et de Ghibil qui pleure son époux Sigurd assassiné par ses frères. Mais Grimhilde donne à Gudruna le breuvage du Léthé ; celle-ci oublie enfin Sigurd et part pour le royaume des Huns. Leur roi a de cette nouvelle épouse deux fils, Erpe et Eitille. Toute une légende poétique se rattache à l'histoire de cet hyménée, dont les traits épars se retrouvent tout à tour dans le poëme de *Niebelungen* et dans celui de Walter d'Aquitaine.

L'évêque Pilegrin, qui baptisait, en 973, le chef des Hongrois Geiza et qui, durant vingt années, prêcha l'évangile, s'était délassé de ses travaux apostoliques par des compositions dont Attila était un des héros, et où des traditions antiques se trouvent mêlées à la légende chrétienne.

Les Hongrois ont aussi leur légende d'Attila. Ils avaient reçu l'héritage des Avars, derniers représentants de la nation hunnique et forme déjà à demi

civilisée de ces barbares asiatiques. Les mœurs des Avars, écrit M. Am. Thierry, étaient un mélange de grossièreté et de luxe ; ils recherchaient les beaux habits, la vaisselle d'argent et d'or, et leurs khakans s'étendaient sur des lits d'or ciselé garnis d'étoffes de soie et qui leur servaient de couche et de trône ; au-dessus de ces lits ou divans étaient placés quelquefois des dais ou pavillons étincelants de pierreries. La nation avare s'était grossie des alhivions d'une foule d'autres nationalités ; ils absorbèrent en eux des Bulgares, des Slaves, des Koudrigours. Ils gardaient cependant encore tous les vices des Huns ; le contact des nations chrétiennes n'avait que faiblement adouci leurs mœurs. Les victoires de Charlemagne devaient faire pénétrer dans leur sein cette civilisation encore barbare elle-même du grand empereur franc qui avait abattu Witikind, et qui, malgré son origine germanique, faisait prédominer graduellement dans tous ses états les formes de la société latine. Toutefois les Avars avaient fait des progrès dans l'art de la guerre, et la disposition de leurs villes annonçait un peuple toujours prêt au combat. Le moine de Saint-Gall nous apprend qu'ils se défendaient dans des enceintes que les Germains désignent sous le nom de *hrings* ou *rings*. Ils enfonçaient, à la distance de vingt pieds l'un de l'autre, deux rangées parallèles de pieux dont la hauteur était aussi de vingt pieds ; ils remplissaient l'intervalle par une pierre très dure, ou une sorte de craie qui, en se liant, ne formait qu'une masse ; le tout était revêtu de terre semée de gazon et plantée d'arbustes serrés qui, par leur entrelacement, présentaient une haie impénétrable. La zone laissée entre deux

remparts contenait les villes et les villages, disposés de façon que la voix humaine pût se faire entendre de l'un à l'autre pour la transmission des signaux. Ces rings, ainsi disposés en cercles concentriques, constituaient comme des réduits successifs de bastions. Leur diamètre allait en se rétrécissant, à mesure qu'on se rapprochait du centre où se trouvait le ring royal ou camp. Les enceintes, qui longeaient d'ordinaire le lit des fleuves et les pentes des montagnes, étaient percées, de loin en loin par des portes servant de passage aux habitants. Une enceinte prise, on se réfugiait dans la suivante avec les meubles et les troupeaux, et ainsi de suite. La distance d'un ring à l'autre était parfois de trente à quarante milles germaniques.

Tels étaient les ancêtres des Hongrois ; leur genre de vie s'éloignait peu, comme on voit, de celui des Huns d'Attila ; et les Magyars ont fort bien pu recueillir chez les populations avec lesquelles ils se mêlèrent, dans les plaines de la Theiss et du Maros, des traditions remontant au fils de Moundzoukh. Ce nouveau peuple, établi définitivement en Europe à la fin du ix^e siècle, avait à un haut degré le goût de la poésie et celui des vieilles traditions païennes. Le christianisme n'en eut pas bon marché ; l'histoire nous parle d'une révolte païenne qui éclatait encore en 1061, sous le règne du roi Béla I^{er}. Le peuple soulevé déterra les idoles, profana les églises, égorga tout ce qui portait un habit ecclésiastique, tandis que les prêtres païens, grimpés sur des échafauds, appelaient les insurgés à rétablir le culte des dieux. De cette lutte du christianisme avec la poésie populaire, sont nées les chroniques hongroises,

que M. Am. Thierry a fouillées et qu'il a résumées à la fin de son livre. Il termine par un court aperçu des traditions orientales sur Attila, roi des Magyars, traditions qui vivaient encore en Transylvanie et aux confins de l'Asie, il y a moins d'un demi-siècle.

Je n'ai pu entrer dans le détail du récit historique qui remplit la plus grande partie de l'ouvrage de M. Thierry. Tant d'événements, racontés avec une concision qui n'exclut ni l'élégance ni l'intérêt, ne sauraient trouver place dans un rapport tel que celui-ci, où le côté ethnologique doit naturellement prédominer. M. Amédée Thierry, qui porte si dignement un nom grand dans les lettres contemporaines, a retrouvé, pour écrire l'histoire d'Attila et de ses successeurs, tout le mouvement et la couleur qu'il avait répandus dans ses deux histoires de la Gaule. Il réussit à merveille à peindre la vie et les actes des populations barbares, et à les opposer à la civilisation d'un empire en décadence. C'est là ce qui fait surtout l'intérêt ethnologique de son travail, puisque l'histoire des populations barbares, c'est le tableau des mœurs primitives, c'est le portrait des races telles qu'elles apparaissent à celui qui les étudie au point de vue physique, et ne cherche en elles que ce qu'elles tiennent directement de la nature.

ALFRED MAURY.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 19 février 1858.

M. César Daly, architecte, est admis au nombre des membres de la Société, sur la proposition de MM. de Quatrefages et Jomard.

M. le président annonce que M. le Dr Ruppell, le doyen des voyageurs en Afrique, et M. le capitaine Stokes, l'un des lauréats de la Société pour son voyage en Australie, sont présents à la séance, et il leur adresse les félicitations de la Société.

M. de La Roquette termine la lecture d'un mémoire de M. de Saussure sur les ruines d'une ancienne ville mexicaine découverte par lui sur le plateau de l'Anahuac. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Jomard annonce qu'un savant russe, M. Sevastianoff, conseiller de l'empereur de Russie, maintenant à Paris, a visité récemment les monastères du Mont Athos et les bibliothèques de ces couvents, où l'on savait depuis longtemps qu'il existait des manuscrits précieux. L'un des plus importants est une géographie de Ptolémée, accompagnée de cartes, et qui date du XIII^e siècle : le voyageur en a exécuté une reproduction photographique. Ces cartes diffèrent beaucoup de celles de nos plus anciens manuscrits, notamment de celui qui porte à la Bibliothèque impériale le n° 1401 : La nomenclature en est très riche, mais le dessin a été fait sans règle ni compas. Malheureusement la mappe-

monde qui devait être en tête des 27 cartes, n'existe plus ; il en est de même de la carte de la Bretagne. Le texte n'a pas été copié en entier, mais dans un prochain voyage, M. Sevastianoff se propose de recueillir par le même procédé, non-seulement la totalité du texte, mais aussi des fragments d'Arrien et de Strabon. La netteté de la reproduction ne laisse rien à désirer.

M. de La Roquette rappelle à cette occasion des recherches analogues faites par des voyageurs qui ont précédé M. Sevastianoff au Mont Athos.

M. le chevalier da Silva commence la lecture d'un long travail intitulé *Oyapoc*, ayant pour but d'approfondir la question de la délimitation des Guyanes française et brésilienne.

M. d'Avezac lit une note sur les anciens témoignages historiques relatifs à la boussole. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Soyer soumet à la Société la boussole à propos de laquelle il lui avait écrit à la dernière séance, et il lui donne quelques explications sur les moyens qu'il propose pour se diriger d'un point à un autre. L'assemblée écoute cette communication avec attention, et engage son auteur à y apporter de nouveaux perfectionnements.

Séance du 5 mars 1858.

Son Ex. M. le maréchal ministre de la guerre, annonce qu'il a reçu avec beaucoup d'intérêt les dix exemplaires de la 1^{re} livraison de la carte hypsographique de l'Europe centrale de M. le major Papen, que la Société lui a transmis de la part de l'auteur.

M. le ministre de l'instruction publique transmet à la Société le compte rendu que lui a adressé M. Barbier, d'un voyage en Algérie.

M. César Daly, admis récemment dans la Société, lui adresse ses remerciements et promet de concourir à ses travaux.

M. Malte-Brun met sous les yeux de la Commission centrale les deux feuilles de l'itinéraire de M. Lejean, de Routschouk à Philippopolis, et il donne lecture de la lettre que celui-ci lui a adressée. La route de M. Lejean embrasse un espace triangulaire dont la base est la rive droite du Danube de Routschouk à Sistova et le sommet se trouve placé à Philippopolis (Macédoine). Ce voyageur s'est rendu de Routschouk à Philippopolis par Tarnova, Hélène, Eski-Sagra, Tchirpan et Papasti, et il a effectué son retour par Carlova, Trojan et Lovatz. M. Lejean appelle surtout l'attention de la Société sur la belle ligne de communes bulgares qui s'étend, le long du versant septentrional du Balkan, et dont la structure physique a beaucoup de rapports avec celle des vallées du nord des Pyrénées : politiquement parlant, le rapport était tout aussi frappant entre ces *selos* et les vallées béarnaises et gascones avant 1789.

La Commission centrale accueille avec intérêt la nouvelle communication de M. Lejean et décide que l'on attendra son prochain retour à Paris pour insérer au *Bulletin* sa note et la partie la plus importante de sa carte itinéraire.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau. M. Jomard offre en outre, au nom de l'auteur, le voyage de M. le Dr Livingstone dans l'Afrique

australe ; M. Trémaux présente ensuite les 25^e et 26^e livraisons de son parallèle des édifices anciens et modernes du continent africain, ainsi que les 27^e et 28^e livraisons de son voyage au Soudan oriental. MM. Morel Fatio et Sédillot sont priés de rendre compte, le premier, du voyage du Dr Livingstone, et le second, de la Géographie du moyen âge, de M. Joachim Lelewel.

MM. Daussy, d'Avezac, Jomard, Malte-Brun et A. Maury, sont nommés, au scrutin, membres de la Commission spéciale du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie.

M. le comte d'Escayrac dit quelques mots au sujet du départ de plusieurs voyageurs européens qui se proposent de gagner le Dâr-Four et le Waday.

M. le chevalier da Silva lit la suite de son travail sur l'Oyapoc.

M. de Sevastianoff, dont M. Jomard avait entretenu la Société à la précédente séance, met sous les yeux de l'assemblée les copies photographiques qu'il a faites, à peu près de la grandeur de l'original, de 8 pages de texte et de la collection complète des cartes annexées à la géographie de Ptolémée dont le manuscrit existe dans la Bibliothèque de Vatopède, un des vingt monastères du Mont Athos. Il entre dans quelques détails sur ce manuscrit qui contient la géographie de Ptolémée, 17 chapitres de Strabon et les Périples d'Arrien : en tout 285 feuilles ou 590 pages.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE JANVIER ET FÉVRIER 1858.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

AFRIQUE.

Missionary Travels and Researches in South Africa ; including a Sketch of sixteen years' residence in the interior of Africa, and a Journey from the cape of Good Hope to Loanda on the west coast; thence across the continent, down the river Zambesi, to the eastern Ocean. By David Livingstone. London, 1857, 1 vol. in-8°.

M. D. LIVINGSTONE.

Die Vegetation und der Canal auf dem Isthmus von Suez. Eine Skizze von Theodor Kotschy. Wien, 1858, br. in-4°. M. T. KOTSCHY.

Voyages au Soudan oriental, dans l'Afrique septentrionale et dans l'Asie Mineure, etc., par P. Trémaux, lauréat de l'Institut. Atlas, 25°, 26°, 27° et 28° livraisons.

M. TREMAUX.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Géographie du moyen âge, accompagnée d'atlas et de cartes dans chaque volume. Épilogue. Bruxelles, 1858, 1 vol. in-8°

M. JOACHIM LELEWEL.

Almanaque náutico para 1859, calculado de órden de S. M. en el observatorio de marina de la ciudad de San-Fernando. Cadix, 1857, 1 vol. in-8°.

L'OBSERVATOIRE DE SAN-FERNANDO.

CARTES.

Carte du Danemark, de la Suède et de la Norvège, n° 26 de l'atlas de géographie universelle, par H. Dufour, et publié par MM. Paulin et Le Chevalier, avec une feuille de texte.

MM. PAULIN et LE CHEVALIER.

Innere Kaiserl. Königl. Haupt-und Residenz-Stadt Wien, 1858. Verfasst im KK. Ministerium des Innern, 4 feuilles. — Innere Kais. Kon. Haupt-und Residenz-Stadt Wien mit der Inondationslinie vom Jahre 1830 den Niveaulinien und Niveaunkoten, 1858. 4 feuilles

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

— Profile von den Inneren Stadt nach den Vorstädten Wiens, 4 feuilles. — Uebersichts-Plan sämtlicher Souterrains in den Umfassungsmauern Wiens, 9 feuilles. SOC. GÉOGR. DE VIENNE.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Journal of the Franklin Institute, février. — Handbuch der Geographie und Statistik für die gebildeten Stände, 7^e numéro. Amerika von prof. Dr Wappäus. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann. Janvier. — Annales du commerce extérieur, décembre 1857 et janvier 1858. — Nouvelles annales des voyages, février. — Revue coloniale, mars. — Revue de l'Orient, février. — Bulletin de la Société géologique de France, février. — Annuaire de la Société météorologique de France, février. — Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation, janvier et février. — Nouveau journal des connaissances utiles, mars. — Journal des missions évangéliques, février. — L'Ingénieur, revue scientifique et critique des travaux publics et de l'industrie, mars. — Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, 3^e et 4^e trimestres, 1857. — L'Espérance, journal grec, n^{os} 78 et 79.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1858.

Mémoires, etc.

EXAMEN

DE QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE
DU BRÉSIL.

PAR M. F. A. DE VARNHAGEN, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ.

(Suite.)

VII.

Ligne de démarcation.

56. — Nous savons comment l'Espagne, ayant adopté les plans de Colomb, fut récompensée par le don que le ciel lui fit d'un nouveau monde, qu'elle crut avec raison lui appartenir de droit. On recommence heureusement à regarder comme sérieuse la sanction de ce droit demandée par les rois catholiques au Père commun des fidèles. On se rappelle que, au ^{xv}^e siècle, toutes les nations européennes étaient encore catholiques romaines et que le plus souvent elles avaient recours au pape comme arbitre dans leurs différends.

57. — Nous savons également que, par esprit d'équité et pour assurer la paix dans les nouveaux domaines d'outre-mer, les mêmes rois catholiques, par la ratification donnée au traité de Tordesillas, en 1494, déclarèrent solennellement que l'Espagne ne se réserverait que les terres qu'on trouverait à l'ouest de la ligne méridienne passant à 370 lieues au delà de l'archipel du cap Vert, et qu'elle respecterait comme appartenant au Portugal toutes les terres découvertes ou à découvrir à l'est de cette ligne méridienne. Voilà au juste le droit établi, en 1494, entre l'Espagne et le Portugal.

58. — Mais quelle était la valeur de ces 370 lieues? — Il est bien clair qu'il ne s'agissait que de prendre 370 fois la valeur de la lieue commune en usage dans la Péninsule en 1494, valeur dont nous nous occuperons plus tard.

59. — Mais passant du droit à son application, choses qu'il ne faut pas confondre, comment tracer sur les eaux et même sur la terre accidentée cette ligne droite ou plutôt cette méridienne? Comment savoir par où cette ligne irait passer sur le globe terrestre?

60. — Ce fut dans les difficultés de l'application du principe établi par le droit que les discussions prirent naissance. On indiquait plusieurs moyens, et celui de réduire les lieues en degrés de longitude fut toujours le plus suivi, comme le plus simple de tous.

61. — Quant à moi, désirant savoir tout d'abord à qui avaient dû appartenir les Moluques, et connaître en même temps la superficie de chacune des premières donations de terres au Brésil, j'ai cru essentiel de commencer par chercher sur quels parages de la terre

cette ligne méridienne allait passer. J'ai consulté les deux géographes de l'époque, Enciso (1) et Falleiro (2), l'un de 1519, l'autre de 1535, l'un Castillan, l'autre Portugais ; et j'ai trouvé que tous deux donnaient à chaque degré $16\frac{2}{3}$ lieues. Et j'ai cru trouver une confirmation pour la préférence de ces lieues dans le fait qu'elles répondent justement à la valeur de celles de 3000 brasses *de craveira*, introduites au Brésil du temps de la colonisation primitive, et encore en usage pour les mesures agraires dans les grandes étendues : et j'avoue que j'ai été heureux de reconnaître que ce résultat donné au calcul dans l'hypothèse des lieues de $16\frac{2}{3}$ au degré, ne s'éloignait pas de celui d'Enciso, si on le cherche dans son livre et non dans la citation incomplète de M. d'Avezac.

62. — Le savant critique assure qu'Enciso place son méridien entre le Turyuaçu et le Gurupy ; et cependant il est incontestable que le géographe espagnol le fait passer par l'île de Marajò, dans l'embouchure de l'Amazone ; et l'honorable rapporteur s'en serait con-

(1) On lit dans Enciso une fois (fol. 7) $16\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{4}$ (ou $16\frac{2}{3}$), et une autre fois (fol. 3) $16\frac{1}{2}$, évidemment par faute typographique ; car, en parlant du voyage de Magalhães, Enciso dit que 1700 lieues faisaient 102 degrés, et que 700 en faisaient 42 : cela donne clairement nos $16\frac{2}{3}$.

(2) « ... Se ha de tener que un grado por qualquiera meridiano o » circulo mayor tiene 16 leguas y dos tercios de legua... e por paralelo » menor uo se guarda esta proporciou. » (*Del tratado de la esphera y del arte del marear ; con el regimiento de las alturas : con algunas reglas nuevamente escritas muy necesarias. MDXXXV. Su auctor Francisco Faleiro, natural del reino de Portugal.*) Voy. le chap. VII : « De la conueniencia de los grados y leguas por los rumbos conforme a 16 leguas y dos tercios cada grado por meridiano. »

vaincu s'il n'avait pas interrompu la citation (1) justement au point où Enciso s'expliquait encore mieux par ces mots : « V. A. doit savoir que de cette limite près de la *mer Douce* commence la répartition selon la capitulation (2). » — M. d'Avezac a pris le Marañon d'Enciso pour le Maragnan actuel, tandis que Enciso lui-même n'appliquait le nom de Marañon qu'à la rivière actuelle du Pará ; car il nous dit que c'était une rivière située à 25 lieues à l'est de la *mer Douce*, c'est-à-dire de l'Amazone (3). Nous devons faire observer que le méridien d'Enciso passerait encore plus à l'ouest si le géographe n'avait pris pour point de départ l'île de Fogo.

VIII.

63. — En poursuivant sa tâche de démolir les pierres angulaires de l'édifice de mon histoire, le savant critique ne m'accorde rien à propos de ma ligne de démarcation. Il dit que mes *calculs de superficie* des capitaineries, fondés sur la position de cette ligne, *ont le double défaut de manquer d'exactitude et de n'avoir jamais eu d'application possible*. Et il ajoute qu'ici encore je me suis *laissé induire par les anciennes traditions portugaises à résoudre le problème dans un sens beaucoup trop large*.

64. — Heureusement tout de suite mon sévère con-

(1) *Bulletin*, vol. XIV, p. 187.

(2) « ... Hade saber V. A. que desde este limite q̄ esta cerca de » la mar Dulce a do comiça la particiõ segũ la capituiaciõ, etc. »

(3) « Desde el cabo do Sancto-Agustin fasta el rio Maraño ay » 800 leguas ... desde este rio Maraño fasta el rio que dizen la mar » Dulce ay 25 leguas, etc. » (Enciso, *Suma de Geografia*.)

traducteur veut aussi bâtir, et il me donne l'occasion de connaître la profondeur des fondements de sa construction. M. d'Avezac fait passer sa ligne de démarcation très à l'est de la mienne; et après m'avoir rendu dans son texte la justice de regarder celle-ci comme un résultat du calcul, il paraît s'en être repenti bientôt, car sur cette carte où, à l'exemple de Ferrer (1) et d'Olmedilla, il a rassemblé plusieurs lignes de démarcation, il n'accorde plus au *résultat du calcul* par les lignes de $16\frac{2}{3}$ au degré que le titre de : *Supposition de Varnhagen*, réservant pour sa ligne seulement celui de : *Détermination résultant du calcul exact*.

65. — Eh bien! messieurs, si nous contemplons l'échafaudage de l'édifice de ce *calcul exact*, nous nous convaincrions que dans son appareil si éblouissant d'érudition, il n'est pas accompagné de la solidité nécessaire.

66. — Mais avant d'examiner la base sur laquelle le savant architecte a voulu bâtir l'édifice de son *calcul exact*, destiné à s'élever sur les ruines de ce qui a été appelé *supposition de Varnhagen*, arrêtons nos regards sur l'anachronisme flagrant de la croyance que les lieues du traité de Tordesillas étaient de $17\frac{1}{2}$ au degré. Or, des autorités qui ne peuvent être suspectes au savant critique établissent tout le contraire.

67. — Martyr d'Anghiera, en rendant compte de la navigation de Magalhães et de ses compagnons, dit clairement qu'ils allaient contre l'opinion générale quand ils prétendaient que le degré contenait

(1) Voy. Nav., Coll., II, 98.

17 lieues $\frac{1}{2}$ (1). Ainsi il est bien clair que c'était alors en Espagne une innovation introduite par Magalhães et ses compagnons, émigrés du Portugal. Or c'est justement ce qui nous est confirmé par un rapport des astronomes de Badajoz du 31 mai 1524, où nous lisons ces lignes : « Et les mêmes Portugais... depuis quelque temps graduent leurs cartes... en donnant à chaque degré dix-sept lieues et demie (2). »

68. — Donc en Espagne l'usage de compter dans chaque degré 17 lieues $\frac{1}{2}$ était en 1524 une innovation que l'on blâmait, et qui par conséquent n'y était pas encore en pratique en 1494. Et si nous devons en croire Pimentel, cet usage n'aurait été introduit qu'après que la fréquence des rapports du Portugal avec les autres nations d'Europe, à cause du commerce de l'Inde, eut fait naître l'idée d'une division moyenne entre celle dont se servaient les Hollandais

(1) « Ipsi vero contra omniū opinionem aiunt gradum continere leucas septemdecim cum dimidia. » (Dec. V, cap. VII.)

(2) « Y los dichos Portugueses... de cierto tiempo a esta parte han » graduado sus cartas... dando 17 leguas y media por grado. » (Nav., Coll., IV, 352.) L'introduction s'était déjà réalisée dans cette même année, et le traité de Saragosse la sanctionna. Falleyro, en 1535, tout en admettant la lieue de $16\frac{2}{3}$ au degré, reconnaissait que l'on commençait déjà à la faire de 17 et de $17\frac{1}{2}$; ce qui prouve très clairement contre les opinions de M. d'Avezac, quand il prétend que la lieue ne changeait pas. Medina (liv. III, cap. 15), en 1545, employait déjà exclusivement les lieues de $17\frac{1}{2}$ au degré; mais Nonius (Pedro Nunez) en Portugal, en l'année 1566, disait que quelques-uns continuaient à admettre la lieue de $16\frac{2}{3}$ au degré : « Et quoniam inter Hispanos » sunt qui leucas 17 cum dimidio uui gradui maximi circuli tribuant ; » alii vero 16 cum duobus tertiis. »

et les Allemands, de 15 lieues au degré, et celle de 20 au degré qu'employaient alors les Français et les Anglais.

69. — Je suis le premier à déclarer que l'anachronisme sur l'emploi des lieues de $17 \frac{1}{2}$ au degré doit être bien excusable chez mon savant critique; puisqu'il s'est trompé en bonne compagnie, avec plusieurs écrivains renommés, quoique moins bien informés de ce détail. Ces écrivains sont: Gomara, Galvão, Gabriel Soares, Ulloa et Navarrete lui-même (IV, 55, et V, 6).

70. — Avant cette introduction, aussi arbitraire que le fut plus tard l'adoption en Portugal de la lieue de 18 au degré, proposée par Pimentel et encore employée aujourd'hui, on ne faisait usage, dans ce royaume et dans celui de Castille, que de la lieue de $16 \frac{2}{3}$ au degré, quoique les astronomes en admissent en théorie une autre telle qu'il en faudrait $15 \frac{1}{8}$ pour constituer un degré, mais que dans la pratique les marins qui s'en servaient, peut-être à l'imitation des Italiens, faisaient un peu plus grande, donnant à chaque degré la valeur de 15 lieues tout juste. C'est ce que nous déclare formellement ce texte de Martyr d'Anghiera: « Si nous faisons le calcul des lieues à la manière des marins espagnols, chaque degré contient 15 lieues (1). » Et ce texte est confirmé par un passage du récit de Vespuce sur son premier voyage commenté par Navarrete, qui nous dit que les lieues dont parle le navigateur flo-

(1) « Si computationem leucarum sumpserimus *nautarum Hispanorum more*, quindecim continet quisque gradus leucas. » (Dec. V, cap. 7.)

rentin sont des lieues de 15 au degré « *alors en usage* (1497) (1). »

IX.

71. — Il est donc évident qu'appuyé sur ces autorités, j'aurais pu résoudre dans un sens bien plus large l'important problème de la ligne de démarcation, sans encourir avec justice le reproche qui m'a été fait par mon savant contradicteur, d'avoir résolu ce problème *dans un sens beaucoup trop large*. Car il est évident que si j'avais admis pour base que chaque degré était de quinze lieues, j'aurais porté le méridien beaucoup plus à l'ouest, au delà du cap Nord, et à peu près là où l'a mis le cosmographe Diogo Ribeiro (2).

72. — Je dis plus. Si des considérations quelconques, étrangères à la justice et à l'équité, agissaient assez tristement dans mon esprit pour me faire sacrifier la première des qualités de tout historien, celle de ne fléchir devant aucune considération, rien ne m'était plus facile que de trouver une ligne tout à fait favorable au Brésil *dans cette question d'actualité* que, dans l'ardeur de l'aborder sous toutes ses faces, M. d'Avezac a essayé de miner même par les bases de la ligne de démarcation de Tordesillas. Je n'aurais eu qu'à donner la préférence à la lieue de $14\frac{1}{6}$ au degré que M. d'Avezac, d'accord avec Ferdinand Colomb, croit être celle dont se servait le héros génois ; ce qui du

(1) « Las leguas de que habla (Vespuce) eran de 15 al grado que se usaban entonces. » (Coll., III, 199.)

(2) Voy. le § 79.

reste est aussi conforme (1) à une des notes écrites de sa propre main dans l'exemplaire (2) de l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, qui se trouve à Séville, note dans laquelle Colomb dit que, par ses propres observations (3), d'accord avec celles du *Magister Josephus, fisicus et astrologus*, et d'autres, le cercle de la terre avait 20,400 milles, ce qui répond à 5,100 lieues, et donne bien à chaque degré 14 lieues $\frac{1}{6}$. Or, en employant ce compte des milles arabes, la ligne de démarcation irait à l'Oyapoc.

73. — Et rien de plus facile que de justifier encore la préférence de l'emploi des milles arabes pour la détermination de ce méridien de démarcation. D'abord tout le monde connaît l'influence que les Arabes avaient exercée en Espagne sur tout ce qui regardait la géographie et la navigation. Cette influence a été même très judicieusement mise en relief par le savant Humboldt (4). On sait que le roi Alonzo le Sage a beaucoup protégé les astronomes arabes et hébreux, et que les astrolabes qui nous restent, fabriqués en Espagne depuis le XI^e jusqu'au XIV^e siècle (5), portent des inscriptions arabes. Or si l'on employait quelquefois les lieues arabes, si Colomb s'en servait aussi, ce

(1) Voyez cependant ce qu'en dit Humboldt, II, 326.

(2) Cet exemplaire est de la même édition de fol. qu'on croit de J. de Westphalie, de Louvain, en 1483.

(3) Voy. ce passage dans le *Bulletin* de janvier et février de cette année, planche jointe à la page 71.

(4) *Ex. crit.*, IV, 314.

(5) Voy. une notice sur quelques-uns de ces astrolabes dans la note 43, p. 446 du premier volume de notre *Hist. gén. du Brésil*.

même Colomb qui avait été conseiller des rois catholiques pour l'obtention de la bulle des *cent lieues* et pour la nouvelle cession faite à Tordesillas jusqu'à un méridien qui laissait bien à couvert les Antilles, on pourrait avoir soutenu avec apparence de vérité que ces lieues arabes devaient être celles qui sont entendues dans la rédaction du traité de Tordesillas.

X.

74. — A présent que je crois avoir assez prouvé qu'en admettant de préférence la lieue de $16\frac{2}{3}$ au degré, je n'ai fait qu'adopter, parmi les trois seuls calculs acceptables qui donnaient la solution du problème, justement celui dont les résultats étaient les moins larges, je vais m'occuper de la méthode directe proposée par mon savant critique comme préférable dans l'état actuel de la science.

75. — La lieue en 1494, dit très bien M. d'Avezac, était de quatre milles ; ce qui veut dire qu'elle était de 4000 pas, ou 20.000 pieds, ou encore, si on l'aime mieux, de 32 stades, puisque Isidore de Séville (1)

(1) « Stadium octava pars milliarii est, constans passibus 125. » (Isidorus hispal, *Originum sive etymologiarum* lib. X, cap. 16.)

Le stade n'était pas une mesure invariable. C'est ce que nous assure M. Jomard (*Mém. sur le système métrique des anciens Égyptiens*, p. 104) dans ces mots : « Parmi les écrivains, soit anciens, soit modernes, les uns ont prétendu qu'il n'y avait eu qu'une seule espèce de stade ; cette idée suppose des erreurs grossières et presque incroyables... On ne peut plus révoquer en doute maintenant que les Grecs, ou voyageurs ou géographes, se sont servis de cinq ou six espèces de stades employées dans les différentes régions de l'ancien monde. »

assigne nettement à chaque stade 125 pas. Jusque-là je ne me trouve que très d'accord avec le savant critique. Je suis cependant bien loin d'avoir cet avantage à propos des véritables valeurs du mille et du pied dans la même année 1494. Je ne puis pas admettre que ces valeurs fussent celles dont les anciens Romains faisaient usage plusieurs siècles auparavant.

76. — D'abord, même en admettant, contre toutes les notions que nous possédons par les documents historiques, cette permanence effective de l'étalon romain pour les mesures d'étendue dans les deux royaumes péninsulaires, après la domination des Arabes et des barbares du Nord, il fallait commencer par connaître au juste quel avait été le pied romain dans les anciennes colonies des pays ibériens et lusitaniens. Dans les Gaules, et même dans les colonies de l'Italie, la valeur du pied romain a dû n'avoir pas été assez uniforme : c'est ce que nous apprenons, non-seulement par ces moyens approximatifs et insuffisants de la mesure de plusieurs distances entre les bornes milliaires, mais surtout par plusieurs étalons qui nous restent du pied romain (1). Ainsi nous n'hésitons pas à assurer que, dans l'état actuel de la science, on ne pourrait regarder comme *calcul exact* celui qui serait

(1) On voit au Louvre un étalon de 0^m,2963; et l'on en a trouvé à Maulevrier un autre, décrit par M. Jomard, qui n'avait que 0^m,2925. Nous savons aussi que Letronne (*Considér. gén. sur les valeurs des monnaies*, etc.) a cru le pied romain de 0^m,295; que Gosselin (*Mém. de l'Inst., Inscriptions*, VI, 44) lui assigna 0^m,296296; et que les mesures des milles prises sur les marais Pontius lui donneraient à peine

fait sur la supposition gratuite que le pied romain était admis en Espagne en 1494. Et, même dans ce cas, il serait de toute impossibilité d'admettre comme véritable valeur de cette mesure la moyenne trouvée pour le pied romain en France et en Italie. Du reste, à propos du pied romain, rappelons-nous ce que nous dit notre respectable confrère, l'illustre M. Jomard : «Aucun sujet n'a été plus controversé que la valeur du pied romain... Les recherches des savants remontent à plus de trois siècles, et elles n'ont pas encore trouvé leur terme, tant sont délicats les éléments d'où dépend la solution. »

77. — Ayant prouvé combien a été arbitraire l'idée de prendre le pied romain pour la mesure que nous devons accepter aujourd'hui pour la détermination de la valeur des 370 lieues, nous ajouterons qu'à cette époque on n'a pu se rapporter qu'à la lieue commune par laquelle on indiquait alors les distances dans les grands chemins. En Portugal, l'ancienne lieue commune était celle (1) en usage encore au Brésil (2), de 3000 brasses *craveiras* : et en Espagne la lieue commune de 8000 *varas* était encore un peu plus grande ; elle

0^m,2942. Si donc la valeur véritable du pied romain en Italie et en France, après tant d'études et d'examen, est encore problématique, à plus forte raison l'est-elle en Espagne, où l'on n'a pas encore fait sur ce sujet autant d'études approfondies. Le mille a été trouvé de 1471^m,22, ce qui est bien loin de ces 1481 mètres que M. d'Avezac regarde comme le terme moyen.

(1) Voy. Bluteau, au mot *Legua*.

(2) Pimentel, *Arte de navegar*. — Cette lieue répond au juste à 16 $\frac{2}{3}$.

était de 3039,65 brasses (1). Or, chaque brasse *cra-veira* de deux *varas* ou 80 pouces, d'après l'étalon le mieux conservé (2), peut être pour la pratique (3) considérée de 2^m,2, quoique rigoureusement sa valeur fût un peu plus grande. Par conséquent chaque pied géométrique portugais de 12 pouces se réduit à 0^m,33. Cela nous donne pour la lieue portugaise ancienne et actuellement en pratique au Brésil, 2464^m,200, lesquels divisés par 1064,37, selon la méthode de notre critique, nous donnent plus de 23 $\frac{1}{6}$ et ce résultat serait encore plus favorable, si l'on n'avait pas négligé cette fraction dans l'évaluation de brasses effectivement plus grande que 2^m,2, et si nous avions préféré la valeur de cette lieue commune d'Espagne, de 39,65, brasses de plus.

Tel est l'accord des sciences mathématiques, que les voies nouvelles ne peuvent servir qu'à donner de nouvelles preuves en faveur d'un résultat, quand il avait été déduit de principes bien exacts.

La solidité du calcul par les lieues de 16 $\frac{2}{3}$, étant ainsi complètement justifiée, qu'il me soit permis de dire que, même en admettant les prémisses arbitraires de

(3) Voy. *Mem. sobre pesos e medidas*, por Fortunato José Barreiros, (Lisboa, 1838, in-4°), page 64.

(4) L'étalon de Lisbonne déclaré légal par le roi D. Manuel (Ord. Manuel, liv. I^{er}, tit. 15, §§ 24 à 29), étant moins bien conservé actuellement, on s'est servi de celui de Thomar, qui est en bon état de conservation.

(5) La commission de 1815, à laquelle appartenaient Mendo Trigo et le mathématicien Valente de Couto (né au Pará), a trouvé que 110 mètres faisaient *presque* 10 *varas* ou 50 *braças*.

cette lieue de 5924 mètres (de $18\frac{1}{3}$ à peu près au degré), mon savant critique doit s'être trompé dans les opérations arithmétiques, car le calcul donne un arc un peu moindre de $20^{\circ} 36'$. Tout donc nous autorise à déclarer déchu des honneurs de *résultat de calcul exact*, celui de la ligne de démarcation marquée dans la carte qui accompagne le rapport, et à nommer cette ligne (à l'exemple encore une fois de mon digne contradicteur) du titre plus modeste et bien plus exact, de « *supposition de d'Avezac* ».

XI.

78. — Je ne m'arrêterai pas à démontrer comment le savant critique s'est abusé sur la manière dont on comptait les latitudes, pour justifier ce qu'il veut prouver à propos des longitudes, quand on sait que quelques auteurs ont appliqué le degré de $17\frac{1}{2}$ à la latitude, avant que de l'admettre pour la longitude (1).

79. — Je m'arrêterai encore moins ici, dans mon texte, à relever une autre inexactitude échappée à M. d'Avezac, quand il pense qu'en 1524 on fut d'accord d'admettre la réduction des 370 lieues à $20^{\circ} 13'$ (2) ;

(1) Outre l'autorité du même Enciso et des commissaires astronomes, nous avons celle d'Oviedo (*De la natural hystoria*, etc., 1526, c. 10, f^o 12 v^o), qui distingue les « *grados de polo a polo* ; » et d'André Pires (Bibl. imp. de Paris, ms. 7168, 3, 3), quand il dit : « *Sabe que o grao de N. S. he de $17\frac{1}{2}$ (fol. 21)... na espera de circulo mayor o que partem o norte he o sul... veno grao 16 leguas he $\frac{2}{3}$ (fol. 32 v^o).* »

(2) D'abord les commissaires portugais ne convinrent de rien. Et pour ce qui regarde les Castillans, en employant les lieues de $17\frac{1}{2}$ qui les favorisaient davantage, ils admirèrent que c'était 22° et presque 9 milles.

et quand il assigne dans sa carte une fausse position à la ligne qui résulte du calcul convenu en 1681. Cette ligne, pour être à sa véritable place, devrait se trouver entre celle que le fameux Magalhães a calculée, et celle qui résulte de l'admission des lieues de $16\frac{2}{3}$ au degré. Ainsi dans la carte de M. d'Avezac sont marquées d'une manière indue, non-seulement cette ligne convenue en 1681, mais encore celle du cosmographe Diogo Ribeiro, qui dans l'original est beaucoup plus à l'ouest. Et nous y aurions eu une troisième ligne mal placée, si M. d'Avezac ne s'était pas abstenu d'y faire figurer celle d'Enciso, d'après son interprétation.

80. — Il m'est impossible de ne pas ajouter quelques mots : 1° sur un passage de Gabriel Soares transcrit par M. d'Avezac ; 2° sur la place où l'on a écrit le nom cap Nord, dans le premier tirage de ma carte du Brésil ; 3° sur la manière dont j'ai toujours envisagé la question de l'Oyapoc en général.

Ce ne fut qu'en 1681 que les cosmographes des deux côtés s'accordèrent sur une même mesure, qui fut celle de $22^{\circ} 13'$, à compter de l'île Saint-Nicolas. Le dernier calcul fut ensuite porté par Ulloa à $22^{\circ} 14'$, réduction admise par Humboldt (IV, 442) probablement sur la foi de l'académicien espagnol, qui malheureusement écrivait sur cette question en 1749, quand on s'occupait à Madrid des négociations du traité sur les limites du Brésil, traité conclu en janvier 1750. Il avait par conséquent pour but principal de servir exclusivement la cause de son pays. Nous en dirons autant des deux lignes dessinées dans la magnifique carte d'Olmedilla, d'une desquelles s'approche beaucoup celle qui résulte des suppositions de M. d'Avezac. La carte de Cano y Olmedilla fut publiée par le gouvernement espagnol en 1775, quand on négociait aussi sur les limites, avec le Portugal, quoique les négociations n'aient fini qu'avec le traité de 1777.

81. — Pour ce qui regarde le premier point, en éditeur et commentateur de ce précieux ouvrage de Gabriel Soares, que je me flatte d'avoir beaucoup restauré sous tous les rapports, je regrette que mon savant critique ait préféré l'édition de 1825, exécutée sur un manuscrit tout aussi imparfait que celui de la bibliothèque impériale de Paris, pour le passage important qu'il a transcrit à propos de la rivière de Vincent Pinzon, faussement placée sur la ligne équinoxiale par la méprise d'un copiste qui a répété quelques mots. Sur ce point je me bornerai à prier M. d'Avezac de vouloir bien me faire l'honneur de jeter les yeux sur le texte de l'édition que j'ai publiée étant premier secrétaire de l'Institut de Rio, surtout avec les explications que j'ai cru devoir y ajouter, à la fin de la note 10^e, p. 470 de mon second volume.

82. — A propos de l'endroit où l'on avait d'abord gravé sur la planche d'acier le nom du cap Nord sur la carte du Brésil que j'ai dessinée, c'est-à-dire là où l'établirent le Hollandais Laet et le Français Corneille, et où ce nom pourrait bien mieux se justifier qu'à la pointe Magoary de l'île Marajó, où M. d'Avezac croit pouvoir admettre ce *mensonge géographique* (pour me servir de sa propre expression), j'espère que mon critique me rendra la justice de se rappeler qu'avant d'imprimer son rapport, il avait reçu directement, de la main d'un de nos collègues, l'*errata* sur ce détail, qui a paru avec le second volume, mais qui dans l'exemplaire de la Société de géographie est collé à la fin du premier.

83. — Quant à la question de l'Oyapoc, je ne m'en

occuperai pas à présent ici. Je n'aurai qu'à gagner en la laissant intacte à notre savant confrère, M. Da Silva, qui m'a devancé, en vous annonçant un travail sur ce sujet important de l'histoire géographique. Mais je me trouve flatté qu'un simple accident, qui comprend à peine deux lignes de mon livre, ait suffi à remplir la plus grande partie des 268 pages du rapport de M. d'Avezac, le portant même à produire des textes de traités et à étudier les protocoles des négociations entamées après la publication de mon livre ; et je crois devoir déclarer que, malgré ma qualité de diplomate brésilien, j'ai été toujours, comme historien, si éloigné de penser aux questions d'actualité, que, convaincu que l'association de deux noms se fit avec toute raison, puisque je ne pouvais pas m'occuper d'en donner les preuves, j'ai préféré de passer là-dessus comme j'avais fait à propos du cap Saint-Augustin ; et je me suis borné à indiquer par une simple phrase que je savais très bien que c'était une question à discuter et à éclaircir.

84. — Je dois ajouter que dans cette question j'ai eu de tout temps l'idée que le droit du Brésil était clair par la simple lettre des traités, et qu'il suffirait d'en laisser là décision à l'arbitrage d'une troisième puissance ; puisque dans les questions du droit public, comme dans celles de droit privé et de droit canonique, le vrai droit dépend surtout de la lettre des traités et de celle des lois et des canons de l'Église. Et les traités, et les lois, et les canons de l'Église se sont trouvés quelquefois en désaccord avec la vérité historique, découverte après leur promulgation : et

malgré cela ils sont restés valides. Ainsi j'étais convaincu que dans cette nouvelle question, quand même la vérité historique eût pu paraître douteuse, et elle ne l'était pas pour moi, le droit écrit était manifestement en faveur du Brésil.

85. — Or ayant ces convictions, les ayant toujours manifestées, les ayant même énoncées publiquement par la presse (1), il est bien clair que je ne pouvais pas croire nécessaire, quand même je n'aurais pas été un homme de conscience, de me servir de cette occasion, pour favoriser la cause du Brésil, en disant une fois de plus la grande vérité, que le nom de Vincent Pinzon, avec ou sans raison, a été quelque temps associé à l'Oyapoc (2).

(1) Voy., entre autres publications, notre *Memorial organico*

(2) Le nom de rivière de Vincent Pinzon est donné à l'Oyapoc actuel, non-seulement dans un grand nombre de cartes espagnoles et portugaises inédites du xvi^e siècle, mais aussi dans les hollandaises imprimées d'Ortelius et de Van Langren. Cette dernière, on le sait, a accompagné l'ouvrage bien connu de Linschot. Le même nom fut encore solennellement consacré pour la même rivière, en 1637, dans la donation royale à Bento Maciel Parente, et de nouveau dans la confirmation au fils de celui-ci, appelé du même nom, le 9 juillet 1645. Ces documents authentiques se trouvent dans les archives royales à Lisbonne. Ladite rivière n'a commencé à être connue en Europe sous le nom indigène de *Wiapoc* ou d'*Oyapoc* qu'après la fin du xvi^e siècle, par les cartes anglaises et hollandaises. Sans doute, pour plus de clarté, on a pensé enfin à associer les deux noms dans le traité provisionnel de 1700 (voy. notre *Hist. du Brésil*, vol. II, p. 468). Le fait d'associations semblables des noms européens aux noms indiens était fréquent à propos d'autres rivières du Brésil. Par exemple : R. Grande, ou *Potengy*; R. *Parahiba*, ou de S.-Domingos; R. de S.-Matheus, ou *Cricaré*, etc.

XII.

Explorations primitives.

86. — Au sujet des expéditions de 1501 et 1503, quoique j'aie aussi, comme M. d'Avezac, et depuis longtemps, des motifs pour imaginer que Gonçalo Coelho a pu avoir été le chef de toutes les deux, ayant avec lui Vespuce, et j'ajoute même Solis, j'hésitais et j'hésite encore sur ce point. Cependant, ne croyant pas ce détail d'une grande importance dans une histoire générale, j'ai mieux aimé parler dans mon texte de ces deux expéditions, sans m'occuper de leur chef, me contentant de dire que Vespuce avait fait partie de l'une et de l'autre.

87. — M. d'Avezac, au lieu de regarder ce silence comme un scrupule de ma conscience d'historien et comme une preuve que je ne me suis pas placé au point de vue exclusif et jaloux de l'ancienne métropole, attendu qu'en supprimant le nom du chef portugais, je laissais au premier plan le pilote florentin, me reproche mon silence ; et tout de suite indécis lui-même, et tenté d'admettre D. Nuno Manuel comme chef d'une de ces expéditions, d'après une indication qu'il m'a fait l'honneur de m'emprunter, il me reproche mon indécision. Voici ses propres paroles : « *Par respect sans doute pour les conjectures du P. Cazal... qui attribue à Gonçalve Coelho le commandement de l'expédition de 1501, et à Christophe Jaques celui de l'expédition de 1503, M. de Varnhagen garde*

sur ce point, dans son texte, un silence absolu, et dans une note (p. 424, note 8) une complète indécision. »

88. — Je n'ose rien dire de plus contre l'accusation sur mon silence et mon indécision, quand je me trouve devant une accusation encore plus grave et plus imméritée.

89. — Oui, messieurs, il est injuste de dire que, à propos de Christovão Jacques, je me suis laissé guider, en 1854, par les conjectures de Cazal, qui écrivait en 1817. Après avoir tant travaillé dans les archives, après avoir écrit ces *Réflexions critiques* (*Reflexões criticas*), accueillies dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne, où j'ai fait connaître Gabriel Soares, apprenant même à le désigner par son véritable nom (1), et le restaurant, sous tous les rapports, dans la nouvelle édition que j'en ai donnée, étant premier secrétaire de l'Institut de Rio; après avoir publié Pero Lopes avec des notes dans lesquelles j'ai fixé au juste les dates de la découverte des principaux parages de la côte du Brésil; et après avoir publié un travail sur les premières négociations diplomatiques relatives au Brésil (*Primeiras negociações diplomaticas*), où j'ai prouvé que l'expédition de Christovão Jacques avait eu lieu en 1526 et non en 1503, comme le croyait Cazal, je ne pouvais pas m'attendre à cette humiliation littéraire...

(1) Avant que l'Académie royale des sciences de Lisbonne eût accueilli dans ses mémoires d'outre-mer (*Mem. para a historia e geogr. das nações ultramarinas*) mes *Réflexions critiques* sur l'ouvrage de Soares, publiées dans le volume V^e desdits mémoires, en 1839, on croyait, par certaines inductions de Cazal, que l'auteur de l'ouvrage, jusqu'alors anonyme, était un certain *Francisco da Cunha*.

90. — Quant à l'expédition au sud du Brésil, qui nous a été révélée par la brochure allemande de la bibliothèque de Dresde, je suis bien aise de voir que M. d'Avezac accepte mon interprétation de la rapporter à la rivière de la Plata ; et qu'il accepte aussi ma proposition de la reculer de plusieurs années de la date conjecturée par l'illustre Humboldt.

91. — Je dois profiter de cette occasion pour dire que je commence à supposer qu'elle peut avoir été la même qui, d'après certains renseignements (1), fut entreprise par le Portugal en l'année 1506, ayant pour pilotes Vasco Gallego de Carvalho et João de Lisboa ; et que ce dernier marin, très célèbre en Portugal, fut celui des deux qui retourna le premier. L'année de l'expédition, ni la date de l'impression de la brochure, ne peuvent en tout cas être celles qui furent assignées par Humboldt : nous en avons une nouvelle preuve dans la description de la terre de Schöner (2), publiée en 1515, qui donne déjà en latin des indications évidemment extraites de cette brochure.

(1) Voy. nos notes au *Diario* de Pero Lopes, p. 87.

(2) *Loculentissima quædam terræ totius descriptio*. Noremberg., Joan. Stuchssen, 65 feuillets, 4°. — Voy. f° 61 et 61 v°, où il traite de *Basilie regio* : « Circūnavigarunt itaq. Portugaliens. eam regionem : »
 » comperierunt transitum fere conformem nostræ Europæ... Ex altero
 » insuper latere etiā terra visa est, et penes caput huius regionis circa
 » miliaria. 60. covilez modo : ac si quis navigaret orientem versus, et
 » transitum sive strictum Gibelterræ aut Sibilie navigaret : et Barba-
 » riam... intueret. Etc. »

XIII.

Exploits des Français au Brésil.

92. — Je crois toujours que la détermination de la date précise du voyage auquel se rapporte l'opuscule de Dresde est très importante encore, parce que c'est le document ancien le plus authentique où il soit fait mention des navigations primitives des marins français au Brésil. Les conjectures d'après lesquelles on admettait leur présence sur nos plages déjà en 1503 et 1504 étaient fondées sur le fait du combat naval où Christophe Jacques prit quelques vaisseaux français : et comme on croyait, même en Portugal et au Brésil, que l'expédition de Jacques avait eu lieu en 1503 et 1504, il était bien clair qu'on devait admettre aussi déjà les vaisseaux français au Brésil à une telle époque. Ainsi. M. d'Avezac n'est pas fondé à se servir, comme argument, de l'information de 1584 que j'ai fournie à l'Institut de Rio.

93. — Quant au voyage français de 1539, dans la collection de Ramusio, où il est question de Denys d'Honfleur, je suis si loin de le rejeter, que M. d'Avezac se sera sans doute aperçu que je l'ai moi-même extrait dans une note de mes *Réflexions critiques* (p. 75) : seulement M. d'Avezac me permettra de m'étonner que, scrupuleux comme il est, il n'ait pas rendu exactement dans sa traduction le texte de Ramusio. Dans le texte italien, le grand capitaine dieppois (Pierre Crignon, selon les judicieuses conjectures de M. Guérin et de M. d'Avezac lui-même) dit formellement qu'une partie

du Brésil avait été découverte *par les Portugais* depuis trente-cinq ans, et que l'autre partie avait été découverte par Denys de Honfleur depuis vingt ans. Ainsi Crignon, qui écrivait en 1539, pensait qu'une partie du Brésil avait été découverte en 1504 par les Portugais, et non par les Français (1), comme M. d'Avezac a compris. Il ne place la première découverte des Français qu'à l'année 1519.

94. — Je suis si loin d'abriter, à propos de la priorité ou de l'importance des anciennes navigations françaises au Brésil, des idées de jalousie ou d'injustice, que là-dessus je puis bien m'enorgueillir de pouvoir répondre avec le grand nombre de faits et de documents que j'ai fait connaître moi-même, donnant plus de relief et d'importance aux navigations françaises au Brésil ; et je dois ajouter que quelques-uns de ces faits, en faveur des exploits de l'ancienne marine française, ont été fournis par des documents originaux de ma propre collection, que j'aurais bien pu conserver par-devers moi, et que je me suis fait un plaisir de publier.

95. — Et je respecte tant les aspirations des peuples à garder leurs gloires historiques, même un peu hasardeuses, que je ne puis que louer les Dieppois quand ils prétendent avoir découvert l'Amérique avant Colomb,

(1) « Questa terra del Bresil fu primamente scoperta da Portoghesi » in qualche parte, e sono circa trentacinque anni. L'altra parte fu scoperta per vno di Honfleur chiamato Dionisio di Honfleur d'amenti anni » in qua... Etc. » — Nous savons bien que M. Estancelin s'est aussi trompé dans sa traduction ; mais M. d'Avezac cite en premier lieu les pages du texte de Ramusio lui-même, qui est du reste la seule source qui puisse nous guider sur la véritable ponctuation.

en 1488, de même que certaines familles du Brésil prétendent encore que le Portugais João Ramalho était allé à Saint-Paul à peu près à la même époque, également avant la découverte de l'Amérique par Colomb.

96. — Et il est encore vrai que, Brésilien, écrivant une histoire de la civilisation du Brésil par les Portugais, c'est-à-dire par les ancêtres de la majorité des citoyens brésiliens actuels, je ne pourrais jamais me placer au point de vue français, ni hollandais, ni anglais, ni espagnol. Par la même raison, je ne pourrais pas non plus me placer au point de vue nègre ou indien. Et M. d'Avezac, qui donne tant d'importance à un travail de M. Martius, aura remarqué que sur ce point comme sur bien d'autres, je me suis trouvé par ma propre inspiration très d'accord avec mon ami le savant Bavarois (p. 391) (1). En bien des cas, « *l'empire de préoccupations ou de traditions... de l'orgueil national portugais* (1) », est aussi pour le Brésil actuel l'empire des préjugés salutaires de sa nationalité, ou au moins des intérêts nationaux, comme par exemple dans la question de l'Oyapoc.

XIV.

Nationalité historique.

97. — Mais M. d'Avezac, énonçant son opinion,

(1) « O periodo da descoberta e colonisação primitiva do Brazil, não » pode ser comprehendido senão em seu nexo com as façanhas mariti- » mas, commerciaes, e guerreiras portuguezas ..Etc.» — « O Portuguez » que deus as condições e garantias moraes e physicas para um reino in- » dependante... se apresenta como o mais poderoso e essencial motor.»

(1) D'Avezac, p. 1531 (dans le volume XIV du *Bulletin*).

dit que je ne me suis pas « *placé au point de vue brésilien* ». La proposition, présentée dans cette nudité, pourrait être moins bien comprise par quelques lecteurs : cependant je suis le premier à reconnaître que mon courtois critique n'a pas eu l'intention de me dire un mot peu gracieux. Mon critique entend naturellement par « *point de vue proprement brésilien* » celui où devrait se placer un Indien Tupi pur sang, et il faut que j'en laisse toute la responsabilité d'une telle appréciation.

98. — Et en convenant que, même parmi mes compatriotes, il y en a qui, oubliant que le nom de Brésil n'est pas même de l'Amérique, partagent de bonne foi, sans bien s'apercevoir de leur gravité, de semblables opinions et d'autres plus extravagantes encore, je ne peux que beaucoup regretter, dans l'intérêt de la marche et du développement de la civilisation de ma patrie, de cette première nation de l'Amérique méridionale, que M. d'Avezac, Européen, soit venu leur prêter tout son appui, en prêchant aussi une théorie qui, tout innocente qu'elle est en apparence, finit par être radicalement subversive de notre véritable nationalité, représentée dans l'écusson des armes de l'Empire par la croix de l'ordre portugais du Christ, sous le patronage duquel la colonisation eut lieu, et par la sphère armillaire, symbole du roi Emmanuel régnant en Portugal à l'époque de la découverte. Cette nationalité est représentée encore par une dynastie portugaise, et par la religion, la langue, les usages, les mœurs, une grande partie de la législation, et enfin par toute cette belle littérature

portugaise avec son Camoens, son Vieira et son Filinto, riches héritages que le Brésil ne saurait jamais renier.

99. — La nation brésilienne, ayant accepté de la mère patrie des legs si importants, en a pris aussi la responsabilité qu'ils imposent. En dehors de ce principe, tout est ingratitude et tout est logiquement faux. Un historien national ne pourrait écrire qu'en historien national, à moins de se rendre absurde. Il peut bien ne pas se trouver d'accord dans quelques détails ou dans certaines idées avec un parti ou l'autre du pays ; mais en écrivant avec des convictions, en honnête homme, il trouve, même dans les orages qui se lèvent pour bouleverser son œuvre, l'occasion de mieux l'affermir. Qu'il me soit donc permis de repousser avec un bien excusable sentiment de dignité, et au nom de ceux qui dans mon pays partagent mes opinions, ces nouveaux cris de guerre en faveur des exagérations des membres de ce nouveau parti anti-européen, qui commencent par méconnaître le mérite et les services de leurs propres aïeux.

XV.

100. — La question de la nationalité historique, je l'ai toujours regardée comme la plus délicate pour un historien brésilien : je l'ai longtemps méditée avant de commencer la rédaction de mon histoire. Enfin je suis arrivé à la voir bien clairement, non sans reconnaître tout ce qu'elle contenait d'épineux quand il fallait dire toute la vérité. Le résultat de mes méditations sur ce point est le discours que j'ai lu à l'Académie de l'histoire de Madrid, et que j'ai publié avec mon second volume

sous le titre de : « Les Indiens (du Brésil) par rapport à la nationalité brésilienne. »

101. — J'ai prouvé dans ce discours :

Que les Indiens qui parcouraient le territoire actuel du Brésil à l'arrivée des Européens n'en étaient point les propriétaires (comme, par exemple, les anciens Gaulois l'étaient du sol de la France), mais qu'ils en étaient uniquement les derniers envahisseurs nomades ;

Que, sans compter qu'il leur manquait la vraie religion, ils étaient dans un état social pitoyable, se tuant et se mangeant les uns les autres, sans lois, sans morale, et par conséquent sans idée de la punition du crime ni de la récompense des vertus ;

Que ceux qui restent encore dans l'état sauvage, sans s'améliorer depuis trois siècles et demi, nous prouvent que, par eux-mêmes et sans l'influence européenne, leurs compagnons n'auraient pas pu se civiliser ;

Que cette influence ne pouvait se faire sentir sans l'emploi de la force, car sans celle-ci on n'a pas de moyen de faire respecter la loi, même au centre de la plus grande civilisation : les moyens doux employés pour obtenir la civilisation des Indiens, par exemple celui de leur faire des cadeaux, viennent encore d'être proclamés comme insuffisants aux États-Unis même, dans le dernier message du président (1) ;

Que plusieurs ecclésiastiques sincères, par excès de pitié, et quelques philosophes démolisseurs, pour s'en servir comme d'un instrument, ont exagéré l'abus qu'on

(1) « The present system of making them (the Indians) valuable presents to influence them to remain at peace has proved ineffectual. » (Mess. of J. Buchanan, 8 decemb. 1857.)

faisait des moyens coercitifs dont la civilisation s'est servie ;

Que des trois éléments de population qui entrent aujourd'hui dans la composition de toutes les nations américaines, à savoir, l'euro péen, le nègre et l'indien, au Brésil c'est surtout l'élément euro péen, portugais dans sa plus grande majorité, qui domine ;

Et enfin que, s'il est vrai que cet élément civilisateur est celui qui prédomine encore, l'histoire nationale, et surtout une histoire de la civilisation du pays, ne pourrait aucunement s'empêcher d'être plus ou moins d'accord avec lui, quand même l'historien national serait assez ingrat pour méconnaître les bienfaits des civilisateurs, et trop peu pieux pour ne pas respecter non plus la mémoire de ses ancêtres.

102. — La question ainsi considérée, c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de l'esprit patriotique que respire mon histoire, que de dire qu'elle est écrite plus dans le sens des colons d'Europe que dans celui des nègres ou des Indiens. Si ceux-ci, sortant des forêts vierges, avaient envahi les villes ou les premiers comptoirs de la civilisation ; s'ils s'étaient de nouveau emparés de tout le pays ; si encore actuellement ils y dominaient, l'histoire nationale devrait bien considérer au premier plan les Indiens. De même si les nègres révoltés avaient par hasard réussi à s'emparer du pouvoir, à devenir prédominants dans la nation, comme à Haïti, l'histoire nationale ne pourrait aucunement s'empêcher de mettre au premier plan l'élément nègre. Cependant, à Haïti même, l'historien haïtien ne pourra jamais renier la France, ni dans sa langue, ni dans ses codes, ni dans sa religion, ni enfin dans toute sa civilisation.

XVI.

Ethnographie indigène.

103. — Tout en ayant des idées arrêtées qui m'ont porté à mettre au premier plan dans mon histoire ce qui est au premier plan dans ma nation, mon critique me rend toute justice en reconnaissant que je n'ai pas méprisé l'élément africain, et beaucoup moins encore l'élément indien, auquel j'ai consacré exclusivement trois sections de mon ouvrage, en arrivant à la conclusion que les Tupis se trouvaient dans le même état que les sauvages de tous les pays, en y comprenant ceux de l'ancienne Asie et même de l'Europe d'autrefois, se dévorant les uns les autres. J'ai ajouté que l'étude de l'état de nos Indiens ne faisait que jeter une nouvelle lumière sur bien des usages barbares racontés par Strabon et Hérodote.

104. — Voué pendant longtemps à des études sérieuses sur l'ethnographie indienne, ayant même proclamé dans mon pays le besoin de l'enseignement des langues indigènes, me flattant d'avoir été l'initiateur de la création, à l'Institut de Rio, d'une troisième classe qui s'occupe exclusivement d'études ethnographiques, je me félicite en même temps d'avoir, par des aperçus généralisateurs, fait faire aux études qui se rattachent à l'ethnographie indico-brésilienne, des pas très grands, peut-être même hardis, mais qui pourront beaucoup aider à simplifier ces études.

105. — En bien étudiant tous les grands groupes des peuplades du Brésil, je suis arrivé à la conviction

que dans leur plus grande masse, c'étaient des Tupis, c'est-à-dire que, à de très rares exceptions près, comme je l'ai remarqué (1), les Tupis y constituaient une même nationalité *ethnique*. Et quand, à défaut d'un autre mot, j'ai employé celui de nationalité, j'étais fort loin de vouloir émettre, comme je l'ai dit bien clairement (2), l'idée d'un corps social soumis au même régime : au contraire, je savais bien que dans ce sens il y avait parmi les Tupis, des centaines de toutes petites nations, puisqu'ils se trouvaient en général dans l'état primitif du gouvernement de famille ou tribu.

106. — De même, faute d'un meilleur mot, j'ai exprimé encore la même idée, en disant qu'en général tous ces peuples envahisseurs étaient d'une même *race*. M. d'Avezac, à cause de l'emploi du mot, se récrie contre le fait, sous prétexte de ce qu'en France, tout le peuple parle la même langue, on ne peut pas en induire que tous les Français soient de la même race. Acceptant la comparaison, je réponds : Ce qui distingue le plus les Français des autres peuples, c'est leur langue ; et cependant, quoique la France ait éprouvé des invasions

(1) A la page 99 nous avons dit : « Salvando pois como excepção o » facto de algumas tribus de nacionalidade differente e que no grande » terreno que nos occupa formavam, permitta-se a expressão, como pe- » quenos oasis ilhados e sobre si, em que se haviam estabelecido cara- » vanas refugiadas... Etc. » — De même à la page 120 on lit : « Tudo » quanto dissemos se applica á generalidade ; pois sabido é que havia e » ha ainda Indios que passam toda a vida em canoas... Etc. »

(2) « Não constituíam, nem haviam constituído atéhi uma nação, » nem mesmo pequenas nações na accepção em que mais geralmente, » em direito universal, se toma hoje esta palavra. Formavam antes » muitas cabildas... Etc. » (*Hist. gen. do Braz.*, vol. I, p. 132.)

des Romains, des Francs, des Huns, des Maures et des Normands, on est convenu en France même de regarder les Français en général comme de race gauloise ou celtique. Et l'on oserait encore moins aujourd'hui s'opposer à admettre ce principe général seulement par la raison que parmi les Français, il peut s'en trouver quelques-uns d'origine hébraïque, africaine, ou même calmouke. C'est justement dans le sens primitif, et bien différent de celui où je l'ai employé, que le mot *race* commence à être banni, grâce à la philosophie et à notre religion, qui nous enseigne que nous venons tous de la même souche.

107. — Mais, non content d'avoir nié l'unité en général d'une nationalité ethnique, au Brésil, à l'époque de la découverte, causée par les invasions des Tupis, grâce, selon moi, à leur marine de canots de guerre et à leur connaissance d'une agriculture primitive, mon critique porte encore son opposition au point de ne pas permettre de croire que les peuples vaincus par les Tupis, les Tapuyas, fussent des gens de différentes races ou nationalités, en employant le mot dans le sens que je lui ai donné. Or, justement les débris de plusieurs tribus de langues tout à fait étrangères les unes aux autres et à celle des Tupis, qu'on a rencontrées, sous le nom général de Tapuyas, comme des caravanes éparses au milieu des peuples envahisseurs, prouvent très clairement que ces Tapuyas étaient bien de différentes nations ou races ethniques, non d'une seule.

108. — Mais passant de ces faits, de la plus haute importance, aux détails, je laisserai mon savant contradicteur se plaire à ne pas admettre mes étymologies

définitives de *Petiguares*, *Tabajares* et *Timbiras*, et même à me faire un reproche de m'être abstenu, autant qu'il m'a été possible, d'introduire dans mon texte, à l'exemple de ceux qui m'ont précédé, toute cette nomenclature barbare des sobriquets des tribus indiennes, lesquels, le plus souvent, ne servaient pas même à les distinguer par une qualité particulière qui les détachât des autres. Je me bornerai à répéter ici ce que j'ai déclaré dans une note, c'est-à-dire que je l'avais fait à dessein ; et je vous épargnerai de nouveau l'oreille, messieurs, me gardant bien de faire une longue liste de tous ces noms qui finissaient par n'avoir pas de signification, tant ils étaient arbitraires.

109. — M. d'Avezac me critique aussi pour ne pas avoir placé dans mon texte ma note sur mes conjectures à propos de la possibilité d'une navigation, peut-être reculée de quatre mille ans, entre l'ancien continent et le nouveau, qui, à cause des invasions simultanées de la métropole et des colonies, pourrait bien s'être perdue, comme s'était perdue celle qui avait jadis existé entre la Méditerranée et les Canaries.

110. — Et il me reproche encore que, à ces conjectures, où je me flattais d'ouvrir quelques idées nouvelles, je n'en ai pas ajouté d'autres sur les émigrations par la Russie asiatique. Puisque le dernier fait me fut connu déjà sur les bancs du collège, où l'on m'apprenait que le détroit de Behring avait été le pont au moyen duquel les fils de Noé ont dû peupler le nouveau monde, j'avoue que j'ai cru pouvoir bien ne pas m'en occuper, comme je le fais de nouveau à présent, ne disant rien sur ce sujet.

111. — Quant au conseil d'introduire dans le texte cette longue note sur mes conjectures à propos des probabilités d'une navigation reculée entre les deux continents, je ne puis que remercier beaucoup M. d'Avezac, en ajoutant que les lois de l'histoire, que j'ai tâché de suivre, me disent tout au contraire qu'il ne faut pas interrompre le fil de la narration par un sujet qui lui est étranger, et surtout quand ce sujet est presque conjectural.

XVII.

Point de départ de l'histoire du Brésil.

112. — Mais M. d'Avezac ajoute encore, à propos de mon livre : « Ce n'est point au Brésil que s'ouvre son récit, c'est en Europe. » Et il explique sa pensée en disant qu'il aurait préféré que mon histoire eût commencé par la description du pays et celle des Indiens, ses habitants, laissant ensuite à ceux-ci le temps de voir arriver les Européens, comptant dans ce nombre, en dernier lieu, les conquérants portugais.

113. — D'abord, que le digne rapporteur me pardonne, mais évidemment mon récit ne s'ouvre qu'au Brésil : il s'ouvre à l'arrivée de Gabral à Porto-Seguro. Le chapitre précédent n'est que d'introduction, et il n'aurait pas été facile de bien le placer au milieu de la narration, sans trop en interrompre le fil. Mais, en second lieu, mon critique savait que j'avais eu moi-même la pensée de mettre au commencement de l'ouvrage la description du pays et celle des Indiens, et que j'avais eu mes raisons pour abandonner ce

projet. Voici mes propres paroles dans la note 44 : « La section septième et les trois suivantes (ce sont justement celles où il est question de la description du pays et de ses anciens habitants) pourraient bien être placées au commencement de l'ouvrage, sans nuire à son arrangement total ; mais il nous a paru qu'avec la méthode que nous avons suivie, au moins dans cette édition, nous réussirions mieux à la lier à l'histoire de l'humanité en général, etc. (1). »

414. — J'ajouterai encore qu'après toutes mes hésitations préalables sur ce point, je me félicite de nouveau d'avoir suivi un terme moyen. Et quand même mon point de départ n'aurait pas été l'Amérique, je ne serais que très flatté de me trouver là-dessus d'accord avec le savant Américain Bancroft, auteur de l'*Histoire des États-Unis*, qui commence son premier chapitre par ces mots : « L'entreprise de Colomb, etc. (1). »

XVIII.

415. — Après avoir traité le plus rapidement qu'il m'a été possible des points principaux dont s'occupe le rapport, ayant négligé plusieurs détails pour ne pas

(1) « A secção 7ª, bem como as tres seguintes poderiam passar ao principio da obra sem prejudicar o arranjo total della. Pareceu-nos porém que com o methodo que nesta edição, pelo menos, adoptamos, » a ligamos melhor á historia da humanidade em geral. » Or, si mon savant critique a cru cette note le résultat d'un regret, il aurait été plus juste s'il en avait fait mention.

(1) « The enterprise of Columbus, the most memorable maritime » enterprise in the history of the world, formed between Europa and » America the communication... Etc. »

abuser de votre indulgence, messieurs, il est temps de m'arrêter. — Avant de le faire, permettez-moi cependant de dire encore quelques mots sur les observations du savant critique à l'égard de ma description générale du Brésil. Selon M. d'Avezac, cette description laisse au moins deux choses à désirer : d'être plus scientifique, et d'être plus étendue, car elle est tout entière renfermée dans huit pages : le savant critique s'est donné la peine de les compter.

116. — En remerciant M. d'Avezac de ses bienveillants conseils, et en admirant en même temps ses belles pages, ornées de tout l'appareil scientifique, à propos des époques géologiques de mon pays, je me bornerai à dire que ce chapitre de mon livre est justement celui que j'ai le plus travaillé, surtout pour y réussir à la fois à être bref sans devenir obscur ni insuffisant, et à être exact sans faire parade de la moindre ostentation des termes techniques d'aucune des sciences, soit mathématiques, soit physiques, soit naturelles, que j'ai moi-même tant étudiées, et que je cultive encore comme un des charmes de ma vie.

117. — J'avais là-dessus des idées bien arrêtées, qui me faisaient voir qu'on ne peut aucunement juger par son étendue de la bonté, ni de la justesse, ni de la clarté d'une description géographique dans l'histoire ; et que, bien au contraire, les meilleurs tableaux des pays, dans les ouvrages historiques, sont ceux que l'on fait à grands traits, avec plus de nerf, et où, par des artifices littéraires, l'auteur sait le mieux cacher sous des apparences agréables toute la profondeur des

sciences dont la nomenclature a quelquefois des sons trop barbares pour se plier aux règles du goût.

118. — Ainsi, dans ma description générale du Brésil, loin de m'arrêter trop à la géologie, ou à la phytologie, ou à la zoologie dans toutes ses classes, j'ai au contraire fait ce qui dépendait de moi pour ne pas tomber dans l'exagération scientifique. En parlant rapidement des différentes formations, j'ai tâché de déguiser les aperçus géologiques, avec la peinture pittoresque ; j'ai fait le possible pour réduire tous les renseignements phytologiques aux arbres qui donnent les bois de construction, les produits du commerce et les fruits savoureux de la table. J'ai parlé des animaux et des oiseaux du pays principalement sous le point de vue de l'agrément et de la chasse ; et enfin je me suis même occupé des tigres et des serpents, en adoucissant la terreur qu'ils inspirent par le rapprochement patriotique de ce que fut jadis, sous ce rapport, l'Europe elle-même, quand elle était encore plongée dans la barbarie.

119. — J'ai pensé qu'en écrivant une histoire de la civilisation de mon pays, je n'étais aucunement tenu de la commencer par les époques géologiques, et qu'au contraire tous ces détails rentraient plutôt dans le ressort d'une autre branche des connaissances humaines : je me proposais d'écrire l'*histoire civile* du Brésil et non pas son *histoire naturelle*.

120. — Ainsi, avant d'oser admettre, pour améliorer mon ouvrage dans une nouvelle édition, le conseil de débiter par l'histoire des grandes révolutions du sol, j'aimerais à voir d'abord son système mis en pra-

tique par un grand historien d'Europe. Si un nouvel historien de France veut suivre les conseils de M. d'Avezac, il commencera par nous mettre devant les yeux cette ceinture jurassique, avec les deux boucles en forme du chiffre 8, qui, d'après MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont, forment le principal horizon géognostique du pays. Nous verrons dans la nouvelle histoire les cinq massifs ou îles de roches anciennés, à savoir, le noyau du Var, les terrains granitiques des Vosges, le massif des Ardennes, la presqu'île de la Bretagne et les montagnes du centre. Le novateur nous expliquera ensuite les bouleversements survenus à des époques plus récentes, les grandes assises des terrains stratifiés superposées chronologiquement, les basaltes du Cantal et du Mezène, et enfin les sols de Paris, d'Orléans et de Bordeaux, classés humblement entre les terrains tertiaires et les alluvions, etc.

121. — Sans être préalablement encouragé par un exemple de ce genre, je ne saurais jamais me départir de mes principes en écrivant l'histoire de la civilisation de mon pays.

XIX.

122. — Mais je vous ai promis de finir, Messieurs, et je le fais, en vous rendant mille grâces de votre extrême bienveillance, et en vous priant d'agréer ce travail comme une nouvelle preuve de mon dévouement, et à la science que vous cultivez avec tant d'éclat, et à cette Société elle-même. Mon respect pour vous, messieurs, m'a inspiré le désir de traiter ici toutes ces questions, si bien agitées par notre digne

président actuel qui, j'en suis sûr, pour les voir débattues, a eu la générosité de vous proposer mon admission dans cet honorable champ clos où la science gagne toujours aux combats, où il n'y a jamais ni vainqueur ni vaincu, et où le seul défi est déjà par lui-même un grand service rendu au progrès.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE.

Nous sommes heureux de pouvoir encore ajouter à ce travail quelques mots, grâce aux nouvelles études que nous venons de faire sur Vespuce, dans les bibliothèques *Riccardiana* et *Magliabechiana*.

D'après nos propres examens faits assez scrupuleusement, nous n'hésitons plus à déclarer fausse cette lettre du mois de juillet 1500, attribuée à Vespuce, sur son second voyage, et dont l'authenticité avait été déjà déclarée suspecte par Napione. Il y a dans la bibliothèque *Riccardiana* deux exemplaires manuscrits de cette lettre ; l'un dans le volume n° 1910 de la collection de Pier Voglienti (de fol. 41 à 47), sans autre prétention que d'en être une copie ancienne, au milieu d'autres copies faites à la même époque d'autres documents géographiques, parmi lesquels on peut citer le *Milione* de Marco Polo, et cette lettre de Vespuce écrite du cap Vert, que Baldelli a publiée. Ainsi, cet exemplaire n'est, selon nous, que la copie de l'autre, avec prétentions et apparence d'original, qu'on trouve vers la fin du manuscrit n° 2112 de la même bibliothèque, en quatre feuilles, suivies de trois autres écrites de la

même main, et contenant, sous le titre de *Copia de l'rā del re di Portogallo*, ces mêmes informations que Bandini a publiées dans son livre, pages 87 à 99.

Quoique cette lettre contienne déjà dans son propre texte des phrases qui la rendaient suspecte, et entre autres, comme nous l'avions dit, cette longitude de $82^{\circ} \frac{1}{2}$ et 84° ouest de Cadix, nous trouvons dans le manuscrit même les indices de sa fausseté. D'abord il a, comme nous disions, toute la prétention de paraître original, au lieu d'être écrit de manière à vouloir faire croire qu'il ne s'agissait que d'une copie, comme on le dit dans les informations qui sont jointes. Encore de nos jours on trafique sur des faux autographes. L'écriture paraît contrefaite pour indiquer plus d'antiquité, et même l'encre est trop pâle et trop inégale dans sa pâleur, ce qui fait croire qu'on la préparait exprès comme cela pour la faire passer pour plus ancienne. Puis le papier est évidemment florentin : il a même pour filagramme une fleur, emblème de cette ville. Mais en admettant encore que Vespuce à Séville eût tout de suite après ses voyages du papier fabriqué à Florence pour écrire, ou même que le papier ne soit pas florentin, nous avons un argument sans réplique pour prouver la non-authenticité de la lettre dans la signature même. On y lit *Amerigho vespucci*, avec un A majuscule, des *ee* allemands, un *u* en initial pour Vespucci, un *h*, et sans aucun trait avant ni après le nom, ce qui n'est aucunement d'accord avec la manière dont Vespuce signait, comme on peut le voir dans le *fac-simile* que nous avons publié dans le premier volume de notre histoire, page 424.

Dans la bibliothèque *Magliabechiana* nous avons trouvé (cod. 209, cl. xxxvii, n° 15) manuscrite (en écriture du xvii^e siècle) une copie de la grande lettre adressée à Soderini en 1504, et imprimée en latin par Hylacomilus en 1507, avec quelques petites variantes de l'ancienne édition reproduite par Bandini. Elle porte la date du 10 septembre (non février, comme on lit dans le catalogue), et nous nous réservons de nous en occuper dans une autre occasion.

Nous réservons aussi pour une meilleure occasion de traiter des deux volumes [cl. xiii, n°s 81 (non pas 21) 84] que Baldelli a fait connaître (*Storia del Milione*, p. xxxij), dans lesquels se trouvent des feuilles de l'édition vicentine de 1507, avec des additions manuscrites.

Nous devons ajouter que, grâce à la bienveillance de l'érudit marquis Gino Capponi, nous avons eu occasion de voir l'exemplaire de la lettre à Soderini, avec le nom de son ancien propriétaire Baccio Valori, et dont Bandini s'est servi. Il est de la même édition de l'exemplaire 6535 de Grenville au *British Museum*.

L'OYAPOC.

PAR Mr. J. C. DA SILVA,

Membre de la Société.

Messieurs,

1. Me proposant d'approfondir une question sérieuse, qui occupe nos deux pays depuis 180 ans, je me vois avec bonheur au sein de la Société de Géographie de Paris, et je vous rends grâce de l'avantage que vous m'avez accordé de parler devant vous. Rompus aux travaux les plus sévères, vous savez concentrer toute votre attention, sans avoir besoin de l'attrait de la forme ; et doués de cette hauteur de raison qui plane au-dessus des intérêts les plus chers, quelque part que vous aperceviez la vérité, vous lui tendez noblement les bras.

2. Ma faiblesse est encore soutenue, Messieurs, par des circonstances personnelles, qui m'ont permis d'écarter les préventions les plus séduisantes, et de n'envisager qu'en elle-même cette question délicate.

3. Élevé en France pendant onze ans sous des maîtres que je vénère ; honoré d'un diplôme de docteur par l'Université de France ; lié en France, depuis trente et un ans, à des amis que j'estime de plus en plus ; marié en France à une digne enfant de la France, qui fait depuis plus de vingt ans le charme de ma vie : je suis trop habitué à respecter la France, trop habitué à la chérir, pour me rendre coupable envers elle de la moindre iniquité.

4. Me félicitant chaque jour des bienfaits que je dois à cette grande nation, il m'était donc impossible de prendre pour point de départ rien qui lui fût hostile ; et si je tiens à éclaircir la question de l'Oyapoc, c'est qu'elle ne m'opprime d'aucune idée qui vienne contrister mon âme.

5. Je suis assez heureux, Messieurs, pour vous apporter à la fois, et la démonstration du bon droit du Brésil, et l'explication de l'insistance croissante de la France à lui contester ce bon droit. Je me complairai à mettre hors de doute que, si la France élève de plus en plus des prétentions contraires au Brésil, c'est qu'elle a pour elle les apparences les plus précieuses.

6. Voilà, Messieurs, le caractère distinctif du travail que j'ai l'honneur de vous soumettre.

7. Il sera divisé en quatre parties. Je rappellerai d'abord, en quelques mots, ce que c'est que l'Oyapoc. Je déroulerai ensuite l'histoire curieuse, non encore faite, de la question renfermée sous ce nom ; car elle éclaire singulièrement cette question ténébreuse. Puis je m'arrêterai à faire ressortir, dans toute leur puissance, les motifs que la France allègue en sa faveur. Puis enfin, je démontrerai que ces motifs, quelque formidables qu'ils paraissent, perdent toute leur vertu devant des considérations qui les expliquent, et qui établissent entre l'apparence et la réalité une harmonie jusqu'ici méconnue.

8. Si vous daignez me suivre avec l'attention que le sujet réclame de nous tous ; si, indulgents pour les fautes contre le beau, vous réservez toute votre rigueur pour l'appréciation du vrai : j'ose espérer, Messieurs,

que vous ne repousserez pas le consciencieux exposé dont vous fait hommage un ami.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que l'Oyapoc ?

9. Il vous est parfaitement connu, Messieurs, que l'Oyapoc, malgré la grande distance qui sépare les deux rivières, n'est en réalité que la limite septentrionale du bassin de l'Amazone.

10. Vous avez accueilli dans votre précieux Bulletin un beau mémoire où ce fait est mis dans tout son jour. En montrant que la rive gauche de l'Oyapoc est formée d'élévations granitiques qui s'avancent jusqu'à la mer, tandis qu'entre ce fleuve et celui des Amazones s'étend une bande de terrains alluviaux de six à sept lieues de large, M. Reynaud a prouvé de la manière la plus incontestable que le delta primitif de l'Amazone allait jusqu'au cap d'Orange.

11. Cét aspect amazonien des terres comprises entre l'Amazone et l'Oyapoc est tellement frappant qu'il n'a pas échappé à Jean de Laet, il y a plus de deux siècles. Ce judicieux auteur, décrivant les *régions et provinces* qu'il donne à l'Amazone, leur assigne formellement pour terme septentrional le cap d'Orange.

12. L'illustre Hollandais ajoute un détail, qui, sans qu'il en eût l'intention, confirme avec une grande force la manière dont il envisage ces terrains d'alluvion marine. Il nous révèle que ses compatriotes donnaient souvent au cap d'Orange le nom de *Cap de Nord*. Bien longtemps plus tard, en 1708, ce fait curieux était répété par le français Corneille. Et, ce qui plus

est, en 1700, le français Martineau du Plessis, sans faire aucune allusion à l'usage hollandais, donnait absolument pour synonymes *Cap du Nord* et *Cap d'Orange*.

13. Comment un pareil usage a-t-il pu s'introduire ? — C'est qu'en traitant de l'Amérique, on a toujours entendu par Cap de Nord la borne septentrionale du fleuve des Amazones, pris dans sa plus grande étendue. Si l'on s'en tient à une vue superficielle, comme on le fait généralement, cette borne, située d'ordinaire sur le continent, par la latitude de 1°42' nord, ne peut pas s'étendre au delà de la pointe nord de l'île de Maracá. Mais, quand on pénètre dans le fond des choses, comme de Laet et M. Reynaud, on acquiert la conviction que la véritable borne septentrionale de l'Amazonie, le véritable Cap de Nord, devrait être le cap d'Orange, le cap de l'Oyapoc.

DEUXIÈME PARTIE.

Histoire de la question de l'Oyapoc.

14. La diversité de nature des deux rives de l'Oyapoc a exercé sur les hommes un effet nécessaire. Les terres limoneuses qui se continuent depuis l'Amazonie jusqu'à ce fleuve, demeurèrent délaissées pendant fort longtemps, et l'on rechercha toujours le sol ferme et élevé de la rive gauche. Dès l'époque la plus reculée, les indigènes s'y pressaient en foule; ils y avaient un grand village à l'embouchure de la rivière. Et les Européens, exploitant cette circonstance dans l'intérêt de leur commerce, se portaient avec tant de prédilection sur l'Oyapoc, que dans l'année 1613, un Anglais qui connaissait bien la Guyane par lui-même,

imprimait que cette rivière « était le seul rendez-vous pour les navires qui fréquentaient cette côte. »

15. Avant qu'éclatassent les prétentions opposées des Français et des Portugais, la rive gauche de l'Oyapoc avait même reçu à plusieurs reprises des colonies européennes ; et d'abord, de l'Angleterre.

16. Du 22 mai 1604 ou 31 mai 1606, pendant deux ans et neuf jours, la rive gauche de l'Oyapoc fut occupée par une colonie anglaise, qui y avait été menée par Charles *Leigh*.

17. Une seconde colonie anglaise, sous les ordres de Robert *Harcourt*, occupa également la rive gauche de l'Oyapoc, pendant trois ans et trois mois et demi, du 17 mai 1608 à la fin d'août 1611.

18. Aux Anglais succédèrent leurs rivaux d'alors.

19. A la fin du mois de mai 1625, quarante-six Hollandais, fuyant devant les Portugais, avaient abandonné la région amazonienne sous la conduite de *Pieter de Bruyne*, et ils étaient allés se mettre à l'abri sur la rive gauche de l'Oyapoc.

20. Le 5 mars 1627, le contre-amiral *Lucifer* mouille dans l'Oyapoc ; il bâtit un fort sur la rive gauche du fleuve, et y laisse une colonie hollandaise ayant pour gouverneur *Jan van Ryen*.

21. L'existence de ces quatre colonies ne resta jamais ignorée. La presse la divulgua aussitôt par de nombreuses publications, qui firent connaître partout le prix que les Anglais et les Hollandais attachaient à la Guyane, et en particulier à l'Oyapoc.

22. Pour les Français, ils ne se décidèrent à coloniser la Guyane qu'à défaut de mieux ; et ils ne com-

mencèrent à s'établir sur l'Oyapoc, sur ce rempart de l'Amazone, qu'en 1664.

23. A peine Colomb venait-il d'enrichir l'Espagne de ce nouveau monde que la France avait refusé ; à peine Gama et Cabral avaient-ils procuré au Portugal le splendide agrandissement dont il s'était rendu si digne : déjà les marins français faisaient flotter le pavillon de France devant les lointaines découvertes des Portugais et des Espagnols. L'Afrique, l'Asie, l'Amérique, tout fut assailli par eux ; mais spécialement l'Amérique, et tout spécialement le Brésil.

24. Dès les premières années de la prise de possession par les Portugais, les Français avaient commencé sur le beau pays de Cabral cette longue suite d'entreprises qu'un Brésilien a eu la noblesse d'âme de faire valoir le premier, — notre illustre confrère M. de Varnhagen.

25. Les hardis navigateurs ne s'étaient pas bornés à trafiquer avec les naturels du pays ; ils avaient formé le projet de s'emparer du Brésil, et ils le disputèrent aux Portugais pas à pas.

26. Indépendamment de ces continuels essais de factoreries, où ils n'étaient forts que par les Indiens ; indépendamment de ce château éphémère élevé en 1532 sur les bords du Biberibe, ils avaient, à deux reprises, tenté à main armée une colonisation en grand.

27. Au milieu du xvi^e siècle, sous Villegaignon, les Français avaient occupé pendant quatre ans et quatre mois la magnifique baie de Rio de Janeiro ; et du haut de la petite île où ils s'étaient fortifiés, ils avaient prétendu prolonger leur domination jusqu'à

la rive méridionale de la Plata, imposant déjà au pays intermédiaire le nom de *France Antarctique*. Mais il leur avait fallu abandonner le fort Coligny à *Men de Sá*.

28. Au commencement du *xvii^e* siècle, sous La Ravardière, ils avaient occupé pendant deux ans et trois mois la baie de Maragnan ; et, encore cette fois fortifiés dans une île, ils s'étaient flattés de tout s'assurer jusqu'au bord septentrional de l'Amazone, faisant déjà sonner le nom de *France Équinoxiale*. Mais il leur avait fallu remettre le fort Saint-Louis à Albuquerque et à Moura.

29. Partout, et toujours, pendant plus d'un siècle, ils avaient dû céder la place aux Portugais, et quelquefois aux Indiens eux-mêmes.

30. L'échec essuyé au Maragnan, où, pleins de confiance en leur bravoure et en leur nombre, ils s'étaient crus assurés à jamais, les découragea enfin ; et ils dirent adieu à ces plages enchanteresses d'entre l'Amazone et la Plata.

31. Pendant onze ans, ils ne se hasardèrent plus sur aucun point de l'Amérique méridionale. Ils y revinrent toutefois après cette longue disparition ; mais, pour ne plus s'exposer à de cruels mécomptes, ils allèrent tenter une meilleure fortune dans d'autres parages.

32. Ils gagnèrent à leur tour la Guyane.

33. Ce n'est pas qu'ils n'eussent déjà eux aussi jeté leurs regards de ce côté.

34. A l'époque du discrédit du Canada, ce même La Ravardière du Maragnan, après avoir fait, en 1604, un voyage à la Guyane, avait obtenu, au mois de juillet 1605, des lettres patentes l'établissant « lieutenant

» général du Roi ès contrées de l'Amérique, depuis la
 » rivière des Amazones jusques à l'Isle de la Trinité. »
 Mais tout de suite, chargé d'aller vérifier sur les lieux
 les récits enthousiastes que *Des Vaux* faisait du Ma-
 ragnan, La Ravardière apprit à apprécier la supériorité
 de ce pays ; il se désista de sa concession de la Guyane,
 et il sollicita d'autres lettres patentes, pour aller fonder
 une colonie *au sud de la ligne équinoxiale*. Elles lui
 furent accordées le 1^{er} octobre 1610, à la condition
 expresse de n'occuper que cinquante lieues de chaque
 côté du premier fort qu'il bâtirait. Ce fut alors que,
 outrepassant ses pouvoirs, il entreprit le grand essai
 manqué d'une France Équinoxiale.

35. Remis enfin de son étourdissement, La Ravardière songea de nouveau à cette Guyane qu'il avait répudiée ; et le 27 mai 1624, il fut fait une seconde fois
 » lieutenant général du Roi ès pays de l'Amérique, depuis
 » la rivière des Amazones jusques à l'Isle de la Trinité. »

36. Mais que fit alors le chevalier Daniel de la Tousche, seigneur de La Ravardière ? Se décida-t-il à se fixer sur ces rives de l'Amazone, qui, à deux reprises, lui avaient été formellement départies par son roi, — que, de son propre mouvement, il s'était une fois risqué à envahir, — et où Christophe Colomb avait cru devoir placer le paradis terrestre ? Tant s'en faut. Il évita le bassin de l'Amazone ; il évita jusqu'au voisinage de cette région : et il alla se confiner sur les bords obscurs du Sinamari. Ce fut là que débarquèrent, en l'année 1626, et au nombre de vingt-six, les premiers colons français de la Guyane, à la distance de plus de cinquante lieues de l'Oyapoc, à la distance

de plus de cent lieues de l'Amazone, de cet Amazone tant convoité.

37. C'est que les braves du Maragnan interdisaient déjà l'Amazone.

38. En effet, deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis que La Ravardière avait remis à Albuquerque et à Moura le fort Saint-Louis, et déjà Francisco Caldeira de Castello Branco, à la tête de 150 Portugais, était expédié du Maragnan, le 25 décembre 1615, pour aller occuper l'Amazone. Il s'arrêta bientôt sur le bord continental du bras oriental du fleuve ; et il s'y fortifia, en jetant les fondements de la ville actuelle du Pará, — assez près de ses compagnons d'armes, pour ne pas se priver de leur appui, car en outre des Indiens, dont il lui fallait se garder, il venait d'apprendre que des étrangers l'avaient devancé depuis longtemps.

39. C'étaient les Hollandais, — ce peuple essentiellement navigateur, qui a pour formules de salutation : *Comment naviguez-vous ? — Naviguez bien.*

40. Depuis quelques années, ils avaient pris pied dans l'Amazone, et ils y avaient deux forts, à l'abri desquels ils cultivaient à leur aise de riches plantations de tabac. Seulement, ils se croyaient sur le tronc de l'Amazone et du côté de la Guyane, tandis que c'était en réalité la rive occidentale du Xingú, affluent méridional du grand fleuve. C'est là qu'ils occupaient le fort Nassau et le fort Orange.

41. Puis, en 1616, précisément à l'époque où Caldeira se montrait sur l'Amazone pour en prendre possession, les Hollandais construisaient encore un troisième fort, à Gurupá, plus près de l'établissement

portugais. Leur nombre était alors de 250 à 300.

42. Caldeira ne manqua pas de leur faire sentir immédiatement ses intentions. C'est ainsi que Pedro *Teixeira* leur détruisit un bâtiment de guerre mouillé devant l'Amazone, et que l'artillerie hollandaise alla garnir le fort du Pará.

43. Mais aussitôt, à l'instigation des Hollandais sans doute, les indigènes absorbèrent toute l'attention des Portugais, et les empêchèrent d'aller chercher leurs nombreux voisins d'Europe dans les enceintes qui les protégeaient.

44. Aux Hollandais s'ajoutèrent les Anglais : en juin 1620, au nombre de 120 ; en avril 1628, au nombre de 200 ; en octobre 1629, au nombre de 160.

45. Avec leur tact exquis pour se choisir des positions, les Anglais s'arrêtèrent au bras occidental de l'Amazone, qui, par sa direction, est la bonne route pour pénétrer dans le tronc du fleuve, et qui, tout en offrant beaucoup plus de largeur que quelques portions trop rétrécies du bras oriental, est cependant assez étroite pour être parfaitement défendue. Ils s'y fortifièrent, et sur le bord formé par des îles, et sur le continent de la Guyane.

46. Cependant, les Portugais du Pará, grâce à Pedro *Teixeira* et à Bento *Maciel Parente*, avaient réussi à inspirer aux indigènes ou l'amitié ou la terreur. Ils purent alors tourner leurs armes contre les intrus ; et de victoire en victoire, ils reculèrent de la manière la plus glorieuse les bornes du Brésil.

47. Au mois de juillet 1623, Bento *Maciel Parente* chasse les Hollandais de la position de Gurupá, et il y

fonde, le garnissant de cinquante hommes, un fort qui dure encore. Il poursuit les fugitifs jusque dans le bras guyanais de l'Amazone, où ils avaient été se réfugier chez les Anglais : à l'aspect des Portugais, tout est abandonné.

48. Au mois de mai 1625, Pedro Teixeira enlève aux Hollandais les deux forts du Xingú. Ils se réfugient encore chez les Anglais, dans le bras guyanais de l'Amazone. Mais le Portugais y porte la mort aux uns et aux autres : trois forts sont pris ; le chef hollandais, le chef anglais restent parmi les tués ; quelques Anglais, un grand nombre de Hollandais, sont menés au Pará ; d'autres s'enfuient épouvantés au-delà de l'Oyapoc.

49. Les Hollandais disparaissent. C'est le tour des Anglais.

50. Le 24 octobre 1629, ce même vaillant Teixeira leur enlève le fort de Taurege, bâti sur le continent de la Guyane, à l'embouchure de la petite rivière de Maracà.

51. Le 1^{er} mars 1631, Jacome Raimundo de *Azcoronha* leur emporte le fort de Philippe, construit également sur le continent de la Guyane, un peu au nord du premier.

52. Le 9 juillet 1632, Feliciano Coelho de *Carvalho* arrache à Roger Frey leur dernier retranchement, le fort de Cumatú, également situé sur le continent de la Guyane, à la pointe de Macapá.

53. Désormais les deux rives de l'Amazone demeurent aux habitants du Pará ; et je suis heureux de proclamer que l'un des braves les plus méritants, dans cette héroïque légion qui a assuré au Brésil la posses-

sion du grand fleuve, ce fut constamment un Brésilien, Pedro da Costa *Favella*, né à Fernambouc.

54. Mais, trop peu nombreux encore pour se partager sans s'affaiblir, les vainqueurs se contentèrent de rester les seuls maîtres partout. Ils rasèrent les deux forts du Xingú et tous ceux du bras occidental de l'Amazone; et ils se postèrent à Gurupá, surveillant de là ces terres de la Guyane où ils venaient d'exercer tant d'actes de domination.

55. Débarrassés des Hollandais et des Anglais, qui s'éloignèrent vers l'Orénoque, les Brésiliens n'eurent plus à se préoccuper que des Français, redevenus ainsi leurs voisins les plus proches.

56. Au lieu de rechercher l'Amazone, les Français s'en étaient d'abord éloignés davantage. Une centaine de nouveaux colons, débarqués en 1630 et en 1633, avaient été se fixer six lieues plus loin que le Sinnamari, — sur les bords du Conamama.

57. Mais la charge de « grand maître chef et sur- » intendant général de la navigation et commerce de » France » venait d'être créée pour le cardinal de Richelieu; et le grand ministre, voulant tirer parti de la Guyane d'une manière permanente, forma une compagnie qui devait exploiter ce pays dans les limites naturelles du Maroni à l'Oyapoc. Elle fut établie le 27 juin 1633, ayant à sa tête les sieurs Rosée et Robin.

58. Dans ce document la Guyane fut désignée sous le nom de *Cap de Nord*.

59. Ce n'était pas une méprise. — Tout comme on avait donné quelquefois le nom de *Cap Vert* au groupe d'îles situées devant ce cap; tout comme le

nom de *Cap Saint-Augustin* avait quelquefois indiqué le Brésil tout entier : de même, on étendit pendant longtemps le nom de *Cap de Nord* au tout dont il n'est que la partie avancée, — à la totalité de la Guyane. Et cet usage n'était pas exclusif aux Espagnols et aux Portugais ; il était commun chez les Français eux-mêmes. En voici la preuve :

60. On sait que dans les malheureuses tentatives de colonisation de 1643 et 1652, ni Brétigny ni les compagnons de Royville ne touchèrent au sud de l'île de Cayenne, si éloignée du Cap de Nord. Et cependant les historiens de ces deux expéditions ne donnent au pays alors visité que le nom de Cap de Nord. Ouvrons Boyer, Daigremont, Biet, la lettre anonyme de Cayenne, et nous y trouverons de nombreux témoignages de cette vérité.

61. Mais il suffit du passage suivant d'une *Relation de la Guiane* imprimée à Paris en 1674. « La Guiane » est un grand país dans la terre ferme de l'Amérique, qui s'étend en latitude depuis la ligne Equinoctiale, jusqu'au dixième degré du costé du Pole Arctique, et en longitude depuis la Riviere des Amazones jusques à celle d'Orenocque... Nos navigateurs François ont accoustumé de donner à la Guiane le nom de Cap de Nort, à cause qu'il est le plus remarquable de toute cette coste. »

62. Malgré le nom de Cap de Nord, il est donc bien certain, Messieurs, que la rivière la plus méridionale de la concession française de 1633 était l'Oyapoc, la rivière du cap d'Orange.

63. Le bassin de l'Amazone était respecté : le

Brésil n'avait qu'à se louer de la France. Aussi ne put-il pas s'alarmer de voir les Français passer enfin au sud du Sinamari, et s'établir à Cayenne en 1634.

64. Mais en 1635, la France déclara à l'Espagne (de qui relevait le Brésil) cette guerre qui ne devait finir que par le traité des Pyrénées.

65. La cour de Madrid craignit alors pour l'Amazonie. En temps de paix, à peine à la tête du ministère des colonies, Richelieu avait débuté par un acte d'hostilité contre l'Espagne, en s'empressant de créer, en 1626, la Compagnie des Iles de l'Amérique. C'était en pleine paix que Richelieu avait empiété sur les domaines espagnols du continent américain, en créant en 1633 la compagnie du Cap de Nord. La guerre ouverte, que n'avait-on pas à redouter de ce génie entreprenant !

66. Il fallait de grandes mesures ; elles furent prises.

67. Pour sauvegarder la portion de la Guyane contiguë à l'Amazonie, à ce facile chemin des trésors du Pérou, le roi d'Espagne et de Portugal incorpora décidément au Brésil cette portion de ses domaines, sûr qu'il était du zèle que déploieraient à sa défense, en cas de besoin, les défenseurs éprouvés de l'Amazonie, les Brésiliens du Pará.

68. A la compagnie française du Cap de Nord, c'est-à-dire de la Guyane, Philippe IV opposa une capitainerie brésilienne du Cap de Nord, c'est-à-dire de la Guyane également. Et il la concéda, par donation perpétuelle, au plus ancien vétéran de l'Amazonie, - à celui qui avait fondé Gurupá sur les ruines hollandaises,

et qui, le premier, était allé braver sur le bras guyanais du grand fleuve les Hollandais et les Anglais ensemble : — à Bento Maciel Parente.

69. La nouvelle capitainerie, créée le 14 juin 1637, renfermait la partie de la Guyane immédiatement attenante à celle que la France s'appropriait ; elle s'étendait depuis la rivière de Pará, sur le bord septentrional de l'Amazone, jusqu'à l'Oyapoc, sous le nom de rivière de Vincent Pinçon, alors généralement employé par les Espagnols et par les Portugais.

70. Résultat d'une exacte connaissance du pays, elle occupait toutes les terres basses de la région septentrionale de l'Amazone ; car c'est précisément à la rive droite du Pará que la chaîne de ce nom établit la barrière entre les terres basses et les terres hautes. Et (chose remarquable !) l'embouchure du Pará se trouve à peu près dans la même longitude que celle de l'Oyapoc. La géologie et l'astronomie s'étaient donné les mains pour tracer des limites parfaitement naturelles.

71. Pour laisser au nouveau donataire toute sa liberté d'action, Philippe IV le mit à la tête du gouvernement dont devait dépendre sa capitainerie, — celui du Maragnan.

72. Installé dans le gouvernement général le 27 janvier 1638, Maciel Parente fit élever immédiatement, à l'extrémité amazonienne de sa concession, là où est maintenant le village d'Almeirim, un fort qu'il nomma du *Desterro*, et que le père d'Acuña, au mois d'octobre 1639, trouva garni de 30 soldats et de quelques canons.

73. Ayant ainsi pourvu à la défense de l'embouchure de l'Amazone, Philippe IV fit plus encore.

74. A cette époque, et jusqu'à ce que La Condamine eût propagé la certitude de la communication de l'Amazone avec l'Orénoque, on donnait à la Guyane pour borne occidentale rien moins que le Pérou. Il convenait donc d'étendre jusque-là le patronage brésilien de la rive guyanaise de l'Amazone.

75. Philippe IV fit donner ses ordres dans ce sens au gouverneur du Pará, qui était alors ce même Noronha que nous avons vu se distinguant aux dépens des Anglais; et celui-ci, saisissant une occasion favorable, confia cette grande entreprise à Pedro Teixeira, cet autre vétéran de l'Amazone, qui avait donné le coup de grâce aux Hollandais et entamé les Anglais.

76. Avec 45 pirogues portant 1000 Indiens et 70 Portugais, parmi lesquels on remarquait le Pernambucain Favella et un autre Brésilien, le colonel Bento Rodrigues d'Oliveira, qui rendit en cette occasion les services les plus importants, — Teixeira remonta l'Amazone jusqu'au Napo, affluent très reculé du bord septentrional du grand fleuve. Pénétrant dans le Napo même, il fit halte sur sa rive orientale, à cent lieues de l'embouchure; il y posta le capitaine Favella avec 40 Portugais et plus de 300 Indiens; et il se rendit à Quito, où l'avait précédé le commandant de son avant-garde, le colonel Oliveira. Après s'être concerté avec les autorités du Pérou, il rejoignit Favella, qui, continuellement en lutte avec les indigènes de la localité, et constamment victorieux, avait attendu son général de pied ferme pendant onze mois. Et là, le 16 août

1639, — à la distance de plus de 20 degrés de longitude de l'Oyapoc, — *par ordre du gouverneur de l'État du Maragnan, et d'après les instructions que ledit gouverneur avait reçues de Sa Majesté*, Pedro Teixeira prit solennellement possession du terrain pour la couronne du Portugal, au nom du Roi Philippe IV.

77. Le roi d'Espagne et de Portugal, qui n'avait nullement à s'inquiéter de la démarcation de Tordesillas, adjugea donc au Brésil toute la partie méridionale de la Guyane, depuis la rive droite de l'Oyapoc jusqu'à la rive gauche du Napo.

78. Bientôt, dans la mémorable journée du 1^{er} décembre 1640, le Portugal secoua le joug de l'Espagne, et le 13 juin 1641, Jean de Bragance était proclamé roi dans la ville du Pará.

79. Les possessions portugaises de l'Asie, théâtre glorieux des Albuquerque et des Castro, avaient été douloureusement morcelées pendant la domination espagnole; mais le Brésil n'avait fait que gagner à la réunion des deux couronnes. Son territoire avait reçu vers l'ouest un prodigieux accroissement, grâce aux braves habitants du Pará, et grâce à leurs dignes émules, les braves habitants de Saint-Paul.

80. Ce magnifique héritage ne fut pas négligé par le roi légitime.

81. Le 9 juillet 1645, Jean IV confirmait dans la personne du fils aîné de Bento Maciel Parente, du même nom que feu son père, la capitainerie brésilienne de la Guyane.

82. Dès avant 1645, le Rio Negro était fréquenté par les Portugais du Pará.

83. En 1654, les Portugais du Pará remontaient le Jary, et domptaient les Indiens de cette rivière.

84. Vers 1660, l'illustre brésilien Favella, dont j'ai eu le plaisir de prononcer plus d'une fois le nom, avait élevé une fortification sur les bords de l'Araguari ; et à l'abri de cette fortification, les religieux portugais établis sur les îles de l'embouchure de l'Amazone, allaient chaque année catéchiser les Indiens de cette partie de la Guyane Brésilienne.

85. Pendant ce temps, que se passait-il dans la Guyane Française ? — De grandes aspirations et de petits résultats.

86. La compagnie *du Cap de Nord* créée en 1633, n'avait pu réussir. Même, les Hollandais s'étaient comparés de Cayenne, d'où ils ne furent chassés que par les Indiens.

87. Seconde compagnie *du Cap de Nord* le 26 mai 1640, ayant à sa tête Jacob Bontemps, et munie du privilège de s'étendre sur « toutes les terres qui sont situées » aux Indes Occidentales, entre les rivières des Amazones et d'Orénoque, les dites rivières y comprises. » — Trois cents Français arrivent à Cayenne le 25 novembre 1643. Au bout d'un an, il n'en survivait que quelques-uns.

88. Nouvelle compagnie en septembre 1651, toujours avec le privilège d'occuper la Guyane tout entière, y compris l'Amazone et l'Orénoque : portant le titre significatif de *France Équinoxiale*, et ayant pour principal associé le secrétaire général de la marine. Près de 800 Français débarquent à Cayenne le 29 septembre 1652. Dans moins de deux ans, frap-

pés par la famine et par les Indiens, il n'en restait que de tristes débris, qui étaient allés demander un asile aux Européens de Surinam.

89. Les Hollandais se hâtent d'aller s'installer dans l'île de Cayenne abandonnée par leurs hôtes.

90. Pas un Français ne se montrait dans la Guyane ; et encore, au mois de juillet 1655, Louis XIV octroyait au duc d'Ampville la charge de vice-roi de l'Amérique, avec la totalité de la Guyane depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque. — Cela n'empêcha pas les Hollandais de garder encore neuf ans la Guyane Française.

91. Les Hollandais ne furent délogés que le 15 mars 1664, par le capitaine de vaisseau Le Febvre de la Barre.

92. La Barre venait d'arriver à Cayenne comme lieutenant-général du roi, à la tête d'une seconde compagnie de la *France Équinoxiale*, créée au mois d'octobre 1663 — et toujours n'ayant pour bornes que l'Amazone et l'Orénoque.

93. Cependant, sans attendre des nouvelles de cette expédition, Louis XIV, à l'imitation de ce qui avait été fait pour les Pays-Bas et pour la Suède, avait trouvé bon de supprimer les compagnies américaines détachées, et de les fondre toutes dans une seule ; et il avait créé, par édit du 28 mai 1664, une compagnie des Indes occidentales, — ne manquant pas de lui attribuer toute la Guyane « depuis la Rivière des Amazones jusqu'à » celle d'Orenoque. »

94. La compagnie générale continua au même gouverneur ses pouvoirs dans la Guyane. La Barre fit à Cayenne un séjour de treize mois, étudiant soigneu-

ement le pays. Et, revenu en France en congé, il s'empressa de publier un ouvrage où il rendit compte de l'état de la Guyane Française le dernier août 1665.

95. Eh bien, Messieurs, écoutons ce que nous dit ce grave personnage, qui, lorsqu'il écrivait, était encore investi de la charge de lieutenant-général du roi dans la France Équinoxiale, — c'est-à-dire dans la France bornée par l'équateur, par l'Amazonie.

96. En dépit de tant de chartes de ses rois, en dépit du titre pompeux qu'il portait lui-même, il ne balance pas à reconnaître que les limites véritables de la Guyane Française étaient celles qui lui avaient été assignées par le cardinal de Richelieu, les limites naturelles du Maroni à l'Oyapoc.

97. Je transcris les paroles de La Barre :

« La Guyane Française, proprement France Equinoctiale, qui contient quelques quatre-vingts lieues Françaises de coste, commence par le Cap d'Orange, qui est une pointe de Terre basse qui se jette à la Mer, et dont l'on prend connoissance par trois petites Montagnes que l'on voit par dessus, et qui sont au delà de la Rivière Yapoco, qui se jette à la Mer sous ce Cap. » — Et plus loin : « L'on peut à la Rivière de Marony mettre les bornes de la Guyane Française. »

98. Pour ce qui regarde les Portugais, lesquels, dit-il, « habitent le fort de Stierro, assis à la Bande du Nord de la Rivière des Amazones, » La Barre fait terminer leur domination à la pointe de Macapá ; et il appelle Guyane indienne, Guyane indépendante, les terres comprises entre la pointe de Macapá et le cap d'Orange.

99. D'accord avec la conviction qu'il avait sur l'étendue de son gouvernement, le lieutenant-général du roi dans la Guyane Française fit occuper la Montagne d'Argent, la pointe occidentale de la baie d'Oyapoc ; mais il se garda de franchir la rivière.

100. Cayenne et son ressort prospéraient enfin ; mais cette quiétude ne dura guère. Pendant l'absence de La Barre, les Anglais s'emparèrent de la Guyane Française en octobre 1667.

101. Reconquise au mois de décembre de la même année, elle offrit en 1674 un nouvel exemple du respect que l'on y professait pour la délimitation du grand Richelieu. Deux missionnaires de Cayenne, les pères Grillet et Béchamel, de la compagnie de Jésus, font un voyage sur le continent, dans le but de « découvrir les nations éloignées de la mer. » Ils pénètrent dans le sud ; mais ils s'arrêtent au Camopi, affluent de la rive gauche de l'Oyapoc.

102. Quelques jours plus tard, il leur eût été impossible d'exécuter leur voyage, même dans l'espace où ils s'étaient circonscrits ; car à la fin de 1674 la Guyane Française était redevenue Hollandaise.

103. Maîtres de Cayenne une fois de plus, les Hollandais pensèrent au fleuve où ils avaient eu un fort un demi-siècle auparavant. Le 20 juillet 1675, les états généraux décident d'envoyer à l'Oyapoc une nouvelle colonie. Trois cent cinquante Hollandais y arrivent le 4 mars 1677, sous les ordres de *Johannes Apri-cius* ; et ils commencent aussitôt sur la rive gauche, et sur le même emplacement autrefois choisi par Lucifer, une ville fortifiée, à laquelle ils donnent le nom de *Stadt Orange*, ville d'Orange.

104. En définitive, Messieurs :

105. Les Brésiliens, dès qu'ils eurent pris possession de la partie amazonienne de la Guyane, s'y étaient maintenus constamment, de plus en plus consolidés. Ils avaient fait acte de domination sur la rive gauche du Napò : ils fréquentaient le Rio Negro depuis plus de trente-deux ans : ils avaient depuis trente-neuf ans le fort du Pará, depuis dix-sept ans le fort de l'Araguari : et ils alléguaient des droits à la rive orientale de l'Oyapoc.

106. Les Français, de leur côté, avaient souvent étendu leurs prétentions jusqu'à la rive gauche de l'Amazone, voire jusqu'à la rive droite, — mais seulement sur le papier. Dans le fait, ils n'avaient jamais mis le pied à l'est de l'Oyapoc ; ils n'y avaient pas même songé. Tout au contraire, un gouverneur de la colonie, homme d'importance, -- un lieutenant général du roi, -- avait démenti par la presse les exagérations de la métropole.

107. Les Français ne s'étaient jamais établis qu'à l'ouest de l'Oyapoc ; et même là, ils avaient souvent cédé toute la place à des envahisseurs. Pendant dix ans, de 1654 à 1664, ils n'avaient rien possédé dans la Guyane : une seconde fois, pendant deux mois de l'année 1667, rien : une troisième fois encore, pendant plus de deux ans, de 1674 à 1676, rien.

108. Là en était la question, lorsque se dressa dans Cayenne, la grande figure du marquis de Ferrolles.

(La suite à un prochain numéro.)

DÉCOUVERTE
DES
RUINES D'UNE ANCIENNE VILLE MEXICAINE,
SITUÉE SUR LE PLATEAU DE L'ANAHUAC,

Par M. H. DE SAUSSURE.

Les voyageurs qui vont en Amérique, à la recherche de vestiges inconnus laissés par la civilisation ancienne et mystérieuse des peuples primitifs de ce continent, n'ont pas l'habitude de diriger leurs pas vers le centre du Mexique, au milieu des provinces les plus peuplées. C'est dans les régions sauvages du Yucatan et du Chiapas, que leur instinct les entraîne, dans le Guatemala et dans tous ces pays où d'immenses forêts couvrent encore de leur rideau impénétrable des contrées entières. Là, s'enfonçant dans des lieux inexplorés, ils poursuivent seuls des découvertes qu'un sol trop parcouru semble refuser à l'investigateur. Telle est sans doute la cause de l'oubli complet dans lequel a été laissé un grand nombre d'antiquités remarquables. Si bien des ruines sont restées entièrement inconnues, c'est que l'erreur s'était trop accréditée qu'au Mexique tout est découvert, et personne ne se donnait plus la peine d'entreprendre des recherches qui semblaient inutiles. En effet, comment pouvait-on se douter qu'au milieu d'un pays sillonné de routes, cultivé dans une grande partie de son étendue et parsemé de villes po-

puleuses, il existât des vestiges du vieux Mexique encore ignorés, et en grand nombre.

Je ne me flattais pas, en abordant dans ces contrées, d'être plus heureux que tant d'autres voyageurs, mais, poussant le doute plus loin qu'on ne le pousse en général, j'épiais tous les indices, j'écoutais tous les renseignements et je ne renonçais à mes recherches, que lorsque j'avais la preuve de l' inanité des faits qui m'étaient avancés. Malheureusement le voyageur au Mexique doit essuyer de si rudes déceptions, qu'il se lasse vite à ce jeu-là, et le plus souvent il se donne pour battu, après quelques tentatives infructueuses. La population abrutie et matérielle du pays ne l'avertit pas du voisinage des curiosités, ou, si à force de questions, il extorque un renseignement, on lui exagère la valeur de détails insignifiants. Il m'est arrivé de faire plus de vingt lieues à travers des montagnes très difficiles, par un temps affreux, à la recherche de ruines imaginaires. Des Indiens me les avaient dépeintes comme fort curieuses, et elles se résumaient en quelques amas de pierres informes.

Il suffit d'un petit nombre de ces déceptions pour rendre le voyageur fort sceptique et circonspect à l'égard de ce que racontent les Indiens, et il ne se laisse plus tenter ni engager par eux dans aucune expédition chanceuse. Ce n'est pas, du reste, aux Indiens seuls qu'il doit ces mécomptes : le Mexicain blanc lui-même, occupé presque exclusivement à satisfaire les plus pressants besoins de la vie animale, se meut dans un cercle d'idées à peu près aussi restreint que la population cuivrée. On ne peut, se figurer en Europe, l'ineptie

mentale de ces campagnards et leur incapacité absolue à donner un renseignement précis, ou à décrire approximativement les objets qu'ils ont vus. Mais la plus grande difficulté contre laquelle on ait à lutter, est peut-être la tradition superstitieuse que l'Indien attache à ces restes antiques d'une époque qu'il vénère comme l'âge d'or de sa race opprimée et dont il attend le retour avec une confiance aveugle. Dérobant avec soin aux regards de la race dominatrice tout ce que ses pères ont pu recueillir du naufrage général de l'empire de Montezuma, il ensevelit au fond des cavernes les idoles et les statues échappées au vandalisme chrétien. Il se rend de nuit à travers d'épaisses forêts vers ces pierres mystérieuses, derniers témoins de la grandeur américaine. Là il exécute en cachette les rites de sa dévotion et ces sacrifices traditionnels dont la pratique plutôt que la pensée se perpétue parmi les tribus indiennes. Les horribles persécutions, auxquelles les Castillans ont soumis durant des siècles entiers les peuples indigènes du Mexique, ont développé chez ces derniers une méfiance extrême qui se transmet de génération en génération, sans que le temps l'ait atténuée en rien. Aussi le secret des traditions est-il chez ces peuples d'une inviolabilité à toute épreuve. Jamais on ne parvient à le leur arracher, pas même au milieu des souffrances de la torture.

Ce n'est donc pas de guides pareils que le voyageur peut obtenir aucun secours ; l'Indien, au contraire, cherchera à lui faire faire fausse route, à lasser sa patience et à le dégoûter de ses recherches par mille moyens ingénieux. Le fait suivant donnera une idée

de l'esprit qui les anime. Quelques indigènes, ayant appris un jour que des blancs allaient chercher à enlever une pierre hiéroglyphique qui gisait au sein des bois, s'empressèrent de la briser et de la détruire entièrement de peur qu'elle ne tombât entre les mains des Gentils.

Ce fut à Puebla, au printemps de 1855, que j'entendis parler de l'existence des ruines d'une ancienne ville mexicaine dans les environs de Pérote ; mais la personne qui me donnait cette information n'avait ni visité ces ruines, ni recueilli de détails précis au sujet de leur emplacement.

J'avais précédemment séjourné à Pérote, mais malgré le soin que j'ai toujours mis à ne rien négliger de ce qui pouvait offrir quelque intérêt, je n'avais pas eu vent de cette circonstance. Les renseignements que je fis aussitôt prendre auprès du gouverneur de cette ville, auprès du clergé et des habitants les mieux informés, ne donnèrent aucun résultat favorable ; personne n'avait la moindre connaissance de ces ruines. Cependant les vagues indications qui m'avaient été fournies, me faisaient supposer qu'elles devaient être considérables ; on me les avait même dépeintes comme ensevelies sous un courant de lave, ce qui était bien fait pour pousser à bout ma curiosité. D'un côté, l'espoir de trouver une nouvelle Herculanium me stimulait vivement, et de l'autre, je redoutais qu'une affreuse déception et une perte de temps regrettable ne fussent les fruits amers des recherches longues et incertaines que nécessitait la découverte de ces lieux. Ne croyant pas que les plaines nues du plateau de Pérote pussent receler des ruines

qui eussent échappé à la curiosité des investigateurs, je supposai, non sans quelque raison, qu'il fallait aller les chercher sur le versant de la Cordillère, peut-être même à vingt ou trente lieues de Pérote, car à la mesure du langage vague et figuré du peuple mexicain, cette marge n'était pas exagérée. Aussi, après avoir parcouru les forêts de Papantla, je voulus me diriger sur le district de Misantla qui passe pour receler des curiosités archéologiques, et de là remonter la Cordillère jusqu'à Pérote, en prenant sur tout ce long parcours les plus minutieuses informations. Mais un pays inondé par des pluies extraordinaires et un sol, détrempé au point de rendre tout trajet impossible, m'obligèrent à renoncer à ce projet, et à m'élever sur les pentes moins argileuses et plus praticables des montagnes. Nous nous dirigeâmes alors sur Zacapoaxtla, et nous allions l'atteindre, lorsqu'un *pronunciamento* vint bouleverser cette bourgade. La révolution s'y trouvait toute préparée par une guerre de race qui depuis quelques semaines désolait la province et semait l'anarchie sur son passage. Nous n'eûmes que le temps de décamper avec armes et bagages pour échapper à la guérilla révolutionnaire qui battait la campagne en détroussant les voyageurs, et de nous rejeter à tout hasard sur Tesuitlan, petite ville qui borde le plateau et couronne le sommet du versant de la Cordillère. Cependant, il m'eût beaucoup convenu d'explorer le district de Zacapoaxtla dans lequel j'espérais trouver ces ruines mystérieuses, et, faute de mieux, j'expédiai un homme à pied au curé de cette localité que je croyais bien renseigné ; celui-ci me renvoya au curé de Te-

peyahualco, village situé à seize lieues plus loin, et au delà de Pérote, qu'il nous fallut encore traverser. C'est ainsi qu'après avoir fait un immense circuit, nous venions retomber à notre point de départ. Deux jours après nous atteignîmes Tepeyahualco qui est situé à sept lieues de Pérote au pied du volcan qu'on nomme le Pizarro, et dont la forme aussi régulière que gracieuse a frappé tous les voyageurs. Je vous épargne le récit des nouvelles difficultés qui nous attendaient sur la route. Nous venions enfin d'atteindre ces ruines mystérieuses, elles n'étaient plus une chimère, mais quoiqu'elles fussent dans l'extrême voisinage du bourg, il me fut difficile de trouver des guides qui en connussent l'emplacement avec précision (1).

La description des ruines dont il est question exige la connaissance de la nature du sol des environs, je vais donc en donner un bref aperçu. Le village de Tepeyahualco s'élève au milieu d'une vaste plaine de cendres volcaniques qui forme le plateau de Pérote, et dont le niveau atteint à près de 2 700 mètres d'altitude. De loin en loin les crêtes des montagnes calcaires sous-jacentes percent cette surface unie et dessinent des collines rocailleuses ou ondulées qui s'élèvent du sein de cette mer de sable à la manière des îlots de l'Océan.

Toutes ces plaines sont extrêmement fertiles durant

(1) Il n'est pas inutile de dire que le village de Tepeyahualco est situé sur la grande route de Vera-Cruz à Mexico. Cette indication permettra aux voyageurs de tomber à coup sûr, sur l'emplacement de l'ancienne ville, sans perdre des semaines entières à de longs tâtonnements, et il est vraiment extraordinaire qu'une curiosité aussi voisine de la grande route n'ait pas encore été signalée.

la saison des pluies, mais elles se dessèchent à fond pendant l'hiver et se chargent dans les lieux bas d'efflorescences salines qui rendent certaines régions assez arides. Au sud de la route de Mexico est une lagune qui, soit dit en passant, figure sur toutes les cartes comme si elle était au nord de Tepeyahualco, tandis qu'il n'existe de ce côté que des rochers et des collines. Le Pizarro s'élève à une demi-lieue à l'est du village, et tout le pays qui s'étend au nord et à l'orient est inondé d'immenses débordements de laves basaltiques. Ces dépôts volcaniques, très récents, ont fait éruption à travers des fentes considérables qui se sont produites dans le sol autour du pied de cette montagne en s'étendant au loin dans les plaines environnantes. Une prodigieuse masse de lave, après avoir été vomie à travers ces larges orifices béants, s'est étalée en forme de nappe à une immense distance et a recouvert le pays d'une véritable mer de basalte dont les bords, ramifiés et découpés de mille manières, dessinent dans la plaine comme autant de golfes et de promontoires rocailleux jusqu'aux dernières limites où l'œil peut atteindre. Cette nappe de lave lithoïde forme une couche d'une faible épaisseur, et se termine subitement par des bords escarpés de 30 à 40 mètres de hauteur, à l'extrémité nord de Tepeyahualco. Sa surface offre un aspect infiniment raboteux dont il est difficile de donner une juste idée par une simple description. C'est une série de collines et d'enfoncements qui ne sont pas sans analogie avec les vagues de la mer. Partout des entassements de blocs aigus, de larges et profondes crevasses, coupant le sol dans tous les sens, des amas de scories

et des trous s'ouvrant à pic rendent la marche impossible. La nature très rugueuse et presque impraticable de ces mers de laves qui abondent au Mexique, ne peut être comparée qu'à celle d'un glacier, et elle rappelle assez l'aspect si singulier de la mer de glace de Chamounix. Au nopal près, aucune plante ne germe sur ces rochers ingrats, si ce n'est quelques pins rabougris dont les racines vont se cramponner dans les fentes remplies de cendres volcaniques et de poussière.

L'aspect inhospitalier et désolé de ces nappes de basalte leur a valu le nom de *malpays*, que M. de Humboldt leur a conservé, et leur structure exclusivement pierreuse leur a fait donner celui de *pédregal* qui en exprime mieux encore la nature. L'un et l'autre sont très répandus dans tout le Mexique et s'appliquent toujours au phénomène d'un sol tapissé de lave.

C'est au milieu du malpays de Tepeyahualco que s'élèvent les ruines, à la recherche desquelles j'avais si longtemps erré à l'aventure, mais il est juste d'ajouter qu'elles ne sont pas faciles à découvrir, car le malpays est presque impraticable dans une grande portion de son étendue, et il serait fort dangereux de s'y aventurer sans être accompagné de guides qui en connaissent les détours. Le voyageur imprudent qui s'y hasarderait tout seul, se verrait bientôt perdu au milieu de ces vagues de lave qui s'étendent à plusieurs lieues en tous sens : il se trouverait aussitôt engagé dans un labyrinthe sans fin de crevasses, de rochers à pic et de scories aigües dont il aurait de la peine à se tirer.

Pour atteindre les antiquités, il faut cotoyer le Pi-

zarro au nord, en le laissant entre soi et la route de Pérote, dépasser cette montagne et marcher droit vers une colline qu'on reconnaîtra à première vue à sa forme aplatie et à ses pans taillés à pic (1); puis, à une lieue de Tepeyahualco, on se jette à droite sur le pédregal dans lequel on s'enfonce très avant. Ce parcours se fait en moins de deux heures.

Pour le voyageur qui cherche moins à réjouir ses yeux qu'à faire revivre le souvenir du passé, les ruines du pédregal sont une des plus grandes curiosités archéologiques du plateau mexicain. Ici l'œil n'est pas frappé, il est vrai, par ces vastes constructions, par ces pyramides, produit d'un art architectural si remarquable dans tant d'autres localités. Pas de formes savantes, pas de sculptures, pas de monuments gigantesques, mais pour l'imagination du voyageur et de l'historien, quel vaste champ ouvert aux hypothèses !

Sur ce terrain raboteux, au milieu de ces collines et de ces enfoncements hérissés de rocaïlles et de scories, s'élevait jadis une ville étendue et populeuse. Tout le sol est couvert de débris, informes sans doute, mais étonnants par leur étendue. Les murailles encore debout dans leurs parties inférieures, dessinent très nettement les rues et les maisons, et des débris considérables de maçonnerie jonchent à perte de vue les rudes ondulations de la mer de lave.

(1) Cette colline, espèce de pâtre volcanique, passe pour avoir une caverne dans laquelle est enfoui un trésor. Le pédregal lui-même en recèle un bon nombre et quelques-uns ont même déjà été découverts. Ces trésors datent de la guerre de l'Indépendance, époque à laquelle les familles espagnoles fugitives ensevelissaient leurs fortunes pour les dérober à la cupidité des soldats de l'insurrection.

Un fait très remarquable, c'est que cette ville forme une exception unique parmi celles du vieux Mexique. Les rues ne sont ni larges, ni alignées de façon à se couper à angle droit. Elles sont au contraire étroites et tortueuses à la manière des ruelles des villes les plus anciennes de l'Europe. On n'aurait du reste pas trouvé moyen de les établir autrement sur un sol aussi tourmenté ; il fallait suivre la courbure des violentes ondulations du terrain, et c'est à peine s'il était possible de rencontrer à plat l'espace nécessaire pour circuler.

Comme le pédregal est tout entier de lave lithoïde, dépourvu de terre, on n'aurait guère pu en niveler les inégalités, même pour l'établissement des ruelles, aussi celles-ci n'ont-elles que deux ou trois mètres de largeur. Elles étaient bordées, chose toute exceptionnelle, non par des édifices isolés, mais par une suite de maisons tenant les unes aux autres et ayant un mur commun, comme dans nos villes modernes. La structure de ces maisons se reconnaît fort bien, car leurs murailles sont intactes jusqu'à une hauteur de un ou deux mètres ; elles entourent des carrés de dix à quinze mètres de côté, avec entrée sur la rue. Ces constructions sont établies immédiatement sur le rocher, sans fondements souterrains, ce qui du reste n'était guère nécessaire avec une base pareille. Elles sont exclusivement formées de morceaux de basalte et de scories cassés assez régulièrement et assemblés à sec sans aucun mortier, mais avec un art parfait.

Les rues sont pavées avec des morceaux de lave, brisés à cet effet et grossièrement assemblés.

On rencontre à plusieurs endroits de singuliers ou-

vrages faits pour profiter des inégalités du sol. Ainsi l'on peut voir des terrasses établies en avant de certaines maisons, qui couronnaient des bosselures à pentes roides et dont une des faces donnait sur un ravin. La terrasse bâtie à partir du fond du ravin venait augmenter l'espace qu'offrait le sommet de la colline. Les murs de soutènement de ces ouvrages sont tous établis en pierres sèches comme les murailles des maisons. On voit d'autres terrasses plus grandes qui bordent les collines en surplombant les rues basses, et qui me paraissent avoir été des ouvrages plutôt de défense que d'agrément. Une pyramide allongée en forme de toit s'élève entre ces terrasses. Elle présente dans la régularité de la cassure des éléments qui la composent et dans la manière dont ils se joignent de façon à former des surfaces planes quoique sans taille aucune, un remarquable exemple de cet art de bâtir sans mortier.

Cette ville déserte au milieu des ondulations d'une lave noire, ces murs d'une couleur sombre et toujours uniforme, ces rues étroites et tortueuses, tout cela forme un ensemble des plus lugubres; on dirait la ville des morts.

Dans toutes les directions où nous nous promenions, les ruines se continuaient au loin; on rencontre des endroits dont elles ont disparu; mais bien au delà j'en retrouvais les traces, ce qui me montrait que nulle part je n'en atteignais les limites extrêmes.

La crainte de me perdre au milieu de ces dangereuses solitudes combattit le désir de pousser l'exploration jusqu'aux confins de la cité. D'ailleurs toutes ses parties me paraissaient être assez semblables.

Les rues et l'espace qu'occupaient les maisons sont jonchés de débris d'obsidienne, de pointes de flèches et de lances fabriquées avec cette pierre et pour la plupart brisées. On rencontre aussi beaucoup de dalles en trachyte que les habitants allaient sans doute extraire des flancs du Pizarro, parce que la roche qui le forme se fend et se taille plus facilement que la lave basaltique du pédréal. Ces pierres sont les seules que les habitants aient transportées des environs. On rencontre aussi beaucoup de pierres trachytiques taillées à surface courbe, et qui servaient de meubles et d'ustensiles divers. Des recherches actives ne pourraient manquer de mettre au jour de nombreuses antiquités, dignes d'être conservées. Le curé de Tepeyahualco possède un grand vase de basalte à base carrée recouvert d'une large coupe de lave poreuse. Il est probable que cet objet servait à contenir l'eau à boire que les peuples aztèques avaient déjà l'habitude de rafraîchir par l'évaporation en la faisant tomber goutte à goutte d'un vase dans un autre.

Le court espace de temps qu'un voyageur peut consacrer à l'examen des antiquités, ne lui permet guère d'entreprendre des fouilles. D'ailleurs au Mexique les instruments les plus élémentaires, tels que pelles et pioches, sont entièrement inconnus, et il est bien difficile de faire exécuter les moindres travaux. Nous essayâmes néanmoins de défoncer le sol d'une maison au moyen d'un levier de fer, seul outil en métal que nous eussions trouvé au village, et surtout avec la pointe de nos sabres, mais sans aucun succès. La faible couche de terre qui recouvre le rocher sur l'em-

placement des maisons est le résultat du nivellement de leur sol fait par les anciens habitants, et de l'accumulation des décombres de la ville; elle est si mince qu'on n'aura aucune peine à la remuer de fond en comble, et il me semble impossible qu'on n'y découvre pas de nombreux ustensiles.

Enfin, outre les maisons, les plates-formes, les pyramides, on trouve encore des puits qui sont d'un très grand intérêt. Ces réservoirs ne servaient sans doute qu'à rassembler l'eau de pluie ou celle qu'on apportait d'une distance de deux ou trois lieues, car le pédrégal est une nappe de pierre à travers laquelle aucune source ne saurait jaillir et qui repose elle-même sur un sol de sable poreux dans lequel toutes les eaux se perdent. Ces puits ont l'air d'avoir été taillés dans le roc. Ils ont un orifice étroit, mais ils s'élargissent ensuite en forme de bouteille, et atteignent une certaine profondeur. Je fus assez heureux pour découvrir l'un de ces puits dans un bon état de conservation; son intérieur était en partie obstrué de pierres et de débris terreux; ses parois arrondies se rapprochaient vers l'orifice supérieur qui n'avait qu'un pied d'ouverture et elles étaient revêtues de pierres sèches parfaitement assemblées. Il m'a paru que le procédé suivi dans l'établissement de ces citernes consistait à creuser d'abord un large trou qu'on évasait vers le bas; puis on en rétrécissait l'ouverture au moyen de ce mur en pierres sèches jusqu'à ne plus laisser de libre que l'espace nécessaire pour passer les vases servant à puiser l'eau. Il serait intéressant de faire nettoyer et vider un puits afin de constater l'état du fond qui, je présume, devait

se rétrécir beaucoup, de façon à rassembler dans un espace étroit la plus petite quantité d'eau et à la rendre facile à puiser. Comme on le voit, ces réservoirs étaient parfaitement combinés pour empêcher l'évaporation et pour entretenir l'eau dans un état de fraîcheur parfaite en la protégeant contre les influences extérieures. L'ouverture était en outre fermée par une grande dalle qu'on plaçait sur son orifice ; cette dalle se voit encore sur le puits que je viens de décrire et elle est percée d'un trou rond qui servait sans nul doute à recevoir le tuyau ou chenal par lequel les eaux de pluie se déversaient. Les puits sont assez nombreux dans l'enceinte de la ville, mais la plus grande partie d'entre eux sont complètement obstrués.

Après avoir décrit brièvement les ruines dont il vient d'être question, il me reste à indiquer les réflexions que leur examen suggère. D'abord la singulière assertion, avancée par les rares Mexicains qui ont vu la ville du pédrégal, que cette ville aurait été ensevelie dans la lave, tombe à la première inspection de la localité, et doit être aussitôt reléguée parmi ces nombreuses fables dont l'imagination inexpérimentée du vulgaire est trop souvent l'auteur, et qu'une observation élémentaire suffit à réfuter.

Les ruines sont simplement établies sur la lave lithoïde, et les matériaux dont elle est bâtie sont exclusivement empruntés à cette même lave que la tradition du voisinage suppose avoir jailli postérieurement à l'établissement de la ville. Le pédrégal, il est vrai, est d'une origine très récente ; sa masse a débordé à l'état igné à une époque géologique peu reculée ; peut-être

même seulement après l'apparition du genre humain à la surface du globe, mais en tous cas longtemps avant les temps historiques du nouveau continent.

Sans vouloir énoncer aucune opinion arrêtée relativement à l'âge de la ville qui vient d'être décrite, sans oser formuler aucune date, il nous paraît certain qu'elle ne saurait remonter à une bien haute antiquité. Tout dans ces ruines annonce leur récente existence ; les murailles ont l'air d'être renversées d'hier ; les terrasses, les pyramides sont encore intactes. Les Indiens des environs l'appellent la *Ciudad de ou del Canton*. Or, il n'est dans la contrée environnante aucun lieu qui porte le nom de *Canton* auquel les ruines auraient pu l'emprunter. Je ne pense même pas qu'il se rencontre ailleurs au Mexique. Ce serait ici le seul exemple de ruines mexicaines dont le nom n'aurait pas été oublié. Partout ailleurs un passé reculé a couvert de son voile impénétrable et l'histoire et le nom des lieux dont l'antique célébrité est attestée par la grandeur des monuments ou par l'étendue de leurs débris ; c'est le village le plus voisin qui sert à les désigner. Il n'est donc pas probable qu'ici le nom primitif ait prévalu en dépit de celui des villages environnants. Je suppose donc que le nom de notre ville a simplement été donné par les Espagnols et qu'il doit se formuler *Ciudad del Canton* (ville du coin, du tournant). Il me serait du reste impossible de rien dire de positif à ce sujet. J'avais d'abord espéré que la tradition des lieux ne se bornerait pas à la simple conservation du nom (si toutefois *Canton* est bien un nom ancien), mais toutes les démarches pour en apprendre davantage furent

inutiles, soit que les Indiens feignissent de l'ignorer, soit qu'ils n'eussent conservé aucune donnée de leur histoire. Il n'est cependant pas rare de trouver chez les Mexicains certains souvenirs des guerres que les bourgades se faisaient entre elles dans les années qui précédèrent la conquête, comme je me propose de le montrer dans une autre publication.

Les ruines de Canton ouvrent aux spéculations de l'esprit un champ presque sans limites ; divers érudits mexicains auxquels j'en parlai, se basant surtout sur le fait de l'irrégularité de la ville del Canton, et sur l'absence de téocallis, furent d'avis qu'elle ne pouvait avoir appartenu ni aux Toltèques, ni aux Aztèques, peuples chez lesquels la régularité dans les constructions était un trait distinctif autant que le téocalli était le monument le plus constant et le moins sujet à manquer. Mais une pareille déduction nous paraît beaucoup trop hardie. C'est en se tenant à cheval sur des principes aussi absolus qu'on a tant augmenté le chaos historique des temps reculés. Voyons plutôt dans cette ville extraordinaire, bâtie dans un lieu si singulier et si peu favorable à la satisfaction de tous les besoins de la vie, le refuge et la forteresse d'un peuple vaincu et harcelé par d'infatigables ennemis.

En effet, quelle raison, si ce n'est une nécessité absolue, aurait pu engager une nation à fixer ses pénales au milieu des rochers les plus ingrats ? Le pédré-gal est un sol si raboteux que la marche même y est un labeur ; il n'offre qu'une série de rochers noirs et scoriacés où aucune plante utile ne peut germer, tandis que, tout à l'entour, des campagnes fertiles invitaient

l'homme à s'y établir. Pendant six mois de l'année, des averses fréquentes venaient remplir les citernes de la ville, mais, pendant six mois d'hiver, un ciel toujours serein obligeait les habitants à chercher au loin une eau saumâtre qu'ils charriaient à grand'peine sur leur dos ; car, avant la conquête, le pays ne possédait aucune bête de somme.

En un mot, il est évident que l'agrément de la vie était sacrifié à une impérieuse nécessité, celle de la défense. A ce point de vue, le pédrégal était un endroit supérieurement choisi. Impraticable à une armée, il offrait une retraite tout aussi inexpugnable que des rochers escarpés, tout en présentant un espace suffisant à l'établissement d'une nation populeuse, tandis qu'aux alentours, des champs fertiles et peu éloignés suffisaient à la subsistance de la ville.

On peut supposer, sans trop accorder au domaine de l'imagination, qu'une tribu battue et pourchassée par un ennemi plus fort, s'est réfugiée au milieu de la mer de lave et a élevé à la hâte la *ciudad del Canton* dans le but d'y chercher un abri momentané plutôt qu'avec l'intention de prolonger son séjour dans ces lieux ingrats plus que ne l'exigeait sa sécurité.

Ainsi s'explique cette ville bâtie sans mortier, construite sans art, sans téocallis, sans monuments publics. Les nombreuses terrasses dont elle est remplie étaient des fortifications défensives du haut desquelles on lançait sur l'ennemi des javelots et des pierres. Des investigations plus détaillées mettraient peut-être même en évidence les restes d'un mur d'enceinte.

Cette cité tout exceptionnelle, bâtie au milieu d'un

désert, dans une localité tout autre que celles choisies pour cela par les peuples du Mexique, ces habitations serrées les unes contre les autres, enfin la structure particulière imprimée au plan général par la nature du sol, tout cela n'indique-t-il pas quelque analogie d'origine entre la Ciudad de Canton et une ville d'Europe, exceptionnelle aussi et unique dans son genre? Ce fut le besoin de la défense qui fit bâtir Venise au milieu des lagunes, et cette position nécessitée par la force des choses, entraîna aussi des rues et des maisons comme on n'en retrouve pas ailleurs. Seulement Venise après s'être défendue quelque temps derrière ses murailles et ses marais fut à son tour conquérante; elle finit par devenir la reine de l'Adriatique et la ville des palais, tandis que la cité américaine ne paraît pas avoir survécu à l'époque où elle eut à protéger ses habitants contre les invasions ou contre de puissants voisins.

La nation a probablement habité assez longtemps cette ville provisoire, puisque entre les maisons s'élèvent des pyramides qui servaient sans doute de tombeaux aux chefs; mais dans leur détresse et leur misère les habitants ne songeaient guère au luxe, la défense et la crainte de l'ennemi absorbant toutes leurs facultés. On peut encore se demander si la ville de Canton a été détruite ou seulement délaissée. Je ne crois pas qu'il soit possible de rien préciser à cet égard. Un ennemi après avoir pris d'assaut une ville, la ravage souvent moins que le temps et l'abandon. Les murs en pierres sèches étaient faciles à renverser, et comme la plus grande partie de la ville est rasée au

point de n'avoir laissé que des traces vagues, on peut à volonté croire à l'action prosaïque des années ou embellir le tableau de sièges et de combats.

Il faut dire toutefois que le temps n'exerce qu'une influence bien minime sur des murs sans mortier, dans les interstices desquels aucune végétation ne germe (1). Les murailles très inclinées des pyramides et des terrasses sont restées debout, tandis que la majeure partie de la ville est comme rasée. Des fouilles assidues feraient peut-être découvrir une abondance de crânes comme dans le sol d'un champ de bataille, mais on ose à peine s'en flatter, car la population, eût-elle même été égorgée dans l'enceinte de la ville, les cadavres exposés sur le rocher auraient disparu sans laisser de traces. Les vautours et les coyotes en auraient fait une abondante curée, et les météores anraient rapidement détruit ce qui aurait échappé à la dent vorace de ces animaux.

La ciudad de Canton n'est pas le seul vestige archéologique du plateau de Pérote. On m'a dit qu'on en

(1) Les pierres dont nous bâtissons nos maisons se délitent à l'air; elles se détruisent et tombent, ou en se délitant elles créent dans leurs interstices une terre qui alimente bientôt des plantes destructrices, mais le basalte, substance dure et inaltérable, ne se délite pas; les pierres des pavés et des murs sont aussi nues et aussi fraîches que si elles étaient assemblées d'hier, et leurs arêtes sont aussi vives et aussi tranchantes que si on venait de les briser. La gelée pas plus que la dégradation n'a de prise sur des murailles toujours sèches, et sous un climat où il ne gèle que pendant une saison de sécheresse extrême. L'action dislocante est nulle. Après des siècles, on retrouvera les murs presque intacts, tels qu'on les a bâtis, en accumulant des pierres les unes sur les autres.

voyait encore à quelques lieues de cette ville, dans les forêts qui tapissent le versant du Coffre (1), mais je n'ai pas eu le loisir de les visiter, et d'après les renseignements qui m'ont été fournis, je les ai jugées à tort ou à raison assez insignifiantes. Je les signale toutefois à l'attention des voyageurs, car c'est souvent là où les apparences sont le moins favorables, que les recherches attentives obtiennent le résultat le plus inattendu.

(1) Dans un mémoire géologique sur le coffre de Pérote, Galéotti parle de ruines qu'il prétend exister sur ce volcan, et qui seraient, ensevelies sous une coulée de lave. Je suppose que les indications erronées dont cet auteur fait mention, doivent se rapporter à la Ciudad de Canton.

Nouvelles et communications.

Notice sur M. le baron Melvill de Carnbée ,

Membre de la Société.

Je n'ai pu donner, dans mon dernier rapport annuel, de détails biographiques sur M. le baron Melvill de Carnbée, que la Société avait l'honneur de compter parmi ses membres, et qu'elle a récemment perdu. Je m'empresse de réparer cette omission, grâce à un recueil allemand dans lequel il m'a été permis de puiser les faits dont je n'étais qu'imparfaitement informé, il y a quatre mois.

Le baron Pierre Melvill de Carnbée, géographe et hydrographe éminent, était né à la Haye, le 20 mai 1816. Après avoir fait de solides études classiques, il entra en 1831, à l'Institut de Médeemblik, pour s'y préparer à servir dans la marine. Il fit ensuite, avec le grade d'aspirant (*adelborst*), de 1835 à 1837, son premier voyage aux Indes orientales, dont il rapporta de nombreuses observations hydrographiques. De retour, en 1838, dans sa patrie, il fut élevé au grade de lieutenant de seconde classe, et cette même année, il repartait pour les Indes orientales, où il obtint bientôt un emploi dans le bureau hydrographique de Batavia. Les matériaux qu'il avait à sa disposition, lui permirent dès lors d'exécuter les premières œuvres qui fondèrent sa réputation : Un *Guide nautique* (*Zeemansgids*) pour toutes les parties de l'Océan indien (Amsterdam, 1842; 2^e édition, 1849) et une carte des côtes de Java en cinq feuilles. Ces publications furent suivies d'un grand travail cartographique sur la mer de Chine, sur Rio,

Singapore, Lingga, exécuté en grande partie d'après ses observations et ses propres mesures; ce travail l'emporte de beaucoup sur celui de l'amirauté anglaise. En même temps, il fournissait au *Tijdschrift voor Nederlandsch Indie*, d'intéressantes observations astronomiques, orographiques et statistiques. Il consigna, dans la *Carte hypsométrique de l'archipel Indien*, les résultats de ses déterminations géodésiques. Le baron Melvill de Cambée opéra son retour en Europe par les possessions anglaises de l'Inde, et s'associa bientôt à M. Siebold pour la publication du *Moniteur des Indes orientales et occidentales* (3 vol., in-fol. la Haye 1847-49), recueil plein d'intérêt, dans lequel il fit paraître un grand nombre de notices. Le mérite de ces notices tient surtout aux excellentes cartes des îles ou de provinces des Indes néerlandaises dont elles sont accompagnées. Le *Tijdschrift voor Nederlandsch Indie* fit paraître en outre du même auteur, en 1849, une *carte statistique générale des possessions néerlandaises d'outre-mer*. Au printemps 1850, le baron Melvill repartit pour Batavia, avec le grade de lieutenant supérieur et fut attaché comme adjudant à l'amiral de Bosch et chargé de la direction du bureau hydrographique. Distingué d'une manière spéciale par le gouvernement de sa patrie pour son intelligence et son activité, il fut chargé de l'exécution d'un *atlas complet des Indes orientales* qu'il ne put malheureusement achever. Il mourut prématurément, le 24 octobre 1856, à l'hôpital de Veltvreden à Batavia. Les dernières cartes qu'il avait dressées pendant son séjour aux Indes, à savoir celles de la mer de Java et des côtes de Célèbes, sont encore inédites. A. M.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 19 mars 1858.

La Société apprend avec douleur la mort de M. Adrien Cochelet, sénateur, l'un de ses membres les plus anciens, et décide que l'expression de ses regrets sera consignée au procès-verbal.

Son Exc. M. le ministre de l'instruction publique annonce à la Société qu'il vient de lui accorder une subvention de 600 fr. pour l'année 1858, en échange de 50 exemplaires de son *Bulletin*. Des remerciements sont adressés à M. le ministre pour ce nouveau témoignage d'intérêt.

M. Foetterle, premier secrétaire de la Société de Géographie de Vienne, adresse des diplômes de membres honoraires et de membres correspondants à MM. Danssy, d'Avezac et Jomard (1), et il joint à cet envoi, pour la bibliothèque de la Société, une collection de plans relatifs à l'agrandissement de la ville de Vienne, et publiés par le gouvernement autrichien. M. Foetterle promet d'envoyer à la Société la suite de cette publication, et témoigne le désir de recevoir en échange des plans analogues relatifs aux agrandissements de la ville de Paris. La commission centrale vote des remerciements à la Société de Géographie de Vienne pour cette gracieuse offrande et pour les honorables témoignages de

(1) Depuis, des diplômes de membres correspondants sont parvenus à la Société, pour MM. A. Maury et V. A. Malte-Brun.

confraternité qu'elle vient d'accorder à plusieurs de ses membres. Elle décide en même temps qu'elle adresse à la Société de Vienne la 4^e série de son *Bulletin* en échange de ses intéressantes publications.

M. Jomard, au nom de M. de Martius, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Bavière, fait hommage d'un opuscule relatif aux noms des végétaux du Brésil, en langue tupi.

M. le comte de Cossé-Brissac et M. Robert Schlagintweit sont présentés comme candidats pour faire partie de la Société, le premier, par M. le baron d'Avril et M. de la Roquette, et le second, par MM. de la Roquette et Jomard.

La commission centrale procède ensuite à l'élection de deux membres correspondants, par suite des deux vacances qui ont été déclarées. M. Hermann Schlagintweit, à Berlin, et M. Beaudouin, chef d'escadron d'état-major, en Algérie, obtiennent la majorité des suffrages.

M. le secrétaire donne lecture de la liste des ouvrages offerts à la Société.

M. Malte-Brun présente, au nom de M. Ernest Desjardins, un opuscule intitulé : *Le Pérou avant la conquête espagnole, d'après les historiens originaux, et quelques documents inédits sur ce pays*. Il ajoute que cet ouvrage est divisé en quatre parties : 1^o les traditions religieuses et légendaires sur l'origine du Pérou ; 2^o l'histoire critique des Incas ; 3^o les institutions ; 4^o les monuments. M. Malte-Brun signale cette dernière partie comme renfermant des documents entièrement nouveaux, fournis à l'auteur par M. Léonce Angrand, consul général de France en Amérique, qui a séjourné

pendant plusieurs années au Pérou, et qui a généreusement contribué à la formation du Musée des antiquités américaines du Louvre. M. Léonce Angrand a pris en outre des dessins très exacts, avec les plans et les mesures des monuments les plus importants de l'époque antérieure à la conquête, et entre autres des ruines si importantes de Tyahuanaco, d'Ollantaï-Tambo, de Choccequirao, de Cuncacha, du Cuzco, etc. Le résultat nouveau de ce travail est d'établir que la civilisation antérieure à l'époque des Incas, était très supérieure à cette dernière.

Il est donné lecture de la relation, adressée par M. Barbier, de son voyage en Algérie. Les parties les plus intéressantes de ce travail pourront être extraites pour le *Bulletin*.

M. de Quatrefages appelle l'attention de la Société sur les passages suivants extraits de Gomara, et qui lui paraissent avoir été trop oubliés par la plupart des auteurs qui se sont occupés de l'ethnologie américaine (1).

« Il (Valua) trouua aucuns esclaves noirs ; il demanda » à ceux du pays d'où estaient ces noirs, mais il n'en » pent autre chose sçavoir, sinon qu'il y aurait auprès » des gens de ceste couleur, avec lesquels ils auoient » ordinairement la guerre. Ce furent là les premiers » noirs qui aient été venz aux Indes, et si ie croi qu'il

(1) Histoire générale des Indes occidentales et terres neuues qui iusques à présent ont esté decouuertes, augmentée en ceste cinquième édition de la description de la Nouvelle Espagne et de la grande ville de Mexique autrement nommée Ténuetilan. Composée en espagnol par François Lopez de Gomara et traduite en françois par le S. de Genille Mart. Fumée. Paris, 1606.

» n'en a point été veuz d'autres (livre III, ch. LXII) (1).

» Les Indiens de Darien et de toute la coste du gouffe
» d'Vraba et nombre de Dios, sont de couleur entre
» iaune et tannée, encore qu'il n'en soient trouez, comme
» nous avons diet, en Careca d'aussi noirs que les ha-
» bitans de Guinée (livre III, ch. XVIII).

» Nos gens virent de sur la coste de la mer des nauires
» qui auaient les antennes dorées et les prouës argen-
» tées, chargées de marchandises; on pensait qu'elles
» fussent de Catay ou de la Sina, parce que ceux de
» dedans faisaient signe d'auoir ja flotté par l'espace de
» trente iours (livre VI, ch. XVIII). »

Des observations sont faites à ce sujet par plusieurs membres, MM. Jomard, Guigniaut, A. Maury et Trémaux.

M. Jomard présente ses propres vues sur l'origine des populations américaines. Il émet l'opinion qu'on doit avant tout, dans cette question difficile, discerner trois choses essentiellement distinctes : 1° la population primitive du continent américain; 2° les communications qui ont pu exister entre les diverses parties de l'Amérique et de l'ancien continent; 3° l'état et le degré de civilisation des races indigènes avant le xv^e siècle. Il n'est pas douteux, ajoute-t-il, que des causes naturelles aient pu accidentellement, dans les temps reculés, transporter des navires d'Afrique ou d'Europe jusque sur les côtes américaines orientales. Les vents alizés, de tout temps, ont dû jeter, sur les côtes, des débris de naufrages ou

(1) Il faut lire chap. XII.

de barques désarmées. Une autre cause, telle que les courants, fait arriver, encore de nos jours, sur la côte occidentale, des mâtures et des débris de navires venant de l'océan Pacifique, peut-être même des côtes de l'Asie. Mais il faudrait se garder de conclure, de cette possibilité de communication entre l'ancien et le nouveau continent, au fait même de l'arrivée des tribus africaines ou asiatiques, peuplant l'Amérique pour la première fois. L'histoire, à cet égard, se tait absolument : le champ est seulement ouvert aux conjectures.

Les savants qui ont admis la possibilité du passage de certaines tribus des côtes N.-E. de l'Asie à la côte N.-O. d'Amérique, ne pouvant apporter aucun texte positif à l'appui de cette hypothèse, ont exposé leur opinion avec réserve, et la question reste intacte avec toutes ses difficultés.

Quant au degré de civilisation, plus ou moins avancée, auquel étaient parvenus les indigènes avant l'arrivée des Espagnols, il faut d'abord remarquer que les habitants des différentes contrées, au sud et au nord du nouveau continent (1), ont créé, pour chacune d'elles, un style particulier. M. Jomard parle ici des monuments. Et, en outre, aucun de ces styles ne représente ceux de l'Asie ou de l'Afrique septentrionale. L'architecture, sous le triple rapport de la construction, de la disposition, de la décoration, diffère absolument de celle des nations de l'ancien continent ; cela suffirait pour prouver l'*autochthonie* des Américains. D'ailleurs,

(1) Le Chili, le Pérou, la Nouvelle-Grenade, l'Amérique centrale, l'Yucatan, le Mexique, etc.

qu'y a-t-il d'étonnant que les facultés propres à l'homme, quelle que soit sa race, l'aient porté, par toute la terre, à créer les arts nécessaires à l'existence et aux besoins sociaux ? Pourquoi emprunterait-il à d'autres races les arts primitifs, que son intelligence et la nécessité lui ont fait promptement inventer ? Jusqu'à ce qu'on démontre formellement l'identité de langage, l'identité de mœurs et l'identité de caractères physiques entre l'Amérique et le vieux monde, il sera sage de s'abstenir.

M. Guigniaut appuie les observations de M. Jomard, et fait remarquer qu'il faut bien distinguer la question du peuplement primitif de l'Amérique, et celle de l'arrivée dans cette partie du monde de populations venues de l'ancien continent.

M. Alfred Maury déclare que, tout en réservant la question de l'origine des premières peuplades qui ont habité le nouveau monde, il tient pour incontestable le fait d'émigrations ayant eu lieu du nord-est de l'Asie en Amérique. Les recherches linguistiques et archéologiques ont démontré qu'une partie des races du Mexique se rattachait à la famille des Indiens de l'Amérique du Nord, qui se lient eux-mêmes aux populations sibériennes par une chaîne continue dont on a retrouvé divers anneaux. Toutefois, la civilisation de l'Amérique centrale présente un caractère d'autochthonie qui n'a échappé à aucun de ceux qui en ont fait l'objet de leurs études.

A la suite des observations faites par ses collègues, M. de Quatrefages déclare que les deux passages qu'il a cités lui paraissent démontrer deux choses : 1° qu'à

l'époque de la conquête, il existait en Amérique des hommes parfaitement noirs et très probablement de vrais nègres (Orientaux ou Occidentaux); 2° qu'à la même époque, il y avait entre la côte d'Asie et l'Amérique, des relations plus ou moins actives. M. de Quatrefages n'entend d'ailleurs tirer de ces passages, au moins quant à présent, aucune autre conséquence. En particulier, il ne pense pas que le dernier vienne confirmer l'opinion qui attribue le développement des sociétés américaines uniquement ou presque uniquement à des emprunts faits à l'Asie, les civilisations américaines lui paraissant présenter à un haut degré des caractères originaux et spontanés. M. de Quatrefages réserve également la question du peuplement du continent américain, question à ses yeux plus complexe que ne l'admettent plusieurs ethnologistes.

La Société fixe au 23 avril sa première assemblée générale de 1858.

Séance du 9 avril 1858.

La Société royale de Londres adresse à la Société la suite de ses *Transactions*, et la remercie de l'envoi de son *Bulletin*.

M. Beaudouin, chef d'escadron au corps d'état-major, remercie la Société du titre de correspondant qu'elle vient de lui accorder. Appelé par ses fonctions dans la province d'Oran, il se propose d'étudier plus particulièrement la géographie de cette région de l'Algérie, et de répondre à toutes les questions qui lui seraient faites sur les points qui restent à éclaircir.

M. Malte-Brun annonce qu'il a reçu une lettre de la

Guyane, et qu'il en donnera lecture à l'assemblée si l'ordre du jour de la séance le permet.

M. le président signale à la Société la présence de M. Diaz qui a le projet d'entreprendre un voyage dans les provinces intérieures du Brésil.

M. Jomard met sous les yeux de l'assemblée, qui l'examine avec beaucoup d'intérêt, le dessin à grande échelle de la carte itinéraire du voyage de M. de Courval, de Bender sur le Nil à Massouah sur la mer Rouge.

Le même membre présente au nom de l'auteur, M. Jean Miani, une nouvelle carte du bassin du Nil, indiquant la commune origine de ce fleuve avec les rivières du Zanguebar. M. d'Avezac offre, au nom des auteurs, un ouvrage intitulé : *La législation hindoue*, traduite du tamil à Pondichéry, par M. F. E. de Sicé ; une notice de M. Delarbre *sur la limite des possessions portugaises au sud de l'équateur* ; et un *Essai sur les ouragans et les tempêtes*, par M. le capitaine de vaisseau Lartigue. M. de La Roquette fait hommage de sa *Notice biographique sur M. J. J. N. Huot*.

M. Bouillet annonce qu'il a reçu de l'honorable P. J. O. Chauveau, directeur de l'instruction publique au Canada, un exemplaire de l'Annuaire du Canada (*Canada directory*, 1858), ouvrage qui lui paraît de nature à intéresser la Société à ce double titre, qu'il traite d'un pays colonisé et longtemps possédé par la France, et qu'il renferme sur ce pays une foule de renseignements authentiques que l'on chercherait vainement ailleurs. On y trouve, en effet : 1^o une carte du Canada, dressée sur une grande échelle ; 2^o un vocabulaire alphabétique de toutes les localités du Canada, avec une description abrégée de chacune d'elles et l'indication

des distances ; 3° les renseignements statistiques les plus complets sur les objets les plus intéressants : l'agriculture, le commerce, l'industrie, les banques, les cultes, les écoles ; l'administration, la justice, l'armée, les finances ; les routes, les canaux et les chemins de fer ; la population et son origine, soit française, soit anglaise, et le nombre comparatif des habitants issus de l'une ou de l'autre nation. M. Bouillet met l'ouvrage à la disposition de la Société pour ceux de ses membres qui voudraient le consulter.

La Société admet au nombre de ses membres M. Cossé-Brissac et M. Robert Schlagintweit.

MM. le général Daumas, sénateur ; Ch. Sainte-Claire Deville, membre de l'Institut ; Édouard de Bykovski, citoyen et propriétaire en Lithuanie, et Jean Miani, voyageur en Égypte, sont présentés pour être admis dans la Société, le premier par MM. Lefebvre-Duruflé et Daussy, le second par MM. de Quatrefages et Daussy, le troisième par MM. Dally et Jomard, et le quatrième par MM. Jomard et Garnier.

La Commission du concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, annonce qu'elle vient de décider que la grande médaille d'or de la Société serait décernée à la mémoire du D^r Kane pour son voyage dans les régions arctiques.

M. Albert Montémont rend compte des deux voyages de M^{me} Ida Pfeiffer autour du monde. — Renvoi au *Bulletin*.

M. le chevalier da Silva lit la suite de sa notice sur l'Oyapoc, qui est également renvoyée au *Bulletin*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DU MOIS D'AVRIL 1858.

Titres des ouvrages.

Donateurs.

EUROPE.

Histoire du sol de l'Europe, par J. C. Houzeau, ancien aide à l'Observatoire de Bruxelles, membre de l'Académie de Belgique. Bruxelles, 1857, 1 vol. in-8°.

M. HOUZEAU.

ASIE.

Législation hindoue publiée sous le titre de *Vyavahara-sara-sam-graha* ou Abrégé substantiel de droit par Madura-Kaudasyami-Pulavar, professeur du collège de Madras, traduite du tamil, par F.-E. Sicé, sous-commissaire de marine. Pondichéry, 1857, 1 vol. in-8°.

M. F.-E. SICÉ.

AFRIQUE.

De la limite des possessions portugaises au sud de l'Équateur; br. in-8°. Paris 1858. (Extrait de la *Revue coloniale*.)

M. DELARBRE.

Observations générales sur le mémoire sur le Soudan de M. le comte d'Escayrac de Lauture, par M. Ch. Cuny. Paris, 1858, br. in-8°. (Extrait des *Nouvelles Annales des Voyages*.)

M. le comte d'ESCAYRAC.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Essai sur les ouragans et les tempêtes et prescriptions nautiques pour en souffrir le moins de dommages possible, par M. Lartigue, capitaine de vaisseau. Paris 1858, 1 vol. in-8° avec planches.

M. LARTIGUE.

Répartition géographique de l'universalité des météores en zones terrestres, atmosphériques, solaires ou lunaires; et de leurs rapports entre elles. Paris 1858, br. in-8°. — Analyse des hypothèses anciennes et modernes qui ont été émises sur les tonnerres sans éclairs par un ciel parfaitement serein ou dans le sein des nuages, 1857,

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

br. in-8°. — Couleur des étoiles et des globes filants observés en Angleterre de 1841 à 1855. (Extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences.*) In-4°. M. A. POEY.

Notice biographique et littéraire sur Pierre-Augustin Guys, de l'Académie de Marseille, associé de l'Institut de France, citoyen d'Athènes, etc., par M. Henri Guys, consul de 1^{re} classe en retraite, etc. Marseille 1858, br. in-8°. M. H. GUYS.

Notice historique sur M. Huot, par M. de la Roquette. (Extrait de la *Biographie universelle.*) M. DE LA ROQUETTE.

CARTES.

Carte topographique et militaire des Pays-Bas, par le dépôt topographique, à l'échelle du 50 000^e. Feuilles 37 et 46. Rotterdam et Vierlingsbeek.

Le MINISTRE DE LA GUERRE DE LA HAYE.

Par la Société de géographie de Vienne : Unrathskanäle Wasser u. Gasröhrenleitung der Kais. Kön. Haupt-und Residenz-Stadt Wien, 1858. 5 feuilles.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE VIENNE.

Nouvelle carte du bassin du Nil, indiquant la commune origine de ce fleuve avec les rivières de Zanguebar, dédiée à la colonie européenne d'Orient, par J. J. Miani. Paris 1858. 1 feuille M. J. J. MIANI.

MÉMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Philosophical transactions of the royal Society of London, for the year 1857, part. I, II. — Proceedings of the Royal Society, vol. VIII, n^{os} 27, 28 et 29. — Address of the right honourable the lord Wrottesley, the President, delivered at the anniversary meeting of the Royal Society, on monday, november 30, 1857. — Report on the adjudication of the Copley, Rumford, and royal medals and appointment of the Bakerian, Croonian, and Fairchild Lectures. Compiled from the original Documents in the Archives of the Royal Society, by James Hudson, assistant-secretary and librarian. London, 1834. — The report of the twenty-sixth meeting of the British association for the advancement of science, held at Cheltenham, in august 1856. 4 vol. in-8°. — Proceedings of the royal geographical Society of London, vol. II, n^o 1.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

— Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie von Dr A. Petermann, n° 2. — Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde, janvier. — Bibliothèque universelle de Genève, et archives des sciences physiques et naturelles, novembre et décembre 1857. — Annales du commerce extérieur, février. — Nouvelles annales des voyages, mars. — Bulletin de la Société géologique de France, mars. — Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation, mars. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, novembre et décembre 1857, mars 1858. — Journal d'éducation populaire, février. — Bulletin de la Société industrielle d'Angers, année 1857. — L'Ingénieur, revue scientifique et critique des travaux publics et de l'Industrie, avril. — L'Espérance, journal grec.

LES AUTEURS ET ÉDITEURS.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI ET JUIN 1858.

Mémoires, etc.

Assemblée générale du 23 avril 1858.

DISCOURS DE M. DAUSSY,

Président de la Société, membre de l'Institut.

Messieurs,

La Société de Géographie, dans sa première séance générale de chaque année, décerne le prix qu'elle offre tous les ans à la découverte la plus importante, et renouvelle son bureau. Je viens donc aujourd'hui résigner les fonctions dont vous avez bien voulu m'honorer. Je regrette que ma position solitaire ne m'ait pas permis de rendre à la Société tous les services qu'elle attendait de son président. Simple travailleur, je n'ai pu que suivre attentivement les progrès de la science

en assistant aussi assidûment qu'il m'a été possible aux séances de votre commission centrale, véritable foyer où viennent se réunir tous les rayons qui éclairent la science. C'est dans des réunions semblables, entre personnes qu'un même goût attache à une science particulière, que chacun trouve le moyen de se tenir au courant des progrès qui se font. On y contracte en même temps une espèce de confraternité qui tend à assurer les pas de chaque membre, et une discussion amicale fait souvent jaillir de nouvelles idées. Ces Sociétés réunissent à la fois les avantages de l'association qui double les forces des individus en les réunissant en faisceau, et ceux de la spécialité qui circonscrit les efforts sur un petit nombre de points.

La géographie, plus que toute autre science, a besoin de ces communications fréquentes pour avancer plus rapidement vers le but qu'elle se propose, qui est la connaissance du globe que nous habitons. Chacun de nous faisant connaître à ses confrères les nouvelles qu'il a reçues, les observations qu'il a pu faire sur les points qui font l'objet spécial de ses recherches, répand ainsi parmi eux les résultats de ses investigations particulières.

Je ne puis donc mieux faire en terminant ma présidence que d'engager les membres qui font partie de la Société de Géographie à assister assidûment aux séances de la Commission centrale et à prendre part à ses travaux ; il en résultera certainement avantage pour eux et pour la science qui fait l'objet de nos études de prédilection.

RAPPORT

SUR LE CONCOURS AU PRIX ANNUEL POUR LA DÉCOUVERTE
LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.

Commissaires : MM. d'Avezac, Jomard, Malte-Brun, Alfred Maury
et Daussy, *rapporteur*.

La Société de Géographie, moins sans doute pour encourager les efforts des voyageurs que pour témoigner sa sympathie envers ceux qui consacrent leur existence à étendre le domaine de la science et pour couronner leurs succès, décerne chaque année une grande médaille à l'auteur de la découverte la plus importante.

Pour assurer la parfaite connaissance des travaux auxquels elle accorde cette distinction, elle recule de trois ans l'appréciation qu'elle fait des découvertes qui ont droit à cet honneur. C'est donc seulement parmi les voyages exécutés en tout ou en partie en 1855, que votre commission a dû chercher celui qui lui paraissait mériter cette honorable récompense ; elle vient aujourd'hui, Messieurs, vous communiquer le résultat de ses investigations.

Deux régions, depuis plusieurs années, ont été le théâtre des recherches et des découvertes les plus importantes, et malheureusement aussi elles ont compté parmi leurs explorateurs plus d'une victime de la science ; vous avez nommé, Messieurs, l'intérieur de l'Afrique et les régions polaires arctiques.

Les recherches dans l'intérieur de l'Afrique sont sti-

mulées non-seulement par la curiosité qui nous porte à explorer des pays inconnus, mais aussi par le désir bien naturel d'étendre les relations commerciales et de trouver de nouveaux débouchés pour les produits de l'industrie. Déjà en 1856 et 1857, vous avez couronné les travaux du D^r Barth et du révérend Livingstone qui, par leurs voyages exécutés en 1853 et 1854, ont ajouté des données très précieuses à nos connaissances sur les contrées de l'intérieur de l'Afrique.

L'année 1855 a vu aussi un voyageur plein de talent et de zèle porter hardiment ses pas dans ces contrées aussi dangereuses par l'ardeur de la température que par la barbarie des peuples qui les habitent. Le D^r Vogel, dont nous avons tous suivi les excursions avec le plus vif intérêt, paraissait devoir nous rapporter des résultats d'une haute importance, lorsqu'il a été arrêté par la jalousie d'un des chefs qui dominent dans ces contrées, et l'on a lieu de craindre qu'il ait péri victime de son zèle et de son courage. L'on aime encore cependant à conserver des doutes sur l'issue funeste qui nous avait été annoncée, et l'on espère encore, quoique faiblement, que nous ne serons pas réduits à chercher seulement à sauver du naufrage les papiers qui doivent nous donner une connaissance exacte de ses travaux. L'on ne connaît jusqu'à ce jour que très superficiellement.

Ce manque de documents et surtout l'espoir de voir revenir enfin M. Vogel a porté votre commission à remettre à une autre année l'examen des titres de ce voyageur à la médaille de la Société.

Dans les régions arctiques, la Société, en 1855, a couronné les travaux du capitaine Mac-Clure qui le pre-

mier a franchi l'espace qui sépare le Grand Océan de l'océan Atlantique, et qui a parcouru ce fameux passage au nord-ouest, objet de tant de tentatives, et on peut le dire aussi, qui présente bien plus d'intérêt pour notre curiosité que d'utilité pour l'avenir.

C'est à la recherche d'une illustre victime de la science, que le capitaine Mac-Clure et beaucoup d'autres navigateurs avaient été explorer ces pays bloqués par des glaces éternelles sous la pression desquelles il n'est que trop probable qu'ont été ensevelis les équipages de l'*Erebus* et de la *Terror* avec leur intrépide commandant sir John Franklin.

C'est encore pour tenter de nouvelles recherches sur leur sort, que le Dr Kane qui déjà, en 1850, avait fait partie d'une expédition envoyée par M. Grinnel sous la direction du capitaine de Haven à la recherche de Franklin, s'est élancé encore une fois dans cette carrière périlleuse. Cette fois c'était lui qui était chargé de la direction de l'expédition frétée comme la précédente par M. Grinnel. Les observations qu'il avait faites dans son premier voyage et l'exploration du capitaine Inglefield au fond de la baie de Baffin, lui persuadaient que, de même que le détroit de Lancaster exploré plus attentivement avait donné entrée dans des mers intérieures qui séparent en nombreuses îles les terres qui s'étendent jusqu'à l'océan Arctique, le détroit de Smith dans lequel le capitaine Inglefield avait déjà pénétré assez avant devait communiquer avec la mer Polaire et faire du Groenland un groupe d'îles s'avancant au loin vers le pôle. L'opinion mise en avant de l'existence sous le pôle même d'un vaste bassin dans lequel Fran-

klin aurait pu pénétrer, lui donnait encore l'espoir de trouver ses traces dans ces parages inexplorés, et peut-être même le sauver.

Ce fut le 30 mai 1853 que le Dr Kane partit de New-York sur le brick *l'Advance* qui avait été disposé pour supporter autant que possible le choc des glaces. Le premier juillet il atterrissait sur la côte du Groenland à Fiskernæss après y avoir pris quelques provisions et embarqué un Esquimau qui pouvait leur être d'une grande utilité par l'habitude qu'il avait de ces contrées, on longea la côte occidentale de ces terres au milieu de montagnes de glaces. A la fin de juillet l'expédition atteignait la baie Melville, et entra le 7 août dans le détroit de Smith où l'on visitait l'île Littleton et le cap Hatterton, derniers points déterminés par le capitaine Inglefield par des observations directes.

Après avoir lutté péniblement contre les courants et les glaces qui encombrement le détroit qu'il voulait remonter, après avoir fait lui-même une excursion en traîneau jusque par 78° 50' de latitude afin de s'assurer de l'impossibilité de conduire plus avant son bâtiment, le Dr Kane fut enfin obligé à chercher un abri où il pût passer avec sécurité l'hiver qui s'avancait rapidement. Ce fut dans le fond de la baie Rensselaer qu'il le conduisit ; là, par 78° 37' de latitude l'*Advance* fut enfermée dans les glaces dont elle ne devait plus se dégager.

Nous ne chercherons pas à vous faire connaître toutes les souffrances qu'eurent à endurer nos voyageurs dans un climat aussi affreux, et pendant une absence du soleil qui dura près de trois mois, nous n'oublierons pas que nous sommes ici une Société s'oc-

cupant spécialement des progrès de la géographie. Laissant donc de côté tout ce qui dans le récit du Dr Kane pourrait émuouvoir la sensibilité, nous ne nous occuperons que des travaux scientifiques qui ont été exécutés pendant cette expédition et qui tendent à augmenter nos connaissances de ces climats glacés.

L'absence de la lumière n'interrompt point les observations journalières, et un observatoire magnétique établi à peu de distance du navire permit de suivre assidûment les phénomènes magnétiques et météorologiques.

Aussitôt que le retour du soleil sur l'horizon et une température moins âpre permit de penser à poursuivre les recherches, des expéditions furent organisées pour visiter, au moyen de traîneaux conduits par des chiens, les côtes que l'on voyait dans l'ouest et dans le nord. Joignant toujours à leurs investigations pour tâcher de découvrir quelques traces de l'expédition de Franklin, tout ce qui pouvait donner les moyens de déterminer d'une manière aussi exacte que possible la délinéation des côtes qu'ils parcouraient, nos voyageurs emportaient soigneusement avec eux les instruments nécessaires pour déterminer leur position et pour obtenir des relèvements exacts sur les points en vue dont ils ne pouvaient pas approcher. C'est ainsi qu'on a des observations de latitude faites au sextant et à l'horizon artificiel jusque par 80° 41' nord.

La détermination précise, tant en latitude qu'en longitude, du point où l'*Advance* a passé deux hivers a été obtenue par de nombreuses observations qui ne laissent aucun doute sur son exactitude. Les derniers points

observés au nord par $82^{\circ} 30'$ de latitude ne présentent sans doute pas la même certitude, mais ils n'en sont pas moins, dans la limite des erreurs possibles, une acquisition très importante pour la connaissance de cette partie du globe.

La remarque qui paraît la plus intéressante dans cette exploration, c'est sans doute l'existence d'une mer libre de glaces dans ces hautes latitudes, telle qu'elle a été constatée par l'expédition conduite par M. Morton qui parvint le 25 juin 1854 au cap *Constitution* par la latitude de $81^{\circ} 22'$ d'où l'on apercevait à toute distance dans le nord une mer libre dans laquelle la vague paraissait venir du nord et traverser le canal comme si elle provenait d'une ouverture située vers le nord-est. Cette ouverture du canal auquel les géographes se sont plu à donner le nom de mer de Kane, et qui est situé entre l'extrémité nord du Groenland et les terres d'Amérique que Kane a appelées *Victoria et Albert*, est encore corroborée par le fait d'un courant très fort qui a été observé dans ce canal et qu'on estime être de 4 à 5 nœuds.

Après le retour de cette expédition à bord de l'*Advance*, une autre fut dirigée vers l'ouest et le sud-ouest, pour voir s'il ne serait pas possible de gagner le détroit de Jones et celui de Lancaster, mais après les plus grands efforts, on dut encore renoncer à cet espoir et se résigner à passer un second hiver dans les glaces. Pour adoucir un peu leur position on entra en relations avec un établissement d'Esquimaux, situé un peu plus au sud, chez lesquels on put se procurer quelques vivres.

En 1855, au retour du printemps, si toutefois on

peut donner ce nom à une saison dans laquelle le soleil se fait voir, il est vrai, mais où la température encore de beaucoup au-dessous de zéro, ne peut arriver à séparer les énormes masses de glaces qui obstruent tous les passages, de nouvelles tentatives furent faites pour dégager le brick, mais inutilement. Il n'était pas possible de songer à passer un troisième hiver dans les glaces, le combustible commençait à s'épuiser et plusieurs malades étaient dans un état dangereux. Il n'y avait donc d'autre ressource pour gagner le sud que de traîner sur la glace les embarcations que l'on devait remettre à l'eau aussitôt que l'on serait parvenu à la limite des glaces fixes.

Ce fut le 20 mai 1855 que l'on abandonna enfin le brick. Le 19 juin on quittait les glaces et l'on s'embarquait dans trois petites embarcations pour gagner les établissements danois dont on atteignait le plus septentrional, Uppernavick, le 4 août, après une navigation périlleuse de quarante-cinq jours.

Un bâtiment danois qui s'y trouvait, reçut nos voyageurs et les conduisit à Godhavn ou Lievely sur l'île de Disco; après un séjour de près d'un mois dans ce lieu, ils étaient sur le point de s'embarquer sur le même bâtiment qui retournait en Europe, lorsque la barque *Release* et le vapeur *Artic*, envoyés par le gouvernement des États-Unis à la recherche de Kane et de ses compagnons, et qui s'étaient avancés au milieu des glaces jusqu'au cap Hatterton, parurent à l'entrée du port, et nos intrépides voyageurs, heureux de rencontrer des compatriotes, s'embarquèrent sur ces bâtiments pour revenir à New-York où ils arrivèrent le 11 octobre.

Tel est en peu de mots le résumé de l'expédition du Dr Kane dans les mers arctiques ; entreprise dans une intention humanitaire que nous apprécions tous, et pour venir au secours s'il était possible d'une grande infortune à laquelle la Société et le monde tout entier a pris un si grand intérêt, elle a failli elle-même être victime de son dévouement et de l'âpreté des régions qu'elle allait explorer ; mais échappée à cet affreux malheur et n'ayant perdu qu'un petit nombre de ses membres, elle a rapporté des travaux importants sur des points dont on ne peut guère espérer obtenir de fréquentes relations. Les recherches scientifiques n'ont été négligées en rien, et la géographie aussi bien que la physique du globe trouvent dans la relation qui en a été publiée, des documents d'un grand intérêt. L'existence permanente d'une mer libre dans ces parages ne doit sans doute pas être adoptée sans un examen plus approfondi, puisque Kane lui-même remarque que le capitaine Inglefield avait annoncé un bassin polaire entièrement libre de glaces, là où des glaces fixes avaient l'année suivante arrêté la marche de l'*Advance*, et nous citerons également que vers le pôle sud le capitaine Weddel avait pénétré en 1823 jusqu'à 74° de latitude, tandis qu'en 1838 Dumont-D'Urville trouvait une barrière de glaces infranchissable par 65°. Mais on peut conclure sûrement de là que les glaces se déplacent en grandes masses, et laissent quelquefois un libre passage là où à quelques années de différence on ne trouve qu'une immense étendue de glaces solides.

Les travaux du Dr Kane ne sont pas moins d'une grande importance en nous faisant connaître une par-

tie très notable de la côte nord du Groenland et des terres qui lui font face dans l'ouest. Aussi votre commission n'a-t-elle pas hésité à lui décerner le prix pour la découverte la plus importante pour l'année 1855.

Malheureusement, Messieurs, c'est sur une tombe que nous déposerons cette couronne ! Les souffrances que le Dr Kane avait éprouvées dans ces régions inhospitalières, avaient attaqué chez lui les sources de la vie, et il a succombé le 16 février 1856, à l'âge de trente-cinq ans. Mais la Société de Géographie ne doit pas laisser dans l'oubli les beaux travaux qu'il a dirigés d'une manière si intrépide, et si nous n'avons pas la satisfaction de lui donner à lui-même la médaille d'honneur, du moins nous la consacrerons à sa mémoire.

Après la lecture de ce rapport qui avait été communiqué préalablement à la Commission du prix, M. le rapporteur ajoute les observations suivantes :

Messieurs,

Le rapport que je viens d'avoir l'honneur de vous lire était entièrement terminé, et il en avait été donné connaissance à la commission du prix, lorsque j'ai reçu lundi dernier un journal anglais dans lequel se trouve un extrait de la séance de la Société de Géographie de Londres de lundi 12 de ce mois. Dans cette séance il a été donné lecture d'un mémoire du Dr Rink, Danois qui a résidé huit ans au Groenland, dans lequel les découvertes du Dr Kane sont vivement attaquées. Il résulte de la discussion qui a eu lieu dans la Société et à laquelle ont pris part sir George Back et le capitaine

Collinson, qui ont tous deux exploré les régions arctiques, que l'intrépidité, la persévérance et la véracité du Dr Kane ne peuvent souffrir aucune espèce de doute, mais on pense que les observations de M. Morton qui s'est élevé jusqu'au cap Constitution qu'il place par $81^{\circ} 22'$ de latitude, pourraient bien n'être pas certaines, et le Dr Rink regarde comme erronée l'assertion qu'il ait vu la côte nord du Groenland et reconnu une mer polaire libre de glaces.

Nous n'avons vu qu'un très court extrait du mémoire du Dr Rink, par conséquent nous ne pouvons pas juger des arguments qu'il a fait valoir, mais nous n'avons pas voulu changer un seul mot à notre rapport; d'abord parce que le courage et l'intrépidité du Dr Kane ne sont point suspectés et que très certainement il a été plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs, et de plus parce que nous ne voyons pas comment on peut supposer que les observations de M. Morton sont inexactes sans leur en opposer d'autres. On a fait remarquer que M. Morton était *stewart*, c'est-à-dire commis aux vivres du bâtiment du Dr Kane, cela n'entraîne nullement qu'il fût hors d'état de faire de bonnes observations de latitude; il n'a pu, dit-on voir la côte d'Amérique opposée au Groenland, parce qu'il en était beaucoup trop loin. On pourrait peut-être dire qu'il a estimé trop forte la distance qui le séparait des points qu'il a relevés vers l'ouest, mais dire qu'il n'a pas vu les terres dont il donne les relèvements, c'est une assertion purement gratuite et qui ne repose sur aucun fondement.

Quant à la mer libre de glaces, on a vu dans mon rapport que sans admettre l'existence permanente d'une

mer polaire entièrement libre, ce que plusieurs géographes ont soutenu, je ne crois pas que l'on puisse se refuser à croire à l'existence au moins temporaire d'une vaste étendue d'eau entièrement dégagée de glaces dans ces hautes latitudes ; il me semble donc que rien ne peut porter à suspecter la véracité de M. Morton, tout en reconnaissant que la détermination des derniers points relevés au nord peut certainement présenter des doutes que nous serions heureux de voir levés par d'autres voyageurs aussi intrépides que le Dr Kane.

P. D.

NOTICE SUR ÉDOUARD VOGEL

Et sur son exploration dans l'Afrique centrale.

Lue à la séance générale du 23 avril 1858 (1).

Trois années s'étaient écoulées depuis le départ de Barth et de ses compagnons pour leur grande exploration de l'Afrique centrale, et l'on avait pu, grâce aux renseignements empressés du *Foreign-Office* et aux intéressantes communications d'un savant géographe, le Dr Augustus Petermann (de Gotha), suivre pour ainsi dire pas à pas les voyageurs dans leur grande traversée de Tripoli au lac Tchad, lorsque la triste nouvelle de la mort du chef de l'expédition James Richardson

(1) Cette lecture est extraite d'un travail plus considérable que je me réserve de publier dans quelques mois avec une carte, des notes, et les principales observations scientifiques que Vogel a fait parvenir en Europe.

V. A. M.-B.

se répandit en Europe. et fit un instant évanouir les grandes et légitimes espérances que le début si heureux de l'exploration avait fait concevoir.

Les lettres du Dr Barth vinrent confirmer ces tristes nouvelles, mais du même coup elles calmèrent les sinistres appréhensions qu'avait fait naître leur première impression. En effet, Barth et Overweg se montrèrent à la hauteur des circonstances : leur courage ne se démentit pas ; ils résolurent de donner suite à la grande entreprise dans laquelle ils se trouvaient engagés et de pousser en avant. On sait comment ces deux courageux explorateurs surent tenir leur parole !

Cependant le docteur Barth après avoir dans une de ses lettres, en date du 13 juillet 1852, exposé le plan qu'il se proposait désormais de suivre avec son compagnon, laissait échapper cette réflexion : « Mais que sont les travaux de deux hommes pour ce monde inconnu ! » Il avait plusieurs fois réclamé l'adjonction à l'expédition d'un astronome pourvu de bons instruments propres à la détermination mathématique des lieux qu'on allait explorer et qui pût se livrer aux expériences météorologiques, magnétiques et autres. Le gouvernement anglais, résolu de donner à l'exploration qui était en si bonne voie une extension plus considérable, décida alors de remplacer le regrettable James Richardson par un homme qui pût remplir toutes les conditions que signalait le Dr Barth. C'est alors qu'à la sollicitation du ministre de Prusse, M. de Bunsen, et du Dr Barth, le choix se fixa sur Édouard Vogel qui entra à peine dans sa vingt-troisième année.

Édouard Vogel est né le 7 mars 1829, il est fils du

D^r Ch. Vogel, directeur de l'Observatoire de Leipzig, et bien connu en Allemagne par ses importants travaux.

Le jeune Vogel a reçu sous les yeux de son père, qui le destinait à le suppléer, une excellente éducation. Docteur en philosophie, c'est non-seulement un bon mathématicien et un habile astronome, mais encore un botaniste et un géologue expérimenté. Il se trouvait alors à Londres, adjoint au célèbre astronome V. R. Hind.

Plusieurs fois il avait manifesté le désir de s'en aller au loin visiter quelque contrée inconnue ; malgré l'honorable position que lui assuraient dans le monde ses études et ses relations, il était prêt, avait-il dit, à tout quitter pour satisfaire cet immense besoin de voir et de savoir qui le dévorait. Une fois même il faillit partir pour accompagner le capitaine Inglefield dans son voyage au pôle pendant l'automne de 1852. Aussi lorsque le D^r Barth, son ami et son compatriote, lui eut, dans une de ses lettres, fait la proposition de venir le rejoindre au lac Tchad, saisit-il avec joie l'occasion qui s'offrait à lui.

Sur la demande formelle du D^r Barth, et à la recommandation de M. de Bunsen, de l'amiral Smith, du colonel Sabine, de sir William Jackson Hooker, de sir Robert Brown, le ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, lord John Russell, confia à Édouard Vogel la mission de rejoindre, au lac Tchad, Barth et Overweg ; il devait être pourvu d'instruments de précision de toute sorte, et il emmenait avec lui, pour le seconder dans ses observations, deux sapeurs-mineurs du corps royal du génie.

Les préparatifs du départ furent, comme on le pense bien, poussés avec la plus grande activité, et le 19 février 1853, Édouard Vogel et ses deux compagnons, le caporal Church et le soldat Swenney quittaient Londres pour se rendre à Southampton, où ils mettaient à la voile le lendemain sur le paquebot de Malte. Par une triste coïncidence on recevait à Londres, le même jour, une lettre du D^r Barth annonçant la mort de son compagnon et ami le D^r Overweg; de plus, le D^r Barth y exprimait sa résolution formelle de se rendre à Tembouctou. Il y avait à craindre que Vogel ne le rencontrât pas immédiatement à son arrivée dans le Soudan, et il devenait dès lors nécessaire de modifier ses instructions. Il fut donc convenu qu'il explorerait les environs du lac Tchad, recueillant sur la position astronomique des lieux, sur la géologie, l'histoire naturelle, la météorologie, le plus d'observations possible et qu'ensuite il attendrait le retour de son compatriote pour de là revenir avec lui par le Baghermi, le Wâday et l'océan Indien.

Édouard Vogel arriva à Tripoli dans les premiers jours de mars, et il fut retenu trois mois dans cette ville par des retards dans l'envoi des caisses de provisions qu'il attendait de Malte. Pendant ce séjour forcé, il mit le temps à profit pour se familiariser avec la langue arabe, le maniement des armes à feu, la préparation des articles d'histoire naturelle, enfin, il fit de nombreuses observations pour régler et vérifier ses instruments, et il en apprit l'usage aux deux sapeurs-mineurs qui allaient partager ses travaux.

Vogel rencontra à Tripoli le cousin du sultan du

Bornou, homme très civilisé qui parlait parfaitement l'arabe ; on le nommait Hadj-Achem, il revenait pour la troisième fois du pèlerinage de la Mecque, avait autrefois voyagé avec Clapperton et s'en retournait au Bornou. Le docteur lui offrit avec empressement de l'admettre dans sa caravane ; il devait être à la fois un précieux gage de sûreté et une source inépuisable d'utiles renseignements.

Ce fut le 28 juin 1853 que le Dr Vogel quitta Tripoli se dirigeant sur Mourzouk par Bondjem et Sokna ; sa caravane se composait de trente-trois chameaux, d'un cheval pour lui et d'un dromadaire pour son premier domestique. On emportait des provisions pour trois ou quatre années, et surtout des présents, car dans l'Afrique centrale on ne peut avancer qu'à la condition d'avoir pour ainsi dire toujours un cadeau à la main. Vogel destinait au sultan du Bornou : un casque, une cuirasse, un sabre, une montre à répétition, etc., etc. ; c'était bien là le moins qu'il pût faire pour un prince qui avait si bien accueilli le docteur Barth et qui, tout récemment encore, adressait à la reine d'Angleterre une queue d'éléphant et de girafe en témoignage de sa haute estime.

Vogel allait entreprendre la traversée du grand désert au cœur de l'été, dans une saison où jusqu'alors aucun Européen ne l'avait tentée, car ordinairement ce voyage se fait en mars.

Nous ne suivrons pas la caravane d'étape en étape dans cette région ; nous ne nous arrêterons avec le Dr Vogel qu'aux points principaux, là où il aura recueilli des observations nouvelles ; d'ailleurs la route

qu'il prit pour se rendre au lac Tchad nous est connue, c'est celle de Denham et Clapperton dans leur mémorable expédition de 1823.

Notre explorateur fit, le 7 août, son entrée à Mourzouk après une traversée de quarante jours dans le désert, pendant laquelle il eut à supporter une chaleur de 34 à 38 degrés centigrades à l'ombre et d'environ 48 au soleil. L'eau était rare et mauvaise, et dans l'espace de quinze jours on ne rencontra que trois puits ; aussi fut-on réduit à boire celle qui depuis cinq jours était renfermée et ballottée dans les outres. « Il n'y a, dit le docteur Vogel, dans une de ses lettres, que celui qui a goûté de cette eau qui puisse dire quelle affreuse chose est alors ce liquide. » Notre voyageur avait pu faire en outre un grand nombre d'observations de toutes espèces, déterminant la position géographique des lieux ainsi que les élévations au-dessus du niveau de la mer, recueillant des renseignements météorologiques et des échantillons d'histoire naturelle.

A son arrivée à Mourzouk, Vogel fut parfaitement accueilli par le gouverneur et le consul anglais, M. Galliffi. Nous ne nous étendrons pas sur les détails du séjour de plus de deux mois qu'il fit dans cette ville, non plus que sur sa description à laquelle le D^r Barth a consacré un chapitre intéressant dans le premier volume de sa belle relation. Nous dirons seulement qu'atteignant le but de sa mission, il fixa par ses travaux scientifiques plusieurs des points que ses devanciers avaient laissés sans solution. Il recueillit aussi sur le Fezzan des documents dont les géographes ne devront pas manquer de faire leur profit.

Pendant son séjour dans cette ville, une de ses courses le conduisit aux lacs de Natron, du Fezzan ; Oudney et Clapperton ne les avaient pas visités, ils s'étaient contentés de les signaler comme étant renfermés au milieu d'infranchissables montagnes de sable.

Ces lacs se trouvent en effet au milieu d'un désert d'un horrible aspect, présentant un assemblage confus de collines (dont quelques-unes atteignent plus de 500 pieds), et de vallées déchirées formées par des sables mouvants, dans lesquels bêtes et gens enfoncent jusqu'à mi-corps ; on n'y trouve pas un pied de sol uni. Il ne fallut pas moins de cinq chameaux au Dr Vogel, pour y transporter sa tente et quelques objets indispensables de campement pesant environ 350 livres anglaises ; encore ne fit-on guère plus de neuf milles en dix-huit heures.

Les lacs de Natron, l'une des principales curiosités du Fezzan, sont au nombre de cinq : ils sont situés au nord-ouest de Mourzouk, dans le désert qui est immédiatement au nord du Wady-Gharbi (Wady occidental) et du Wady-Chergui (Wady oriental). On les avait représentés comme étant d'une prodigieuse profondeur et engloutissant ceux qui avaient la hardiesse d'y entrer.

En dépit de ces assertions, Vogel, à la grande frayeur des gens qui l'y avaient accompagné, pénétra dans le Bâhr-el-Dud, le principal d'entre eux, et après plusieurs sondages, trouva que les eaux n'avaient pas plus de 18 à 24 pieds de profondeur ; leur couleur foncée faisait, en effet, paraître ce lac beaucoup plus profond qu'il ne l'est en réalité.

Les plus curieux des hôtes qu'il nourrit sont ces

fameux vers du Fezzan (*Artemia* d'Oudney), dont les habitants savent faire la base d'un mets délicieux. Ils sont fort jolis, d'un rouge brillant comme celui de la dorade, ont environ 7 millimètres de longueur ; leur goût est salé : ils nagent en serpentant, munis de onze à douze paires de pattes ; ils les font mouvoir avec une grande vitesse ; leur tête, ornée d'antennes, est beaucoup plus grosse que leur corps. Pendant la grande chaleur du jour, ils se retirent au fond du lac ; le matin et le soir, ils apparaissent à sa surface ; ils ont alors pour ennemis naturels des mouches qui s'en emparent avec une dextérité remarquable. On prend le ver du Fezzan avec des filets de coton, et avec lui une énorme quantité de larves de mouches dont le lac est couvert ; on fait du tout, en y ajoutant une sorte de datte rouge, une pâte qui a une odeur de hareng et le goût salé que les habitants mangent en guise de viande. A l'ouest du Bahr-el-Dud sont les lacs Mandra et Om-el-me, et au nord-ouest les lacs Om-el-Hassan et Trôna. Vogel détermina par expérience la position des trois premiers qu'il visita, et par induction celle des deux derniers.

Le Dr Vogel mit trente-cinq jours à se rendre de Mourzouk au lac Tchad par Gertrulm, Tegherry, Bilma et Aghadem. A Gertrulm, le Gatrone de Denham, il se rencontra avec la caravane de Bornou qui emmenait quatre ou cinq cents esclaves ; presque tous étaient des jeunes filles et des jeunes garçons au-dessous de douze ans. Les Tibbous leurs conducteurs, les obligent à porter sur leur tête des fardeaux de 25 livres, ce qui leur épargne l'emploi d'un grand nombre de chameaux ; aussi dans toute la caravane il n'y avait guère que

trente-cinq de ces animaux. Cette triste condition de bêtes de somme imposée aux esclaves leur fait perdre tous leurs cheveux ; quelques-uns avaient même le cuir chevelu entamé par le frottement continu des fardeaux.

Ces esclaves sont tous enchaînés par le cou, et une lanière qui part du collier vient se rattacher à leur main droite. Ils étaient presque entièrement nus, mais une loi du pacha force les marchands d'esclaves à leur donner, à leur entrée à Mourzouk, un bonnet et une chemise. Aux fatigues d'une marche de soixante et dix journées à travers le désert, se joignent encore pour eux les mauvais traitements ; plusieurs en portaient les traces.

A peine arrivé au lieu de campement, on décharge les chameaux, les esclaves sont obligés de piler le gassoub et le gafuli dans des mortiers en bois pour les convertir en farine ; ce travail dure trois ou quatre heures ; ils font ensuite avec de l'eau et du sel une bouillie qui s'épaissit sur le feu, et c'est là toute la nourriture qu'ils reçoivent.

Comme les esclaves sont à très bon compte dans le Bornou, l'indifférence pour la vie d'un homme passe toute croyance. Après le départ de la caravane, le D^r Vogel trouva au pied d'un arbre un être humain décharné et mourant de faim ; un peu de bouillon remit ce malheureux qui put alors raconter, plutôt par signes que par paroles, qu'il était abandonné déjà depuis trois jours sans nourriture, ne pouvant plus marcher à cause des blessures de ses pieds ; ses bourreaux, à la vérité, avaient essayé de le guérir à coups de bâton.

Le Dr Vogel engagea, à l'aide d'un présent, un habitant de Gertruhn à recevoir cet infortuné jusqu'à sa convalescence ; trois jours après le départ de la caravane, à quelques lieues de là, Vogel rencontra sur la route le cadavre d'un esclave à demi dévoré par les chacals, auquel il rendit les derniers devoirs. Comme l'ont déjà rapporté Denham et Clapperton, Richardson et Barth, le chemin suivi par les caravanes d'esclaves à travers le désert est, hélas ! facilement reconnaissable ; il est jalonné de distance en distance par ces tristes débris humains.

Parvenue à Ajenúmma, sur le territoire des Tibbous, Vogel fut admis à l'honneur de visiter leur sultan. Il le trouva, en compagnie de deux chèvres et d'un cheval, dans une petite cabane en terre couverte de branches de palmier. S. M. noire était assise sur un banc de roseau et revêtue d'une sorte de blouse bleue, la tête couverte d'un turban extrêmement malpropre.

Notre voyageur alla droit à lui, et, au grand étonnement des Tibbous qui assistaient à cette entrevue, il lui tendit la main pour lui montrer qu'il ne se regardait pas comme au-dessous de la condition d'un pareil souverain : il s'informa de sa santé, et le prince à son tour voulut bien s'enquérir de celle de la reine d'Angleterre ; il assura au docteur qu'il pouvait en toute sécurité parcourir ses États, et lui promit son assistance en toute chose. C'était là un grand point, car les Tibbous sont entièrement les maîtres des communications entre Mourzouk et Kouka.

Notre explorateur lui fit alors cadeau d'un burnous et d'un caftan rouge, d'une pièce de mousseline, d'un

bouquet rouge, de deux rasoirs et de quelques pièces de calicot gris.

Le chef des Tibbous ne voulut pas être en reste de générosité avec son hôte : aussi à peine le docteur était-il rentré dans sa tente qu'il recevait douze grands plats de riz cuit, avec un mouton gras ; toutes ces provisions furent dévorées par ses gens en moins d'une heure.

Vogel était seul dans sa tente, quand elle fut envahie par une douzaine de femmes, qui, profitant de l'absence de ses serviteurs, voulaient « voir et examiner l'homme blanc » ; il eut grand'peine à se débarrasser de leur indiscrete curiosité, et il n'y parvint qu'en faisant à chacune d'elles le cadeau de quatre aiguilles, ce qui les combla de joie.

Ces beautés étaient d'un noir de jais dont l'éclat luisant se voyait encore rehaussé par d'abondantes onctions d'huile, ce qui est chez elles le suprême de la coquetterie ; et, pour ajouter encore à leurs charmes, elles avaient introduit dans leur narine gauche un bouton de corail.

Les femmes tibbous s'entourent le corps d'une bande d'étoffe de coton de trois aunes de long ; elles tressent leurs cheveux en une multitude de petites nattes, qui, toutes dégouttantes de graisse, pendent verticalement le long du visage.

Ce fut le 13 janvier 1854 que le Dr Vogel fit son entrée à Kouka, capitale actuelle du Bornou. Il y fut bien accueilli par le nouveau sultan Abd-el-Rahman qui, à la suite d'une de ces révolutions si fréquentes dans l'Afrique centrale, s'était emparé de l'autorité

après avoir fait déposer son frère, le sultan Omar, et mettre à mort son vizir Hadj-Béclir. Mais Vogel ne trouva pas à Kouka son compatriote. Le Dr Barth était parti pour son grand voyage à Tembouctou; en son absence Vogel résolut de parcourir le Soudan afin de contribuer pour sa part à l'œuvre glorieuse de l'exploration commencée dans l'Afrique centrale.

Ayant fixé à Kouka son quartier général, pendant plusieurs mois il rayonna autour de ce point, faisant des excursions de cinq à quatorze jours dans les environs, et ne revenant jamais qu'avec une ample moisson de renseignements, d'observations scientifiques, et d'objets d'histoire naturelle. Nous ne le suivrons pas dans toutes ces courses aventureuses qui altérèrent sa santé, à ce point qu'il fut pris d'une attaque de fièvre jaune dont il eut de la peine à se remettre complètement. Nous dirons seulement que, dans une de ses excursions au lac Tchad, il reconnut que le niveau des eaux de celui-ci est à 830 pieds anglais (260 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et à environ 400 pieds en moyenne au-dessous du plateau du S'ah'ara.

Pendant son séjour à Kouka, les Biddoumahs vinrent demander au cheik l'autorisation de s'établir sur la terre ferme, la plus grande de leurs îles s'étant affaissée sous les eaux du lac; c'est là un fait curieux et un nouveau témoignage qui dépose des révolutions physiques dont ce vaste réservoir est le théâtre.

Kouka, que le Dr Barth appelle Kúkua, se compose de deux villes murées de forme rectangulaire et séparées l'une de l'autre par un espace d'environ 800 mètres, formant un vaste faubourg ouvert qui relie les deux

villes. Elles offrent un assemblage bizarre de constructions en terre où de huttes circulaires couvertes en chaume entourées pour la plupart de cours ou de jardins que protège un mur très bas et en pisé ou en palissades de roseaux ; une grande rue plantée d'arbres, dirigée de l'est à l'ouest, traverse les deux villes et le faubourg intermédiaire, c'est le *Dendal*, promenade qui est pour les gens de Kouka ce que le boulevard des Italiens est pour le monde élégant de Paris. Elle joint le palais du sultan à la place du grand marché (1).

Les dames de Kouka apportent tous leurs soins à lustrer avec de la graisse leur peau d'ébène, comme le font les femmes des Tibbous ; elles disposent leurs cheveux par petites tresses qu'elles relèvent avec un art tout particulier sur le haut de la tête, ce qui donne à leur coiffure l'apparence d'un casque de dragon. Elles teignent leurs dents de devant en rouge et celles de côté en noir ; aussi, quand elles viennent à ouvrir la bouche, croirait-on voir un échiquier. Enfin elles complètent leurs atours en se colorant la figure et les bras avec de l'indigo. On peut difficilement se faire une idée de l'effet produit par tout ce bariolage.

Vers la fin de mars (27 mars 1854), Vogel obtint du sultan du Bornou la permission de l'accompagner dans une expédition au pays des Musgos.

C'est depuis longtemps la coutume des cheiks bornouens de faire à certaines époques des razzias d'esclaves au sud de leurs États. Denham, et plus tard

(1) Voir la relation du *Voyage dans l'Afrique centrale*, par le Dr Barth, édition allemande, tome II, p. 383 et suivantes.

Barth et Overweg avaient assisté à ces expéditions monstrueuses dans lesquelles l'homme poursuit son semblable pour en faire l'objet d'un indigne trafic. L'armée rassemblée par le sultan Abd-el-Rahman se composait de 2200 cavaliers ; 3000 chameaux portaient les bagages et 5000 bœufs conduits par 1500 individus accompagnaient l'expédition. Le soir, lorsque l'on dressait les tentes, le camp présentait toute l'apparence d'une ville aux abords de laquelle les tentes du sultan et celles des principaux chefs formaient comme autant de villages séparés. La route suivie fut celle que le Dr Barth avait autrefois parcourue. De Kouka elle se dirigeait vers le sud par Dikoa, D Ihé ou Deláy. Wasa, Adijen, jusqu'au pays des Musgos, par le 10^e degré de latitude septentrionale.

Les troupes, développées en une file immense, traversèrent lentement le pays ; les Musgos, avertis du danger, s'étaient enfuis vers le sud ; on ne trouva dans les villages abandonnés que du gafuli et du tabac. La résistance fut très peu vive, parce que les Musgos n'ayant aucun chef qui les réunit autour de lui, ils ne se présentaient jamais en grand nombre pour tenir tête aux forces supérieures du cheik. Mais ils faisaient la guerre d'embuscade, attendant derrière les buissons les traînards de l'armée bornouenne, et ils en tuèrent ainsi cinq ou six cents.

C'est seulement après être arrivé sur les bords marécageux du lac Tabori que l'on rencontra les Musgos avec leurs troupeaux. Ils se croyaient en sûreté pour avoir mis l'eau entre eux et leurs ennemis ; mais ils furent bientôt détrompés dans leur attente, lorsqu'ils

virent les cavaliers du Bornou franchir cet obstacle en un point où il présentait le moins de largeur, environ 1200 mètres; toutefois la traversée ne s'opéra pas sans une grande perte d'hommes et de chevaux. L'armée du Bornou fit dans cette circonstance environ 1500 esclaves, et l'on s'empara de 2000 têtes de bétail.

A la suite de cet heureux début, elle côtoya le bras occidental de la rivière de Loggéné, appelé Serbenel ou Arre, mettant le feu aux habitations qu'elle rencontrait, dévastant les champs et les plantations.

Après deux jours de marche, on trouva un gué et l'armée passa la rivière. Les cavaliers bornouens fondant à l'improviste sur les populations inoffensives leur enlevèrent en quelques heures 2500 esclaves et 4000 bœufs qui furent ramenés en triomphe au camp.

On était alors au commencement de mai, et comme la saison des pluies arrivait, que d'ailleurs les maladies se déclaraient dans le camp, on dut songer au retour, et dès que l'on fut hors du pays ennemi, le Dr Vogel, l'âme attristée de l'horrible spectacle qu'il avait eu constamment sous les yeux, prit les devants, et arriva à Kouka dix jours avant le sultan et l'armée.

Rien ne fait plus d'horreur en effet que les traitements infligés aux malheureux prisonniers. On a déjà vu que, dans de pareilles circonstances, les hommes étaient impitoyablement massacrés; quelqu'un de ces infortunés venait-il à être conduit au camp, c'était pour le mettre à mort d'une manière plus cruelle encore. On en jugera par le fait suivant :

Un jour l'on amena à un chef, dont la tente était voisine de celle du Dr Vogel, trente-six prisonniers ;

le soir notre voyageur entendit un bruit étrange ; sortant de sa tente, il vit avec horreur que chacun des prisonniers avait été mutilé à l'aide d'un mauvais couteau. Chacun avait perdu la jambe gauche au-dessous du genou et le bras droit à partir du coude. Ces infortunés gisaient là sur le sol, attendant que la perte de leur sang amenât une mort qui devait mettre un terme à d'incroyables souffrances. Trois d'entre eux seulement avaient été épargnés par leurs bourreaux, mais ce n'était que pour se voir priver de la main droite et être renvoyés en cet état dans leur pays, afin d'informer les leurs du triste sort qui les attendait. Inutile cruauté, sur ces trois, deux moururent la nuit même, et le dernier fut trouvé le lendemain par Vogel, étendu au milieu de cette scène de carnage, les traits décomposés et défaits, l'œil morne et les joues lentement sillonnées par quelques larmes, attendant sans doute que la mort le prit à son tour. Et pourtant cet affreux épisode n'est pas la scène la plus horrible que notre voyageur ait eu sous les yeux, mais j'épargne à l'assemblée de si monstrueux tableaux.

Chaque soir le camp était assailli par un orage qui convertissait le sol en un marais fangeux, et les malheureux prisonniers, sans vêtements, sans abri, étaient obligés de se coucher dans deux ou trois pouces d'eau. A une pauvre femme qui était accouchée en route, Vogel donna une de ses chemises pour envelopper son enfant ; à peine le docteur eut-il le dos tourné, que le maître de celle-ci réclama cette chemise comme sa propriété.

A la suite de tous ces mauvais traitements, de ces

misères accumulées, la dyssenterie et la petite vérole attaquèrent les esclaves avec une telle intensité, que de 4000 prisonniers, il n'en arriva pas 500 à Kouka. Les survivants étaient des enfants au-dessous de douze ans ; et l'on pouvait se procurer dans le camp, pour environ trois francs, un jeune garçon de sept à huit ans.

On pense bien que nous sommes ici en pleine barbarie ; les habitants du Musgo et des bords du lac Tubori sont entièrement sauvages ; les hommes vont généralement nus ; si notre mère Ève reparaissait parmi nous, les femmes du Musgo n'auraient rien à lui envier dans la simplicité de son costume. Un léger pagne compose tout leur vêtement, et souvent une branche de feuillage tient lieu de l'étoffe qui fait défaut. Mais on sait que dans les contrées où le beau sexe est si sobre de vêtements on demande à de bizarres déformations la parure que fournit parmi nous les bijoux ; c'est ainsi que les femmes Musgo s'introduisent dans la lèvre un morceau de bois, et l'élégance est en raison de son diamètre. Pour armes, les hommes n'ont le plus souvent qu'un épieu et un lourd bâton ; quelques-uns portent une lance grossièrement travaillée. La nourriture principale des habitants du Musgo consiste en une espèce de grain appelé gafuli et en poissons ; les souris et les grenouilles sont pour eux un mets délicat ; ils mangent aussi du chien rôti. Tous paraissent être de grands buveurs. Vogel trouvait souvent dans la même cabane, dix jarres en terre contenant chacune environ vingt-quatre litres de bière de gassoub qu'ils nomment *bousa*. En outre du gafuli, ils cultivent beaucoup de tabac, et jamais on ne voit les femmes

sans une courte pipe en terre avec un tuyau de paille ; il y avait dans chaque cabane 50 à 60 livres de tabac.

Jusqu'alors les rapports du Dr Vogel avec le sultan Abd-el-Rahman avaient été altérés par la méfiance de ce prince ; méfiance qui fut surtout excitée au plus haut point lorsqu'il apprit à n'en pouvoir plus douter que les deux compagnons du docteur étaient deux soldats, et de véritables soldats européens (1). Son imagination soupçonneuse se laissait aller aux suppositions les plus fâcheuses pour la sécurité de notre explorateur, surtout lorsqu'il cherchait à approfondir la véritable cause de sa présence dans son empire, aussi ne lui permettait-il pas de pousser trop au loin ses excursions. C'est ainsi qu'il lui avait refusé de le laisser partir pour le Mandara ou pour Loggéné. Mais pendant l'expédition au Musgo, Vogel parvint à capter entièrement sa bienveillance. Convaincu des intentions pacifiques de son hôte, ne voyant en lui qu'un homme curieux de parcourir le pays et de recueillir quelques plantes, à peine rentré dans sa capitale, il lui fit savoir que désormais il pourrait aller où bon lui semblerait.

Le docteur Vogel résolut de profiter de ces bonnes dispositions pour se rendre à Yacoba (2), point vers lequel s'était dirigé Overweg, en mars 1852, sans pouvoir l'atteindre. Tout ce qu'il entendait raconter de cette grande ville des Fellatahs excitait au plus haut

(1) Le caporal Church, trop malade pour suivre l'expédition, l'avait quittée à Mourzouk, et il avait été remplacé par le caporal Macguire qui était venu retrouver E. Vogel au lac Tchad.

(2) Cette ville est quelquefois désignée sous le nom de *Bantshi* qui est celui de la province dont elle est la capitale.

degré sa curiosité. Mais dans l'intervalle qui sépare son retour du pays des Musgo, de son départ pour Yakoba, il fit plusieurs excursions dans les villes du Bornou, et c'est dans une de ces courses que suivant la route de Kano il eut la joie de rencontrer le 1^{er} décembre 1854, au milieu de la vaste forêt de Boundi, le Dr Barth, revenant de sa grande exploration de Tembouctou et que l'on croyait mort depuis de six ans ; c'est alors qu'il écrivit à la hâte au crayon cette bonne nouvelle au consul de Tripoli, Hermann ; on sait avec quelle joie elle fut accueillie en Europe. Ce fut le 20 janvier 1855 qu'il quitta Kouka accompagné du caporal Macguire et de quatre serviteurs ; il prit la route de Gombé (au sud-ouest de Kouka), ville située sur une grande rivière tributaire du Binué et qu'on appelle Gongola. Cette rivière sort d'un district montagneux à 40 milles au sud-ouest de Yakoba ; elle se dirige d'abord de l'ouest-sud-ouest vers l'est-nord-est dans une direction parallèle, mais contraire à celle du Binué, également parallèle à celle du Yéou, dont elle est séparée par un plateau d'environ 300 pieds de hauteur et 40 milles de largeur. A 15 milles à l'ouest-sud-ouest de la petite ville bornouenne de Gobbé, le Gongola fait brusquement un coude vers le sud, et, après une course d'environ 100 milles, se jette dans le Binué.

Le sultan de Gombé accueillit parfaitement notre explorateur, et de cette ville il lui fallut quatre jours pour atteindre Yakoba. Il eut à gravir un grand plateau granitique d'environ 2500 pieds d'élévation ; la population est entièrement sauvage, et paraît considérable ; les deux sexes vont également nus. Sayanni, le

sultan de Yakoba, guerroyait à trois journées au nord-nord-ouest de sa capitale contre les Sonoma. Vogel, laissant Macguire à Yacoba, alla le trouver dans son camp, et en fut bien reçu; cependant, par une défiance qui paraît commune à tous les petits princes de l'Afrique centrale, pour lesquels un étranger ne peut être qu'un marchand ou un espion, il retint le docteur quarante jours auprès de lui, pendant lesquels ce dernier faillit devenir victime de la malignité du climat. Ce fut même furtivement qu'il quitta le camp, et il était si faible qu'il dut se faire attacher sur la selle de son cheval. De retour à Yakoba il y retrouva Macguire qui avait terminé les préparatifs du voyage à l'Adamawa, et dans les derniers jours d'avril, il arrivait sur les bords du Binué, en un point qui avait été visité par le steamer *la Pléiade*, au mois de septembre de l'année précédente, ainsi que l'attestaient les bouteilles et les débris d'objets d'origine anglaise qui jonchaient la rive. Le sultan d'Hamarrua qu'il trouva au petit village de Tindang, à une journée de l'autre côté du fleuve, se souvenait de ses promesses au Dr B. Baikie, aussi accueillit-il Vogel avec de grandes démonstrations d'amitié; mais celui-ci ne put pénétrer plus avant dans le pays, parce que le sultan et Mohamed-el-Anuel d'Yola faisaient alors la guerre aux Bashama, à travers le pays desquels passe la seule route praticable pour se rendre à cheval de Tindang dans l'Adamawa. Il paraît même que le cheik du Bornou protège ouvertement toutes les tribus pillardes qui infestent le Soudan, et que celles-ci, pour prix de cette protection intéressée, lui payent un tribu de trente esclaves pour chaque expédition qui leur réussit.

Après un séjour d'un mois à Tindang, Vogel, voyant qu'il ne pourrait de sitôt prendre la route de Yola, revint à Gombé en traversant le pays des Tangale et des Yem-Yem anthropophages. Ces contrées sont très montagneuses, on n'y avance que fort péniblement et elles paraissent n'être visitées que très rarement même par les habitants des États voisins. Laissant Macguire à la garde de ses bagages, Vogel se rendit à Salia, à deux journées de Yakoba ; il eut à traverser le Yeou à sa source et à trois journées de Salia deux petites rivières coulant vers l'ouest et qui se jettent dans le Niger.

Salia, le point le plus occidental atteint par Vogel, est situé par 11° 4' 46" de latitude nord, et 5° 3' 10" de longitude orientale du méridien de Paris ; c'est, au dire de Vogel, la plus grande de l'intérieur de l'Afrique, elle a environ 16 kilomètres de tour. Elle est protégée par un fossé et un excellent mur d'environ 15 pieds de haut, le nombre de ses habitants ne dépasse pas 30 000 ; à l'intérieur de ses murailles sont des champs cultivés. La ville a trois noms différents, Seg-Seg, Salia et Sansan : le premier nom est celui de la peuplade payenne sur laquelle elle fut conquise en 1807 par les Fellatahs, le second est son nom Fellatah, et le troisième nom est la dénomination sous laquelle la ville est connue dans le Bautshi et en même temps celle de toute la province. Clapperton en 1826, Lander en 1827, avaient visité Salia qu'ils appellent Zaraya ou Zarya. La contrée entre Yakoba et Salia est accidentée, coupée de vallées et de montagnes ; ses habitants sont sauvages et idolâtres.

Dans les premiers jours d'août, Vogel quitta Salia

pour se rendre à Babetji, d'où il revint à Yakoba. Sur l'appel du sultan d'Hamarna, il se rendit de nouveau à Tindang ; ce prince lui fit de grands présents, mais Vogel ne put encore réussir à atteindre Yola ; renvoyant Macguire à Kouka avec le gros de ses bagages, il sortit de Yakoba, le 21 septembre, et se dirigea vers le Binué, à travers de hautes chaînes de montagnes.

Ces montagnes cessent à trois journées de la rivière, mais dans cette saison de l'année la plaine était marécageuse et couverte de hautes herbes, et ce ne fut qu'à grand-peine qu'il put faire 5 milles par jour. Après avoir passé le Binué dans un mauvais canot, le voyageur atteignit Chubbim, ville des Rôna. L'inondation du pays ne lui permit pas de se rendre, ainsi qu'il en avait le projet, à Ukali, située à 15 milles dans l'intérieur.

Vogel visita la tribu des Rôna qui habite dans de misérables huttes en paille ; il chassa avec elle l'*ayouh*, animal curieux sur lequel on raconte de nombreuses fables dans tout le Soudan ; c'est une espèce de lamentein ; il a 10 pieds de long, et est herbivore ; il quitte la rivière à l'époque des basses eaux. Vogel eut beaucoup à souffrir de l'humidité, il n'avait pour toute nourriture que de la farine de maïs délayée dans de l'eau, et de temps en temps un peu de chair d'hippopotame. A la fin d'octobre il regagna Yakoba, il reprit ensuite la route de Kouka où il arriva le 1^{er} décembre, après une absence de dix mois et douze jours.

Son premier soin, en arrivant à Kouka, fut de mettre en ordre les documents de toute nature qu'il rapportait de cette longue et pénible excursion. Il adressait à lord Clarendon, à la date du 4 décembre 1855, une lettre,

la dernière que l'on ait reçue de lui en Europe, dans laquelle il résumait succinctement son voyage à Yacoba. « Quand mes observations seront suffisamment mises en ordre, ajoutait-il, je les enverrai.... Je partirai aussitôt pour le Fittré et j'essaierai de me rendre à Wâra. Si à mon retour, au commencement de mai, je ne trouve pas de dépêches de Mourzouk, je me rendrai vers la côte occidentale d'Afrique par la route de l'Adamawa, et j'espère, avec le secours de Dieu, revenir au commencement de 1857, soit à l'embouchure de la rivière de Camerones, soit par la route de Salia à Ebo; j'espère trouver un bâtiment pour me conduire à Fernando-Po. »

À dater de ce point cesse toute information certaine : il paraîtrait que le Dr Vogel se serait rendu comme il en avait formé le projet, à Maseña, capitale du Baghermi, dans les premiers jours de janvier 1856, laissant son compagnon Macguire à Kouka, avec ses papiers et ses collections. Le long séjour du Dr Barth à Maseña, les bonnes dispositions du sultan de ce pays en faveur des Européens lui auront assuré une cordiale réception dans cette ville. Son séjour dans le Baghermi se serait prolongé jusqu'au mois d'août. A cette époque seulement il aurait pu prendre le chemin du Wâday, après le retour d'un exprès, que le Dr Barth lui avait conseillé d'envoyer au sultan de ce pays, le prince Chérif, afin d'être autorisé à pénétrer dans ses États. Après avoir visité les provinces de Fittré et de Medogo (Madagu), Vogel se serait rendu au Wady Orádha, au nord du Wâday, où le sultan Chérif lui aurait envoyé une escorte pour le conduire dans sa capitale. Il

aurait fait son entrée à Wâra dans le courant de 1856, étant ainsi le premier des Européens qui aurait pénétré dans cette partie de l'Afrique.

« Wârah, dit le Dr Perron, dans sa relation du voyage du cheikh Mohammed-El-Tounsy (p. 262), est encaissée dans une sorte d'ellipse formée par des montagnes distinguées en trois groupes. La ville est plus longue que large, sa longueur d'au moins deux kilomètres est dans le sens du nord au sud, c'est-à-dire dans le sens des monts qui la ceignent et en font une sorte de citadelle naturelle. Ces monts sont appelés monts Wârah ; ils ont donné leur nom à la ville. » Le palais du sultan et la grande mosquée qui est près de l'entrée de celui-ci, sur la place publique *El Facher*, sont les seuls édifices construits en pierre. Toutes les autres habitations ne sont que des huttes de forme circulaire formées de murs en pisé et couvertes d'un toit conique ; elles sont généralement au milieu d'une cour que protège une haie d'arbustes épineux.

La ville est traversée par une grande rue qui conduit de la porte du nord à celle du sud ; c'est dans la partie orientale que se trouve la demeure du sultan ; on n'y parvient qu'en franchissant quatre portes successives. Le *kasr* ou appartement particulier du sultan est sur une élévation, il domine toute la ville. Cette construction n'a guère qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et trois fenêtres à cet étage ; l'une de ces fenêtres regarde à l'ouest, sur la place du Facher ; la seconde au nord ; la troisième au midi. Devant le palais s'arrondit la grande place d'*El Facher* ; on y voit quelques arbres de l'espèce seyâl (*Mimosa Seyâl*). Au fond

de cette place, à l'Occident, et devant la porte du palais, on voit une colline isolée, le mont *Toraya*, au sommet de laquelle se trouve une hutte dans laquelle on conserve les cuivres ou timbales du sultan. La population de la ville est d'environ 40 000 habitants dont 8000 sont en état de prendre les armes à la première réquisition du sultan.

On ignore les détails du séjour de Vogel dans cette ville, on sait seulement que dans les premiers mois de 1857, la nouvelle se répandit au Bornou, et de là, par une lettre de Macguire, resté, comme nous l'avons dit, à Kouka, que Vogel avait été mis à mort par les ordres du sultan Chérif du Wâday, et cela, disait-on, en représailles de la confiscation qui avait été opérée par l'agent anglais de Tripoli sur les marchandises revenant du Wâday (1).

Quelque temps après, cette mort fatale était aussi annoncée au Caire, par un envoyé (Sidi Mohammed-el-Chingueti) du sultan du Darfour, mais on lui attribuait une autre cause. A son entrée dans le Borgou ou Wâday, Abdul-Wahed, nom arabe pris par le D^r Vogel, aurait été très bien accueilli par le visir Simalek qui

(1) Macguire paraît avoir attendu le retour de Vogel à Kouka. Sur le bruit persistant de sa mort dans le Bornou, il aurait voulu, sans profiter de l'occasion du départ d'une caravane, se remettre en route pour Mourzouk et Tripoli; mais à six journées au nord-ouest de Kouka, il aurait été attaqué par les Touâregs Kelouis près du puits ou des sources de Bel-Kachi-Farri, et aurait succombé en défendant vaillamment sa vie. Macguire rapportait en Europe les papiers et les collections de Vogel et principalement ce qui avait rapport à son voyage à Yacoba. Il serait bien à désirer qu'on pût rayoir les journaux du voyage et les esquisses des cartes itinéraires.

lui avait fourni les moyens de se rendre à Wâra. Il aurait fait son entrée dans cette ville en grande pompe, également bien reçu par le sultan Mohammed Chérif, que les Fôuriens s'accordent à représenter comme un homme défiant, avide et cruel, souvent irrité par ses souffrances physiques. Mais que Vogel, dans une de ses excursions aux environs de la ville, s'étant dirigé vers une montagne sacrée, dont l'accès était interdit aux musulmans eux-mêmes, aurait été, pour ce fait, arrêté, conduit devant ce prince et immédiatement mis à mort.

La première de ces versions ne saurait être acceptée par ceux qui connaissent l'avidité et la rapacité du sultan du Wâday. Ce prince avait en effet tout intérêt à chercher à tirer parti de son prisonnier et à le retenir en gage, pour obtenir une forte rançon, plutôt que de le mettre à mort.

Quant à la seconde, son origine est suspecte, lorsqu'on songe aux rapports qui existent entre les deux princes rivaux du Darfour et du Wâday, lorsque surtout on a lu la relation du voyage au Wâday du cheikh-el-Tounsy, publiée par le D^r Péron et la savante introduction de M. Jomard qui l'accompagne.

Mais voici un fait plus positif : un savant bavaïois, le baron Neiman, dans son dernier voyage fait à la côte d'Arabie de juin à novembre 1857, se rendit à Djedda au moment du pèlerinage de la Mecque, vêtu en arabe; il se faisait passer pour un pèlerin tunisien, il interrogea des hommes du Wâday et des pays voisins, leur faisant croire qu'il voulait regagner sa patrie, par Souakin, le Darfour, le Wâday, le Bornou et Mourzouk.

Un Massalit, le cheikh Abdallah Auwad, lui apprit qu'Abdul-Vahed, c'est-à-dire Vogel, avait en effet été arrêté pour avoir tenté l'ascension d'une montagne sacrée ; mais que, jeté en prison, il n'avait pas dû être mis à mort. Deux nègres du Wâday confirmèrent ce récit. A son retour au Caire, le baron Neiman obtint de l'envoyé du Darfour Seïd Mohammed-el-Chingueti un rapport plus explicite : il nomme la montagne sacrée *Djebel-it-Dria*, il existe à son sommet une grande goubba en pierres blanches autour de laquelle sont érigés trois bâtiments plus petits, et de même forme. La montagne et la goubba qui la couronne, constamment désertes, ne sont visitées que lors d'un changement de règne, par le nouveau sultan qui doit y rester un nombre d'heures déterminé jusqu'au lever ou au coucher d'une certaine étoile, et alors se rendre avec une pompeuse escorte à la ville de Wâra, pour y être reçu solennellement, comme souverain légitime. Personne autre que le prince n'a jamais vu l'intérieur de la Goubba ; trois cheiks, les premiers du pays, en possèdent seuls les clefs. La montagne et une certaine partie du territoire qui l'environne sont déclarés sacrés.

L'arrivée du chrétien Abdul-Vahed avait causé du déplaisir aux habitants de Wâra qui sont peu civilisés, violents et fanatiques ; les promenades de l'infortuné docteur avaient excité leur défiance au plus haut degré ; on l'avait épié un matin, comme il se rendait dans le voisinage de la montagne ; on s'en était emparé pour le tuer (1). Mais ici l'informateur du baron Neiman

(1) A la séance de la Société royale géographique de Londres, du 14 décembre 1857, à propos du rapport de l'envoyé du sultan du

n'était pas d'accord ni sur les moyens employés, ni sur le lieu de l'exécution, et l'on peut, avec le savant Bavarois, en induire que la première partie du rapport de l'envoyé du Darfour est la seule vraie, c'est-à-dire que le Dr Vogel a été retenu à la suite d'une de ses excursions au pied du Djebel-it-Driat, mais qu'il doit être encore vivant, et que c'est en haine du prince du Waday, et pour lui attirer la colère des Anglais, que le prince du Darfour a répandu la fable de sa mort, que sans doute il est détenu, mais que, mieux avisé, le sultan Mohammed Chérif, en le dérochant au fanatisme de ses sujets, n'a d'autre pensée que de s'assurer en même temps une rançon convenable, tout en ne manquant pas à la parole qu'il avait donnée à Vogel de le protéger.

Toutes ces considérations décidèrent le baron de Neiman à tenter de pénétrer dans le Waday, par la voie de Khartoum et du Darfour; il allait entreprendre ce hardi voyage, pour délivrer Vogel ou sauver au

Darfour, le Dr Barth s'est exprimé ainsi : « Il y a certainement une montagne sacrée à Wàra la capitale du Waday, juste au-dessus du Palais. Wàra est enfermé entre deux chaînes de collines à l'ouest et à l'est, ne laissant que deux étroits passages l'un au nord, l'autre au midi; le palais du sultan est sur le versant de la chaîne orientale, et on dit qu'il y a sur le sommet une hutte sacrée où chaque nouveau roi est obligé de résider pendant sept jours. Qu'il soit vrai que Vogel ait cherché à pénétrer dans ce lieu pour en reconnaître la nature et qu'il eût été exécuté pour cette tentative, comme on le prétend, je n'en sais rien, mais je ne crois pas la chose probable, tout en confessant que moi-même à présent, j'ai fort peu d'espoir que le courageux voyageur soit encore vivant. » — Voir le n° II des *Proceedings of the royal geographical Society*, mars 1858, p. 81.

moins ses papiers, mais à la veille de son départ qui avait été fixé après Noël, il tomba malade et mourut au Caire le 15 mars dernier.

Le D^r Henri Brugsch de Berlin, savant égyptologue, déclarait, il y a quelques jours encore, à son retour d'Égypte, que de son côté il avait interrogé plusieurs musulmans venus du Wâday ; tous étaient unanimes pour dire que Vogel avait été emprisonné mais non pas exécuté.

Qu'il nous soit donc permis de partager cette dernière espérance : le D^r Vogel vit encore, c'est au gouvernement anglais, qui a toujours accordé une si libérale protection à ses explorateurs, de faire d'actives démarches pour arracher l'infortuné voyageur à sa triste position, et de lui donner un aide et une protection sur lesquels il a le droit de compter (1).

En attendant la réalisation d'un vœu qui est celui de tous les cœurs généreux, nous terminerons cette notice en faisant remarquer que, dans l'état actuel des choses, les résultats acquis à la science par les explorations du D^r Édouard Vogel sont déjà d'une notable importance.

(1) Le gouvernement anglais a donné l'ordre à ses consuls à Tripoli, à Mourzouk, au Caire, à Khartoum, de faire toutes les démarches nécessaires pour parvenir à la délivrance de Vogel ou à la récupération de ses papiers et notes de voyage dans le cas où la certitude de sa mort serait acquise.

Au moment où nous revoyions nos épreuves, notre honorable confrère, M. le comte d'Escayrac nous a communiqué des lettres datées

Dongolah en Nubie, dans lesquelles le D^r Cuny, médecin français établi depuis longtemps à Siout, lui annonçait qu'il était en route pour le Dârfour ; peut-être obtiendrons-nous par lui quelques nouvelles informations sur la destinée définitive d'Édouard Vogel.

Il a fait parvenir en Europe les notes relatives à ses observations scientifiques sur l'hypsométrie, la géologie, l'histoire naturelle, la géographie, l'ethnologie du désert et du Bornou. Il a déterminé la position de plusieurs villes importantes, de manière à nous permettre de baser nos cartes sur un réseau de points astronomiquement déterminés. Il a visité les lacs de Natron, du Fezzan, atteint au sud du Bornou, vers le lac Tubori, une latitude plus méridionale que celle où s'était arrêtée le Dr Barth. Il a vu Yacoba la grande capitale des Fellatahs, découvert le Gongola, bel affluent du Binué ; rectifié la position des sources du Yeou que l'on plaçait à tort au sud de Yacoba, tandis qu'elles sont au nord ; il a exploré le pays montagneux et sauvage des Tangale et des Yem-Yem, anthropophages qu'aucun Européen n'avait visités avant lui. Il a enfin vécu au milieu des marécages formés par les inondations du Binué, avec cette tribu amphibie des Rôna sur laquelle on débite tant de légendes dans le Soudan musulman, et qui est probablement la même que celle que le Dr Balfour Baikie visita à Dultî lors du voyage de la *Pléiade*.

Voilà certainement plus qu'il n'en faut pour recommander Edouard Vogel aux yeux de la postérité, et placer désormais son nom à côté de ceux des Denham, des Clapperton, des Barth... Faisons des vœux pour qu'il n'ait pas acheté cette gloire au prix de sa vie, comme l'ont fait le major Laing, Richardson, le chef de la grande expédition dans l'Afrique centrale, et Adolphe Overweg, son infortuné compatriote.

V. A. MALTE-BRUN.

L'OYAPOC.

PAR M. J. C. DA SILVA,

Membre de la Société.

(Suite.)

109. Pierre Éléonor de La Ville, seigneur de Ferrolles, parut à Cayenne le 18 décembre 1676, avec le vice-amiral conte d'Estrées, à qui Louis XIV avait confié l'entreprise de reconquérir sur les Hollandais la Guyane Française, unie aux domaines de la couronne par édit du mois de décembre 1674, et qui s'acquitta de cette tâche de la manière la plus honorable.

110. Laissé par d'Estrées, aide-major de Cayenne, et promu aussitôt au rang de major de la place, Ferrolles fut dès ce moment l'âme de la colonie.

111. Voyant la France Équinoxiale sous la direction immédiate de son roi, il se fit un point d'honneur de faire respecter les limites que le roi lui avait assignées.

112. Déjà au mois de juin 1677, avec une poignée d'hommes, il déloge les Hollandais de la rive gauche de l'Oyapoc.

113. Presque en même temps ils sont renvoyés à l'ouest du Maroni.

114. Mais le 10 août 1678, le traité de Nimègue empêcha tout agrandissement des Français aux dépens des Hollandais. Ne pouvant s'étendre vers l'Orénoque, il ne leur restait qu'à envahir la région de l'Amazone, aux dépens des Portugais.

115. Dès la même année 1678, l'Oyapoc est franchi. Les Français de Cayenne pénètrent par terre jusqu'à la rive gauche de l'Amazone.

116. Les Portugais les arrêtent. On hésite ; mais bientôt l'honneur fut pressé par l'aiguillon de l'intérêt.

117. Le 15 juillet 1682, on finit d'imprimer à Paris la traduction française que l'académicien Gomberville avait faite de l'appétissante *Relation de l'Amazone* par le père espagnol d'Acuña, compagnon de Pedro Teixeira à son retour du Pérou.

118. On eut alors à Cayenne une idée juste de la valeur de l'Amazone ; et toute indécision disparut.

119. A partir de cette même année 1682, les colons français envahirent continuellement le bassin de l'Amazone.

120. Arrêtés une seconde fois en 1685, ils poussèrent l'assurance jusqu'à intervertir les rôles. Ils se plaignirent.

121. Pour toute réponse, le roi de Portugal ordonna au gouverneur de l'État du Maragnan de couvrir par de nouvelles fortifications la rive guyanaise de l'Amazone.

122. En avril 1688, les Portugais possédaient sur cette rive quatre forts : l'ancien fort de Desterro, à l'embouchure du Parú : un fort sur l'embouchure du Toheré, encore plus près de la bifurcation de l'Amazone : le fort de Macapá, sur l'admirable emplacement de celui de Cumaú, qu'ils avaient pris aux Anglais : et le fort d'Araguari, nouvellement relevé des ruines causées par la pororoca.

123. Aussitôt, le 30 juin 1688, pénétrant par le

Mayacaré et par les savanes inondées, Ferrolles se présente devant le fort d'Araguari; et il signifie au commandant portugais qu'il ait à abandonner cette position, « attendu, disait-il, que toute la rive septentrionale de l'Amazone appartenait de droit à Sa Majesté Très Chrétienne. »

124. La réponse de l'officier portugais est mémorable. Il déclara à Ferrolles que, « en vertu de la donation faite à Bento Maciel Parente, les limites des possessions portugaises étaient à la rivière du cap d'Orange, appelée par les Portugais *Rivière de Vincent Pinçon*, et par les Français *Oyapoc*. »

125. Ferrolles, qui n'était encore qu'un simple subordonné de La Barre, à qui il avait su inspirer ses opinions, mais non pas sa hardiesse, se borna à menacer le Portugais de revenir le chasser de vive force, s'il ne prenait pas le parti de regagner de lui-même la rive droite de l'Amazone; et, après lui avoir remis une lettre de La Barre pour le gouverneur du Pará, il battit en retraite, sortant par l'Amazone.

126. Mais Ferrolles n'était pas homme à bravades. Il se rend en France; et le voilà gouverneur et marquis.

127. De retour à Cayenne, en janvier 1691, il s'empessa d'écrire au gouverneur de l'État du Maragnan, en lui représentant la nécessité de fixer à l'Amazone les limites communes des deux colonies.

128. Le gouverneur de l'État du Maragnan était Albuquerque, nom de bon augure en Amérique ainsi qu'en Asie; il répondit à Ferrolles: — Qu'il appartenait à leurs deux souverains de régler ensemble une pareille

question ; que pour lui, il était dans l'obligation de conserver les limites de son gouvernement telles qu'il les avait reçues.

129. Fils d'un gouverneur de l'État du Maragnan né au Brésil, petit-fils d'un gouverneur du même État, c'était Antonio d'Albuquerque qui, étant gouverneur du Pará, avait présidé à la construction de trois nouveaux forts. C'était à lui qu'avait été adressée la lettre de La Barre, remise par Ferrolles au commandant d'Araguari. Ferrolles savait donc bien à qui il avait affaire, et il donna à sa valeur le renfort de la prudence.

130. Il se tut ; — mais en secret il s'occupa d'opposer à son adversaire un argument sans réplique. Il fit percer à travers les bois vierges un chemin de la rivière d'Oyac à celle du Parú, pour tomber à l'improviste sur les fortifications portugaises.

131. Tout en activant ce long et pénible travail, Ferrolles était cependant tourmenté par la déclaration que lui avait faite le commandant d'Araguari ; et, à force de chercher, il imagina un moyen artificieux pour tâcher d'infirmer l'importance de la donation faite à Bento Maciel Parente.

132. Exploitant le mot *Ouepo*, qui dans la langue des Galibis signifie une *île*, et qui a très bien pu être appliqué par excellence à l'île de Marajó, incomparablement plus grande que toutes les autres îles de l'embouchure de l'Amazone, — Ferrolles se hasarda à écrire en 1694 au ministre de la marine et des colonies, que le nom d'*Oyapoc* était celui de cette île, et « qu'elle » devait faire la séparation des dépendances de France » et de Portugal. »

133. C'était aller plus loin qu'il n'en avait d'abord eu l'idée. Jusque-là il n'avait réclamé que la rive guyanaise de l'Amazone; il voulait maintenant y ajouter les îles de Caviana et Mexiana.

134. Il dut se laisser aller d'autant plus volontiers à cette tentation, que sa trouvaille s'offrait à lui avec le caractère distinctif des bonnes inspirations, — la fécondité. Elle ne se bornait pas à refouler l'inquiétant document de 1637; elle lui procurait en sus un avantage extrêmement précieux, qu'il était impossible d'obtenir autrement.

135. Dans l'ignorance où étaient les Français sur la navigation de l'Amazone, et se réglant sur la route que les Portugais du Pará avaient l'habitude de suivre, Ferrolles pensait que la bouche occidentale du fleuve, entre le continent de la Guyane et l'île de Caviana, n'était accessible qu'à des canots, et que les gros bâtimens ne pouvaient pénétrer que par les deux autres bouches, entre le continent du Pará et l'île de Marajó, et entre cette grande île et les îles de Mexiana et Caviana. En reportant à Marajó le nom d'Oyapoc, il se flattait de procurer à la France l'usage de la bouche centrale de l'Amazone.

136. Il soumit au cabinet de Versailles son double plan, et on le laissa faire.

137. A sa bravoure et à sa finesse d'esprit Ferrolles savait joindre une longue patience. Il attendit cinq ans que son chemin à travers les bois fût praticable.

138. Le moment arriva enfin. Au mois d'avril 1697, Ferrolles se met en route pour les forts portu-

gais de la rive guyanaise de l'Amazone, que la pororoca avait réduits à trois, en renversant de nouveau celui d'Araguari. Il emmène avec lui 58 soldats, 10 officiers, 12 habitants de sa colonie, et plusieurs centaines d'Indiens. Parvenu sur les bords du Parú au mois de mai, il descend cet affluent de l'Amazone dans des canots que les Indiens avaient portés, — et il apparaît sur le grand fleuve. Il fond sur sa proie avec l'impétuosité française, et avec sa faim de vingt ans. — On n'ose pas même lui opposer de résistance ; il emporte les trois forts portugais sans coup férir. Il rase celui de Desterro et celui du Toheré : mais sentant le prix de la position de celui de Macapá, il met dans ce fort une garnison de 35 soldats et quelques officiers, avec un grand nombre d'Indiens ; et il rentre à Cayenne, pleinement assouvi, et avec la satisfaction d'avoir servi son roi mieux que d'un bon conseil, — d'une bonne exécution.

139. Louis XIV n'attendait que l'occupation de la rive guyanaise de l'Amazone par les Français, pour appuyer du droit de possession les réclamations qu'il se proposait de faire par la voie diplomatique.

140. Au moment même que Ferrolles descendait le Parú, — le 18 mai 1697, — le roi de France nommait son ambassadeur extraordinaire auprès de dom Pedro II de Portugal un grand personnage, M. Louis-Rollin de *Rouillé* Marbeuf, seigneur des Loges, président au grand conseil de Sa Majesté.

141. Le 28 juillet, le comte de Pontchartrain, ministre de la marine et des colonies, donna à M. de Rouillé des instructions dans lesquelles il lui était or-

donné de réclamer contre l'établissement des Portugais au nord de l'Amazone, comme étant une usurpation des droits de Sa Majesté Très Chrétienne.

142. Le 6 août, Louis XIV signait les lettres de créance de M. de Rouillé ; et celui-ci débarqua à Lisbonne le 2 septembre 1697.

143. Pour faire avec plus d'effet son entrée publique, l'ambassadeur extraordinaire de Louis XIV attendit la nouvelle du succès du gouverneur de Cayenne.

144. Une frégate l'apporta enfin à Rochefort le 6 novembre. — Mais elle apportait en même temps quelque chose d'inattendu... : la reprise de Macapá par les Portugais du Brésil.

145. Lorsqu'*Antonio* d'Albuquerque eut connaissance de la perte de ces trois forts, dont le plus important avait été fondé par lui-même et se trouvait sous l'invocation de son propre patron — *S. Antonio* de Macapá, — il revenait de les visiter tous les trois, dans un voyage qu'il avait fait au Rio Negro, et il se trouvait encore à Gurupá, en convalescence d'une maladie grave. Son indignation fut grande, en apprenant que les Cayennais maîtrisaient enfin, et presque à sa face, cette rive guyanaise de l'Amazone, que le Brésil avait achetée aux Anglais et aux Hollandais au prix de son sang, et que lui et tous ses prédécesseurs avaient toujours soignée avec tant de sollicitude. Mais il aimait mieux la vengeance que la plainte.

146. Il expédie immédiatement Francisco de Sousa Fundão et João Moniz de Mendonça ; et le 28 juin 1697 le fort de Macapá était rentré au pouvoir des Por-

tugais. — Les Français ne l'avaient occupé qu'un mois.

147. Ce contre-temps nécessita un nouveau délai dans la présentation des lettres de créance de l'ambassadeur.

148. Privé du grand argument sur lequel il avait compté, — le droit de possession de la rive guyanaise de l'Amazone, — Louis XIV jugea convenable de demander beaucoup plus, pour obtenir quelque chose. Il chargea M. de Rouillé de réclamer jusqu'à l'île du Maragnan, ajoutant à la France Équinoxiale de Ferrolles la France Équinoxiale de La Ravardière.

149. Ainsi préparé, l'ambassadeur de Louis XIV fit son entrée publique à Lisbonne, le 6 février 1698 ; et il remit à dom Pedro II ses lettres de créance.

150. Tout était grand dans l'ambassade de M. de Rouillé, excepté seulement le bagage polémique. — Il ne consistait qu'en deux pièces, envoyées de Cayenne à Versailles par Ferrolles.

151. C'était, en première ligne, un plaidoyer remontant au commencement de l'année 1688, et ayant pour titre : « Mémoire contenant les droits de la France » sur les pays situés entre la rivière des Amazones et » celle d'Orénoç » ; et puis, la lettre de 1694 que nous connaissons, métamorphosant la rivière d'Oyapoc en l'île de Marajó.

152. L'ambassadeur entama la négociation en envoyant au ministre portugais, Roque Monteiro Paim, une copie pure et simple du mémoire de 1688 ; et il réserva pour ses répliques la lettre de 1694.

153. Or, voici, Messieurs, quels étaient les arguments faisant la force du mémoire fondamental. — Il y a

plus de cent ans que les Français ont commencé à faire le commerce avec les Indiens de la Guyane, ainsi que le montre Keymis cité par De Laet. — En 1604, La Ravardière trafiqua avec les Indiens de l'Oyapoc et avec ceux de Cayenne, comme le témoigne Mocquet. — Dès 1626 les Français ont colonisé la Guyane. Le sieur de Chantail, et le sieur de Chambaut, son lieutenant, menèrent cette année-là une colonie de vingt-six hommes sur les bords du Sinamari. — En 1633, le cardinal de Richelieu créa une compagnie, qui, sous le nom de Cap de Nord, n'avait d'autres bornes que l'Amazone et l'Orénoque ; et depuis lors le roi de France a souvent assigné à la Guyane Française ces mêmes limites. — En 1643, en 1651, en 1664, les Français sont allés s'établir à Cayenne, sous Brétigny, sous Royville, sous La Barre ; et, sauf quelques interruptions, ils ont toujours gardé Cayenne. — « Durant un si grand » nombre d'années, les Français ont exercé (*à Cayenne*) » tous les actes de véritables et légitimes possesseurs ; » ils ont fait commerce avec tous les peuples indiens » des environs, chassé dans leurs terres, pêché sur » toutes les côtes, et même dans l'embouchure de la » rivière des Amazones. » — « Ils ont voyagé librement » de tous côtés dans les terres ; et, entre autres, les » pères Grillet et Béchamel, jésuites français, péné- » trèrent en 1674 plus de cent lieues dans les pays qui » sont au midi de Cayenne, jusque chez les Acoquas, » qui habitent à l'ouest du Cap Nord, et où jamais au- » cun Portugais n'avait mis le pied. » — « Les Portugais » ne peuvent pas s'excuser sur ce qu'ils ont les deux » habitations de Corrupa et Destierro, sur le rivage

» septentrional de la rivière des Amazones ; car on peut
 » leur répondre, premièrement, que ces habitations
 » sont de beaucoup postérieures à nos établissements
 » dans la Guyane ; secondement, que leur habitation
 » de Corrupa est à plus de cent lieues du Cap Nord, et
 » celle de Destierro à plus de cent vingt ; et que la ri-
 » vière des Amazones ayant douze cents lieues de lon-
 » gueur, deux petites habitations ne suffisent pas pour
 » occuper tout ce rivage, et encore moins toute la ri-
 » vière, d'autant plus que nous habitons plus près
 » qu'eux du Cap Nord. » — Enfin, les Français ont oc-
 cupé avant les Portugais, non-seulement la Guyane,
 mais encore le Maragnan.

154. Le ministre portugais, voulant procéder avec toute maturité, consulta deux juges compétents : — le général d'artillerie Gomes Freire d'Andrada, qui avait été gouverneur de l'État de Maragnan au début de l'envahissement de la région de l'Amazone par les Français, et à l'incitation duquel avait été ordonnée la construction des nouveaux forts sur la rive guyanaise de ce fleuve : — et le jeune comte d'Ericeira, Francisco Xavier de Menezes, littérateur extrêmement éclairé, parfaitement au courant de toutes les publications françaises, fils de l'écrivain qui dans son *Histoire de la Restauration du Portugal* avait traité avec un grand soin ce qui regardait le Brésil, neveu de celui qui avait traduit en latin cette histoire si brésilienne, et descendant du gouverneur général du Brésil qui le premier avait fait sentir à sa cour l'importance de la partie septentrionale de ce grand empire.

155. Dans deux mémoires savamment élaborés, Andrada et Ericeira démontrèrent :

156. Que la presque totalité des allégations de l'ambassadeur de France ne regardait que la partie de la Guyane située en dehors de la région de l'Amazone ; tandis que les Portugais du Brésil n'avaient jamais prétendu s'étendre au delà de cette région, au delà de la rive droite de l'Oyapoc : et que dans ces limites, entre l'Amazone et l'Oyapoc, la prétention de la France n'avait aucun autre fondement que la seule envie de jouir de la navigation de l'Amazone, sans connaître ce fleuve autrement que par sa réputation : —

157. Qu'avant le premier établissement des Français dans la Guyane, — qui n'avait été formé qu'en 1626, et à plus de cent lieues de l'Amazone, — déjà les Portugais du Brésil avaient fait acte de domination sur la branche guyanaise de l'Amazone : en 1623 Bento Maciel Parente, en 1625 Pedro Teixeira. —

158. Qu'avant le premier établissement des Français à Cayenne, — qui n'avait eu lieu qu'en 1634, — déjà les Portugais du Brésil avaient fait acte de domination sur la rive amazonienne du continent de la Guyane : en 1629 Pedro Teixeira, en 1631 Jacome Raimundo de Noronha, en 1632 Feliciano Coelho de Carvalho. —

159. Que les Français avaient été obligés d'abandonner Cayenne, lorsque les Brésiliens élevèrent en 1638, sur le bord amazonien du continent de la Guyane, le fort de Desterro, qui n'avait cessé d'exister qu'en 1697, par le méfait du marquis de Ferrolles ; et lorsqu'en 1639 ils firent acte de domination jusque sur le Napo. —

160. Que, bien qu'en 1674 les jésuites français Grillet et Béchamel eussent pénétré librement jusqu'à

l'ouest du Cap de Nord, au midi de l'embouchure de l'Oyapoc, cela n'infirmait point les droits du Portugal ; — puisque les deux Pères, comme on le savait par leur relation imprimée, s'étaient arrêtés à l'Inipi, affluent du Camopi, affluent lui-même de la rive gauche de l'Oyapoc ; et que , si l'Inipi se trouvait au sud du cap d'Orange, cela provenait de ce que l'Oyapoc ne coulait pas de l'ouest à l'est, mais bien du sud au nord. —

161. Que les limites attribuées par l'ambassadeur à la concession française de 1633 étaient inexactes, — puisque d'un livre français imprimé deux fois, celui du père Fournier, il résultait que ces limites n'étaient autres que le Maroni et l'Oyapoc. —

162. Que ces limites, quant à l'Oyapoc, se trouvaient parfaitement d'accord avec la donation portugaise faite en 1637 à Bento Maciel Parente, dont on pouvait exhiber à l'ambassadeur l'enregistrement officiel, dans les archives royales de Lisbonne. —

163. Que le Roi Très Chrétien, en permettant à ses sujets, par d'autres actes que celui de 1633, de s'étendre de l'Amazone à l'Orénoque, avait toujours excepté les endroits déjà occupés par des princes chrétiens alliés de la France, comme on le voyait explicitement déclaré dans les lettres de provisions de la charge de vice-roi de l'Amérique accordées en 1655 au duc d'Amville, et dans l'édit de création de la compagnie des Indes occidentales en 1664 ; — et que dès l'année 1641, immédiatement après le glorieux avènement de la maison de Bragance, le Portugal avait le bonheur de se trouver lié à la France, non-seulement par un traité,

mais encore par les preuves les plus éclatantes de l'amitié la plus cordiale. —

164. Qu'il était évident que, en assignant à ses sujets toutes les côtes de la Guyane, le roi de France n'avait pas entendu leur assurer la possession de la totalité de ces côtes *quand même* ; mais uniquement sa protection pour les établissements effectifs que les Français réussiraient à y faire : — car l'édit du mois de mai 1664 avait concédé à la Compagnie des Indes occidentales, non-seulement toute la Guyane depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque, mais encore toute l'Amérique septentrionale depuis le Canada jusqu'à la Floride, et encore toute l'Afrique depuis le cap Vert jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; et cependant, sans que la dignité de Sa Majesté Très Chrétienne en reçût la moindre atteinte, la France était bien loin de posséder toute la côte de l'Afrique depuis le cap Vert jusqu'au cap de Bonne-Espérance, bien loin de posséder toute la côte de l'Amérique septentrionale depuis le Canada jusqu'à la Floride, et bien loin aussi de posséder toute la côte de la Guyane. Elle n'avait rien, elle ne réclamait rien à l'ouest du Maroni ; et pourtant il y avait du Maroni à l'Orénoque une étendue de côte incomparablement plus grande que de l'Oyapoc à l'Amazone. —

165. Qu'il était si manifestement incontestable que le roi de France n'avait entendu assurer à ses sujets que les endroits effectivement occupés par eux, qu'un lieutenant général du roi dans la Guyane Française, Lefebvre de La Barre, dans un livre imprimé à Paris en 1666, avait déclaré que la Guyane Française se renfermait entre le Maroni et l'Oyapoc. —

166. Que dans ce même livre de 1666, ce même lieutenant-général du roi dans la Guyane Française, avait publié que le rivage amazonien de la Guyane depuis le Cap de Nord jusqu'à la pointe de Macapá était *presque inconnu aux Français* : ce qui impliquait l'aveu qu'en dedans de Macapá ce rivage leur était tout à fait inconnu. —

167. Que dans un autre livre français, publié un mois seulement avant la présentation des lettres de créance de l'ambassadeur, l'ingénieur Froger, qui venait de passer vingt-cinq jours à Cayenne, s'enflammant auprès de Ferrolles de l'amazonomanie, — tout en ajoutant à son ouvrage une « carte du gouvernement de Cayenne ou France Æquinoctiale », dans laquelle les bornes de la Guyane Française étaient portées à la rive septentrionale de l'Amazone, avait ébruité dans son texte que « le gouvernement de Cayenne n'avait point encore paru sous le nom de France Æquinoctiale avec l'étendue et les limites qu'il lui donne » : ce qui équivalait à une condamnation du zèle indiscret du marquis de Ferrolles. —

168. Que l'ambassadeur lui-même, en alléguant que les Français de Cayenne avaient pêché *même dans l'embouchure de la rivière des Amazones*, avouait nettement que l'intérieur de l'Amazone leur était inconnu. —

169. Que l'ambassadeur lui-même ajoutait encore une preuve palpable de cette ignorance, en plaçant le fort de Gurupá sur la rive *septentrionale* de l'Amazone, tandis que ce fort, depuis sa fondation,..... depuis soixante-quinze ans, avait toujours été sur la rive *méridionale*.

170. Aidé par ses deux habiles collaborateurs, et par ses propres recherches, le ministre portugais pressa l'ambassadeur si vigoureusement, que le ministre français de la marine et des colonies se vit dans la nécessité d'écrire au gouverneur de Cayenne, le 2 septembre 1699, lui ordonnant « de s'informer dans le plus grand » détail des titres qu'avaient les Français pour pouvoir » naviguer sur l'Amazone, afin que l'on pût les opposer aux Portugais, qui disputaient à la France le droit » de naviguer sur ce fleuve, prétendant réduire ses limites à l'Oyapoc. »

171. Malgré toute sa bonne volonté, Ferrolles ne put fournir au comte de Pontchartrain qu'un document, contenant les déclarations des principaux et plus anciens habitants de Cayenne ayant fait le commerce dans la rivière des Amazones,—lesquels disaient « que » de temps immémorial et par tradition continuelle ils » savaient par eux et leurs auteurs qu'il y avait, dans » le milieu de l'embouchure de la rivière des Amazones, » une île beaucoup plus grande que celle de Cayenne, » que les Portugais, les Indiens Arouas habitants de » cette île, les Français, les autres voisins, et aussi les » Galibis sous la domination du Roi, avaient toujours » nommée Hyapoc, où tous les Indiens de Cayenne » avaient perpétuellement avec les naturels Indiens » dudit Hyapoc traité et trafiqué; et que les naturels » de ladite contrée d'Hyapoc de la rivière des Amazones » avaient de tout temps sans difficulté eu commerce » avec les habitants de Cayenne et les Indiens qui en » dépendaient. »

172. Cette pièce présentait un nouvel échantillon de l'adresse de Ferrolles.

173. Comme le nom indigène de la rivière du cap d'Orange se disait indifféremment, ou bien *Oyapoc* ou bien *Yapoc*, Ferrolles, qui en 1694 avait osé appliquer à l'île de Marajó la première de ces deux formes, eut encore le courage de lui appliquer en 1699 la seconde, espérant éluder ainsi tout à fait la prétention du Portugal ; d'autant que c'était là un point qui ne pouvait être éclairci que sur les lieux.

174. Mais ce même document péchait par des vices que l'on ne pouvait pas se risquer à étaler devant le gouvernement de dom Pedro II.

175. On y affirmait que les colons de Cayenne allaient trafiquer dans l'île de Marajó *de temps immémorial*, ce qui semblait vouloir faire entendre que c'était bien avant l'établissement des Portugais sur l'Amazonie. Mais les Portugais étaient fixés sur cette rivière à huit lieues seulement de l'île de Marajó, depuis le mois de janvier 1616 ; et sans compter les interruptions que nous savons, le mémoire préliminaire de l'ambassadeur de France avait rappelé que les Français n'avaient commencé à habiter la Guyane qu'en 1626, et à plus de cent cinquante lieues de l'île de Marajó.

176. Il y avait autre chose dans ce nouveau document. C'est que Ferrolles s'y faisait encore prendre en flagrant délit d'ignorance sur l'embouchure même de l'Amazonie, quoique moins matériellement que la première fois. Dans sa lettre de 1694, l'île immense de Marajó, plus de trois fois plus grande que la Corse, avait été qualifiée par lui d'*ilot*. Il ne répétait plus cette étrange énormité ; mais il ne caractérisait encore Marajó que comme *une île beaucoup plus grande que celle de Cayenne* ; — tandis que, s'il avait connu Marajó

autrement que par les rapports toujours vagues des Indiens, il se serait gardé de lui faire l'injure d'une pareille comparaison : il aurait su què, pour dépasser de beaucoup l'île de Cayenne, il n'était même pas besoin de l'île de Caviana, et qu'il suffisait amplement de celle de Mexiana, plus de cinq fois plus grande que Cayenne.

177. Dans ce dénûment de raisons acceptables, le cabinet de Versailles, après une insistance de plus de deux ans, se trouva fort heureux de pouvoir ajourner la question avec dignité.

178. Le 4 mars 1700, l'ambassadeur de France signa à Lisbonne un traité *provisionnel et suspensif*.

179. Voici, Messieurs, les stipulations de ce traité, dont l'original fut rédigé en portugais :

180. De la part de l'une et de l'autre couronne on recherchera, et on fera venir jusques à la fin de l'année prochaine 1701 tous les *titres et enseignements* allégués dans les conférences, pour servir à l'entier éclaircissement de la possession *des terres du Cap de Nord situées entre Cayenne et la rivière des Amazones* ; et les pouvoirs donnés par les deux rois demeurent en leur force, pour que le différend dont il est question soit terminé définitivement dans ledit temps, et jusques à la fin de l'année prochaine 1701. —

181. Provisoirement, demeure indécise entre les deux couronnes la possession de la partie desdites terres s'étendant le long de la rivière des Amazones depuis le fort du Cumaú ou Macapá jusques au Cap de Nord, et le long de la côte de la mer depuis ce même cap jusqu'à la rivière d'*Oyapoc* ou *Vincent Pinçon*. —

182. Conséquemment, le roi de Portugal fera

évacuer et démolir le fort de Macapá et tous les autres forts qu'il pourra y avoir dans cette étendue de terres dont la possession demeure provisoirement indécise. —

183. Enfin les Français et les Portugais pourront s'étendre provisoirement dans lesdites terres, mais à ces conditions : Que ni les uns ni les autres ne pourront y faire aucune habitation, ni y établir aucun comptoir de quelque qualité que ce soit : Que les Portugais ne pourront y entrer que par les terres qui sont le long de la rivière des Amazones, et non autrement, — et qu'ils s'arrêteront à la rive droite de l'Oyapoc : Que les Français ne pourront non plus y entrer *que par les terres qui sont du côté de Cayenne, et non autrement*, et qu'ils s'arrêteront à la portion de la rive gauche de l'Amazone comprise entre Macapá et le Cap de Nord : et que « tant les uns que les autres se contiendront respectivement entre lesdites rivières cy-dessus marquées et » exprimées, qui font les bornes, les lignes et les limites des Terres qui demeurent indécises entre les » deux Couronnes. »

184. Étudions bien, Messieurs, ce traité fondamental.

185. Il déclare que le différend entre la France et le Portugal roulait sur la possession *des terres du Cap de Nord situées entre Cayenne et la rivière des Amazones*. — Donc Louis XIV avait reconnu que sa prétention à l'île du Maragnan était trop insoutenable, et il l'avait retirée.

186. Autre considération. Les Français ne pouvaient entrer dans le territoire indécis *que par les terres qui sont du côté de Cayenne, et non autrement* ; et ils de-

vaient s'arrêter à la rive gauche de l'Amazone, et encore tout à son commencement. — Donc le traité de 1700 interdisait totalement à la France la navigation de la rivière des Amazones.

187. Troisième considération. Nous savions déjà qu'à cette époque les Français et les Portugais s'accordaient à donner le nom de Cap de Nord à toute la Guyane ; et le traité de 1700 nous en fournit une preuve de plus. Il se serait abstenu de nommer l'île de Cayenne, s'il n'avait pas employé le mot de Cap de Nord dans son sens le plus large.

188. La phrase — *situées entre Cayenne et la rivière des Amazones* — est ce qu'on appelle en termes de grammaire un complément restrictif. Le différend était donc sur la partie de la Guyane située au midi de Cayenne ; et comme le Péron était alors la borne occidentale de la Guyane, le différend comprenait tout le rivage septentrional de l'Amazone jusqu'au Pérou.

189. *Sur la partie de la Guyane située au midi de Cayenne...* Il le fallait ainsi pour la France. Bien que le Portugal n'eût jamais articulé la prétention de s'étendre plus loin que l'Oyapoc, la France pouvait le craindre ; car, depuis l'établissement éphémère que La Barre avait fait en 1664 sur la pointe occidentale de la baie d'Oyapoc, les Français n'avaient jamais rien eu au midi de Cayenne. Lorsqu'en 1677 Ferrolles délogea les Hollandais de la rive gauche de l'Oyapoc, il s'était contenté de démolir toutes les constructions qu'ils y avaient bâties, et il s'était retiré immédiatement à Cayenne, sans rien laisser à leur place.

190. Quatrième considération. Le traité assigna pour limite septentrionale des terres dont la possession

demeurait provisoirement indécise, la rivière d'*Oyapoc* ou *Vincent Pinçon*. — Pourrait-il y avoir, sur le vrai sens de cette désignation, l'ombre du moindre doute ?

191. Le nom indigène d'*Oyapoc*, rétabli par les Anglais, et popularisé par eux et par les Hollandais, était notoirement et exclusivement appliqué depuis plus d'un siècle à la rivière du cap d'Orange, — même par les Français, chez lesquels il était devenu aussi le seul en usage. Deux ans à peine avant la conclusion du traité de 1700, au début même de la négociation dont il fut le résultat, l'ingénieur français Froger, l'ami de Ferrolles, avait inscrit à l'embouchure de la rivière du cap d'Orange le titre d'*Oyapoc R.*, — précisément comme dans le traité.

192. Hors de là, le nom d'*Oyapoc* n'avait jamais été appliqué à aucun autre lieu que par Ferrolles, — à l'île de Marajó, dans sa lettre de 1694 restée enfouie dans les archives du ministère de la marine et des colonies. Mais le traité ne donnait pas ce nom à une *île* ; il le donnait à une *rivière*, et à un rivière débouchant sur la *côte de la mer*, entre le Cap de Nord et Cayenne, tandis que l'île de Marajó est au midi du Cap de Nord et en dedans de l'Amazone.

193. Le nom de *Rivière de Vincent Pinçon*, substitué par les Espagnols au nom indigène, selon leur mauvaise habitude, était le seul employé par eux et par les Portugais pour indiquer le fleuve du cap d'Orange. La donation à Bento Maciel Parente en 1637, en faisait foi. Cet acte, quoique non imprimé, était bien connu à Versailles : le ministre portugais l'avait allégué à l'ambassadeur de Louis XIV dans la longue discussion qui précéda le traité ; et dès 1688 il avait été

opposé à Ferrolles par le commandant portugais du fort d'Araguari.

194. Dans cette même notification faite à Ferrolles douze ans avant la conclusion du traité de 1700, les Français avaient déjà vu la double dénomination d'*Oyapoc* ou *Vincent Pinçon* employée cumulativement, comme dans le traité, pour marquer avec toute précision la rivière du cap d'Orange. « Les limites des possessions portugaises sont à la rivière du cap d'Orange, » appelée par les Portugais *Rivière de Vincent Pinçon*, » et par les Français *Oyapoc*. » Ainsi s'était exprimé le commandant portugais du fort d'Araguari ; et cette déclaration avait été portée aussitôt par le gouverneur de Cayenne à la connaissance du cabinet de Versailles.

195. Vous le voyez, Messieurs : la rivière stipulée par la France et par le Portugal dans le traité primordial de 1700, pour la limite septentrionale des terres dont la possession demeurerait provisoirement indécise, était celle du cap d'Orange, celle qui porte aujourd'hui, comme alors, le nom d'*Oyapoc*.

196. Si nous nous rappelons que la limite méridionale de ces mêmes terres était le fort de Macapá, une remarquable coïncidence nous frappe aussitôt : — c'est que les négociateurs du traité de 1700 se réglèrent sur le livre publié par La Barre depuis trente-quatre ans seulement, sur ce livre où, comme nous l'avons vu, le gouverneur de la Guyane Française avait déclaré indépendante, n'appartenant à aucune puissance européenne, la partie de la Guyane comprise entre la pointe de Macapá et le cap d'Orange.

197. Maintenant, Messieurs, permettez-moi une cinquième et dernière considération. — Louis XIV ré-

clama d'abord, non-seulement les deux rives de l'Amazone, mais encore tout le pays qui s'étend depuis la rive droite de ce fleuve jusqu'à l'île du Maragnan. Il insista ensuite pour avoir au moins la propriété perpétuelle et exclusive des terres amazoniennes de la Guyane, c'est-à-dire plus de mille lieues de rivage, — et la libre navigation du fleuve en commun avec les Portugais. A la fin il se trouva toujours privé de la navigation de l'Amazone, il n'obtint dans les terres amazoniennes que l'usage provisoire et incomplet d'une centaine de lieues de rivage; et cependant il se montra extrêmement satisfait de ce résultat minime.

198. Le 6 janvier 1700, quand on apprit à Versailles que le gouvernement portugais consentait à faire le traité, le ministre de la marine et des colonies écrivit au négociateur français *que cette nouvelle lui causait la plus grande satisfaction.*

199. Le 20 janvier, en réponse à la minute du traité, le même ministre écrivit à M. de Rouillé *qu'il pouvait se glorifier d'avoir tiré la France d'un grand embarras.* Et Louis XIV écrivit lui-même à son ambassadeur dans ce sens.

200. Le 1^{er} avril, en réponse au traité conclu, le ministre écrivit de nouveau au négociateur français, *lui témoignant le grand contentement de Louis XIV, et son approbation pour le traité que ledit négociateur avait signé.*

201. Ah, Messieurs, Louis le Grand se trouvait alors à l'apogée de sa grandeur. Ne vous semble-t-il pas qu'il aurait tenu un tout autre langage, s'il avait eu pour lui la raison?

NOTICE

DES ILES DU CAP VERT.

Les îles qui composent l'archipel du Cap Vert sont au nombre de douze. On les nomme : San-Antonio, San-Vicente, Santa-Lucia, Branco Raza, San-Nicolao ; ces îles forment un premier groupe dans le nord et dans l'ouest de l'archipel. Les îles de Sal, Boavista, Maïo, Santiago, Fogo et Brava forment un second groupe placé sur une ligne décrivant à peu près un quart de cercle de l'est à l'ouest. Les canaux qui séparent ces îles n'offrent aucun danger, sauf celui compris entre Boavista et Maïo, dans lequel se trouve l'écueil de Leton. Au nord de Brava, il y a encore deux petits îlots nommés Rombo, rochers de peu d'étendue et complètement arides.

Toutes les îles du Cap Vert sont élevées, et quelques-unes présentent même des montagnes remarquables parmi lesquelles on peut citer le Pain-de-sucre dans l'île de San-Antonio, qui atteint une hauteur de 2160 mètres, et le pic de Fogo qui a 2976 mètres. Ce volcan est encore en activité ; de temps en temps il lance de la fumée et des flammes. En 1847, une éruption détruisit une partie des terrains cultivés, sans occasionner de désastres dans les habitations de l'île. On n'eut à déplorer la mort d'aucun habitant ; le torrent de lave descendit jusqu'à la mer et couvrit deux ou trois milles du sol.

Le climat de ces îles est humide et brûlant, depuis le mois de décembre jusqu'à juillet. C'est l'époque de la saison sèche. L'hivernage, ou la saison des pluies dure pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre. Le climat des îles du Cap Vert est fort malsain et il l'est surtout peu après la saison des pluies. C'est alors que règnent dans l'archipel les fièvres pernicieuses, la dysentérie, les coliques sèches qui ont un caractère épidémique. La fièvre jaune et le choléra ont fait également, à diverses époques, de grands ravages dans la population. En 1856, l'île de San-Vicente fut visitée par ce dernier, et quelques nègres seulement échappèrent à sa funeste influence. La petite vérole est également fort dangereuse et sévit cruellement dans les îles, surtout parmi la population noire. La gale est endémique et très mauvaise pour les Européens ; elle rappelle la lèpre.

Pendant l'hivernage, les brises de l'Ouest et de Sud-Ouest sont fréquentes. Elles soufflent quelquefois avec violence, accompagnées de pluies d'orages et de tornades. Dans la belle saison, la chaleur est tempérée par les brises générales du nord-est qui soufflent régulièrement.

Le sol des îles du Cap Vert porte des traces d'une production volcanique. Leur surface est en général fort accidentée et montueuse. Au sommet des terres les plus élevées, on voit des roches basaltiques presque verticales ; sur leurs pentes on aperçoit des rochers blanchâtres ressemblant à de la pierre ponce. Le sol est peu fertile, la terre végétale rare et peu profonde. On ne rencontre guère de cultures que dans le fond des

vallées ou des ravins et dans les parties où il existe un peu d'humidité.

Les îles du Cap Vert, placées à peu près dans la même zone que Saint-Louis du Sénégal où les pluies ne manquent presque jamais dans l'hivernage, époque où l'on prépare les Laugams et dans laquelle se font les semailles, sont assez souvent désolées par une horrible sécheresse qui amène avec elle la famine. Parfois encore des sauterelles s'abattent en troupe innombrable sur les cultures et les dévorent en quelques heures, sans que les habitants fassent rien pour éloigner ce fléau.

L'eau est en général peu abondante dans les îles ; cependant quelques-unes sont assez bien arrosées. Malheureusement aucun travail d'irrigation n'a été jusqu'ici mis à exécution. Il n'existe dans l'archipel aucune forêt ; on y voit seulement quelques bouquets d'arbres parmi lesquels dominent les palmiers et les cocotiers. L'indigotier et le cotonnier y croissent sans culture ; le tamarinier y est assez commun. Le fond des ravins et des vallées est en général garni de broussailles, ainsi que les flancs souvent arides des montagnes. C'est la seule végétation qui de temps en temps vienne reposer l'œil fatigué par la nudité du sol.

On trouve cependant, dans cet archipel, des ressources et même des éléments de richesse et de commerce. On y cultive le riz, le maïs, le millet, la vigne, la canne à sucre et le tabac. Plusieurs îles possèdent des salines considérables qu'on pourrait facilement augmenter par quelques travaux d'exécution peu coûteuse ; on exporte avec le sel, de l'huile de palme, de l'orseille, des peaux et des cuirs.

Il y a beaucoup de bétail qu'on pourrait améliorer ; on y trouve des chevaux, des ânes et d'excellents mulets ; la volaille est abondante, et le dindon, très commun à Santiago, est estimé pour la délicatesse de sa chair. La pintade vit dans les îles, à l'état sauvage. On y chasse la perdrix et la caille. Les côtes sont très poissonneuses ainsi que presque toutes les baies. La grande tortue franche qui pèse jusqu'à 250 kilogrammes, y est assez commune. En résumé, les îles du Cap Vert, si on les compare surtout à la côte en face de laquelle elles sont situées, sont, sous le rapport des ressources, un bon point de relâche et de ravitaillement pour les navires, car on peut en outre s'y procurer facilement des fruits et des légumes.

La population de l'archipel s'élève à 101 700 habitants, elle se répartit ainsi qu'il suit dans les différentes îles (1).

San-Antonio.....	30,000 habitants libres	200 esclaves.
San-Vicente.....	2,000.	100
San-Nicolao.....	20,000.	200
Ile de Sal.....	300.	700
Boavista.....	4,100.	400
Maïo.....	3,500.	600
Santiago.....	25,300.	2,500
Fogo.....	6,000.	1,500
Brava.....	4,000.....	300

Les îles de Santa-Lucia, Branco et Raza sont inhabitées.

Dans chaque île, on trouve un commandant militaire

(1) Statistique des possessions d'outre-mer du Portugal, par D. José de Aldama y Ayala, ingénieur de seconde classe au corps des mines.

et un administrateur des douanes. Les ports de dépôt sont Porto-Grande dans l'île de San-Vicente ; le port de Preguizo à San-Nicolao ; la rade anglaise de Boavista et Porto-Praia dans l'île de Santiago.

Le gouverneur général a sa résidence officielle à Porto-Praia ; nous disons résidence officielle, car l'insalubrité de cette ville a décidé l'autorité supérieure à séjourner presque toute l'année dans l'île de Brava dont le climat est beaucoup plus sain et plus agréable. Elle n'habite à Santiago que pendant deux ou trois mois.

Ile de Santiago. — La ville de Porto-Praia est la capitale de l'archipel. Sa population est seulement de 4200 habitants. Elle est au bord de la mer, au fond de la baie du même nom la plus fréquentée de l'archipel. Elle s'élève sur un plateau, entouré de tous côtés par des ravins profonds, limités par des falaises à pic, ce qui donne au terrain sur lequel elle est bâtie, l'aspect d'une île en terre ferme. On y trouve quelques maisons bien bâties, une église et des casernes. Sa rade bien que dangereuse dans l'hivernage, à cause des coups de vents de Sud-ouest et de Sud-est, offre un bon mouillage dans la belle saison. Le débarquement devant la ville est assez généralement difficile parce qu'il y a beaucoup de ressac sur la plage.

On recommande spécialement aux marins étrangers de ne point coucher à terre, s'ils ne veulent s'exposer à gagner les fièvres qui y sont très communes.

Dans la même île de Santiago, on trouve encore la ville de ce nom vulgairement appelée la Cidade. Elle est située près de l'embouchure de la Ribeira-Grande. C'est

la ville épiscopale. Comme Porto-Praia, elle est au bord de la mer. Sa rade qui est fort mauvaise est peu fréquentée.

Outre les rades dont nous venons de parler, on trouve encore sur la côte Sud de l'île de Santiago, le petit mouillage de San-Francis; sur la côte Ouest, ceux de la Ribeira-da-Barca, et de la Ribeira-da-Prata, puis la baie de Tarrafal dans laquelle les navires passent quelquefois l'hivernage. Les marins du pays affirment en effet que les vents d'Ouest refoulés par les hautes terres de l'île, n'y deviennent jamais violents. Sur la côte Est, on rencontre le seul petit port de Santiago qui est peu sûr. Quelques barques seulement vont y charger des grains.

L'intérieur de l'île de Santiago est assez bien cultivé. Il y existe des endroits très pittoresques et des localités qu'on dit être assez saines, particulièrement celles situées sur le penchant des hautes montagnes de l'île dont le mont de San-Antonio élevé de 1440 mètres est le point culminant.

L'île est bien arrosée et l'on trouve à Porto-Praia, pour un prix modéré, des vivres frais, des fruits et des légumes. Elle produit du maïs, du millet; on y cultive le café, la vigne, la canne à sucre. On en exporte de l'huile de palme en assez grande quantité.

Ile de San-Antonio. — San-Antonio est l'île la plus peuplée et la plus fertile de l'archipel. Son climat passe pour être salubre comparativement et ses montagnes élevées permettent de jouir de toutes les températures. Dans ces montagnes, il y a des terres de très bonne qualité, et leurs versants cultivés pendant la plus

grande partie de l'année, fournissent suffisamment de ruisseaux et de sources pour l'arrosement des terres. L'eau est partagée proportionnellement entre les différents propriétaires.

Il y a dans cette île une source d'eau minérale à laquelle se rendent les habitants des îles voisines. On dit ces eaux excellentes pour quelques maladies. L'analyse y a fait reconnaître pour bases le fer et le soufre.

On ne trouve dans l'île de San-Antonio que quelques mouillages peu importants. Le meilleur est la baie de Tarrafal, bonne dans toutes les saisons, car les vents d'Ouest, au dire des marins du pays, n'y sont jamais violents, refoulés qu'ils sont par les hautes terres de l'île. On mouille également à l'Ouest de la pointe de Sal, pointe Nord de l'île, puis dans les anses de Corvoeiros et de Simao.

Le mouillage près de la pointe de Sal est un des plus fréquentés, même dans la belle saison ; les vents de nord-est n'y parviennent que difficilement. A trois milles de ce mouillage, on voit les cabanes qui composent la ville de Santa-Cruz, capitale de l'île. L'établissement de la douane est sur la pointe de Sal même.

Le mouillage de Corvoeiros est sur la côte Sud de San-Antonio, en face du Porto-Grande de l'île de San-Vicente. On y remarque une chapelle. Il est à sept milles d'un village dont nous ignorons le nom, auquel on ne peut se rendre que par un chemin très difficile.

Le mouillage de Simao est à un mille et demi environ dans l'Est du précédent ; on n'y trouve aucune habitation ; on y voit seulement quelques vieux magasins.

Sur la côte Est et sur la côte Nord de San-Antonio, on remarque encore dans les ravins quelques groupes d'habitations. Les habitants sont disséminés sur la surface de l'île, et l'on n'y trouve pas de grand centre ou d'agglomération importante de population.

Ile de San-Vicente. — L'île de San-Vicente, malgré sa faible population et son peu d'étendue, est cependant, dans notre opinion, la plus importante de l'archipel, tant par son port que par son climat, infiniment plus sain que celui de toutes les autres îles.

Le principal village de cette île est celui de Leopoldina, qui prend, chaque jour, de l'accroissement. On en trace actuellement les rues et l'on y construit quelques belles maisons.

On trouve à Léopoldina de l'eau en abondance et d'excellente qualité. On la recueille principalement à une source découverte, depuis peu, aux environs du village, dans la partie sud du Porto-Grande. Le tonneau coûte 10 shillings, et un navire peut s'en procurer de quarante à soixante barriques par jour.

La culture se fait à San-Vicente sur une petite échelle, mais avec de bons résultats. Il existe dans la baie de Porto-Grande une bonne route qui conduit à la montagne Verte, et, autour de la ville commencée, des promenades que l'on peut parcourir en voiture ou à cheval.

On peut s'y procurer des vivres frais aux prix suivants :

Viande de vache,	la livre,	3 pence 1/2.
Légumes,	id.	1 penny 1/2.
Oignons,	id.	1 penny 1/2.

Oeufs	trois pour	2 pence.
Lait,	la bonteille	1 penny.
Bœuf,	pesant 300 livres	18 duros.
Chèvre		de 1 à 2 duros.
Une couple de volailles		1/3 de duro.

Tous les jours, il part de San-Antonio des bateaux chargés de fruits et de légumes, qui se rendent à Porto-Grande. On trouve dans l'île des chevaux et des mules.

A Porto-Grande, le poisson est très-abondant et l'on peut, dans certains endroits, pêcher au filet. On prétend que le gouvernement portugais a l'intention de transporter dans cette baie la résidence du gouverneur général de l'archipel.

Une fois le mois, les vapeurs anglais faisant la malle du Brésil et ceux qui se dirigent vers le cap de Bonne-Espérance font escale à Porto-Grande. Il en est de même pour les vapeurs portugais faisant le service entre Lisbonne et Rio-Janeiro. Il existe dans ce port un dépôt considérable de charbon pour assurer ces différents services.

Les autres mouillages de San-Vicente sont peu sûrs et peu fréquentés. Ce sont, sur la côte sud, celui de San-Pedro; sur la côte est, la baie de Gatta; sur la côte sud-ouest, la petite baie de Hill. Ces mouillages ne sont guère pris que par les baleiniers.

Santa-Lucia, Branco et Raza.—Santa-Lucia, Branco et Raza n'offrent aucune ressource. Elles sont inhabitées et rarement visitées. On peut cependant mouiller, dans un cas de nécessité, dans la petite baie de Leon, au sud de Santa-Lucia. Il y existe une aiguade. Les baleiniers y vont quelquefois.

San-Nicolao. — San-Nicolao produit du riz, du maïs, des fruits et des légumes de toute espèce, un peu de café et de l'huile de palme. On en exporte quelques peaux de chèvres et des cuirs. On y fait du vin, du sucre et du rhum pour la consommation des habitants. On peut s'y procurer à des prix modérés des vivres frais.

On trouve à San-Nicolao, plusieurs mouillages ; celui de Preguizo ou de Fresh-Water, sur la côte Sud de l'île, est le plus fréquenté. C'est dans ce port, que chargent et déchargent les navires qui traitent avec les îles du Nord de l'archipel et que se font les affaires commerciales. La *principale ville* de San-Nicolao, dont nous ignorons le nom, est à 3 milles de ce port et dans l'intérieur.

Sur la même côte de l'île, on rencontre également le Porto-Velho ou baie de San-Jorge. Il y existe quelques habitations et un fort. Entre le port de Preguizo et le Porto-Velho, il y a encore les deux petites baies de Lupa et de Carical, qui sont peu fréquentées, à cause du voisinage des deux autres. Sur la côte Sud-ouest de l'île, la baie de Tanafal offre un bon mouillage dans toutes les saisons, les vents de Sud-ouest étant refoulés par les hautes terres de l'île. On y trouve de bonne eau, et la ville principale, la même dont je viens de parler, est à 9 milles environ de cette baie. Le chemin qui y conduit est fort mauvais : aussi ne peut-on se procurer de provisions, qu'en se rendant à des cabanes de bergers voisines de la baie. Il y existe une maison de douane.

Quand on est en vue de San-Nicolao, dont la côte

Nord n'est pas fréquentée, on pourra se procurer un pilote, en hissant le pavillon convenable et tirant un coup de canon.

Ile de Sal.—L'île de Sal produit beaucoup de sel, et, bien que son sol fournisse à peine assez d'herbe pour nourrir quelques chevaux, des bœufs et des chèvres, on peut dire que c'est une des plus riches de l'archipel. On y recueille annuellement de 350,000 à 450,000 fanègues de sel, qui valent en moyenne 600,000 ou 700,000 réaux. Ce sel est porté sur les marchés du Brésil, de la Plata et à la côte d'Afrique.

On a établi entre les salines et la mer, un chemin de fer dit à l'américaine, sur lequel les voitures sont traînées par des mules.

Le seul village de l'île, celui de Santa-Maria, est situé dans la baie du même nom, au Sud de l'île de Sal. On a établi dans cette baie trois môles commodes. Il est très-difficile de s'y procurer des vivres frais, car on les tire des autres îles. L'établissement de Santa-Maria augmente chaque jour d'importance.

La meilleure baie de l'île est celle de Mordeira, située sur la côte ouest. Dans l'hivernage, on évite de mouiller ou de séjourner à l'île de Sal, dont tous les mouillages sont en général dangereux dans cette saison.

Ile de Boa-Vista.—L'île de Boa-Vista produit également du sel. On en exporte chaque année de 150,000 à 200,000 fanègues qui valent, taux moyen, quatre duros les soixante fanègues. On exporte encore quelques peaux de chèvres et des cuirs.

Dans la ville principale, établie au fond de la rade anglaise, il y a quelques grandes maisons de commerce.

On trouve dans cette baie un bon môle. Les marchands sont établis au bord de la mer et le sel est porté au môle à dos de mulet.

Dans l'île de Sal, comme à Boa-Vista, le sel s'obtient, en mettant l'eau des salines ou des puits dans des vases de petite dimension qu'on laisse exposés à l'action du soleil et de l'air (1). Dès que le sel est déposé, on le tire des vases et on le met en vente. Les négociants en sel sont les mêmes pour les deux îles. Le meilleur sel de Boa-Vista se tire de la partie Nord de l'île ; mais comme les lois de douane empêchent les navires étrangers de traiter ailleurs qu'aux ports désignés, les pauvres habitants se voient privés des profits de la vente directe et sont forcés de céder leur sel aux négociants établis dans la rade anglaise ; cette baie est à peu près la seule fréquentée. On peut cependant mouiller sur la côte Sud de l'île, dans la baie nommée *Portugaise* ou port des Carolines ; ou bien encore dans la baie de la côte Est, appelée *port Terreira*, où les navires vont parfois prendre un pilote pour se rendre sur la rade anglaise.

Ile de Maio. — L'île de Maio produit également par an de 200,000 à 250,000 fanègues de sel. Une partie de ce sel, s'obtient comme à Boa-Vista et à l'île de Sal, par le moyen de vases ; cependant une grande quantité est recueillie sur un terrain bas où la mer fait irruption lorsqu'elle est soulevée par les raz de marée ou par les grands vents. Le terrain se dessèche et l'action du soleil détermine l'évaporation.

(1) Nous donnons ici textuellement la traduction des notes du commandant Miguel Lobo.

Le seul mouillage fréquenté de Maïo est la rade anglaise dans laquelle est la ville principale. On y remarque quelques belles maisons. On embarque le sel au moyen d'un mâtereau fixé sur les roches de la plage. Il n'existe point de môle.

L'île de Maïo est peu cultivée. On y apporte de Santiago les fruits et les légumes, ainsi que les vivres frais qui sont d'un prix très élevé. Chaque jour des bateaux font le trajet de Santiago à Maïo et réciproquement. Il n'existe pas de médecin dans cette île.

Île de Fogo. — Le climat de Fogo est fort malsain, et, malgré le nombre de ses habitants, il n'y a pas de médecin dans l'île. La baie la plus fréquentée est celle de Notre-Dame de la Luz. Le village de ce nom, situé aux environs de la baie, compte quelques belles maisons. Le débarquement est très difficile et on ne doit le tenter qu'avec des barques du pays. On y trouve en abondance des fruits, des légumes et des vivres frais. Ils sont cependant d'un prix fort élevé.

L'île produit du maïs et des graines. On en exporte de l'huile de palme en grande quantité. Quant aux grains, ils sont le plus souvent transportés dans les îles de l'archipel et quelquefois, mais rarement, à Madère. On trouve encore dans l'île de Fogo le mouillage de Villa fréquenté par les bateaux dans l'hivernage, saison où celui de Notre-Dame de la Luz devient dangereux.

Île de Brava. — Brava jouit d'un climat sain comparativement. Le principal port de l'île est celui de Furna. La ville est située dans une position très agréable à 3 milles du port. Chaque maison possède un jardin. Sur le bord de la mer, il y a des magasins et un môle

avec échelle qui permet de débarquer facilement. Si on veut un pilote pour entrer dans le port, situé près de la pointe Sud de l'île, il suffira de tirer un coup de canon en hissant le pavillon convenable. Il existe dans le port trois chaloupes pour aider à l'entrée et à la sortie.

Sur la côte Sud-ouest de Brava, on trouve encore les mouillages d'Ansiao, de Torreiros et sur la côte Nord celui de Feijao de Agna. Ces mouillages sont fort petits et peu sûrs. Le dernier n'est fréquenté que pendant l'hivernage.

L'île de Brava produit en abondance des fruits, des légumes et des grains. On en exporte pour Lisbonne de l'huile de palme et du café. Les autres îles de l'archipel en tirent des grains. On en transporte quelquefois à Madère.

Les droits d'exportation qui se payaient en 1856, dans l'archipel des îles du Cap Vert, étaient fixés comme il suit :

Orchilla	{	700 reis par quintal, pour Lisbonne.
		1400 reis id. pour les ports étrangers.
Huile de palme	{	3000 reis par moyo, pour Lisbonne.
		6000 reis id. pour les ports étrangers.

En résumé, il y a dans cet archipel une grande misère et une mauvaise administration locale. On pourrait combattre la première, en modifiant profondément la seconde et en l'épurant. Les habitants aisés sont d'un caractère fort généreux, très hospitaliers, et ils accueillent avec empressement les étrangers. Les cultures pourraient prendre dans ces îles un grand accroissement, si l'on y pratiquait un système d'irrigation bien entendu. Avec les cultures, on parviendrait à augmenter

considérablement le bétail et le nombre des animaux domestiques. Toutefois, il faut le dire, les travaux agricoles sont fort difficiles pour les Européens, sous ce climat brûlant et malsain. Les nègres paresseux par nature, esclaves la plupart, ne peuvent fournir des travailleurs intelligents et actifs. Il y a donc bien peu d'espoir d'amélioration dans l'état général de l'archipel, d'autant que l'argent manque pour tous les travaux d'utilité générale que l'on pourrait entreprendre. Cependant les îles du Cap Vert, si on les compare au continent en face duquel elles sont situées, sont encore une bonne relâche pour les navires qui ont besoin de vivres frais, elles offrent en réalité bien plus de ressources de tous genres.

C. PH. DE KERHALLET.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

Sur l'ouvrage intitulé : *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Tom. I et II. Paris 1857-58, in-8.

La Société de Géographie connaît déjà l'abbé Brasseur de Bourbourg, dont elle a entendu, avec un vif intérêt, une communication sur le Guatemala. Ce n'était là qu'un spécimen des travaux auxquels ce savant voyageur se livre depuis plusieurs années, et la publication que je vous fais connaître peut seule donner une idée des nombreux et importants matériaux que cet ecclésiastique a recueillis dans deux voyages faits au Nouveau-Monde. Le zèle et l'intelligence de M. Brasseur nous promettaient sur l'Amérique centrale un livre d'une véritable valeur, puisque nous savions qu'il s'est livré à l'étude des idiomes de ce pays, et qu'il a exploré les antiquités et les peuplades indiennes. Aussi devons-nous dire à l'avance que, malgré les critiques de détail que son estimable publication peut soulever, elle n'en demeurera pas moins de la plus grande importance pour l'histoire américaine ; et tous ceux qui voudront s'en occuper, ne sauraient se dispenser de la consulter.

L'auteur a donné la liste de tous les documents imprimés ou manuscrits dont il a fait usage, et cette liste seule est la meilleure confirmation du jugement que je viens de porter.

Comme l'intelligence de la langue et de l'écriture mexicaines était une condition nécessaire pour pouvoir pénétrer dans la nuit des origines du Nouveau monde, M. l'abbé Brasseur a fait précéder son livre d'un aperçu sur cette langue, accompagné de dessins des hiéroglyphes mexicains. Afin d'inspirer plus de confiance au lecteur, il s'est mis en rapport avec la personne qui est, sans contredit, le plus versée dans ces matières, M. Aubin, dont la science attend depuis longtemps un monument élevé à la philologie américaine.

Cette introduction embrasse tout le livre I^{er}. Il est à regretter que l'auteur n'ait point apporté plus de réserve dans ce qu'il dit des traditions primitives ; que même il ne nous ait pas toujours avertis de ce qui peut être considéré comme probable ou de ce qui ne se présente qu'avec des caractères purement mythiques ou légendaires. Ainsi que tous les hommes qui abordent les premiers une terre encore inconnue, il s'égare facilement et se laisse aller aux illusions des rapprochements et des étymologies. La manière dont fut peuplée l'Amérique, où paraissent s'être mêlées des races fort diverses, est encore environnée de trop d'obscurités, pour qu'il soit possible d'émettre une opinion définitive. Un fait demeure cependant établi, fait que M. l'abbé Brasseur a sagement mis en lumière, c'est le grand déplacement des tribus américaines du nord au sud. Presque toutes les peuplades indiennes de la partie septentrionale du

Nouveau monde prétendent être arrivées de l'ouest, en passant le Mississipi. Suivant les Muskoges, le grand peuple dont ils sont sortis, demeure encore dans l'ouest. Leur arrivée ne paraît dater que du xvi^e siècle. Les Chipeways sont les seuls dont les traditions indiquent, jusqu'à un certain point, leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disaient-ils, une contrée fort reculée vers l'ouest, d'où une nation méchante les avait chassés ; ils traversèrent un long lac rempli d'îles et de glaçons. L'hiver régnait partout sur leur passage. Ils débarquèrent près la rivière du cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer, remarque M. Brasseur, qu'à la migration d'une peuplade sibérienne qui aurait passé le détroit de Behring, ou longé les îles Aléoutiennes. Les *tumuli* qui sont répandus tout le long de la vallée du Mississipi, et qui ont été explorés par M. Davis et Squier, semblent être les témoins de cette antique migration. Tous ces monuments sont de forme conique, de proportion colossale ; ils constituent d'immenses enceintes, construites de terre mêlée de pierres, et affectant tour à tour une disposition parallélogramique, elliptique, polygonale, ou tout à fait irrégulière. De pareilles constructions dénotent un état de civilisation relatif, supérieur à celui des Indiens actuels, et qui s'adapte assez bien au genre de société que pouvaient présenter les populations conquérantes de l'Anahuac. Ces tribus inconnues paraissent avoir été agricoles ; mais l'agriculture n'a pu être chez eux le résultat d'une importation puisqu'elles ne connaissaient d'autres céréales que le maïs, dont l'origine est exclusivement américaine.

La civilisation primitive de l'Amérique septentrio-

nale semble avoir étendu ses bienfaits, dans les premiers temps de son existence, aux diverses contrées connues aujourd'hui sous les noms d'États de Tabasco, de Chiapas, d'Oaxaca et d'Yucatan, ainsi qu'aux républiques actuelles de Guatémala, de San-Salvador et de Honduras. Cette partie de l'Amérique doit à son sol volcanique et à ses nombreux cours d'eau, une singulière fertilité. La partie septentrionale du Honduras, les régions centrales du Péten et du Lacandon, au nord de Guatémala, et les provinces de Chiapas et de Tabasco, sont arrosées par les plus grandes rivières qui coulent entre le Mexique proprement dit et l'isthme de Panama. Au dire de Ramon de Ordoñez, dont l'ouvrage a été souvent mis à contribution par M. Brasseur, les bords du Tabasco et de l'Uzumacinta sont représentés, dans la tradition tzendale, comme ayant été le théâtre des merveilles opérées par Votan. Ce Votan joue un très grand rôle dans la mythologie de l'Amérique centrale, et il se rattache au souvenir d'un déluge qui reparaît dans toutes les traditions des peuplades de l'Amérique septentrionale. C'est là un fait fort digne de remarque. Car, même en dégageant de ce qu'ont rapporté les missionnaires, les rapprochements qu'ils ne manquent pas de faire avec le déluge biblique, il n'en reste pas moins constant que le souvenir d'un grand cataclysme existait chez des peuplades américaines fort éloignées les unes des autres. Si de pareilles traditions subsistaient chez tous les peuples de l'Asie et de l'Océanie, elles serviraient en quelque sorte de fil conducteur pour suivre les migrations qui s'opérèrent de l'Ancien au Nouveau monde. Mais la tradition du

déluge ne se retrouve pas chez une foule de populations asiatiques cependant fort anciennes. Les Chinois ne la connaissent pas , car ce qu'ils rapportent de Yao a évidemment trait au débordement du fleuve Jaune. Rien ne l'indique chez les anciens Égyptiens, non plus que chez les Tartares. On n'est donc point certain que ce cataclysme américain ne se lie pas à quelque grand phénomène dont les bords de l'Océan auraient été le théâtre, ou même que ce soient là des importations des colonies scandinaves, si tant est que de semblables colonies se soient jamais fondées dans l'Amérique, plusieurs siècles avant l'arrivée de Colomb. On a plusieurs fois, et avec une certaine vraisemblance, émis l'avis que des Japonais ont pu venir aborder sur la côte du Mexique, et l'on a produit en faveur de cette opinion des rapprochements ingénieux. Mais la race jaune n'aurait point importé dans le Nouveau monde et laissé si vives des traditions dont on ne trouve chez elle aujourd'hui aucunes traces et qui ne sont pas mentionnées dans les annales chinoises. L'état actuel de nos connaissances ne permet donc de tirer aucune donnée historique de ces légendes ; elles ont été d'ailleurs singulièrement métamorphosées par les missionnaires, toujours prêts à reconnaître des vestiges de leurs croyances dans des contes d'une extrême élasticité, et qui s'imaginaient lire sur les monuments mexicains la preuve que saint Thomas avait poussé jusqu'aux Grandes Indes sa prédication. Du reste, rendons la justice à M. Brasseur, de dire qu'il est lui-même assez réservé sur ce chapitre, l'étude des lieux lui ayant montré la possibilité de vastes inondations locales. Adoré

chez plusieurs nations sous le titre de *Cœur du peuple*, ou de *Cœur du royaume*, Votan apparaît, écrit notre auteur, tantôt comme une création mythique élevée au-dessus de l'humanité, tantôt comme un prince et un législateur. Quelques personnes ont voulu reconnaître dans ce Votan le Bouddha indien, que le prosélytisme des premiers missionnaires de Çakya-Mouni aurait porté jusqu'au delà des mers. Rien n'autorise encore de pareils rapprochements. Je me bornerai à dire qu'on reconnaît ici un de ces personnages analogues à Manou, à Minos, à Thoth, à Odin, à Zoroastre même, placés à la tête d'autant de mythologies. L'analogie que l'on découvre entre les traditions tzendales, quichéés et mexicaines, entre les personnages présentés sous les noms divers de Votan, Gukumatz, Cukulcan et Quetzacoatl, fait croire que les différentes mythologies des tribus de l'Amérique centrale découlaient d'une source commune. Peut-être les premiers Espagnols ont-ils prêté à la théologie mexicaine un spiritualisme et une pureté plus grande qu'elle ne les offrait en réalité et que ne l'admet M. Brasseur. L'étude comparée des mythologies sauvages m'a mis fort en garde contre cette métaphysique théologique, introduite sous l'influence du christianisme par les derniers rédacteurs des traditions américaines. M. Brasseur combine les témoignages tirés des manuscrits écrits en nahuatl, en quiché et en kakchiquel. Ces idiomes constituaient les trois langues littéraires principales du pays. Le nahuatl ou mexicain proprement dit est l'idiome dans lequel est composé le *code.x chimalpopoca*, un des plus importants que l'auteur ait eu à sa disposition.

C'est l'histoire des royaumes de Culhuacan et de Mexico, écrite au milieu du ^{xvi}^e siècle. Elle renferme, année par année, les annales de ces pays jusqu'en l'an 751. La langue quiché était parlée par une population qui paraît se rattacher aux Toltèques. Le principal manuscrit de cet idiome consulté par l'auteur a été découvert à Santo-Tomas Chichicastenango, autrement dit Chuilà, bourgade considérable du Quiché, où habitent les descendants d'une grande partie de l'ancienne noblesse de ce royaume. Il raconte les origines des Indiens de la province de Guatemala. Le mémorial de Tecpan-Atitlan, qui comprend une généalogie des princes de la famille royale de Cakchiquel, est le principal document écrit dans la langue de ce nom dont M. Brasseur a profité ; il date de la fin du ^{xvi}^e siècle. Le même auteur a aussi fait usage de vocabulaires et de dictionnaires des autres idiomes de l'Amérique centrale rédigés par des Espagnols. L'un des plus importants entre ces idiomes est le tzendal, parlé encore aujourd'hui par un grand nombre d'Indiens de l'État de Chiapas, et qui est de la même famille que le maya, la langue du Yucatan.

La priorité du tzendal et du maya est une preuve non équivoque de l'antiquité des nations chez lesquelles ces langues étaient en usage. Aussi fait-on généralement des côtes du Yucatan et des provinces riveraines de l'Uzamacinta, le premier siège de la civilisation en ces pays. L'Yucatan forme, comme on sait, une presqu'île qui se détache nettement du continent dont elle est séparée à l'ouest par la lagune de Terminos, au sud, par les plateaux marécageux du

Péten-Itza, et à l'est par le golfe Dulce. Par sa constitution géologique, l'Yucatan annonce un sol émergé des eaux, à une époque comparativement récente. L'Yucatan proprement dit n'a point de rivières, à l'exception de celle de Champoton, qui coule directement de l'est à l'ouest, dans la partie méridionale de la péninsule. On y voit encore plusieurs cours d'eau peu considérables, mais qui se dessèchent après la saison des pluies. En revanche, on y trouve un grand nombre de lacs et d'étangs, quelques-uns remarquables par leur étendue et leur limpidité, et surtout une multitude de puits naturels, situés généralement à une grande profondeur, dans des grottes d'une forme extraordinaire, où on les croirait alimentés par des rivières souterraines. Toutefois le sol de l'Yucatan est uni, il est perpétuellement couvert d'une végétation vigoureuse, ce qui n'empêche pas l'air d'être extrêmement salubre.

D'après les traditions, le pays était, dans le principe, habité par les Quinamés, race de géants. Une légende, recueillie par Lizana, fait venir les premiers habitants du pays de l'île de Haïti. d'où ils seraient passés ensuite dans celle de Cuba. On a cru reconnaître cette dernière île dans le Valum-Votan, d'où les historiens tzendals font arriver Votan, qui serait venu s'établir sur le cours de l'Uzumacinta, après avoir débarqué au voisinage de la lagune de Terminos.

Le livre II de l'ouvrage de M. Brasseur est consacré à l'histoire primitive du Mexique et à celle de la république théocratique de Tollan. L'auteur poursuit l'histoire des Toltèques ou habitants de cette république aux livres III et IV. Je ne peux le suivre dans ses

longs développements, où il est bien difficile au reste de faire la part de la réalité et de la fable. Trois races attirent, avec les Toltèques, plus particulièrement notre attention : les Olmèques qui s'établirent sur le plateau de Huitzilapan ; les Totonagues et les Othomis. Les Totonagues s'attribuent, dans leurs annales, l'érection des pyramides de Téotihuacan. Ils étaient descendus dans la vallée d'Anahuac, après avoir laissé derrière eux les Xalpanèques, qui s'étaient arrêtés sur les bords du lac de Xaltocan. L'extrême différence qui sépare l'idiome des Totonagues de la langue nahuatl, son affinité au contraire avec le maya, sont une preuve de son antiquité. Les Othomis s'éloignent encore plus des Mexicains. Gomara les fait venir du même pays que les Olmèques et que les Mixtécas, lesquels habitaient le Tlalocan, ou pays de l'abondance ; c'est l'ancien nom que l'on donnait aux contrées situées entre Oaxaca et Chiapas. Les Othomis occupaient les montagnes et les vallées de l'Anahuac, assez longtemps avant les Nahoas et les tribus qui furent ensuite connues sous le nom de Toltèques. Ils s'étendaient dans tout le royaume du Tula, ou Tollan. Rudes et grossiers aujourd'hui, les Othomis ont été de tout temps agriculteurs. Ils avaient une religion à part, dont M. Brasseur nous donne un aperçu. Leur principal dieu était Okha, et entre les différents héros auxquels ils rendaient un culte, se plaçait en première ligne Otomitl. Ce peuple différait du reste assez peu des Mexicains par les usages, mais s'en distinguait en ce qu'il se rasait la tête, ne laissait croître simplement qu'une petite touffe de cheveux au sommet de l'occiput, comme le font les Chi-

nois. Asservis tour à tour par les Toltèques, les Chichimèques et les Aztèques, les Othomis étaient méprisés des autres peuples de l'Anahuac, chez lesquels leur nom était une sorte d'injure.

Le livre V est consacré à l'histoire des Quichés et des Mayas. L'auteur nous y donne sur les mœurs et la religion du Yucatan, des détails d'un grand intérêt, puisés, il est vrai, en partie, dans Herrera, Lizana, Cogolludo et Torquemada. Je voudrais pouvoir en reproduire ici quelques-uns. Il y a là des données ethnologiques fort importantes. Le livre VI s'ouvre par des considérations sur la civilisation américaine et les invasions barbares, et se continue par l'histoire détaillée des Chichimèques ; il se termine avec les premiers temps de l'histoire du Mexique proprement dit. Le livre VII embrasse l'histoire des Téo-Chichimèques, celle des rois de Culhuacan, de Tetzcuco, et finit par la vie d'Acamapichtli II. Le livre VIII, qui est le dernier du tome second, embrasse l'histoire des rois quichés. On y trouve de curieux détails sur la puissance cakchiquele. Les désastres de l'Yucatan terminent le tome.

Ce que l'auteur nous dit des mœurs et de la religion des Quichés fait le pendant de ce qu'il a rapporté de l'Yucatan. Les Quichés habitaient une région où M. Brasseur a résidé lui-même, au milieu des Indiens, et il a été parfaitement placé pour recueillir les documents qu'il nous fait connaître. Toutefois, il semble se laisser aller un peu au désir de retrouver chez eux des institutions analogues à celles des Sémites, entraîné qu'il est, d'ailleurs par les rapprochements que se plaisaient à faire ses devanciers. Pourquoi, en effet, va-t-il chercher des souvenirs de la maison de la Cahba chez

un peuple qui est si éloigné des Arabes par les lieux, la langue et l'histoire? Je regrette d'autant plus ces rapprochements hasardés qu'ils peuvent compromettre aux yeux du critique la valeur très réelle des documents rassemblés par l'auteur.

L'ouvrage de M. Brasseur se lit avec un intérêt soutenu et est heureusement composé. Le troisième volume trouvera certainement, chez le public instruit, le même accueil qu'ont rencontré les deux premiers. Ce qu'on pourrait peut-être reprocher à ceux-ci, c'est d'avoir trop multiplié les détails et donné parfois l'apparence de la certitude historique à ce qui n'est qu'une induction ou une conjecture. Mais je laisse au lecteur le soin de faire la part de l'entraînement bien naturel qu'éprouve tout explorateur d'un champ nouveau, tout pionnier qui ouvre une route nouvelle ; la critique n'est possible que quand la voie est éclairée, et le savant missionnaire aura le mérite de l'avoir tracée à travers un terrain non-seulement en friches, mais encore de difficile accès. Dans le troisième volume, qui nous reportera au temps de la conquête espagnole, il entrera ailleurs sur un terrain moins mouvant.

Ces réserves faites, je ne puis donner que des éloges au travail de l'abbé Brasseur, accompli dans des circonstances souvent difficiles, avec un désintéressement et une ténacité louables, fruit de labeurs prolongés qui ne rencontraient, dans le principe, ni appui suffisant, ni curiosité empressée. La Société de Géographie se doit à elle-même de porter témoignage en faveur d'une œuvre aussi méritoire, et pour l'auteur duquel elle professe une juste estime.

ALFRED MAURY.

VOYAGES D'UNE FEMME AUTOUR DU MONDE,

Par M^{me} IDA PFEIFFER ;

Traduits de l'allemand par W. DE SUCKAU, 2 vol. in-12.

Paris, 1857 et 1858.

La Société de Géographie ayant désiré qu'un rapport lui fût fait sur les voyages d'une femme célèbre qu'elle s'honore de compter parmi ses membres , M^{me} Ida Pfeiffer, je renfermerai dans une même analyse les deux voyages autour du monde qu'elle a exécutés, et qui embrassent, le premier, une période de deux années, de 1846 à 1848 ; et le second, une de trois années, de 1851 à 1854. Disons d'abord un mot de l'auteur.

M^{me} Ida Pfeiffer cette courageuse touriste qui assistait, il y a deux années, à une de nos séances, est née en 1795 à Vienne, capitale de l'Autriche. Elle s'y maria vers 1820, et eut deux fils. — Après la mort de son mari et l'établissement de ses enfants, se voyant libre, elle put disposer d'elle-même et satisfaire l'extrême désir qu'elle avait de voyager.

Dès 1842, elle parcourut la Turquie, la Palestine et l'Égypte, et visita les pays scandinaves ; puis elle fit ses préparatifs pour tenter son premier voyage autour du monde.

Ses dispositions prises, elle se rendit de Vienne à Hambourg, où elle s'embarqua pour le Brésil. Elle resta quelque temps à Rio-de-Janeiro, d'où elle repartit pour doubler le cap Horn et remonter l'océan Pacifique afin de toucher à Valparaiso. De ce port du Chili, elle

se dirigea vers Taïti, station française de l'Océanie, d'où elle se rendit à Canton. De ce point de la Chine, trop connu pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter, elle gagna les Indes orientales pour visiter et décrire successivement Calcutta, Bénarès, Delhy, et passer à Bombay, puis à Mascate et à Bagdad, puis à Mosoul, à Tauris, ville frontière de la Perse, et enfin à Constantinople et Athènes, sur son retour vers sa patrie, où elle rentrait en 1848. Ce premier voyage ne parut que deux ans après que M^{me} Pfeiffer l'avait accompli.

En 1851 elle se remit en route, et Londres devint son premier lieu de relâche. Partie ensuite de la métropole britannique pour le cap de Bonne-Espérance, elle y arriva en ligne directe, puis elle fit voile pour Singapore, d'où elle allait passer à Bornéo, Java et Sumatra; ensuite dans d'autres îles, pour repartir de Batavia, traverser le grand Océan et atteindre la côte occidentale de l'Amérique du nord, en Californie; cingler ensuite de San-Francisco à Panama, pour faire une pointe à Guyaquil et Lima et revenir à Panama, pour franchir en chemin de fer l'isthme américain, et gagner la Nouvelle-Orléans, afin de remonter les fleuves des États-Unis et visiter les fameuses chutes du Niagara, redescendre à New-York, repasser l'océan Atlantique, aborder à Liverpool, et retourner à Vienne, après une excursion en Portugal.

Tels sont les deux voyages autour du monde exécutés par M^{me} Pfeiffer. C'est à la suite de leur accomplissement et de la publication du second en 1856, qu'elle est venue à Paris, où la Société de Géographie, à qui elle était spécialement recommandée par le doyen

actuel de la science, le célèbre Alexandre de Humboldt, l'a reçue au nombre de ses membres et lui a décerné une médaille d'honneur.

Les récits de cette courageuse exploratrice des régions lointaines sont empreints d'abandon et de simplicité ; elle cherche à être naturelle et vraie, sans exagérer les périls qu'elle a eu à courir, ni charger la couleur de ses tableaux. Le peu d'espace que le *Bulletin* réserve aux analyses d'ouvrages, ne nous permettrait pas de suivre l'auteur dans ses diverses pérégrinations ; nous rapporterons seulement quelques-uns des faits nouveaux qu'elles peuvent offrir sous le rapport géographique ou celui des mœurs et coutumes.

Dans le premier voyage, nous trouvons quelques détails intéressants sur les indigènes de Taïti et des îles voisines. Les indigènes ont été convertis au christianisme, mais en gardant leurs habitudes relâchées. Ainsi qu'au temps où Bougainville se trouvait dans cette île, et il y a de cela près d'un siècle, les femmes et les filles continuent de se livrer aux étrangers ; plus une jeune fille a de courtisans, plus elle s'en glorifie. Les maris, étant de leur nature très paresseux, laissent leurs compagnes trafiquer de leurs charmes, et se dispensent de travailler, vivant ainsi de ce trafic honteux.

L'île de Taïti est une station qui acquiert chaque jour une nouvelle importance, comme point de relâche pour aller de l'Amérique en Australie. M^{me} Pfeiffer la quitta le 17 mai, et était le 3 septembre suivant à Singapour, île transformée en colonie anglaise, et dont la mangouste passe pour le fruit le plus délicat de l'univers.

Les villes des Indes orientales visitées et décrites par M^{me} Pfeiffer, n'étaient pas de nature à lui offrir des notions nouvelles, après l'évêque Heber et le français Victor Jacquemont, qui en avaient tracé une peinture fidèle ; aussi passe-t-elle vite à Bombay et à Bagdad. Cette dernière cité, aux maisons d'un étage, n'a de fenêtres que du côté du Tigre, fleuve sur les bords duquel elle repose avec ses 60,000 habitants, qui, à cause d'une chaleur de 30 à 40° centigrades, se tiennent le jour dans les appartements, pour n'en sortir que le soir et se rendre sur les terrasses, où ils passent une partie de la nuit.

Dans le second voyage de M^{me} Pfeiffer, nous avons remarqué les détails qu'elle présente sur les Dayaks ou sauvages indigènes de Bornéo, et les Battaks ou cannibales de Sumatra.

Les Dayaks habitent des huttes bâties sur pilotis, et où l'on monte par des échelles que l'on retire la nuit. Ces indigènes ont l'os du nez aplati, les narines très larges, une grande bouche et des mâchoires saillantes. Ils liment leurs dents comme les Malais et se les teignent en noir. Leur physionomie exprime généralement la patience et la bonhomie, parfois même la bêtise, ce qui tient en partie à l'habitude qu'ils ont d'avoir la bouche toujours ouverte. Ils ont les cheveux noirs ; les hommes les portent courts, et les femmes longs, en les laissant tomber sans les nouer en tresses. Pour costume, les hommes ont une ceinture autour du corps, et pas de coiffure ; ils portent généralement des perles de verre et un couteau appelé parang. Les femmes ont une petite jupe et une ceinture qu'elles ne quittent que

la nuit. Cette ceinture est en cercles de laiton ou d'anneaux noirs de bambou, et elle pèse souvent plus de quinze livres. Sa forme rappelle les crinolines aujourd'hui à la mode, et nos belles dames ne se doutent guère qu'elles aient ainsi emprunté un de leurs atours à des sauvages de Bornéo, aux oreilles percées de trous, et aux ongles teints en brun rouge.

Les Dayaks ont l'horrible habitude de conserver comme trophées de guerre des têtes humaines qu'ils ont coupées ; tous ont chacun un panier orné de coquillages, auquel on ajoute un feston de cheveux d'hommes, la première fois qu'ils ont tranché une tête.

Ces sauvages peuvent avoir autant d'épouses qu'ils veulent, et ils les traitent convenablement. Ils ne se mélangent pas avec d'autres indigènes, et vivent toujours entre eux. Ils n'ont ni écriture, ni temples, et pas même de culte ; ils brûlent leurs morts et en gardent les cendres dans des arbres creux ; ou bien ils les enterrent ou les attachent à des troncs d'arbres, les pieds en haut et la tête en bas.

Quant aux farouches *Battaks* de Sumatra, ils n'ont, pas plus que les Dayaks, de prêtres ni de temples ; mais ils croient aux bons et aux mauvais génies : ils n'en admettent qu'un petit nombre de bons, mais ils en ont une grande quantité de mauvais. Si un homme est malade, ils disent que le mauvais génie est en lui ; ils attribuent tous les malheurs à ce démon. Quelquefois aussi, selon eux, le mauvais génie entre dans un homme sans le rendre malade. Celui qui en est possédé devient à l'instant même l'objet d'un profond respect, car on a peur alors d'offenser le génie : tout ce

qu'il dit est regardé comme oracle et exécuté fidèlement.

Les baptêmes, les mariages et les enterrements des Battaks se font sans aucune cérémonie : seulement, si un rajah ou chef considérable vient à mourir, on invite à ses funérailles les chefs des environs, et ils y viennent avec une suite nombreuse, en amenant avec eux un jeune buffle qui est immolé sur place et mangé par les assistants ; et pendant plusieurs jours, souvent même pendant des semaines entières, on ne fait que manger, danser et boire du siri, liqueur fermentée qu'on tire de l'arenga ou areng, sorte de palmier.

Le chef de la communauté n'est guère que l'égal des autres Battaks ; mais à sa mort, son fils aîné devient son héritier ; il prend toutes les femmes de son père, qu'il réunit aux siennes propres. Quant aux hommes ordinaires, ils doivent acheter toutes leurs compagnes, et ils les achètent jeunes. Celui qui est trop pauvre pour s'acheter une épouse, va s'établir dans la famille de celle qu'il désire posséder, et il y travaille comme esclave, jusqu'à ce qu'il l'ait obtenue de ses parents.

Bien qu'anthropophages, les Battaks passent pour un peuple généralement humain et juste. Soumis au gouvernement hollandais, ils tiennent envers lui tous leurs engagements. Les hommes n'ont pas de barbe, et les deux sexes portent le *sarong*, sorte de ceinture, absolument de la même manière autour du corps. Les femmes vont ordinairement nues jusqu'aux reins, mais les jeunes filles tiennent la gorge couverte. Dans les fêtes, on immole toujours un buffle et l'on exécute des danses jusqu'à épuisement. Les Battaks ont les mêmes brace-

lets de coquillages blancs, les mêmes cerceaux ou crinolines, les mêmes sortes de tambours et les mêmes étoffes d'écorce que les Dayaks, ce qui prouverait que les deux peuples ont une même origine ou une certaine affinité. Les maisons des Battaks sont également bâties sur pilotis, comme celles des Dayaks, mais plus grandes, plus belles et plus solides. Les Battaks portent constamment une lance et un couteau ou *parang* ; ils ne cessent de mâcher soit du siri, soit du tabac, et les femmes les imitent, de même que leurs enfants : on voit souvent, en effet, de petits enfants quitter le sein de leurs mères pour fumer, ainsi qu'elles, le cigare du pays. Tout le monde se régale au même plat, et n'a pour seules fourchettes que des mains sales qu'on ne lave jamais.

C'est après avoir exploré l'intérieur de Sumatra que M^{me} Pfeiffer, de retour à Batavia, en repartit bientôt pour franchir le grand Océan et gagner les côtes de l'Amérique du Nord, puis celles de l'Amérique du Sud, pour enfin, par l'isthme de Panama, rentrer dans l'océan Atlantique et reparaitre en Europe, ainsi que nous l'avons déjà dit. Mais nous le répétons, les seuls détails un peu nouveaux que renferment ses deux voyages concernent les sauvages dont nous avons parlé ; le reste se confond avec les relations d'autres voyageurs qui avaient devancé notre héroïne pérégrinante, laquelle vient d'explorer, comme on sait, la côte orientale de Madagascar.

ALBERT-MONTÉMONT.

RAPPORT

Sur le mémoire intitulé : *Le Pérou avant la conquête espagnole*, par M. Ernest Desjardins. Paris 1858 ; A. Bertrand. In-8°.

Les origines de la civilisation américaine commencent à se dégager des fables dont les premiers historiens du nouveau monde les avaient obscurcies ; mais elles n'en demeurent pas moins environnées de ténèbres dont la science parviendra difficilement à dissiper l'épaisseur. Les monuments seuls peuvent éclairer quelques-unes de ces obscurités. Les nombreuses découvertes archéologiques, dont le Mexique et l'Amérique centrale ont été, dans ces dernières années, le théâtre, les textes hiéroglyphiques dont on déchiffre graduellement le contenu, font espérer que l'histoire de ces contrées avant la conquête pourra être reconstruite avec quelque exactitude. Mais on ne pourra remonter que par induction aux époques, qui piquent davantage notre curiosité, les premiers siècles où le Nouveau monde fut peuplé, et où les tribus émigrées de l'Asie et de l'Océanie se divisèrent en nationalités distinctes et donnèrent naissance à des centres de population. Le Pérou est encore moins bien partagé que le Mexique, et les monuments écrits y font défaut à nos investigations. Antérieurement à l'arrivée des Espagnols, les habitants de ce pays ne faisaient usage, pour

conserver le souvenir des faits, que de *quipos*, c'est-à-dire de fils dont les nœuds et les couleurs suffisaient, par leur association, à l'expression d'idées simples et à la constatation d'événements généraux. Ces quipos ont naturellement péri, et eussent-ils même été conservés, nous n'en pourrions débrouiller l'écheveau. On en est donc réduit à prendre pour informateurs les premiers écrivains espagnols qui firent des antiquités du Pérou l'objet de leurs récits. Et ces écrivains ne sont pas tous faits, il faut en convenir, pour nous inspirer une grande confiance. Quelques monuments semblent cependant de nature à jalonner notre marche sur ce terrain mouvant, et un voyageur français, M. Angrand, a récemment rapporté de ces monuments, des plans, des dessins et des descriptions qui fournissent de précieux éléments de critique. C'est ce que nous a montré M. Ernest Desjardins. Dans un mémoire intéressant, il a fait servir le résultat des découvertes de notre compatriote à éclairer les traditions sur l'histoire du Pérou que nous ont transmises Garcilaso, Balboa et Montesinos, c'est-à-dire les écrivains les mieux informés sur les antiquités péruviennes, et à contrôler les données moins authentiques de Herrera, Acosta, Gomara, Betanços, Pedro de Cieça, Calancha, Avendano et Garcia.

Le mémoire de M. E. Desjardins est composé avec méthode et disposé avec clarté. C'est assurément un des meilleurs morceaux qui aient paru sur les origines de la civilisation de l'Amérique, et s'il ne rétablit pas totalement une succession de faits qu'il est impossible de renouer, du moins il restaure dans ses linéa-

ments principaux une histoire à peine étudiée parmi nous.

Son travail se divise en six parties : 1^o traditions indiennes sur l'origine du Pérou ; 2^o Manco-Capac , ou âge héroïque de l'histoire péruvienne ; 3^o les Incas ; 4^o institutions du Pérou ; 5^o monuments du Pérou ; 6^o conclusion.

Je m'étendrai peu sur ce que M. Desjardins nous dit des origines du Pérou. Les questions qu'il soulève sont encore si hérissées de difficultés, qu'il serait malaisé même de discuter simplement les éléments du problème. Des races indigènes ont-elles été autochtones en Amérique ? La manière dont d'autres contrées, mieux connues dans leur première histoire, se sont peuplées, rend le fait improbable. Mais il faudrait connaître les révolutions géologiques qui se sont accomplies dans le dernier des âges anté-historiques, pour hasarder une réponse vraisemblable ; et nous ne savons rien des conditions dans lesquelles la faune américaine , si différente de la faune de l'Ancien monde, a pris naissance. Qu'il y ait eu des migrations, le fait est à peu près certain ; mais ces colons étaient-ils les premiers hommes qui foulèrent le sol américain ? Là est la question insoluble , au moins dans l'état actuel de nos connaissances. Toutefois, la faible population qu'avait le Nouveau-Monde, au moment de l'arrivée des Européens, ne me semble pas , comme incline à le croire notre confrère , une preuve du peu d'ancienneté de son peuplement. N'est-ce pas un des faits les mieux démontrés de l'économie politique, que la population des états est constamment propor-

tionnelle à l'abondance de leurs produits? Tel n'est-il pas le motif qui fait que les populations esclaves s'affaiblissent au lieu de s'accroître? L'extrême misère est une cause de stagnation ou de diminution de l'espèce humaine. Les enfants peuvent naître en grand nombre, mais ils ne vivent pas. Voilà pourquoi le Groënland voit le chiffre de ses habitants toujours stationnaire; pourquoi c'est seulement chez les nations aisées et laborieuses que la population croît rapidement. La faible population du Nouveau-Monde avant la conquête, ne prouvait donc rien autre chose que la misère de ses habitants. L'Égypte est habitée depuis plus de six mille ans, et le chiffre de sa population ne s'élève pas, tandis qu'en France, dans l'Italie septentrionale, en Angleterre, en Allemagne, la population double en moins d'un siècle. Je m'en tiens donc encore à l'opinion de M. de Humboldt, que M. Desjardins combat à tort, selon moi.

Le rapprochement des traditions et l'examen des monuments conduisent M. E. Desjardins à admettre que la civilisation qui a précédé l'époque des Incas était très-supérieure à celle de ces derniers conquérants indigènes. Cette opinion, notre savant confrère l'a soutenue par des arguments qui ne manquent ni de force ni de vraisemblance, ou, pour mieux dire, il l'a fait ressortir de l'exposé même des traditions. En cela il vient appuyer la thèse de M. de Martius, qui considère les nations américaines comme tombées d'un haut état de culture intellectuelle dans la barbarie où elles gémissent aujourd'hui, thèse qui me semble, du reste, fort sujette à contestation. Quant aux

ressemblances qu'il a cru saisir entre les institutions de l'Égypte et du Pérou, je suis moins frappé de leur réalité et je m'imposerai à leur égard une extrême réserve. Ces ressemblances ne sont ni assez décisives, ni assez particulières, pour qu'on puisse rien inférer sur l'origine d'une civilisation que nous ne connaissons qu'à travers des témoignages incomplets et parfois contradictoires. Il existe une foule de peuples de l'Asie chez lesquels on découvre de pareilles analogies avec les institutions de la terre des Pharaons, sans qu'on soit pour cela en droit d'inférer que les habitants des bords du Nil qui n'étaient ni navigateurs, ni communicatifs, eussent porté dans des contrées lointaines leurs usages et leur croyance. Le mieux me semble de rester là-dessus dans une prudente indécision, et M. Desjardins est trop familiarisé avec les procédés de la critique, pour ne pas comprendre que cette voie est la plus réellement scientifique. Les premiers historiens du Pérou, même Garcilaso et Balboa ont une tendance marquée à rapprocher ce que les traditions leur avaient transmis sur l'ancienne société péruvienne, des idées et des croyances qu'ils tenaient du Christianisme, et cette tendance rend toujours leurs assimilations suspectes. Il suffit de parcourir ces auteurs pour se convaincre qu'ils étaient dominés par la pensée que les peuples de l'Amérique étaient des enfants égarés d'Israël, des Gentils jadis évangélisés par saint Thomas, des colons de la Grèce ou de Rome, et ces préoccupations les ont entraînés à des rapprochements forcés que M. Desjardins reconnaît lui-même. Quand on songe à toutes les opinions ridicules qui régnaient encore au ^{xvii}^e et au

xviii^e siècle, sur la mythologie grecque et romaine, on ne peut se défendre de la pensée que les auteurs espagnols n'ont été, sur le terrain des légendes américaines, ni plus perspicaces, ni mieux inspirés.

M. Desjardins nous a donné une description très intéressante des fêtes religieuses des anciens Péruviens, ces fêtes sont toutes du même ordre que celles des populations vouées à l'adoration des phénomènes naturels et des agents physiques, religion qui fut celle de tous les hommes, avant que le développement des idées, le progrès de l'intelligence les eussent conduits à des notions plus pures sur la divinité et les rapports qui nous lient à elle. Je ne trouve rien, dans la religion péruvienne, qui dénote des influences de l'Égypte, de l'Inde ou de la Chine.

Ce qui donne une valeur toute particulière au travail de notre confrère, c'est la description exacte et précise qu'il y a consignée des principaux monuments encore subsistants de l'ancienne société péruvienne, le Cuzco, la pierre de Concacha, le palais de l'Inca à Villca-Huaman, la ruine de Chocequirao, la forteresse d'Ollantay-Tambo, les trois édifices de la vallée de Tyahuacano. M. Desjardins a fait suivre cet aperçu archéologique de quelques mots sur les routes et les sépultures chez les Péruviens.

Je ne dirai rien des autres chapitres du mémoire qui devront être lus *in extenso* par tous ceux qui s'occupent de l'histoire du Nouveau-Monde, et qui ne se prêtent pas d'ailleurs à l'analyse. On y retrouve la netteté et la concision qui ne sont pas un des moindres mérites de ce travail où sont semées à chaque

page de précieuses indications sur les antiquités d'un pays qui appelle toutes les recherches des érudits et des voyageurs. Il me suffit de signaler à la Société l'importance et la valeur d'un mémoire qu'elle consultera avec fruit dans sa bibliothèque, et qui pourrait devenir le point de départ d'un livre digne de servir de pendant à celui de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, sur le Mexique, que je vous ai fait précédemment connaître.

ALFRED MAURY.

Nouvelles et communications.

LE BALKAN CENTRAL.

J'ai publié, il y a quatre mois, le journal d'une première excursion du Danube à Tirnova, l'ancienne capitale des Bulgares : la carte ci-jointe, les détails topographiques d'une partie de cette relation et les notes suivantes, forment un itinéraire qui relie Tirnova à la Toundja, affluent de l'Hèbre, et par conséquent à la Thrace.

J'avais passé la Toundja à gué près du village de Iakenli, cherchant vainement celui de Tzirkva qui figure sur presque toutes les cartes, à peu près en cet endroit. *Tzirkva* (Tzrkva) est un mot bulgare qui signifie *église*, et le voyageur qui le premier l'aura recueilli aura pris l'indication vague d'un guide bulgare pour un nombre déterminé. Je suivis pendant quatre ou cinq heures le pied des Balkans dont le versant sud forme un mur majestueux parallèle à la Toundja et au Karadja-Dagh, autre chaîne qui ferme au midi cette magnifique vallée et va finir près de Ieni-Zahra. Les villages et les vignobles abondent dans cette zone plantureuse et fertile, et la population turque y est dominante ; ce qui se remarque dans une grande partie de la Bulgarie, les conquérants ayant eu soin de s'établir dans les meilleurs terrains.

Deux passes ou *boghaz* s'offraient à nous : le Haïn

et le Ferdjisch, tous deux connus des gens du pays, qui par haine des corvées de logements militaires et autres, ont la plus grande répugnance à les montrer aux voyageurs et aux agents du gouvernement. Mais à Eski Zahra, où l'on voulait me faire passer par la Tschipka, passage le plus connu du Balkan, j'avais exigé que l'on m'indiquât les routes les moins fréquentées, et comme on me prenait pour un *atech-arabamehendiss* (ingénieur des chars de feu) on avait supposé que j'étudiais une ligne de chemin de fer de la Maritza au Danube, ce qui me rendait tout le monde assez favorable. Mes *Zaptiés* (gendarmes turcs) décidèrent que nous passerions par le Ferdjisch, et je n'y vis pas d'inconvénient, d'autant plus que j'ai su plus tard que les officiers de l'état-major russe ont relevé vers 1829, la passe et le massif du Haïn.

Je m'arrêtai au village bulgare de Ferdjisch, après avoir relevé le pâtre isolé du mont Imourtcha, ombragé d'une épaisse forêt, et coupé du Balkan par une jolie rivière appelée Cheluer, qu'on passe à trente pas en aval d'un pont de bois; car en Turquie, les routes passent aussi souvent à côté des ponts que dessus. A neuf heures du matin, j'entrai dans le boghaz, et après avoir escaladé pendant vingt minutes une crête pelée d'où un faux pas eût pu me faire rouler dans le torrent de Ferdjisch deressi (Tvarditzka), j'atteignais la région des futaies, pour n'en sortir qu'au pied même de la montagne, un peu au-dessus de la Tanoarka. Cette portion des Balkans est relativement peu élevée, et je n'y trouvais pas cette plate-forme nue que j'avais remarquée dans le Tourianda Balkan, vers les sources

de l'Osma, et qui existe un peu plus à l'Est, dans la Tschipska. Je n'étais pas à plus de 1 900 mètres de hauteur absolue. Quant à l'aspect physique de ce désert, aucune description ne peut en rendre la solennelle et majestueuse splendeur.

A midi et demi, je dépassais la ligne de faite, et trois heures plus tard, j'atteignais Héléna après avoir dépassé trois ou quatre *kolibas* éparpillés aux flancs de la montagne. J'ai dit ailleurs que la ligne des Balkans est occupée par une série de communes bulgares, vraies petites républiques qui, à part l'impôt et la surveillance d'un petit chef de district assisté de quelques *zaptiés*, s'administrent patriarcalement elles-mêmes. Le chef-lieu s'appelle modestement *selo* (village) et les écarts, *kolibas* (hameaux). Les simples villages de la plaine sont des agglomérations sans écarts : ils atteignent rarement le chiffre de 800 âmes, tandis que les *selos* de la montagne, y compris les hameaux, ont parfois jusqu'à 25 000 âmes. Les Russes ont relevé les sélos de Gabrova et Drenova : j'en ai fait autant pour Héléna et une partie de Trojan.

Héléna (Iliana des cartes) est une jolie petite ville commerçante, qui a la prétention de dater de l'impératrice Hélène, ce qui paraît assez douteux. Les seules ruines que j'y ai vues sont celles d'une forteresse probablement byzantine, sur la hauteur appelée Kalé-Baïr (colline du château). Le dénombrement officiel donne pour Héléna 1670 maisons, environ 9000 âmes : le sous-baschi (chef de canton, un peu moins que sous-préfet) et ses gens étaient les seuls Turcs de toute la vallée.

La configuration générale des environs est bien ren-

due dans la carte de Kiepert et dans le croquis du général Jockmus : mais ils ont tous deux commis une grosse erreur, en figurant deux villages du nom de Plakova : celui du pied de la montagne est à supprimer, et son existence sur les cartes ne s'explique que par des itinéraires mal compris. Le général Jockmus venait de l'est, par Stararjeka et Bebrova : à partir d'Héléna, son itinéraire et le mien se confondent à peu près jusqu'à Kutschuk-Tchifflik (*la petite ferme*). Je me fais un devoir de signaler son voyage, publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de Londres (1854) comme le meilleur que j'aie lu pour la Bulgarie orientale.

D'Héléna à Tirnova (1), il y a deux routes : l'une, plus longue, par Zlataritza, l'autre par le monastère de Saint-Nicolas. Je pris cette dernière et je descendis par une pente douce vers la petite plaine de Sjenokos, qui a donné quelquefois son nom à la Drenska (Sienokor, par erreur, dans Kiepert). A partir de Krestula, je constatais le tracé d'une voie romaine que je ne perdais de vue que deux heures plus loin, et après avoir gravi et descendu l'extrémité d'un petit plateau autour duquel tourne la rivière, je m'engageais dans la gorge de Kapinova, faille profonde entre deux rameaux du Balkan qui ferment à la gorge la vallée d'Héléna. Je ne décrirai pas cette gorge admirable qui a excité l'enthousiasme de M. Jockmus lui-même : je dirai seulement qu'au débouché, je me trouvai en face du monastère de Saint-Nicolas Kapinovski, grand édifice à demi fortifié contre l'éventualité d'un coup de main des bandits du

(1) Les Vulgaires écrivent : *Elena*, *Trnova*,

voisinage, et orné de belles fresques byzantines qui contrastaient bizarrement avec les *illustrations* dont quelque badigeonneur avait enrichi les longues murailles blanches du couvent.

J'aurais pu, selon l'usage, y demander une hospitalité qui m'eût été accordée avec empressement : mais quand on a des *zaptiés* pour escorte, il peut y avoir à cette hospitalité des inconvénients résultant des inimitiés religieuses, et je préférerais fort gagner une heure ou deux en poussant jusqu'à Kutschuk Tchifflik. Je marchai une demi-heure environ le long de la Drenska, suivant un de ces lits singuliers que les rivières de la Bulgarie se creusent dans les profondes masses d'argile alluvienne qui forment le sol fertile de leurs vallées. C'était un sillon de quarante à cinquante pas de large, avec des berges à pic de moins de 4 mètres de haut ; dans ce sillon serpentait assez capricieusement le vrai lit de la rivière, large de 6 mètres au plus.

Après le Petit-Tchifflik, je dépassai successivement deux petites villes d'une certaine importance commerciale, et surtout agricole, le haut et bas Rahovitza : arrivé au sommet de la colline qui les domine toutes deux, j'eus dans le superbe village d'Arnaut-Keui ou Arvanitochoria, un curieux spécimen de l'aptitude colonisatrice des Albanais d'Épire. Amenés sur ce rocher par quelque pacha de Tirnova, à ce qu'il paraît, ces Arnauts y avaient formé une colonie agricole devenue aussi florissante que les colonies bulgares de la Bessarabie. Ces maisons élégantes et propres ressemblaient plus à des habitations de la banlieue de Constantinople, qu'à un village du Balkan, et tranchaient singu-

lièrement avec les huttes des paysans bulgares des environs. A Arnaut-Keui, on ne parle que grec : la population est de 800 âmes, bien qu'elle ait diminué par des immigrations nombreuses en Moldo-Valachie, où les Grecs réussissent généralement comme agriculteurs et fermiers des boyards.

A la descente du torrent d'Arnaut-Keui, je me trouvais en face de Tirnova, dont je n'ai pas à m'occuper ici, l'ayant déjà décrite dans la notice citée au commencement de cet article.

G. LEJEAN.

SUR UNE NOUVELLE CARTE DU CANADA.

Notre honorable collègue, M. Bouillët, a présenté à la Société dans la séance du 9 avril, un volumineux ouvrage ayant pour titre : *Canada Directory*, et vous a fait connaître les importants et nombreux renseignements qu'il renferme, tant sous le rapport commercial que sous les rapports statistique et géographique. Cet ouvrage est orné d'une très grande carte qui est, je crois, digne d'attention.

En général, les cartes accompagnant les publications de cette nature, et même les dictionnaires de géographie, considérés comme un accessoire obligé, comme *illustrations*, offrent peu d'intérêt; il n'en est point de même de celle-ci, dont voici le titre : *Map of the province of Canada, from lake Superior to the gulf of St. Lawrence.* Cette carte a été dressée à l'échelle de $\frac{1}{1000000}$, en-

viron, par M. Thomas C. Keefer, qui l'a 'gracieusement offerte à l'éditeur afin de donner plus d'intérêt à son œuvre, et exécutée dans l'établissement de M. George Matthews, à Montréal. M. Keefer l'a complétée à l'aide des informations fournies par le grand travail géologique exécuté sous la direction de Sir William E. Logan, directeur du département géologique au Canada, et l'un des lauréats les plus distingués de l'exposition universelle de Paris. Sa richesse en nomenclature et en tracés de détail n'a point permis d'y figurer les routes ni l'orographie. L'auteur paraît avoir eu pour but principal de faire connaître la division territoriale du pays. L'on voit d'abord le Canada divisé en deux parties, Canada West et Canada East, que l'on nomme aussi Upper Canada Lower Canada, et séparées par la rivière Ottawa dans la plus grande partie de son cours; puis la subdivision de ces parties en comtés, et des comtés en communes ou townships. Ces divisions sont très nettement indiquées.

Les Canadiens ont eu l'heureuse idée d'appliquer aux subdivisions territoriales de leur pays, des noms d'hommes célèbres soit dans la politique, soit dans la guerre, soit dans la science : c'est ainsi que l'on voit dans les parties les plus avancées vers l'intérieur, c'est-à-dire les plus récemment arpentées, les noms de Clarendon, Palmerston, Aberdeen, Gladstone, Raglan, Campbell, Murchison, Airy, Sabine, Herschell, Wollaston et tant d'autres. Mentionnons aussi le nom glorieux de Sébastopol. Les Français n'ont point été oubliés, nous citerons seulement dans le comté de l'Islet, au bas Canada, deux noms illustres placés côte à côte, dans une fraternité touchante : Arago et Le Verrier.

L'on conserve au Canada les anciennes appellations françaises ; nous voyons avec plaisir que sur la carte dont nous parlons elles sont écrites plus correctement que sur quelques autres.

Nous avons rencontré quelques endroits portant un même nom ; cette habitude, qui a de sérieux inconvénients, est en usage surtout aux États-Unis, où l'on trouve fréquemment une même dénomination dix, vingt, cent fois répétée ; il serait regrettable de la voir s'introduire au Canada.

On trouve aussi sur cette carte, outre les noms d'un grand nombre de rivières et de lacs ainsi que de toutes les îles qui se trouvent dans la partie inférieure de Saint-Laurent et dans les grands lacs, le tracé des canaux qui servent à améliorer et compléter la navigation, et les voies ferrées actuellement existantes et celles en projet ; l'on y trouve également, sur le rivage septentrional du lac Huron, la position des mines de cuivre dites *Bruce-Mines*, propriété de la *Montreal Mining Company*.

En résumé, cette carte présente un grand nombre de renseignements nouveaux, sur un pays très intéressant.

P. BUISSON.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU DÉPARTEMENT DE L'YONNE,

Par M. A. DÉY.

Il est à regretter, dit M. Ern. Desjardins, en offrant ce livre à la Société, que l'auteur n'offre au public, dans cette brochure, qu'un tableau exprimant le résultat de son travail, et qu'il n'ait encore publié ni la discussion ni l'exposé des preuves. L'auteur annonce qu'il n'est qu'un sommaire d'un travail plus étendu. C'est en effet une série de noms géographiques anciens du département de l'Yonne avec les noms modernes correspondants; mais l'on ne peut rien dire sur ce résultat tant que les preuves ne l'accompagneront pas. La carte qui y est jointe donne, avec des signes clairement différenciés par les couleurs rouge et noire des caractères :

1^o Les positions anciennes ou du moyen âge avec la date, pour chacune d'elles, de la plus ancienne mention connue dans les auteurs ou dans les chartes; 2^o la localité moderne correspondante. En réservant son jugement sur l'ensemble du travail et sur la solidité des résultats, M. E. Desjardins attend la publication *in extenso* annoncée par l'auteur. Il s'étonne toutefois, quant à présent, de rencontrer sur cette carte des limites aussi précises assignées à chacun des *pagi* romains. M. Déy ne peut ignorer que les anciennes divisions des diocèses ont varié, et que celles qui existaient avant la révolution sont loin de donner exactement les *pagi* des cités romaines. Il est bien vrai que les Barbares ont laissé subsister généralement les divi-

sions territoriales des cités et des *pagi*; mais avons-nous l'état de ces divisions après la conquête et l'établissement? Il n'est pas impossible d'arriver à trouver les *vicariats* du moyen âge qui correspondent évidemment avec les *pagi*, les diocèses qui répondent aux cités, les diocèses métropolitains même qui répondent aux anciennes provinces; mais il faut pour cela des chartriers bien complets, bien classés, bien compris et étudiés avec le plus grand soin.

Quoi qu'il en soit, des tentatives de cette nature et des travaux aussi difficiles ne sauraient mériter trop d'attention et d'encouragement.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Assemblée générale du 23 avril 1858.

Présidence de M. DAUSSY, membre de l'Institut.

M. Daussy prend place au fauteuil à huit heures et demie et, en quelques paroles, rappelle aux membres de la Commission centrale et de la Société, de quel avantage sont pour les sciences géographiques des réunions telles que celle qu'il a l'honneur de présider, où chacun apporte le fruit de ses travaux, de ses observations ou les résultats de ses voyages. Il termine son allocution, en engageant les membres à se montrer assidus aux séances.

Le secrétaire de la Société lit le procès-verbal de la dernière séance semestrielle de la Société.

Il donne ensuite lecture de la correspondance dans laquelle figure : 1° une lettre de M. de Paravey sur l'identité qu'il croit avoir constatée entre les monts *Kaf* des Arabes et les montagnes désignées sous les noms de *Kouen-Lun* par les Chinois ;

2° Une lettre de M. le chef de la division des beaux-arts au ministère d'État, annonçant que M. le ministre souscrit pour vingt exemplaires au *Bulletin* de la Société.

3° Une lettre de M. le comte d'Escayrac de Lauture, accompagnée d'un fragment de lettre de M. Cuny, l'un et l'autre documents informant la Société de la

marche que compte suivre M. Cuny pour pénétrer dans le Dâr-Four.

M. le président donne lecture de la liste des membres admis dans la Société, et des correspondants, depuis la séance générale du 27 novembre 1857.

Quatre nouveaux candidats sont admis dans cette séance : M. le général de division Daumas, sénateur, directeur des affaires de l'Algérie, M. Ch. de Sainte-Claire Deville, membre de l'Institut, M. Édouard de Bykovski, et M. Jean Miani.

M. le président lit ensuite le *Rapport de la Commission sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en Géographie*. (Inscrit *in extenso* au *Bulletin*.)

D'après les conclusions de ce rapport, la Société décerne sa grande médaille d'or à la mémoire de M. le Dr Kane pour les explorations de ce navigateur dans les régions arctiques.

M. Noel des Vergers, correspondant de l'Institut et membre de la commission centrale, lit un fragment sur les *Maremmes toscanes*, extrait d'un mémoire actuellement sous presse, sur l'histoire et les antiquités de l'Étrurie.

M. Malte-Brun, secrétaire-adjoint de la Commission centrale, donne lecture d'une *Notice sur Édouard Vogel et sur son exploration dans l'Afrique centrale*.

La Société procède ensuite au renouvellement de son bureau pour l'année 1858-59. Sont nommés :

Président : M. le général Daumas.

Vice-présidents : MM. de La Roquette, Poulain de Bossay

Scrutateurs : MM. de Quatrefages, Bouillet.

Secrétaire : M. Buisson.

Séance du 7 mai 1858.

M. le secrétaire de la Société communique le procès-verbal de l'assemblée générale du 23 avril.

M. le général Daumas, sénateur, directeur des affaires de l'Algérie, adresse ses remerciements à la Société, pour l'avoir admis au nombre de ses membres, et nommé en même temps son président pour l'année 1858-1859. M. le général Daumas annonce qu'il fera ses efforts pour seconder la Société dans l'accomplissement de la tâche qu'elle s'impose dans l'intérêt des sciences géographiques.

M. le Dr Kriegk, correspondant de la Société, lui offre un ouvrage qu'il vient de publier sur la plaine de Thessalie et dans lequel il présente un examen critique de tous les renseignements anciens et modernes qu'il a pu se procurer sur ce point de géographie ancienne.

M. Vattemare adresse à la Société, par suite de son système d'échanges internationaux, le grand ouvrage des Régents de l'Université de New-York sur le recensement de cet État, ainsi que de nouvelles cartes publiées par M. le commandant Page et par le lieutenant Maury de la marine des États-Unis.

M. Malte-Brun communique une lettre de M. le baron H. Aucapitaine, contenant les nouveaux renseignements qu'il a recueillis sur les prétendus hommes à queue de l'Afrique.

M. de La Roquette communique des lettres de New-

York, dans lesquelles on lui annonce que l'expédition envoyée au mois d'octobre dernier par le gouvernement des États-Unis, sous le commandement du lieutenant de marine Craven, pour visiter tous les lieux sur lesquels M. Kelley se propose de faire passer un canal maritime sans écluses entre les deux océans, par la voie des rivières Atrato et Truando, a terminé ses opérations avec le succès le plus complet et sans perdre un seul homme. Le lieutenant Craven, commandant l'expédition, le lieutenant Michler du corps des ingénieurs topographes et toutes les personnes qui en faisaient partie doivent être arrivés en ce moment aux États-Unis. Les résultats de leurs travaux pendant cette exploration, qui a duré six mois, ne tarderont pas à être mis sous les yeux du public.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts à la Société, et M. Ernest Desjardins présente, au nom des auteurs, trois brochures : 1^o une Biographie de F. X. Laire, bibliothécaire et professeur de l'École centrale de l'Yonne ; 2^o Une *Géographie ancienne du département de l'Yonne*, par M. Déy (voir p. 421) ; 3^o une brochure intitulée : *La Inglaterra y los Estados-Unidos en Centro-America*, par Manuel Ortiz Urruela. M. de La Roquette est prié de rendre compte de ce dernier travail au point de vue géographique seulement. En attendant, M. Ernest Desjardins fait remarquer que l'auteur de cette brochure est un homme très consciencieux, et que cette qualité est rare et précieuse quand il s'agit de l'Amérique centrale.

M. Cortambert lit un fragment du mémoire de M. Sardou sur quelques points de la géographie an-

cienne d'une partie de la Gaule narbonnaise, qui répond aujourd'hui au sud de l'arrondissement de Grasse dans le département du Var. Ce mémoire, accompagné d'une esquisse de carte, est renvoyé au *Bulletin*.

M. le chevalier Da Silva continue la lecture de sa notice sur l'Oyapoc. — Renvoi par extrait au *Bulletin*.

M. Lejean entretient l'assemblée de son voyage dans les provinces Danubiennes, et il annonce que, pour se conformer au vœu exprimé par la Commission centrale dans l'une de ses précédentes séances, il rédigera une notice à l'appui de la carte qu'il avait fait présenter par M. le secrétaire adjoint.

Séance du 21 mai 1858.

M. le Dr Norton-Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, adresse, avec une lettre d'envoi, le XXVII volume du journal de la Société royale de géographie.

MM. Hermann et Robert Schlagintweit adressent leurs remerciements à la Société pour les avoir admis, l'un au nombre de ses correspondants, l'autre au nombre de ses membres; tous deux témoignent de leur vif désir de contribuer aux travaux de la Société.

M. Eugène Arnoult, directeur du journal *L'Institut*, adresse le numéro de janvier de ce journal, et demande à obtenir en échange un exemplaire du *Bulletin*. « Il rendrait, dit-il, compte, sinon régulièrement, du moins

de temps en temps, des travaux de la Société. » Cette proposition est renvoyée, avec la lettre à l'appui, à la section de comptabilité.

M. de La Roquette annonce qu'il a reçu, de New-York, de la part de M. Kelley, plusieurs documents relatifs au Canal maritime interocéanique, par la voie des rivières Atrato et Truando; parmi ceux-ci se trouve un rapport de l'ingénieur topographe chargé de concourir avec le lieutenant Craven, de la marine des États-Unis, à l'exploration des contrées à travers lesquelles M. Kelley propose de faire passer le canal projeté. Il est probable qu'on ne tardera pas à recevoir le rapport général de ce dernier officier, qui commandait en chef l'expédition, et paraît s'être attaché plus spécialement à l'hydrographie. Le même membre communique une lettre du secrétaire de l'Université royale de Christiania, annonçant l'envoi à la Société de plusieurs ouvrages scientifiques. M. de La Roquette a pris la peine de traduire les titres de ces ouvrages écrits en norvégien et en allemand, pour qu'ils pussent être plus facilement catalogués.

M. Jomard donne lecture d'une lettre de M. le colonel Faidherbe, gouverneur du Sénégal, et membre de la Société; il offre de sa part l'*Annuaire du Sénégal et dépendances*, pour l'année 1858. M. Jomard appelle l'attention de l'assemblée sur l'intérêt de cette publication qui, en outre des détails administratifs et statistiques que l'on y rencontre, contient une notice de 70 pages sur la colonie et sur les pays qui sont en relation avec elle. Le même membre présente au nom de Mahmoud-Effendi, l'un des anciens élèves distingués de la

mission égyptienne en France, un ouvrage intitulé : *Recherches sur le calendrier arabe avant l'Islamisme*. Il fait ressortir particulièrement l'esprit de critique dont l'auteur a fait preuve, en discutant les autorités, les manuscrits et les passages des divers auteurs qui ont écrit sur cette question, savoir : si l'ancienne année des Arabes était luni-solaire, ou simplement une année lunaire, comme de nos jours ; c'est cette dernière opinion qu'il cherche à établir, et il se fonde principalement sur le calcul des éclipses qui ont été observées dans ces temps reculés.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages offerts. M. d'Avezac dépose sur le bureau, au nom de leurs auteurs, les ouvrages suivants : *Résumé des ouvrages et explorations dans les rivières de la Guyane*, par le lieutenant de vaisseau Carpentier, capitaine de l'*Oyapok* (*Extrait de la revue coloniale*). — *Extraits des Sailings directions du lieutenant Maury*, par M. Tricault, capitaine de frégate.

M. de La Roquette dépose sur le bureau les ouvrages de l'Université de Christiania, annoncés dans la lettre dont il a été fait mention ci-dessus.

M. Malte-Brun offre au nom de leurs auteurs, les ouvrages suivants : *Cinq cents heures sur le Nil*, troisième partie du voyage de M. Charles Didier, en Orient ; cet ouvrage renferme d'intéressants détails sur Khartoun, la capitale du Soudan égyptien, et sur les travaux de la mission catholique autrichienne au fleuve Blanc. — *Suez et Périm, réponse à l'article du Times*, par V.-A. Barbié du Bocage, membre de la commission centrale ; on trouve dans le travail de M. Barbié du Bocage une

bonne description de l'île de Périm. — *l'eleq. Rome*, résultats d'une deuxième mission en Italie, par M. Ernest Desjardins, membre de la commission centrale. A propos de la présentation de ce dernier ouvrage, M. Jomard insiste sur l'importance du chapitre consacré aux *Aquæ apollinares*, dans lequel l'auteur est arrivé à déterminer plusieurs positions géographiques anciennes.

M. de La Roquette fait un rapport verbal sur la brochure espagnole intitulée : *L'Angleterre et les États-Unis dans l'Amérique centrale*; il est prié de vouloir bien remettre une note pour le bulletin.

M. Jomard, d'après un journal récent qu'il a reçu d'Amérique, fait une communication au sujet de l'expédition de Williamson, du Mississipi à l'océan Pacifique. Ce dernier était chargé d'une mission scientifique dont l'objet était de découvrir la meilleure voie à suivre pour l'établissement d'un chemin de fer jusqu'au Grand Océan. Le lieutenant Williamson a fait connaître cette route qui doit aboutir à l'embouchure du Rio-Gila.

M. Malte-Brun communique un passage d'une lettre écrite de la rivière d'Akarouany dans la Guyane française. Cette lettre est relative à quelques points de la géographie physique de cette contrée.

M. Barbié du Bocage lit une Notice géographique sur l'île de Madagascar, dont la lecture est écoutée avec intérêt. Cette notice est renvoyée au *Bulletin*.

Séance du 4 juin 1858.

M. L. Ewald, secrétaire de la Société de Géographie de Darmstadt, annonce l'envoi des cahiers de 2 à 16 du *Bulletin* de cette Société.

M. Jomard rappelle, au sujet de la grande médaille d'or accordée à feu M. le D^r E. K. Kane, que sur l'avis de la Commission centrale, cette médaille avait été transmise à M. le ministre des États-Unis à Paris, avec une lettre le priant de la faire parvenir à la famille de ce courageux voyageur ; M. J. Y. Mason, dans une lettre adressée à M. d'Avezac, président de la Société, en date du 22 mai 1858, tout en remerciant la Société de Géographie de la haute distinction qu'elle a bien voulu conférer à son concitoyen, annonce que le D^r E. Kane est mort, non marié, laissant survivants son père et d'autres membres de sa famille, et que la médaille sera remise par les soins de la légation américaine entre les mains de ceux aujourd'hui vivants, qui étaient les plus chers au D^r Kane.

M. Jomard annonce qu'il a reçu d'Amérique des nouvelles concernant l'introduction récente des chameaux en Californie. Au mois de janvier dernier, 14 chameaux, conduits par le comte Beale, sont arrivés à Los Angeles et ont donné à cette ville l'aspect d'une ville d'Orient ; ces animaux étant sellés, sont tous en état de servir au transport des hommes et des fardeaux. Ils ont été privés d'eau pendant six et même dix jours, sans souffrir aucunement, marchant

30 à 40 milles par jour, et portant une charge de 1000 livres chacun. A la date du 21 janvier, ils retournaient à la rivière de Colorado, portant des provisions au détachement qui paraît devoir pénétrer aussi loin que possible dans le pays des Mormons.

Le même membre ajoute qu'à la demande du gouvernement brésilien, la Société d'acclimatation a demandé en Égypte un certain nombre de chameaux et de dromadaires, pour être transportés à Rio-Janeiro. Il est donc probable que ce précieux animal, comme bête de somme et comme monture, sera bientôt acclimaté dans les deux Amériques.

M. Daussy annonce à l'assemblée la perte regrettable que viennent de faire les sciences hydrographiques et géographiques en la personne de M. Vincendon-Dumoulin qui depuis longtemps s'était fait connaître par d'importants et honorables travaux, et par la part qu'il avait prise aux découvertes de Dumont-d'Urville dans les mers australes ; la Commission décide que l'expression de ses regrets sera consignée au procès-verbal.

M. Daussy dépose sur le bureau sa table des positions géographiques des principaux lieux du Globe, extraite de la *Connaissance des temps* pour l'année 1860 ; il présente au nom de M. de Kerhallet le *Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar*, par M. Vincendon-Dumoulin et M. C. P. de Kerhallet, membre de la Société. Le même membre dépose sur le bureau, au nom de M. de Kerhallet, des notes sur les îles du cap Vert, rédigées par cet officier, d'après celles qui lui ont été communiquées principalement par M. le capitaine de frégate D. Miguel Lobo. — Renvoi à la sec-

tion de publication pour l'insertion au *Bulletin*.

M. Malte-Brun dépose sur le bureau : 1^o une carte de l'île de Périm et du détroit de Bab-el-Mandeb, d'après la carte anglaise de Moeresby ; 2^o une carte des États du Mexique au temps de la conquête en 1521, dressée par lui, sous la direction de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Cette carte, qui est destinée à accompagner le troisième volume de l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb*, a été dressée à l'échelle de $\frac{1}{2000000}$ d'après les anciens documents de la vice-royauté, les cartes de la Société géographique de Mexico, et pour la topographie, d'après les travaux les plus récents.

M. Buisson donne lecture d'une note sur la carte qui accompagne l'*Annuaire du Canada*, pour 1858, déposé en communication sur le bureau, par M. Bouillet, membre adjoint de la Commission centrale. Renvoi au *Bulletin*.

M. Lejean annonce à l'assemblée qu'il se propose de lui faire une nouvelle communication sur la géographie physique de la Moldavie, dans une des prochaines séances, et il lui présente M. Ralleti, ancien ministre de l'instruction publique en Moldavie, auprès duquel il a trouvé le plus complet appui pour ses recherches, pendant son dernier voyage dans les principautés danubiennes. M. le président, au nom de la Société de Géographie, remercie M. Ralleti du concours empressé qu'il a bien voulu prêter à notre confrère.

M. le chevalier Da Silva continue la lecture de son travail sur l'Oyapok.

M. Elisée Reclus lit un fragment d'un mémoire sur le Mississipi. Cette lecture, qui est suivie par l'assemblée avec un intérêt marqué, sera continuée à une des prochaines réunions de la Commission centrale.

Séance du 18 juin 1858.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard dépose sur le bureau une notice que lui a adressée M. de Courval à l'appui de sa carte manuscrite d'une partie presque entièrement inconnue des pays situés entre Berber sur le Nil et Messawah sur la mer Rouge, et parcourus par ce voyageur dans le courant de l'année 1857. — Renvoi de ce document au *Bulletin*, avec une réduction de la carte.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau.

M. Émile Isambert, docteur en médecine, est présenté, comme candidat, par MM. Maury et Malte-Brun.

M. Alfred Maury fait un rapport verbal sur le neuvième recensement décennal opéré en 1851 de l'empire russe, et publié par M. Koeppen.

M. Lejean lit la première partie de son travail sur la géographie physique de la Moldavie.

* M. de La Roquette lit une notice de M. Paul Chaix sur les îles de l'archipel grec, et sur les cartes de cet archipel, publiées par l'amirauté anglaise.

MM. d'Avezac, Victor Guérin, Bouillet, A. Maury,

font sur divers points de ce travail quelques observations.

M. Reclus continue la lecture de sa notice sur le Mississippi.

Toutes ces communications sont écoutées avec intérêt et renvoyées au *Bulletin*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE MAI ET JUIN 1858.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

EUROPE.

- Ueber die thessalische Ebene, von professor D^r Kriegk. Frankfurt am Main, 1858, br. in-4°. M. KRIEGK.
- Veleia. Rome. I. Table alimentaire. — Excursion à Veleia. II. Voie appienne. — Catacombes. — Aquæ apollinares. Par Ernest Desjardins, Paris, 1858, br. in-8°. M. E. DESJARDINS.
- Géographie ancienne du département de l'Yonne, par M. Déy. Sens, 1858, br. in-8°. M. DÉY.
- Statistique de la Norvège, par M. Braunn Tvethe, Christiania, 1848; 1 vol. in 8°. — Tableaux statistiques de la population de la Norvège, au 31 décembre 1855, ainsi que des mariages, naissances et décès de 1846 à 1855. Christiania, 1857; 1 vol. in-4° oblong.

L'UNIVERSITÉ ROYALE DE CHRISTIANIA.

ASIE.

- Werken van het koninklijk Institut voor Taal-land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indië. Tweede Afdeeling. Reize naar Japan in 1643 van Mrl. Gerr. Vries. Uitgegeven met bijlagen door P. A. Leupe. Met aantekeningen van P. F. von Siebold. Amsterdam, 1858. 1 vol. in-8°.

INSTITUT ORIENTAL DES PAYS-BAS.

AFRIQUE.

- Cinq cents lieues sur le Nil, par M. Charles Didier, Paris 1858, 1 vol. in-18. M. CH. DIDIER.
- Suez et Périm. Réponse à l'article du *Times* du 7 avril 1858, par V. A. Barbié du Bocage. Paris, 1858; br. in-8°.

M. V. A. BARBIÉ DU BOCAGE.

- Annuaire du Sénégal et dépendances pour l'année 1858, suivi d'une notice sur la colonie et sur les pays qui sont en relation avec elle,

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

par L. Faidherbe, lieutenant-colonel du génie, gouverneur du Sénégal. Saint-Louis, 1858. In-12.

M. FAIDHERBE.

AMÉRIQUE.

Census of the State of New-York for 1855, prepared from the originals returns, under the direction of hon. Joel T. Headley, secretary of State, by Franklin B. Hough, superintendent of the Census. Albany, 1857. 1 vol. in-fol.

GOUVERNEM. DES ETATS-UNIS.

La Inglaterra y los Estados-Unidos en Centro-America, ú observaciones sobre las revoluciones de esta república y el origen de la disputa que, sobre su posesión, sostienen aquellas naciones rivales, por Manuel Ortiz Urruela. Paris, 1856; br. in-8°.

M. ORTIZ URRUELA.

Résumé des voyages et explorations dans les rivières de la Guyane, par le lieutenant de vaisseau Carpentier, capitaine de l'*Oyapock*. Paris 1857; br. in-8°.

M. CARPENTIER.

CARTES.

Track survey of the river Paraguay, surveyed by commander Th. Page U. S. S. Water Witch, 1855. feuilles 10, 14 et 15.

M. PAGE.

Ship Golden Racer from New-York to San-Francisco 1855-56, and barometric Curves at sea, by lieutenant F. Maury. 2 feuilles.

M. F. MAURY.

Grundriss der Haupt-u. Residenz-Stadt Wien mit sämtlichen Vorstädten, nach den besten Hülfquellen bearbeitet im K. K. Ministerium des Innern, 1858; 4 feuilles.

SOC. GÉOGR. DE VIENNE.

France. Carte des chemins de fer, n° 16 de l'Atlas universel, par A. H. Dufour, avec 1 feuille de texte.

MM. PAULIN ET LE CHEVALIER.

Carte de l'île de Périm et détroit de Bab-el-Mandeb, d'après la carte de Moresby, par V. A. M., 1858; 1 feuille.

M. MALTE-BRUN.

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

- Carte des Etats du Mexique au temps de la conquête en 1521, dressée sous la direction de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, d'après les anciens documents de la Vice-royauté, les cartes de la Société de géographie et de statistique de Mexico, etc., par V. A. Malte-Brun, 1858 : 1 feuille. M. MALTE-BRUN.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MELANGES.

- Mémoire sur le calendrier arabe avant l'islamisme, et sur la naissance et l'âge du prophète Mohamamad, par Mahmoud-Effendi, astronome égyptien. Paris 1858, br. in-8°. M. MAHMOUD-EFFENDI.
- Table des positions géographiques des principaux lieux du globe; par M. Daussy (Extrait de *la Connaissance des temps*, pour 1860), br. in-8°. M. DAUSSY.
- Manuel de la navigation dans le détroit de Gibraltar, par C. A. Vincendon-Damoulin, ingénieur-hydrographe, et C. P. de Kerhallet, capitaine de vaisseau. Paris, 1857 : 1 vol. in-8°. M. DE KERHALLET.
- Navigation transatlantique mixte. Des Itinéraires entre la France, les Antilles, le Brésil et le Sénégal; br. in-8°. — Explication et usage du *Wind and Current Charts*. — Conséquences physiques de la compilation des documents nautiques. De l'atmosphère. De la mer (Extraits des *Sailing Directions* du lieutenant Maury), trois br. in-8°. — Extraits de la Géographie physique de la mer, du lieutenant Maury, par M. E. Tricault, capitaine de frégate; br. in-8°. M. E. TRICAULT.
- Sur la construction des salles dites *des Géants*, par S. M. le roi Frédéric VII de Danemark. Copenhague 1857; br. in-8°. SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES.
- Résumé des observations recueillies en 1857 dans le bassin de la Saône, par les soins de la commission hydrométrique de Lyon; in-8°.
- Quelques observations de morphologie végétale faites au jardin botanique de Christiania, par J. M. Norman, avec 2 lithographies, et

*Titres des ouvrages.**Donateurs.*

publiées par H. H. Rasch. br. in-4°. — Observations sur les phénomènes d'érosion en Norvège, recueillies par J. C. Hørbye, et publiées par B. M. Kéilhan, avec trois cartes, deux planches, br. in-4°. — Recherches chimico-géognostiques sur le bassin silurien de Christiania, par Théodore Kjerulf, publiées par Adolphe Strecker, avec une planche; br. in-4°. — Remarques sur la faune du littoral de la Méditerranée pendant un voyage en Italie, par M. Sars; br. in-8° avec deux planches. — Réponse à la question proposée le 23 mai 1854, par le collège académique de Christiania : « Soumettre à un examen scientifique, en les comparant les unes avec les autres, les différentes théories qui ont été exposées sur le mode de formation des minéraux dans le dépôt de transition de Christiania, » par Th. Kjerulf; br. in-8°. L'UNIVERSITÉ ROY. DE CHRISTIANIA.

F. X. Laire, bibliothécaire et professeur à l'École centrale de l'Yonne, par A. Déy; br. in-8°. M. A. Déy.

MEMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

The journal of the royal geographical Society, vol. xxvii, London, 1857. — Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch Indië, nos 3 et 4 de 1858. — Notizblatt des Vereins für Erdkunde und verwandte Wissenschaften zu Darmstadt, de mai 1857 à février 1858. — Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, mars 1858. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesamtgebiete der Geographie von Dr A. Petermann, nos 3 et 4. — Journal of the Franklin Institute of the state of Pennsylvania, edited by prof. J. F. Frazer, avril. — Bibliothèque universelle, revue suisse et étrangère; nouv. période, janvier à avril 1858. — Annales du commerce extérieur, mars et avril. — Revue coloniale, avril, mai et juin. — Nouvelles annales des voyages, avril et mai. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, avril et mai. — Bulletin de la Société géologique de France, avril et mai. — Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation, avril et mai. — Annuaire de la So-

ciété météorologique de France, avril et mai. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, janvier et février. — Journal d'éducation populaire, mars, avril et mai. — Journal des connaissances utiles, avril, mai et juin. — Annales de la propagation de la foi, mai. — L'Ingénieur, revue scientifique et critique des travaux publics et de l'industrie, mai et juin. — Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, 2^e vol., 1838. — Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, 1857. — Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 1838. — Journal de l'Isthme de Suez, n^{os} 40 à 48. — L'Espérance, journal grec, n^{os} 85 à 91. — Chicago Daily, journal, 1 numéro.

LES AUTEURS ET ÉDITEURS.

ERRATA DU TOME XV.

Page 48, lig. 17, au lieu de *ike*, lisez : *the*.

— ib. lig. 23, mettez une virgule après le mot *éclaircis*.

— 52, — 30, au lieu de : *Derue*, lisez : *Derne*.

— 60, — 9, à fine (note), effacez les mots de la *passage*.

— 61, — 10, au lieu de : *auglais*, lisez : *anglais*.

— 88, — 14, au lieu de *Chiente*, lisez : *Chichete*, ce nom correspond à celui de *Chārah* de la carte de la Commission.

— 91, — 2, au lieu de : *Gebel Rast*, lisez : *Gebel Raft*.

— 118, note 2, au lieu de : C'est le nom que les Anglais donnent quelquefois à l'île *Disca*, lisez : c'est le nom que les Anglais donnent quelquefois au port méridional de l'île *Disco*, que les Danois appellent *Godhavn* (bon port).

— 156. Dans la notice de M. de Varnhagen, on a mis en note que l'article de M. de La Roquette, sur *Hojeda*, était extrait de la *Biographie générale Didot*, tandis que c'est dans la 2^e édition de la *Biographie universelle Michaud* que se trouve la notice sur *Hojeda*.

— 186, à la note, au lieu de courbes équidistantes, lisez : courbes horizontales équidistantes.

— 189, à la note, au lieu de : 1086, lisez : 2088.

— 193, au bas du tableau, quatrième avant-dernière ligne, au lieu de : au dépôt des cartes particulières, lisez : au dépôt particulier des cartes.

Même page, ligne suivante, au lieu de : 17 feuilles publiées sur 104, lisez seulement 104 feuilles. Au moment de la campagne de Russie, le gouvernement français en publia une réduction en 17 feuilles.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENTS

DANS LE TOME XV DE LA 4^e SÉRIE.N^{os} 85 à 90.

(Janvier à Juin 1858.)

MEMOIRES, ETC.

Pages

Esquisse géographique du bassin de la mer d'Aral, et quelques traits des mœurs des habitants de Boukhara, Khiva et Kokan, par M. E. Lamansky.....	5
Remarques sur l'oasis de Syonah, ou de Jupiter Ammon, par M. Jomard, suivies d'une relation de M. James Hamilton..	41
Vespuce et son premier voyage. Découverte et exploration primitive du golfe du Mexique et des côtes des États-Unis (1497-1498), par M. F. A. de Varnhagen, membre de la Société..	62
Texte de trois notes attribuées à Christophe Colomb (<i>planche lithographique</i>).	
Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, par M. F.-A. de Varnhagen, membre de la Société....	145 et 213
Anciens témoignages relatifs à la Boussole, par M. d'Avezac....	171
L'Oyapoc, par M. J. C. da Silva, membre de la Société..	253 et 351
Découverte des ruines d'une ancienne ville mexicaine située sur le plateau de l'Anahuac, par M. H. de Saussure.....	275
Assemblée générale du 23 avril 1858. — Discours de M. Daussy, président de la Société, membre de l'Institut.....	309
Rapport sur le concours au prix annuel, pour la découverte la plus importante en géographie.....	311

Notice sur E.-ouard Vogel et sur son exploration dans l'Afrique centrale, par M. V. A. Malte-Brun.....	321
Notice des îles du cap Vert, par M. C. Ph. de Kerhallet.....	373

ANALYSES, RAPPORTS, ETC.

Cartes hydrographiques de la Basse, de la Moyenne et de la partie septentrionale de la Haute-Égypte à l'échelle de $\frac{1}{250000}$ (4 millimètres par kilomètre), par M. Linant-Bey de Bellefonds; rapport par M. V.-A. Malte-Brun.....	87
Rapport de M. Alfred Maury, sur deux ouvrages intitulés : <i>Introduction à l'étude de la langue japonaise</i> , par M. Léon de Rosay. <i>Dictionnaire Japonais - Français - Anglais</i> , par le même.....	92
Rapport sur les éléments de géologie de M. Le Cauu, par M. A.-D. Lourmand.....	95
Esquisse historique sur les grandes cartes topographiques de la France et compte rendu particulier de la carte au $\frac{1}{320000}$, réduite au quart de la grande carte de l'état-major; par M. V.-A. Malte-Brun.....	182
Tableau comparatif des cartes générales topographiques des différents États de l'Europe, par M. V.-A. Malte-Brun.....	194-195
Rapport de M. Alfred Maury, sur l'ouvrage intitulé : <i>Histoire d'Attila et de ses successeurs, jusqu'à l'établissement des Hongrois en Europe</i> , suivie de légendes et traditions, par M. Amédée Thierry.....	196
Rapport de M. Alfred Maury sur l'ouvrage intitulé : <i>Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes</i> , par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg; tomes I et II.....	388
Rapport de M. Albert Montémont sur l'ouvrage intitulé : <i>Voyages d'une femme autour du monde</i> , par M ^{me} Ida Pfeiffer; traduits de l'allemand par W. de Suckau.....	399
Rapport de M. Alfred Maury, sur le mémoire intitulé : <i>Le Pérou avant la conquête espagnole</i> , par M. Ernest Desjardins....	406

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

	Pages.
Mission de M. G. Lejean dans les Provinces danubiennes.....	99
Régions arctiques. — Recherches de Franklin. Lettre écrite à lady Franklin, par le capitaine M ^r Clintock, commandant le navire <i>le Fox</i> , envoyé à la recherche de sir John Franklin et de ses compagnons ; communiquée à M. de La Roquette, traduite par lui, et lue à la séance de la Commission centrale de la Société de Géographie du 20 novembre 1857.....	117
Lettre de M. le comte de Castelnau à M. le président de la Commission centrale, sur l'état actuel des connaissances géographiques dans l'Afrique australe.....	121
Note sur les Iles des Cocos, par M. E. de Froidefonds des Farges.	126
Notice sur M. le baron Melvill de Carnbee, membre de la So- ciété.....	295
Le Balkan central, par M. G. Lejean.....	413
Sur une nouvelle carte du Canada, par M. P. Buisson.....	418
Géographie ancienne du département de l'Yonne, par M. A. Déy.	421

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission cen- trale.....	129, 207, 297, 423
Ouvrages offerts.....	141, 211, 306, 435
Errata du tome XV.....	441
Table des matières du XIV ^e volume.....	442

PLANCHE.

Carte d'une partie du Liva de Trnova (Bulgarie), par M. G. Lejean.





CARTE
d'une partie
DU LIVA DE TRNOVA
Relevée par M G Lejean
en 1857

— — — — — routes nationales Rousses, Pologne
• 1:5000
— — — — — rivières (coulées)
— — — — — rivières (coulées)
— — — — — rivières (coulées)



